



FONDO
DORIA

VITTORIO EM. III

NAPOLI

BIBLIO



DE PARIS
A NAPLES

ÉTUDES.

De Mœurs, de Marine et d'Art,

PAR A. JAL

auteur des Scènes de la vie maritime.

TOME SECOND.

PARIS

ALLARDIN, LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, 3.

—
1836



DE PARIS
A NAPLES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,
Rue de la Monnaie, 21.

DE PARIS
A
NAPLES

ÉTUDES

De Mœurs, de Marine et d'Art;

PAR A. JAI.

CHIEF DE LA SECTION HISTORIQUE DU MINISTÈRE DE LA MARINE,
AUTEUR DES SCÈNES DE LA VIE MARITIME.

TOME SECOND.

PARIS

ALLARDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES POITEVINS, 3.

1836

960811

FONDO DORIA I 536⁽²⁾



Le duomo. — Chapelle de Saint-Charles-Borromée. — Le duc de Modène. — Le presque saint Frédéric. — Le clou saint. — La baguette de Moïse. — M. le baron Denois. — L'Ambrosienne. — M. l'abbé Bentivoglio. — Brera. — M. Rossi. — Navires empruntés à l'*Arie del navigar*. — Musée. — Une copie de la Cène par M. Bossi. — Quelques chefs-d'œuvre de peinture.

Que le nom de *Milan* vienne, comme le dit très-gravement Sidoine Apollinaire, d'une truie à demi lainée, *dimidia lanata*, qui fut trouvée sur les premières fondations de la ville; qu'il vienne de quelque Milanus ou Melanus, un de ces braves Romains qui nommaient le

monde en s'y promenant ; ou bien que , selon les suppositions d'un certain docteur Lassels , grand étymologiste de son métier , *Milano* ne soit autre que *Mirano* ou *Mirando* , qualification poétique , bien applicable à une ville si belle et si digne d'admiration ; cela m'était fort égal , en vérité. Je n'aurais pas donné un escalin pour que Lassels eût raison contre Siodonius , ou pour que tous deux eussent tort ; ce n'était pas ce qui me préoccupait. J'avais mille curiosités à voir , je ne pouvais passer que bien peu de jours à Milan , il fallait choisir et j'étais fort embarrassé. Tout d'abord , je renonçai à visiter les palais , quelque chagrin que j'eusse à penser que plus d'un beau morceau d'art échapperait à ma curiosité , si impatiente pourtant de tout connaître ; je renonçai à courir la ville pour en étudier le caractère spécial , puisqu'elle n'a point d'originalité , et quelle a gardé sa physionomie parisienne qui donna tant Montaigne , et que tout le monde a reconnue ; et j'arrêtai mon plan de campagne en me restreignant à un certain nombre d'églises

curieuses, aux bibliothèques, au musée, aux principales rues, et à la promenade publique.

Ma première visite fut pour la cathédrale. Ce fameux *duomo*, que j'avais entendu tant vanter, ne me produisit pas l'effet que j'espérais; son immensité élégante et gracieuse me parut manquer de grandeur. Je crois que le mot *joli* est le seul qui puisse être employé convenablement pour caractériser le gothique de son architecture extérieure. Sa forêt de fléchés de marbre, ses statues de marbre par centaines, son brillant revêtement de marbre blanc, sa figure dorée de la Vierge qui domine son haut clocher — et qui coûta, dit-on, à un Milanais, plus dévot que raisonnable, sa fortune tout entière, — les belles colonnes de sa porte principale, et son vaste perron, charment, surprennent même, mais ils surprennent et charment comme de ravissans bijoux. Si l'on examine de près la façade qui masque le style de la Renaissance sous un saxon bâtarde, on trouve des détails d'ornemens et de décorations d'une beauté élevée et d'un grand goût; si l'on regarde l'édifice de

loin on est étonné du rapport que l'on trouve
 — pourai-je le dire? — entre ce monument et
 les ouvrages d'ivoire que d'habiles et patients
 ouvriers font à Dieppe. Point de majesté, mais
 de la gentillesse, de la légèreté, de la hardiesse.
 Ce n'est pas une œuvre de génie, c'est une
 œuvre d'habileté. Il y a entre le dôme de Mi-
 lan et les belles églises du moyen-âge, dont
 peut s'enorgueillir la France, la différence
 qu'il y a entre une ravissante vignette anglaise
 et une mâle et sévère composition architectu-
 rale du Poussin; aussi voyez comme les An-
 glais l'ont bien gravé. Il a fallu trois siècles pour achever la façade
 qui a coûté des sommes énormes. Un certain
 Pietro, Cacciano légua, au ¹⁵e siècle, deux
 cent trente mille écus d'or pour cette façade;
 la mode vint des dons de cette espèce appliqués
 à la même partie de l'édifice, et l'on peut croire
 que le trésor de l'église s'enrichit par là d'en-
 viron deux millions d'écus d'or. Eh bien! mal-
 gré tout cela, ce frontispice resta incomplet et
 inachevé, jusqu'au temps du royaume d'Italie.

Le couronnement de Napoléon lui valut sa forme si long-temps tâtonnée par des plans qu'on n'exécutait point. Parmi les bas-reliefs qui figurent aux parties basses de la façade, il y en a de très-remarquables.

L'intérieur de l'église me semble fort beau, fort noble. Les voûtes sont peintes, mais il faut une grande habitude et une vue excellente pour deviner le mensonge de ce trompe-l'œil. François Brambilla, qui était un habile homme, a beaucoup travaillé à la décoration de ce sanc-

relisant ce passage de mon journal, il me prit un remords de conscience; je crains d'avoir mal vu ce dôme, dont l'architecture légère, capricieuse, l'architecture de fête et de luxe, pourrais-je dire, a peut-être besoin du soleil pour paraître dans toute sa beauté coquette. Il faisait très-mauvais temps quand je vis cette église, et je ne suis pas bien sûr que le froid, la pluie, le ciel gris ne soient pas entrés pour quelque chose dans la sévérité de ces paragraphes écrits sous l'impression du moment. Je serais fâché d'être injustement sévère pour ces bas-reliefs, ces statues, tout ce marbre taillé en fleurs, en fruits, en animaux, en arabesques hardies que le génie de trois siècles artistes — les trois beaux siècles de l'art — a jetés à profusion autour de ce monument, du bas jusqu'aux sommets de ces centaines de flèches qui lui font une si glorieuse couronne.

tuaire ; il y a de lui d'excellentes sculptures. Marc Agrates est l'auteur de la statue bizarre de saint Barthélemy écorché, portant sa peau sur le bras. Cette statue qu'on a vivement critiquée m'a semblé belle malgré l'horreur qu'elle inspire. C'est une savante étude, qui, de vrai, serait peut-être mieux placée dans une académie de dessin ou à l'université, que dans une église ; mais enfin pourquoi ne serait-elle pas offerte aux regards des chrétiens, familiarisés avec les idées du martyre, tout aussi bien qu'un saint Denis marchant sans tête, qu'un saint Laurent ou un saint Sébastien se tordant au milieu des convulsions de la douleur ?

Nous étions dans l'octave de la Saint-Charles, le grand saint de la Lombardie ; aussi le tombeau de Charles Borromée, patron de Milan, était-il resplendissant de clarté. La foule des pieux visiteurs descendait à cette chapelle souterraine ; suivons-la.

Dix cierges sont encore allumés sur l'autel que vient de quitter l'archevêque après y avoir

dit la messe... Quel éclat, quelles richesses, quel travail ! Oh ! Charles dont la devise était si modeste, comme on t'honore mal ! Je lis bien *humilitas* écrit partout sur ces tentures ; mais ces tentures sont de pourpre brochée d'or ! Ton corps embaumé repose sur un coussin de velours, dans un vêtement d'argent, dans une cage du plus beau, du plus étonnant cristal de roche, attaché à des parois brillantes du métal le plus pur ! Sur ta tête mitrée pend une couronne qui vaut à elle seule la principauté de Monaco, la république de Saint-Marin et, peut-être, avec un ou deux des anciens margraves dont les souverains étaient si fiers. Voilà une croix d'émeraudes qui passent en beauté et en grandeur celles dont la poétique imagination des conteurs de l'Orient brode la robe du calife aimé de la fortune ; croix brillante qu'accepteraient les banquiers de l'Europe pour garantir d'un emprunt au profit d'un souverain détrôné, et qu'une main royale a déposée dans ton sépulcre, éblouissant comme ta gloire auprès de Dieu. La crosse, qu'on a mise dans

ton bras gauche, suffirait à la dotation d'un hospice d'orphelins; l'autel où tu reposes est d'argent; la voûte de ton petit temple est d'argent, les bas-reliefs qui représentent les traits de ta vie, sanctifiée par les grandes œuvres de la foi éclairée et de la charité incessante, sont en argent. Il y a là, sur toi, sous toi, autour de toi, pour cinq ou six millions d'argent qui se dore à mes yeux par un magique effet de la lumière réfléchie : et sur les murs on a écrit *humilitas!*

Cette chapelle fut faite au milieu du siècle dernier, et elle a complètement le caractère de cette époque. J'ai entendu un jeune clerc dire le nombre de mille marcs d'argent qui entrèrent dans la composition de cette décoration; mais je l'ai oublié tout de suite¹. L'œuvre appartient à plusieurs ouvriers; ce fut la corpo-

¹ Je m'en souviens aujourd'hui. Dans la chaise, il y a 4,000 onces d'argent; dans le reste de la chapelle, 45,000 onces. La chaise fut donnée par Philippe IV, roi d'Espagne. La croix d'émeraude, dont j'ai parlé plus haut, fut un présent de Marie-Thérèse à Pozzo Bonelli, archevêque de Milan, qui la légua au tombeau de saint Charles.

ration des orfèvres qui se réunit pour en faire don à la cathédrale. La cathédrale accepta. Des choses pareilles ne se refusent guère ; et au fait pouvait-elle refuser ? Cette richesse n'était-elle pas l'emblème de la fortune immense que saint Charles avait dépensée à fonder des collèges , à gratifier de grands établissemens publics, à encourager la science et la vertu ? Si les maîtres ébénistes s'étaient avisés avant les maîtres orfèvres de décorer le tombeau du saint archevêque , le mot *humilitas*, écrit en lettres de sapin sur des parois de chêne , aurait paru plus vrai.

Dans la châsse, parmi les présens votifs , je remarquai la statuette en or d'un enfant emmailloté. Je demandai au gardien de la chapelle quel est cet enfant : « C'est, me répondit-il, son Altesse Royale le duc actuel de Modène , que sa mère , pour lui donner la bonté , le génie , le cœur libéral , a placé dès sa naissance sous la protection de notre grand saint Charles » Merci ! le duc de Modène !... saint Charles n'a donc pas voulu s'en charger ? Si j'étais archevêque

de Milan, certes le *bambino* d'or ne resterait pas dans la châsse où sa présence étonne et scandalise peut-être ceux qui connaissent le prince modenais.

A Milan et dans toute la contrée, on parle avec le plus grand amour et le respect le plus profond de saint Charles et des Borromée qui ont manqué avoir un second saint dans leur famille; c'est le cardinal Frédéric Borromée à qui la canonisation n'a failli que parce qu'il en coûte cher pour monter au ciel avec permission de la chancellerie papale. Il en avait coûté trop aux Borromée pour saint Charles, ils n'osèrent pas entreprendre l'affaire pour saint Frédéric. J'ai connu en France des personnes qui ont refusé la noblesse dont voulait les gratifier la Restauration, parce que le droit du sceau des titres était trop considérable pour leur fortune. On conçoit l'impôt levé sur la vanité du roturier qui veut se faire noble, mais celui qui frappe la famille d'un héros de l'humanité pour l'empêcher d'aller s'asseoir à la droite du Christ! Frédéric Borromée n'a

point de chapelle d'argent ; il n'a qu'une statue sur un tombeau dans la cathédrale de Milan.

Le clou de la croix dont Constantin fit, dit-on, un mors pour son cheval et que saint Charles porta en procession pendant la peste pour l'apaiser, bien que, dès ce temps-là, ce fût une relique contestée, est dans un reliquaire magnifique sur le maître-autel du dôme. Je ne l'ai point vu, non plus qu'un morceau de la verge de Moïse que Milan se vante de posséder. Cette verge miraculeuse, bien des pays et des églises se la sont disputée ; il n'est pas de cathédrale un peu bien placée dans l'opinion du monde chrétien qui n'ait un morceau de cette baguette ou cette baguette tout entière. Les dénicheurs de reliques disent que la verge de Moïse intacte et telle que la laissa le législateur des Hébreux est à Saint-Jean-de-Latran, — où je ne l'ai pas vue cependant — et en même temps ils en connaissent des fragments à Florence, à Sienne, partout enfin ! Dans le Lyonnais, la baguette de Moïse n'est pas aux mains du clergé, mais dans les mains des sorciers

découvreurs de sources. Elle est fourchue, en bois de coudrier, et tourne rapidement quand elle touche un terrain où elle devine un cours d'eau profond. Celle-là, je l'ai vue à Brignais; elle valait assez à son heureux possesseur.

Il ne faisait pas un temps à monter au clocher du dôme; la pluie tombait très-fort, le ciel était noir; nous remîmes cette excursion panoramique à un autre jour, si le soleil paraissait pendant quelques heures.

Une lettre amicale d'un de mes camarades, M. Pouss... m'introduisit chez M. le baron Denois, consul-général de France, qui eut pour nous toutes sortes de bontés. Je ne sais pas une plus charmante famille que celle de M. Denois; nous fûmes reçus par elle avec une cordialité et une grâce aimable qui nous touchèrent vivement. Un homme très-distingué, une femme très-bonne et très-spirituelle, une jeune fille très-moderste et très-jolie, un enfant très-drôle et très-gentil, tels furent à Milan nos hôtes français dont le souvenir nous est bien cher. Je compte leur connaissance au

nombre des bonnes fortunes de mon voyage en Italie.

J'avais hâte d'aller à l'Ambrosienne pour savoir si cette riche bibliothèque possède quelque manuscrit relatif à la marine; j'allai porter à M. l'abbé Bentivoglio la recommandation pressante que M. Denois venait de me donner pour ce savant gardien d'un des plus beaux dépôts bibliographiques qui soient en Europe. M. Bentivoglio se mit à mes ordres avec cette bienveillance qui aurait pu faire un surnom équitable de son nom patronimique; mais nous cherchâmes en vain dans tous les catalogues, et la seule chose sur laquelle je fondai quelque espérance, ce fut le volume de dessins et de notes manuscrites de Léonard de Vinci, que M. de Barante m'avait fort engagé à feuilleter avec soin parce qu'il avait cru se rappeler y avoir vu des navires ou des machines de ports et d'arsenaux navals. Je remis au lendemain l'examen de ce précieux volume, et avec un billet de M. Bentivoglio, j'allai à Brera, où M. Róssi ne fut pas moins obligeant que son

confrère de l'Ambrosienne. Tout ce qu'il possède d'ouvrages sur la marine ; dans sa bibliothèque parfaitement cataloguée, me fut présenté par M. Rossi ; mais je n'y trouvai rien que notre bibliothèque du dépôt de la marine n'eût pas. Je pris un calque d'une vignette placée en tête d'un volume espagnol de *l'Arte del navegar* ¹ ; ce dessin devait augmenter une collection des bâtimens du xvi^e siècle, et je ne négligeai pas cette occasion de m'en enrichir.

Brera est un fort beau palais qui aujourd'hui est consacré à la science, aux lettres et aux beaux-arts ; sa collection de peintures faites par des artistes contemporains est d'une grande médiocrité. Une pièce qui a joui à Milan d'une certaine réputation, et qui m'en a paru très-indigne ; c'est une grande copie de la *Cène* de Léonard de Vinci par feu M. Bossi, professeur à l'académie de Milan. Les peintures anciennés du musée sont très-remarquables pour la plupart. Là se trouve une composition de Paul

¹ Venise, 1559 ; par le docteur Pietro da Médina.

Véronèse représentant les *noces de Cana*, fort différente et plus petite, belle aussi, mais moins belle que celle du Louvre. Près de là, une *Madeleine aux pieds de Jésus*, troisième répétition à ma connaissance du même sujet si souvent traité par Paul Cagliari, moins précieuse que celle de Gênes, à laquelle celle de Paris ne le cède point pour la beauté des détails et l'harmonie de la couleur. Une petite copie inachevée du *Cénacle* de Léonard, par quelque élève de ce grand maître, fixa long-temps mes regards et me prépara à la visite que je voulais aller faire bientôt à la fresque du couvent de Sainte-Marie des Grâces. Un expressif tableau d'*Agar et son fils* dans le désert, par Guerchin; une *sainte Catherine* entre deux roues qui vont la déchirer, excellente production de je ne sais plus quel auteur; le *Samaritain* du Dominiquin; *saint Pierre* et *saint Paul* — saint Paul debout, saint Pierre assis, appuyé sur son bras droit, et la jambe étendue — œuvre simple et puissante du Guide dans sa manière ferme; un *mariage de la Vierge* par Raphaël,

ouvrage sublime d'un élève qui n'avait pas conçu encore la nécessité de se transformer pour être plus beau ; *la femme adultère* de Carrache ; un Albane que je n'aime pas mieux que ceux qui ont fait partie du cabinet de M. Erard ; des fresques de Luini, — cet adorable Luini ! — des peintures à l'huile du même ; telles sont les choses qui ont laissé dans ma mémoire une de ces traces que le temps n'efface point, et que le plaisir de se les rappeler grave plus profondément chaque souvenir qu'on leur donne.

II

Un manuscrit de Léonard de Vinci. — Les ailes et le coupe-tête. —
Manuscrit appartenant au libraire Vallardi. — Sainte-Marie des
Grâces. — Ce qui reste de la Cène de Léonard. — Le crucifix para-
flèches. — Un vaisseau naufragant — Saint-Ambroise. — Saint-
Victor. — Notre-Dame-de-Saint-Celse. — Arène. — Autorité du
vice-roi. — Fantoccini et Girolamo. — Le dôme à vol d'oiseau.
Le Corso. — Société. — Un préjugé français. — Quiproquo. —
Théâtre Re. — M. Scribe.

Je n'avais garde de manquer au rendez-
vous que m'avait donné l'abbé Bentivoglio,
pour voir le recueil des dessins manuscrits de
Léonard de Vinci, seul volume qui soit resté à
Milan — du moins à la bibliothèque publique
— d'une grande collection aujourd'hui éparse.

Je me rendis donc de bonne heure à la bibliothèque que Frédéric Borromée plaça sous l'autorité du nom de saint Ambroise. M. Bentivoglio délicat et malade, mais laborieux comme un véritable savant, était déjà à son poste. Il me fit apporter l'énorme in-folio, que, depuis trois siècles, tous les voyageurs un peu curieux ont feuilleté pour faire connaissance avec les inventions mécaniques de Léonard et ses autres travaux dont les pensées confuses ou peu élaborées sont jetées en foule à des garde-papiers.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici un signalement analytique du *Code*x renommé : je vais essayer ce portrait qui intéressera sans doute les bibliographes et les artistes.

- Le volume est relié en un maroquin rouge, usé, frotté, noirci, qui a perdu ses fermoirs et une grande partie de l'or que le relieur y avait appliqué pour l'orner. Une ficelle remplace les agrafes absentes. L'épaisseur du livre est d'environ quatre pouces, et l'on concevra cela, quand on saura que trois cent qua-

tre-vingt-treize feuilles d'un papier très-fort sont réunies entre les deux feuillets de la couverture. Chacun de ces feuillets fait deux pages sur lesquelles sont collés les dessins et les manuscrits; il y a donc sept cent quatre-vingt-six pages, fort remplies de ces précieuses élucubrations.

J'estime à un peu plus de 1,400 le nombre des dessins de toutes sortes qui honorent les sept cent quatre-vingt-six pages. Quelques-uns sont tracés sur papier gris ou bleu, mais le plus grand nombre est sur papier blanc. Les dessins au crayon sont en minorité, et plusieurs d'entre eux sont à la sanguine.

S'il se trouve quelques traits faiblement indiqués, effacés par le temps ou enlevés à demi par l'artiste, ce sont des croquis de figures académiques ou de portions de figures, de six à huit pouces de hauteur, au crayon noir. Elles ne sont là que comme des jets sans conséquence, et Léonard ne leur a assuré une existence durable qu'en les chargeant de notes, de chiffres ou de linéamens géométriques. Elles se mon-

trent encore à nous , seulement parce qu'il a plu au mécanicien d'utiliser des morceaux de papier où le peintre avait laissé tomber négligemment un souvenir , l'essai d'une pose , ou une fantaisie.

Il n'y a pas une figure complète nue ou habillée; il n'y a que des fragmens. Quelques jolis profils, fins et d'un beau caractère; quelques têtes si naïvement faites qu'elles ont l'air de l'ouvrage d'un enfant inexpérimenté; quelques expressions grotesques , de celles que Léonard aimait tant à inventer — car il se plaisait beaucoup à imaginer des faces grimaçantes , et sur ce point il n'a point été vaincu par Callot — voilà tout ce que le volume contient d'apparences humaines.

Je n'y ai remarqué que peu de croquis d'animaux. Un petit ours se grattant est ce que j'ai distingué de plus complet; le reste est vagues ou légères indications de chevaux, ou de boeufs, lesquels sont attelés à des jougs de machines. Deux ou trois oiseaux se trouvent dans tout cela, comme par hasard, comme

égarés dans un ciel sans air ; ils étouffent au milieu des formules mathématiques, et des perspectives de rouages, de pignons, d'alam-bics, de moulins, que sais-je ?

Comment dire tout ce que l'imagination de Léonard a embrassé dans cette encyclopédie d'ébauches ? Comment ne pas oublier quelque chose ? Mais je ne fais pas un catalogue, et l'on ne saurait me demander compte de toutes les pièces. Il doit suffire que je dise que la grande majorité des dessins a trait aux machines de guerre, aux machines hydrauliques, à de nouveaux appareils de distillation, à des enchaînemens d'anneaux ou de polygones pour l'ornement architectural, à des combinaisons de roues à aubes, de roues dentées, d'arbres, de lanternes et de leviers ; enfin à des inventions de toutes sortes.

La seule chose dont il paraît que Léonard de Vinci ne s'est point occupé, c'est la navigation ; car je n'ai trouvé dans cette multitude d'expressions des pensées habituelles du grand artiste ni un bâtiment à voiles ni une galère.

Aux premières pages du volume, j'ai rencontré seulement un bateau de rivière, qui me confirme dans l'idée où j'étais depuis longtemps, que la forme des bateaux naviguant aujourd'hui sur les fleuves et les canaux est fort ancienne. Que Léonard n'ait point songé à l'architecture navale, au perfectionnement du système de la voilure, à l'organisation de l'artillerie dans les vaisseaux, à l'installation des rameurs sur les gallées, c'est ce dont, au surplus, je ne suis point étonné : il habitait d'ordinaire Milan, et non un port de mer ; il n'avait point de relations avec les marins, mais avec des hommes qui se mêlaient des choses de la guerre que l'on faisait par terre ; il était donc tout simple qu'il appliquât son génie à la confection des machines de sièges et de batailles, au lieu de le tourner vers les développemens de l'art naval.

Parmi les projets qui paraissent avoir rempli plus d'une des veilles de Léonard de Vinci, après celui d'un système de rouages propres à faire mouvoir l'instrument à forer les canons ,

et celui dont le but était de produire des embrasemens à distance par des combinaisons d'artifices, et des projectiles creux remplis de matières combustibles, j'ai remarqué des études suivies, nombreuses et un dessin complet pour une arbalète-monstre, comme on dirait aujourd'hui ; elle est montée sur un chariot à six roues portant l'arbalétrier qui devait pousser le ressort de détente et décider de l'instant du tir. La flèche ou carreau placée sur la courbure de la sagette est très-grosse, et quoique Léonard ait négligé de représenter l'objet auquel, dans sa pensée, devait être envoyé ce trait colossal, il est permis de croire qu'il était destiné à faire brèche dans les carrés (escadrons) de soldats à pied couverts par des targes ou dans les rangs de la grosse cavalerie. Car qu'aurait pu cette arme contre les murailles d'une ville ou même contre les palissades d'un camp ? Et puis, le canon avait généralement remplacé le bélier, et il avait déjà une bien autre puissance que l'arbalète la plus forte ! La sagette de Léonard est d'une telle dimen-

sion que sa manœuvre n'aurait pu être que difficile de droite à gauche ; de bas en haut , elle aurait été impossible , parce qu'elle n'était pas articulée pour le pointage. L'invariable position de l'arc était donnée pour un tir de but-en-blanc. Ce *tormentum* ne me paraît être que le perfectionnement d'une machine à jeter les flèches employée par les anciens et dont le P. Daniel a donné la figure.

Des dessins de cartes géographiques, un plan vu à vol d'oiseau d'une grande localité propre aux opérations militaires , se trouvent dans le volume monumental non loin de figures d'instrumens aratoires. Parmi ces instrumens , j'ai remarqué, comparé et rapproché, la bêche piémontaise ou pour mieux dire italienne taillée en cœur, et la bêche de nos départemens de l'Est carrée et ferrée seulement à son tranchant.

Une spéculation mécanique dont Léonard de Vinci fut apparemment très-préoccupé , c'est la possibilité d'adapter aux bras de l'homme un appareil propre à l'élever et à le diriger

dans les airs. Il y a dans le recueil dont je parle une suite de dessins et de plans d'ailes variées de formes et de grandeurs. Parmi les dessins qu'on a empruntés pour les graver à l'œuvre infinie de Léonard, il en est beaucoup qui ont rapport à ce mécanisme dont j'ignore si l'auteur a jamais fait une application réelle.

Le Dédale de Milan, s'il avait songé à donner des ailes aux hommes pour qu'ils pussent fuir la tyrannie qui les pressait de toutes parts au xv^e siècle, avait aussi songé à donner aux tyrans une arme qui frappât souvent sans lasser le bras du bourreau. J'ai trouvé deux dessins représentant un appareil fort simple de sabre monté sur un tourniquet, pour trancher la tête avec sécurité; l'un d'eux est assez singulier : le sabre devait s'abattre sur le cou du patient horizontalement étendu et dont la tête, retenue pendant l'exécution par une espèce de palette, devait être immédiatement recouverte par une cloche que soutenait une corde passant dans une poulie frappée à une petite potence.

Cette cloche était là sans doute pour que l'horreur de l'événement ne s'accrût plus par le spectacle barbare de cette présentation que l'on faisait au peuple d'une tête ensanglantée et vivante encore. C'était de la civilisation comme l'idée de la décapitation, infailible nonobstant maladresse de bourreaux, était de l'humanité. Léonard de Vinci avait donc presque trouvé la guillotine, que le docteur Guillotin n'inventa pas, dit-on, car il y a dans une église de Naples un tableau représentant l'instrument dont notre république fit un philanthropique usage, avec trop d'enthousiasme. Aucune écriture, aucune note explicative n'accompagne les dessins du tranche-tête.

Beaucoup d'écrits de Léonard de Vinci ont été placés dans ce recueil ; je n'y ai pourtant vu ni une lettre ni un traité un peu étendu. Ce sont des fragmens, des propositions, des notes, des calculs d'arithmétique ou d'algèbre, des formules et autres choses semblables. Presque tous ces morceaux sont écrits de gauche à droite. Il y en a fort peu qui ne soient pas

d'une écriture renversée. Pourquoi Léonard avait-il adopté cette manière ? C'est ce que je ne saurais décider. Faut-il voir dans cette singulière allure graphique un des reflets de l'Orient sur l'Italie, comme le veut M. Valéry ; ou bien faut-il conclure, du soin que l'artiste apportait à tracer ses caractères minuscules à rebours, qu'il craignait que ses secrets confiés au papier ne fussent trop facilement découverts ?

Outre le volume dont je viens de donner le mieux que j'ai pu la description, Milan possède de Léonard un *codice* dont le propriétaire fait le plus grand cas et qu'il considère comme plus curieux encore que celui de l'Ambrosienne. Ce *codice* appartient à M. Vallardi, libraire, qui le montre obligeamment aux étrangers, le dimanche, seul jour que ce laborieux éditeur ait de libre. Je n'ai pu le voir, parce que je n'ai su cela que trop tard par madame Vallardi.

A la fin du volume de l'Ambrosienne, se trouve une note qui annonce que le manuscrit

de Léonard de Vinci fut emporté à Paris en 1797 ; il revint à Milan à la paix de 1815. La France ne rendit pas alors tout ce qu'elle avait pris, car la bibliothèque de l'Institut possède encore quatorze petits volumes ou cahiers de la collection qui se trouve ainsi tout-à-fait divisée.

M. l'abbé Bentivoglio me dit qu'un savant milanais, homme d'une admirable patience, devait publier une version illustrée des textes plus ou moins illisibles du volume de la bibliothèque. Il a commencé ce travail qui doit être pénible, rien ne pouvant être déchiffré sans le secours d'un miroir.

En quittant l'Ambrosienne et son obligé préfet, j'allai visiter quelques-unes des principales églises. Ce qui me tenait le plus au cœur, c'était le réfectoire ancien de Sainte-Marie des Grâces et la *Cène* qu'il garde encore. Je voulais voir ce cénacle, l'œuvre immortelle de Léonard de Vinci, pour laquelle et sans autre intérêt j'aurais voulu faire le voyage de Milan. Je me rendis donc tout de suite à No-

tre-Dame des Grâces. Un bedeau tout rouge vint à ma rencontre à la porte de l'église, et, après m'avoir salué profondément, me dit : « Par ici, signor ! » Puis il commença à me détailler froidement le temple dont il est le démonstrateur officiel. A peine m'arrêta-t-il devant une fort bonne fresque d'un élève de Léonard qui a représenté sur le mur d'une chapelle le Christ flagellé et exposé à la risée du peuple juif. Si pressé que je fusse d'arriver au maître, je ne pus m'empêcher de faire une petite station devant cette peinture. La tête du Christ battu de verges est d'un bien beau caractère ; noblesse, résignation et indulgence se lisent sur ce front calme et souffrant. Devant une pareille image qui pourrait nier la divinité de Jésus-Christ?... Où les peintres des xv^e et xvi^e siècles avaient-ils donc trouvé ces types sublimes qui sont perdus pour nous ?.. On me mena dans une chapelle gothique, mystérieux séjour de la prière, où quelques vieilles femmes étaient agenouillées. Le gardien alluma une bougie et la présenta à la face d'une Vierge

qu'on garde précieusement sur l'autel : « C'est de Léonard de Vinci, » me dit mon homme sans hésiter. Non, ce n'est point de Léonard de Vinci, car c'est une chose très-médiocre ; je ne vois d'estimable dans ce cadre que la croix de pierreries pendue au cou de la madone, sur la peinture, selon l'usage des pieux barbares de la moderne Italie. Bien entendu que je ne disputai point, avec le cicérone, de l'authenticité du tableau ; je le laissai dans sa croyance qui lui rapporte chaque jour un peu d'argent. Le bedeau me fit voir à gauche de l'autel les restes d'une fresque rongée par l'humidité. Cela est beau. Trois têtes et quelques petites figures d'anges et de bergers ont survécu à la dégradation ; de ces têtes, deux sont magnifiques ; elles passent pour être de Léonard, et je suis très-disposé à le croire ; ce sont : une Vierge qui prie et un saint Joseph qui dort admirablement. Que ne fait-on enlever ces deux belles images, grandes à peine comme la main, pour les préserver d'une fin prochaine ! Quelle douleur de voir périr de si bonnes cho-

ses ! Cela me fit trembler pour la Cène. Elle n'a peut-être plus que quelques heures d'existence ; hâtons nous donc, M. le *bidello* !.. Il n'ira pas plus vite pour cela, et le voilà qui me découvre une copie du *Crucifiement d'épines* du Titien. Nous avons l'original au Louvre ; la copie est médiocre, passons. « Et le *Cénacle* ? — Dans le cloître voisin. — Allons-y. — Oh ! c'est un autre *custode*. » Fort bien, une petite pièce au bedeau et courons au cloître.

Un caporal autrichien est à la porte, sa schlague à la main ; est-ce pour interdire aux profanes l'entrée du sanctuaire qu'a honoré Léonard de Vinci ? Alors je vais prier, supplier, payer ; je me jetterai s'il le faut aux genoux du soldat d'Autriche. Mais non ; ceci est une caserne ; sous la galerie du cloître, voilà des fourgons militaires, voilà des husards, des fantassins, des pompiers et des gendarmes. Un râtelier a été planté dans une ancienne fresque, et cette arcade est devenue un râtelier pour les chevaux de la gendarmerie !

Hélas ! qu'auront-ils fait du réfectoire ? Une femme vient et m'ouvre une porte au-dessus de laquelle se lit une inscription latine qui constate le culte respectueux d'Eugène Napoléon pour le monument des arts que je vais voir enfin.

La voici cette *Cène*, à droite, au fond de la salle, sur un mur dégradé par les infiltrations de la pluie et par l'air humide. De loin, c'est encore d'un aspect étonnant ; il y a de l'espace, de la lumière, de la majesté, du calme dans la composition pleine de mouvement et d'expression ; il y a de la grandeur dans le style ; de la noblesse, du caractère, de la finesse et de la fermeté dans le dessin ; enfin une grande harmonie froide, espèce de brouillard interposé par le temps et ses accidens entre la fresque et l'œil du spectateur. La couleur primitive, qui pourrait la deviner ? Il ne reste plus comme moyen de comparaison, comme échelle de ton, que deux ou trois objets animés : un verre avec du vin rouge, et deux petits pains. La main du Christ, fort rappro-

chée de ces objets accessoires , a beaucoup changé ; sa forme est encore pure , mais le coloris en est bien altéré. Pourquoi la tête de Jésus, si belle encore malgré toutes les infirmités de la muraille , n'a-t-elle pas été préservée, au lieu de ces pains et de ce gobelet ? Par quelle fatalité retrouvai-je ce qu'il me serait égal d'avoir perdu , quand le principal m'échappe à peu près ? Si le Christ avait voulu faire le miracle de rendre ce chef-d'œuvre inattaquable par le temps , que de grâces nous aurions à lui rendre ! Est-ce parce que Léonard l'a fait trop beau , qu'il n'a pas voulu garder la fresque contre les injures des années ? Oh ! s'il daignait se ressusciter encore une fois , et avec lui tous ses apôtres ! s'il daignait être moins humble !

Le temps n'a pas seul conspiré contre le *Cénacle* ; il a eu trois espèces d'ennemis aussi cruels les uns que les autres : les moines qui l'ont laissé d'abord entamer par l'humidité dont ils pouvaient le garantir par quelques travaux faciles ; les peintres , malhabiles restaurateurs

qui ont tâché de lui rendre son éclat évanoui ; enfin les soldats qui, en 1797, quand le réfectoire des dominicains devint un grenier et une écurie, s'amusèrent avec la pointe de leurs sabres, de leurs baïonnettes ou de leurs couteaux, à l'entailler et à sillonner les contours des figures, poussés par l'instinct de destruction qui appartient aux enfans et aux vainqueurs français. Par toute l'Italie on trouve des témoignages de cette manie qu'ont nos braves compatriotes de tout gâter ; on ne verrait plus aujourd'hui un pied carré de la peinture du *Cénacle*, si un jour, peut-être seulement par hasard, le prince Eugène Napoléon ne l'avait mis sous la sauve-garde de son nom et de son titre de vice-roi.

Une estrade est devant le tableau ; j'y montai pour le voir de près. De près tout disparaît ! le brouillard s'épaissit, les fissures de la peinture et du plâtre s'élargissent, la pureté de la forme s'altère. Je ne gagnais rien à examiner ainsi un ouvrage dont je ne pouvais étudier le modèle, et les précieux détails, effacés par l'é-

dacité des ans ; je redescendis tout de suite, et j'allai me remettre à distance pour admirer de nouveau le repas de Jésus....

Voilà donc ce qui reste de la *Cène* de Léonard ! Que je suis heureux de l'avoir vu ! Je ne mourrai donc pas sans avoir salué, touché, contemplé respectueusement une des merveilles de l'art, un des grands modèles qui donnèrent à la peinture l'impulsion qui la fit sainte et poétique !... Et maintenant que je connais le *Cénacle*, combien j'aime Raphaël Morghen ! C'était un grand artiste que Morghen ; si vous ne pouvez aller à Milan, consolez-vous devant sa très-bonne et très-belle estampe, si riche du caractère de l'original. Entre la copie peinte de Bossi et la copie gravée de Morghen, il y a l'immensité.

En sortant du réfectoire, je fis le tour des parties dégagées du cloître, et parmi les peintures ruinées que ses hôtes militaires n'ont pas encore tout-à-fait effacées, je vis un saint se faisant un bouclier d'un crucifix contre les flèches qu'on lui lance. Tous les traits vont s'im-

planter dans le bois sacré , et aucun n'arrive jusqu'au corps du bienheureux que sa foi sauve miraculeusement. Je ne sais pas le nom de ce saint, de qui c'est la seule fois que j'ai vu représenter la merveilleuse délivrance.

Tout près de la porte du réfectoire est une fresque dont le sujet m'échappa complètement, mais dont l'objet matériel le plus ostensible est un vaisseau naufrageant. L'avant de ce grand navire qui, par sa position, me parut devoir être en partie caché sous l'eau, est tombé avec la portion de l'enduit de la muraille sur laquelle il était peint. Sa poupe reste entière, et, avec elle, la moitié de son flanc droit, sa voilure de l'arrière, et une portion de sa mâture de devant. Ce bâtiment de guerre a deux rangées de canons ; la plus basse est au-dessus du pont où sont les canons de retraite les plus élevés ; car il y en a à deux étages, et les plus basses se trouvent fort au-dessous de l'emplacement actuel des sabords d'arcasse ; tellement qu'ils sont fort près de la ligne de flottaison. Cette disposition étrange, je l'ai remarquée à pres-

que tous les grands navires armés du xvi^e siècle. Elle porte à supposer que ces canons inférieurs étaient établis sur le plancher du faux pont, qui leur laissait une large place pour la manœuvre, car les fesses du vaisseau n'étaient pas rebondies alors, mais plates et dans un plan vertical. Les pièces d'artillerie, placées là, ne pouvaient servir que lorsque la mer était bien calme ; aussitôt que le moindre vent s'élevait, il fallait certainement fermer les mantelets de sabords. Le vaisseau de *Sainte-Marie delle grazzie* a trois mâts : deux à gabies — ceux de l'avant — et un sans gabie, court et portant un artimon sur antenne — celui de l'arrière. Au-dessus des capelages des mâts qui portent les huniers, si ce sont là des huniers, s'élèvent de petites flèches portant des flammes. La tête du mât de misaine, au-dessus de la gabie, est coupée par le vent ; le vent emporte le grand hunier et la grande voile qui se déborde ; cette grande voile est encore retenue au milieu de sa ralingue par un cordage que je pourrais appeler écoute ou amure de vent arrière, laquelle

est double, passant par une poulie, s'attachant au pied du grand mât et revenant par son courant au côté droit du navire où un homme est représenté halant dessus pour la raidir. Le vaisseau est aurienté très-grand large et presque vent arrière. Je ne le dessinaï point ce jour-là, mais seulement le 17 novembre, quand je repassai par Milan, en revenant de Côme.

Lorsqu'on a vu dans *Saint-Ambroise* l'autel, la mosaïque du chœur, le sarcophage où s'appuie la chaire, cette chaire elle-même, le serpent d'airain qui doit siffler à la fin du monde et qu'on vénère comme étant le serpent de Moïse, enfin le vestibule d'un goût sévère, on a tout vu; et cela mérite bien qu'on aille visiter cette vieille basilique. Pour moi, je n'y allai que pour connaître ces portes qu'Ambroise, fier, indépendant et juge des actes coupables d'un empereur, ferma devant Théodose après le massacre de Thessalonique. Une bonne fresque de Carlo Cane qui décore la chapelle de Saint-Ambroise à la Chartreuse de Pavie m'avait donné cette curiosité qui fut assez mal sa-

tisfaite; car les portes s'aperçoivent à peine derrière le grillage placé pour les garantir de la dégradation. Tout ce que je pus reconnaître, c'est que ces portes sont en bois et chargées de sculptures fort jolies. A travers cinq ou six mailles, je remarquai une composition de quelques figures en bas-reliefs dont je ne pus comprendre le sujet, mais dont l'exécution me charma. Seulement je ne sais pas si le style de cette sculpture est bien contemporain de Théodose. Il s'est élevé là-dessus des doutes que je laisse à de plus savans le soin de discuter.

Le bel autel de *Saint-Victor*, tout surchargé de marbres et de pierres dures les plus rares, le chœur aux stalles si bien sculptées, les broderies du xv^e siècle qui ornent les devans d'autels en drap d'or, m'arrêtèrent une demi-heure. Un tableau de Daniel Crespi me toucha plus que ces richesses.

J'allai voir la Vierge qui fit tant de miracles à *Notre-Dame de Saint-Celse*. Elle est sous une galerie, bas-relief médiocre, mais non pas

médiocrement honoré. Une inscription latine constate qu'en octobre 1496, Marie apparut en personne sur l'autel où cette image était placée. La *Cène* de Léonard m'a fait plus d'impression cent fois que cette sculpture. Je ne suis pas assez dévot, je m'en accuse ! Dans l'église on faisait un tapage incroyable ; vingt personnes parlaient haut et toutes à la fois, hommes et femmes, prêtres et laïques, adolescents et vieillards ; c'était le moment d'une instruction religieuse donnée aux enfants. Les filles étaient d'un côté, les garçons de l'autre, pudiquement séparés par un grand rideau. Chaque conférence avait une petite enceinte de quatre bancs, et toutes les enceintes se touchaient. Babel n'était pas plus confuse que ce petit temple chrétien à trois heures après midi. L'église de Notre-Dame de Saint-Celse est décorée à l'extérieur de sculptures très-remarquables, entre lesquelles j'ai aimé surtout deux figures d'Adam et Ève dignes des meilleurs maîtres et des meilleurs temps de l'art.

Avant de rentrer, nous pousâmes jusqu'à

l'Arène, construite par les Français sur les grandes données antiques. C'est une bien belle chose que ce cirque où se donnent des fêtes de tous genres, sous le bon plaisir de l'empereur d'Autriche. Quelquefois seulement la permission vient trop tard, comme il arriva il y a quelques années, à ce qu'on m'a conté. Voici à quelle occasion. L'Arène peut être transformée en naumachie ; le vaste bassin étant rempli d'eau, le froid survint ; et, après lui, une gelée forte qui en glaça la surface assez profondément pour permettre le plaisir du patin. On s'adressa tout de suite au gouverneur qui renvoya à l'archiduc, vice-roi des États italiens de l'Autriche. « Je ne demande pas mieux, Messieurs, que de voir la jeunesse milanaise se livrer à un exercice qui, en développant les grâces du corps, le fortifie et entretient la santé. L'Empereur, toujours disposé à être agréable à tous ses sujets, ne manquera certainement point d'accorder l'autorisation que vous sollicitez ; je vais lui expédier aujourd'hui même un courrier, et bientôt nous aurons sa

réponse. — Mais, Monseigneur, si votre Altesse Impériale voulait prendre sur elle!... Le vice-roi, Messieurs, ne prend rien sur lui; il n'est que le premier sujet de Sa Majesté; il doit donc s'en référer à son auguste maître. » Le courrier partit, et la permission de patiner dans l'Arène arriva.... au mois de juin suivant. Et voilà justement jusqu'où s'étendent les pouvoirs des premiers représentans de l'autorité impériale! La réponse ne fut point retardée parce que l'empereur François voulait refuser, mais parce que la table de Sa Majesté était surchargée de papiers auxquels il fallait faire des réponses à tour de rôle, et que le monarque autrichien les faisait toutes lui-même. Et comment n'avait-on pas prévu cela; connaissant les habitudes du souverain! Le vice-roi des États lombards n'est, à Milan, que le premier caporal dans l'organisation toute militaire du gouvernement; il reçoit une consigne et la fait exécuter sans se permettre d'y changer une virgule ou d'y ajouter un mot de commentaire. Aussi n'a-t-il aucune influence, aucune impor-

tance politique ; la considération dont il jouit lui est toute personnelle ; il est quelquefois un intermédiaire bienveillant entre un administré et M. de Metternich ; il ne peut être rien de plus.

J'étais las ; j'avais besoin de reposer mes yeux et ma tête : le soir, je pris une distraction d'enfant. C'est aux *Fantoccini* que j'allai la chercher. Les marionnettes de Milan sont célèbres comme le dôme, la chasse de saint Charles, la Cène de Léonard de Vinci, les portes de Saint-Ambroise et l'arc du Simplon ; — que je n'ai pas vu par parenthèse, et je ne sais pourquoi je n'en ai pas le moindre regret. — C'est bien autre chose vraiment que les *burattini* de Gènes, et que toutes celles dont on nous a régales à Paris. Les poupées de Girolamo jouent le drame tout aussi bien que nos acteurs du théâtre Saint-Martin ; elles dansent à ravir. La pièce qu'elles déclamèrent ce soir-là était un grand drame romantique intitulé : *le prince Eugène de Savoie au siège de Tamisvar*. Une intrigue amoureuse marchant de pé-

ripéties en péripéties et divisée en six actes, — six actes, entendez-vous bien, et non pas cinq, comme dans le drame informe de Molière, de Corneille et de Racine! — donne tout l'intérêt à l'action de la pièce, au milieu de laquelle Girolamo le grand farceur, le fameux Girolamo se démène, s'agite et plaisante sous le costume d'un caporal, patoisant à faire mourir de rire le bon peuple milanais. Un ballet joué dans les entr'actes, fut ce qui m'étonna le plus, quoique les éloquentes tirades débitées par le prince Eugène m'eussent passablement surpris. La danse de ces Perrot et de ces Taglioni de bois est vraiment inimaginable; il n'y a pas une de ces marionnettes dont le talent ne fit envie à tant de danseurs de Naples, de Londres ou de Paris, qui gagnent de gros appointemens. Danse horizontale, danse de côté, danse verticale, toutes les danses possibles, toutes les *floritures* des pieds et des jambes que vous admirez à l'Opéra, vous les retrouvez au théâtre *Fiando*; et quand la poupée a dansé son pas, quand elle a été bien ap-

plaudie, quand le *st-st-st* s'est fait entendre au parterre, petit sifflement admiratif précurseur du cri d'enthousiasme *fori ! fori !* qui rappelle l'artiste, elle sort de la coulisse, salue en se donnant de petits airs penchés, pose sa petite main sur son cœur et ne se retire qu'après avoir complètement parodié les grandes cantatrices et les fiers danseurs de la Scala. Si on la redemande encore, elle revient complaisamment. Si on ne la redemande pas, elle est plus philosophe que mademoiselle Malibran ; elle ne verse point de ces larmes de dépit que répand, dit-on, toujours l'illustre artiste lorsqu'elle n'est obligée de *sortir*, après une représentation, que trois ou quatre fois.

Le lendemain matin, un rayon de soleil ayant rompu la triste uniformité du jour gris que nous avions depuis notre arrivée à Milan, nous nous bâtâmes de monter à la haute pyramide du dôme, d'où nous eûmes une des vues panoramiques les plus charmantes qu'on puisse trouver. L'église elle-même, aperçue ainsi à vol d'oiseau, n'est pas une médiocre curiosité ;

notre jeune conducteur nous donna sur tout ce que nos yeux allaient toucher de ce vaste et brillant édifice des détails curieux. Notre ascension se borna à la petite galerie que surmonte la flèche à la girge dorée, et nous étions à trois cent cinquante-cinq pieds au-dessus du niveau de la place! Nous aurions pu monter encore pour arriver aux pieds de Marie qui est de quarante-cinq pieds plus haute que notre belvédère; nous n'en comprîmes point la nécessité; les Alpes et les Apennins, les larges plaines de la Lombardie, les cours de l'Adda, du Tésin et de l'Olona, n'auraient pas grandi d'une ligne pour nous; et là, nous étions fort commodément, cherchant à compter les statues, les fleurons et les pyramides qui couvrent la toiture du dôme. Les compter, c'est chose impossible; nous y renoncâmes bien vite. Quand la somme des pyramides sera complète, elles seront au nombre de cent trente-une; il en manque encore onze. A proportion il manque bien plus de statues; grandes ou petites, elles ne sont encore, dans la déco-

ration extérieure, que deux mille ; et elles doivent être quatre mille cinq cents ! Tout le marbre des sculptures et du revêtement qui est complet a été tiré des carrières du lac Majeur. Le soleil, jouant dans ces flèches et ces figures qu'on pourrait comparer aux pièces d'un jeu d'échecs gigantesque, les dessinait avec une vivacité d'ombres et de lumières qui conviendrait mieux au pinceau de Dauzats ou du prestigieux Martin de Londres qu'à ma plume peu coloriste.

Comme on avait été quelques jours privé du beau temps et qu'une pluie assez froide avait fait regretter la douce température d'un automne délicieux, le *Corso* fut très-brillant aussitôt que le soleil reparut. Le *Corso*, c'est la promenade à la mode, le boulevard, les Champs-Élysées, le bois de Boulogne de Milan ; c'est là qu'on fait assaut de beaux chevaux, de beaux équipages, d'élégantes toilettes parisiennes ; c'est là qu'on se montre dans tout son luxe. La voiture et la loge à la Scala sont les deux dépenses extérieures obligées pour toute

personne de distinction qui a de la fortune ou veut passer pour en avoir. Aussi toutes les loges du théâtre sont-elles prises, aussi les voitures sont-elles fort nombreuses. C'est souvent bien plus une affaire de position qu'une affaire de goût; il y a des gens forcés d'avoir leur carrosse et leur loge, qui voudraient bien pouvoir en faire l'économie; mais c'est obligé pour eux: leur maison est mal tenue, presque misérable, et ils ont une belle calèche et un petit salon au rang noble de la Scala! Au reste, cela leur importe assez peu; ils ne reçoivent jamais chez eux, et c'est dehors de leurs habitations qu'ils doivent faire parade d'un confort dont il n'y a pas la moindre apparence au logis.

Il n'avait pas dû entrer dans mon plan de voyage de voir la société; trop de devoirs à rendre entraînent trop de perte de temps, et les heures m'étaient pour ainsi dire comptées. Avant d'être admis réellement, il faut plusieurs jours; le bon accueil d'une première réception ne règle pas l'avenir; on n'est point invité tout de suite, si bien qu'il faut séjourner

long-temps dans une ville pour y prendre une idée de la société. Je n'aurai donc rien à dire des habitudes intérieures des Italiens ; je n'en sais quelque chose que par les récits qui m'en furent faits par des nationaux dont la complaisance ne s'effraya pas de mes demandes curieuses. A Milan tous les salons sont fermés ; on ne se voit que dans une étroite intimité ; les Milanais se gardent d'ouvrir leurs salons , parce que bientôt ils ne seraient pas libres chez eux ; l'occupation autrichienne s'étendrait de la cité , où elle a le caractère défiant de toute occupation ennemie , aux salons où elle serait plus gênante et aussi tyrannique ; il y aurait un officier allemand dans chaque maison , au coin du feu , comme il y a au coin de chaque rue un factionnaire dans une guérite jaune et noire , aussitôt que le couvre-feu est sonné. Les épanchemens de l'amitié , les spéculations de la politique , les paroles d'espérance pour un avenir meilleur , les regrets d'un patriotisme toujours comprimé ne seraient pas plus faciles sur le divan , que dans les carrefours , les cau-

series ou les rassemblemens. On aurait des argumens autrichiens dans toutes les conversations libérales comme on a des canons sur les places publiques ; on aurait des espions , et ce qu'on redoute autant quand on est spirituel , vif , milanais , on aurait des ennuyeux. Aussi personne n'entrouvre sa porte , de peur que cet huis entrebâillé ne livre passage à un Autrichien. On se prive de se voir entre compatriotes , dans la crainte où l'on est qu'un Allemand ne soit tout de suite entré deux amis , entre deux pensées amies. C'est à la promenade qu'on se voit , qu'on se salue , c'est dans la loge au théâtre que l'on cause. Aussi les Milanais ne s'amuseut-ils guère ; il est vrai qu'ils contraignent les Autrichiens à ne point s'amuser du tout. Ils se vengent ainsi de la présence de leurs garnisaires.

J'ai souvent entendu dire en France , surtout depuis la révolution de juillet , que les Italiens regrettent et désirent les Français ; c'est notre vanité qui a imaginé cela. Les Italiens rendent justice au passage de l'administration impériale

française sur leurs provinces ; ils sont reconnaissans des améliorations qu'elle a introduites chez eux, mais voilà tout. Ils ne veulent pas plus de Français à Milan, à Vénise et à Vérone, qu'ils ne veulent d'Autrichiens. Peut-être qu'ils s'accorderaient moins mal avec nous qu'avec les Allemands, parce qu'il y a des antipathies moins profondes et des rapports d'idées plus nombreux, mais ils ne seraient pas nos amis. Les Allemands sont des dominateurs lourds ; nous sommes des vainqueurs insolens ; nous voulons que tout soit français où nous avons le pied, que ce soit à Alger ou à Rome ; les Autrichiens souffrent qu'à côté d'eux on soit Italien. On sait très-bien cela à Milan ; aussi, si l'on y désire les Français, ce n'est point pour les avoir comme hôtes militaires pendant quelque vingt ans ; on voudrait qu'ils vinssent faire une révolution constitutionnelle, qu'ils la défendissent et la consolidassent, puis que bien vite après ils sortissent du territoire italien. Voilà, soyez-en bien sûrs, comment l'Italie aime la France, comment elle souhaite

les Français. Ne soyons donc pas si fiers des sympathies des peuples dont on nous parle tant ! Les peuples voient en nous de bons instrumens révolutionnaires ; il faut que nous allions les délivrer, que nous fassions la guerre pour eux ; mais c'est toujours à condition que nous en paierons les frais : nous sommes un excellent peuple, nous, un peuple chevaleresque, point égoïste, aimant la liberté et courant volontiers après les aventures ; mais il faut le dire, nous sommes le peuple qu'on exploite le plus. Nous nous ruinons à ce noble don-quistisme, auquel nous avons si bien accoutumé les nations souffrantes et qui manquent de l'énergie et de l'ensemble avec lequel les révolutions s'opèrent en trois jours ; que j'ai entendu des Italiens dire tout simplement, qu'après 1830, la France avait manqué à son devoir en ne conquérant pas la liberté pour la Pologne et l'Italie ! Comme si nous allions chercher le voisin pour arranger nos affaires ! Allons donc chasser l'Autrichien de la Lombardie et des Etats de Venise, allons forcer le

prince de Modène à être humain , allons délivrer Gènes de la Sardaigne , et les Marches du joug de l'Eglise , et pour notre peine nous n'aurons pas un bien obligé ! de l'Anconitain , du Génois , du Modénais , du Vénitien ou du Lombard ; nous paierons les frais de nos interventions , et si , par hasard , pour nous dédommager , nous prenons quelque petite province , si nous rejoignons Nice à la vieille Provençe par exemple , on crierà au conquérant , au voleur ! Le métier de gendarme politique portant le holà ! partout où il y a querelle de souverain à peuple ou de peuple à souverain , me semble un métier de dupes sentimentales . Nous l'avons fait assez long-temps , je crois !

Je voulais partir le lendemain pour visiter les lacs ou du moins deux d'entre eux ; j'espérais trouver à Côme des voitures pour Venise , comptant trop , sans la saison d'hiver où nous étions ; j'imaginai donc d'expédier mes effets à Venise par le vélocifère impérial . Je les fis plomber à la douane et les portai à la voiture privilégiée qui exigea quarante-deux livres

d'Autriche, ou trente-sept francs, pour un trajet et un poids qui, ensemble, auraient été évalués en France dix francs au plus. Je fis des observations; mais un jeune commis blond, mince, pincé, allemand railleur — la pire espèce des railleurs et des Allemands — se prit à rire comme s'il voulait me faire comprendre qu'en pays autrichien il n'y a point à répliquer, et que tout ce qui est réglé en haut est irrévocablement réglé. Je me fâchai, il rit plus fort; je lui dis en français et en italien tout ce que je savais d'invectives de bonne compagnie sur sa mauvaise façon d'être avec les étrangers; il rit encore. Je commençai à être réellement furieux de cette insolence, quand un colonel autrichien qui m'avait aperçu chez Reichman s'interposa dans notre querelle, et donna au commis incivil une leçon, que je supposai très-vive à l'énergie de l'accent de mon défenseur. Je payai néanmoins les quarante-deux livres sur le conseil que m'en donna le colonel, dont le loyal concours m'avait trouvé très-reconnais-

En quittant le vélocifère, je me rendis au bureau de la police afin de retirer mon passeport et de le faire viser pour Arona et Côme : une autre contrariété m'attendait là. Au lieu de mon passeport, on m'apporta celui de Giuseppe Cardinale, et l'on me dit que c'était évidemment de faux papiers dont je m'étais muni ; on ne parla cependant point de m'arrêter encore. Il fallut monter chez le chef de la division, prouver que je n'étais ni voiturier, ni cardinal, et chercher une bonne explication à ce quiproquo. Je me tirai assez bien de ces difficultés, et je parvins à convaincre l'employé supérieur, qui m'expédia enfin de la meilleure grâce du monde ; il était fort poli, et il poussa la galanterie jusqu'à me dire qu'il connaissait bien mon nom, pour l'avoir lu au bas de morceaux de littérature dans les gazettes françaises. Mon passeport retrouvé, celui de Cardinale fut réservé pour son véritable titulaire qui était cause de l'incident, parce qu'à la porte de la ville, quand nous y étions entrés,

il m'avait donné le reçu de son passeport en gardant celui du mien.

Nous ne voulions pas quitter Milan sans savoir comment on y jouait la comédie; nous passâmes donc la soirée au théâtre *Re*, où l'on donnait : *Il y a seize ans* et *les Deux Maris*. Le drame fut très-bien rendu, surtout par un jeune acteur dont j'ai oublié le nom, et par une signora Rosa, chargée du rôle d'*Amélie*. Cette dame Rosa, assez jolie, jouait des épaules comme madame Dorval et accentuait le dialogue comme miss Smithson. Son talent passionné, reflet singulier de deux talens étrangers qu'elle ne connaît sans doute que par tradition, me plut beaucoup. Girolamo avait un rôle sérieux dans la pièce, et cependant le par terre riait à gorge déployée; c'est que son sérieux était très-gai, et que ses plaisanteries, masquées de tristesse, étaient d'un pathétique fort divertissant. Le vaudeville de M. Scribe, traduit librement et mêlé de couplets italiens, me parut une espèce de parodie, assez mal exécutée par les acteurs. Les ouvrages de

M. Scribe réussissent en Italie comme en France; je n'ai pas lu une affiche de théâtre de comédie où je n'aie trouvé au moins une pièce de ce si fécond et si spirituel écrivain dramatique. Et ce n'est pas seulement en Italie qu'on le traduit et qu'on l'imité; en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, partout enfin où il y a deux planches réunies pour un tréteau dramatique, les compositions ingénieuses et les traits piquans de l'auteur du *Marriage de raison* font les frais du répertoire. Que ce soit un mal ou un bien; je ne prendrai pas la peine de discuter cela; je constate un fait positif. M. Scribe est connu en Europe beaucoup plus que tels fameux auteurs de vaudevilles ou de comédies ne sont connus seulement à Paris, beaucoup plus que tels grands critiques qui n'ont pu réussir à faire des pièces de théâtre; et c'est ce que ces critiques et ces auteurs ne lui pardonnent pas. Pauvres jaloux!



III

Départ pour Sesto-Calende. — Les pistolets du conducteur. — Une escorte. — Rencontres de voleurs — Arona. — Un bossu. — L'Anglais mélomane. — Angera. — *Il colosso di Carlo*. — La tête de saint Charles Borromée. — Un demi-cheval. — Stresa. — Les barques du lac Majeur. — *Isola Bella*. — *Isola Madre*. — Laveno. — Voitures de poste. — Douanier grammairien. — Varese. — Incident dramatique. — Les bûcherons d'Ogliate. — La Brianza. — Côme. — L'Agoni. — Dôme. — Le Broletto. — L'épicier docteur. — Borgo Vicô. — Le lac de Côme au clair de lune. — Promenade en bateau à vapeur. — La Tremèzzina. — La Cadenabbia. — Bellagio. — La villa Melzi. — La villa Serbelloni. — Le lac en Y. — La signora Landi. — La villa Sommariva. — Triomphes de Napoléon et d'Alexandre-le-Grand. — Encore mon ami l'apothicaire. — Retour à Milan. — Le passage des *Christophori*. — *Una avventura di Scaramuccia*. — M^{me} Demeri. — Départ de Milan pour Venise.

Nous partîmes, le 13 novembre à midi, pour Sesto-Calende. C'est la diligence impériale qui nous emportait, bonne voiture et moyen rapide de communication qu'il faut préférer aux voi-

turiers dans les États italiens de l'Autriche. Quand nous montâmes dans le vélocifère, nous remarquâmes que le conducteur mettait dans son cabriolet une paire de pistolets d'une incroyable longueur, véritables escopettes dont je croyais que l'usage s'était perdu depuis Gil-Blas ; c'était pour se défendre et pour nous défendre contre les voleurs qu'on rencontre souvent sur les chemins de la Lombardie. A l'arc du Simplon nous prîmes une escorte ; un cavalier, de ce corps de la gendarmerie, qui est brave en Italie comme en France, nous suivit à cheval jusqu'à la première poste où il fut remplacé par un autre, et ainsi de suite. Notre protecteur n'eut point à tirer le sabre ; mais, entre San-Lorenzo et San-Vittore, quelques instans après que nous eûmes rencontré un convoi d'exploiteurs de la grande route accompagné par des gendarmes, il aperçut derrière une haie un homme qui se cachait ; il alla à lui, l'interrogea, le lia avec la longe de son cheval, et l'emmena ainsi jusqu'à Legnarello où son arrivée ne causa pas la moins

dre sensation. Nous demandâmes ce que c'était que le prisonnier fait pendant ce début de notre campagne : « *Niente, signor, niente, un ladro* : rien, monsieur, rien, un voleur, » nous répondit en souriant la fraîche, jeune et très-élégante maîtresse de poste de l'endroit qui avait daigné venir elle-même présider au changement du relais.

Après avoir traversé l'Olonà à Castelanza, nous vîmes en passant la maison du bon Jésus, Gallarate et Soma, et nous arrivâmes à Sesto-Calende, la nuit étant tout-à-fait close. Nous sûmes que le bateau à vapeur du lac ne marchait plus, et au lieu de rester à Sesto, nous continuâmes tout de suite pour Arona, non sans avoir fait viser nos passeports, car nous quittions la Lombardie que le Tésin sépare du Piémont. De l'autre côté de la rivière, un nouveau visa, une visite de douane, et nous repartîmes, pour arriver vers huit heures à Arona. Le hasard nous donna là deux commensaux qui ne nous laissèrent pas le temps d'apprécier le fort bon souper que l'aubergiste de *la Poste*

nous servit. L'un d'eux était un homme ni vieux, ni jeune, plus laid que beau, petit et bossu, coiffé d'une large calotte noire qui lui donnait un air sacristain assez cocasse; du reste, vif et réjoui, s'étalant sur la table que ne dépassaient guère ses clavicules, mangeant comme un ogre, causant, causant, causant, et ayant la manie de découper pour tout le monde, ce qu'il faisait avec une lenteur magistrale d'autant plus grande qu'à chaque point de son discours il s'arrêtait, et qu'il croyait devoir gesticuler des deux mains pour mieux accentuer ses phrases, ce qui mettait à tout instant la fourchette et le grand couteau en l'air, quand ils auraient dû travailler à la dissection de la galline appétissante aux morceaux de laquelle nous aspirions. Il était aisé de voir à la place que ce hominoculé occupait, à son air libre, à la familiarité du *cameriere*, à certaines manies que ce domestique s'empressait de satisfaire, que nous avions l'honneur de nous trouver avec un habitué de la table d'hôte; d'ailleurs il ne fut pas long-temps avant

de nous le dire lui-même , en faisant l'éloge de l'hôtel de *la Poste* où descendent tous les étrangers de distinction, avec lesquels il a ainsi des rapports patens. Ce charmant bossu est un employé piémontais qui a le bonheur d'être célibataire , — c'est lui que je laisse parler , — qui aime les voyages à la passion , et qui se console de sa résidence forcée en voyant le plus qu'il peut de voyageurs.

Notre autre soupeur était fort différent de celui-là. C'était un beau jeune Anglais, distingué de manières , l'air triste et en grand deuil , parlant bien , ne mangeant pas mal et buvant assez pour se donner la force de passer la nuit en voiture. Il allait traverser le Simplon , se rendant à Paris , où il devait rester tout le temps que durerait la saison du théâtre italien , si la *compagnia lirica* était à son goût. Car c'était un amateur de musique effréné , un *fou pour la mélodie*, comme il nous l'avoua. Il était venu à Milan avec sa femme pour passer huit jours , et il avait trouvé les Milanais si musiciens , si passionnés , si enthousiastes , qu'il y

était resté un an , sans manquer une représentation de la Scala ou une *accademia* — un concert ; — il adorait la Pasta , et s'il n'attendait pas la Malibran , c'est qu'il avait beaucoup de chagrin : il venait de perdre sa femme , morte d'une fluxion de poitrine prise à la sortie du théâtre. Nous compatîmes à ses peines autant que nous le pûmes, c'est-à-dire autant qu'il nous fut donné de garder notre sérieux ; pendant qu'il faisait l'oraison funèbre de sa pauvre épouse , en mêlant à ce lamentable sujet une foule de propos de théâtre , de *prime donne* , d'intrigues et de cabales , plus singuliers les uns que les autres. Ce qu'il paraissait regretter surtout dans la défunte, c'était son aptitude à la musique ; elle avait entendu *Norma* vingt-deux fois sans demander grâce ni merci. Après le souper, notre *appassionato della Pasta* s'enveloppa dans deux manteaux et partit en nous souhaitant une bonne troupe d'opéra à Venise , à Rome et à Naples.

Je fis venir notre hôte, et de concert avec notre complaisant petit bossu, je réglai mon départ du

lendemain pour Stresa. Le maître de poste m'assura qu'une petite calèche et un *demi-cheval* me suffiraient pour cette course de trois ou quatre heures; le petit bossu me l'affirma de même; nous convinmes d'un prix qui me semblait exorbitant, mais j'étais forcé d'en passer par là, ayant contre moi ces deux diables d'hommes qui s'entendaient à merveille pour me rançonner, l'un par métier de loueur de voitures, l'autre par amitié pour ce maître de poste qui lui faisait probablement quelque remise sur sa pension quand il s'était mêlé d'un marché avantageux.

Par un assez beau clair de lune, nous vîmes, avant de nous coucher, le lac Majeur sur le bord duquel nous étions logés; et, au milieu, en face de nos croisées, Angera avec son cap boisé qui s'élève beaucoup sur les eaux calmes du Tésin, avec ses belles fabriques couronnant la crête de ce cap, et son joli village abrité des vents du nord, dans une anse couverte de barques. Le lendemain matin, le ciel était noir, orageux, menaçant; il avait plu, il allait pleu-

voir encore ; le paysage était triste , mais cette tristesse avait quelque chose de grand et de poétique. Je dessinaï le cap d'Angera ; puis nous allâmes au *colosso di Carlo* , près duquel la calèche devait nous attendre. Le lac est superbe à voir du point où s'élève la statue d'airain de saint Charles ; quant à la statue elle-même , je crois qu'elle est tout ce qu'elle pouvait être , représentant un prêtre en soutane et en surplis donnant sa bénédiction. C'est un ouvrage calme , un peu lourd et vulgaire , qui sert de joujou aux voyageurs. La figure est creuse , on y entre par un pli de la soutane , on y grimpe par deux échelles , on s'y asseoit dans le nez du saint et l'on sort bien content de cette visite quasi-viscérale du colosse d'Arona. Nous ne perdîmes point notre peine à cette exploration intérieure qui donne satisfaction à une assez pauvre curiosité , mais nous entrâmes pour visiter la chambre où naquit , dit-on , Charles Borromée. Elle est enclavée dans une petite église , bâtie sur les ruines du château qu'habitait le père de saint Charles ; elle est une chapelle

elle-même, quoiqu'on en ait conservé la distribution, le plancher à solives saillantes et quelques accessoires anciens. Mais à la place du lit de la dame Borromée on a élevé un autel. Des reliques du saint sont à droite et à gauche de cet autel, dans des armoires vitrées; celle qui m'intéressa le plus, c'est le masque en cire, moulé sur la tête de Charles après sa mort et ravivé par un artiste assez adroit. Je n'ai pas vu de plus beau et de plus joli visage que celui-là, indépendamment de ce qu'il y a pour moi de hideux dans une figure de cire coloriée qui est d'autant plus morte qu'elle veut être plus vivante, et que sa prétention à être un trompe-l'œil est plus affichée par l'imitation parfaite de la barbe, des yeux et de tous les accidens de la peau. Saint Charles portait une petite moustache ne couvrant pas sa bouche admirablement dessinée, et ne rejoignant pas tout-à-fait son nez, aquilin, long sans exagération, fin de forme et d'un caractère on ne peut plus délicat. Ses yeux bleus annonçaient la force et la bonté; son front jeune et sans

rides était d'une pureté de contours et de modelé sur laquelle j'aurais voulu pouvoir consulter Spurzheim. Oh ! la belle et noble tête !

En face de l'église, et au-dessous du bras protecteur du colosse d'airain, est un collège, fondé par saint Charles. Je ne pus y entrer parce que toutes les minutes de ma journée, qui devait finir à Varese, étaient rigoureusement comptées.

Notre hôte d'Arona m'avait tenu parole ; c'était bien une petite calèche et un demi-cheval qu'il m'envoyait ! La calèche était si petite qu'à peine y pûmes-nous entrer avec un sac de nuit ; quant au cheval, il n'avait pas la taille d'un ânon. Il fit cependant gaillardement sa traite à travers Meina, Solcio, Lesa et Belgirate, le long de la chaussée qui borde le lac à l'ouest. Cette partie de la route du Simplon est bien belle, et si elle nous parut ainsi, malgré la tristesse du temps, quel ne doit pas être son effet, quand le soleil brille, quand la végétation a les couleurs du printemps ! Les petits villages que nous traversâmes ont des ports où des bar-

ques couvertes attendent les promeneurs. Au port de Stresa nous n'eûmes que l'embarras du choix pour le navire et les rameurs ; nous inclinâmes tout naturellement à prendre un batelier qui parlait français. Ce brave nautonnier me demanda combien je voulais d'hommes , et il me présenta en même temps le tarif établi par la police pour les promenades à la course ou à l'heure, pour les traversées à différents endroits , et pour le nombre des rameurs.

- Quoique cela fût assez cher, comme il venait et que nous étions menacés d'un gros orage , j'e pris trois bateliers ; nous installâmes notre tente, et nous partîmes , enveloppés de nos manteaux et de la voile du bateau, car il faisait très-froid, un froid aigre et humide fort désagréable. Nous nous dirigeâmes vers les îles.

Les bateliers du lac Majeur rament debout et devant eux avec des avirons très-longs, placés en pointe comme disent les marins, c'est-à-dire de façon que le rameur qui a son aviron appuyé sur le côté droit de la barque, soit placé lui-même tout-à-fait contre le bord à gau-

che, et ainsi de l'autre. Dans les avirons d'une certaine longueur cette disposition est nécessaire, pour que la partie du levier qui est dans le bateau soit en rapport de poids et de force avec la partie extérieure. C'est pour n'employer pas un homme à gouverner derrière que les rameurs se placent le visage du côté de l'avant; ainsi, ils gouvernent en même temps qu'ils nagent. Dans cette organisation, le voyageur est placé sur l'avant, contrairement à l'usage reçu dans tous les navires où la place d'honneur est à la poupe. Les barques du lac sont larges, longues, solides, plates, couvertes d'une sorte de berceau en demi-cercles de bois, porteur de la tente. Quand il fait beau, ce doit être un véhicule agréable, parce qu'il ne marche pas mal; quand le lac n'est pas calme, et c'était notre lot, elles ont un roulis court, saccadé, et puis elles éprouvent un ralentissement assez ennuyeux dans leur vitesse accoutumée.

Nous n'avions rien à voir dans l'*île des Pêcheurs*; nous ne remontâmes donc point jusqu'à elle. Nous fîmes le tour de l'*Isola-Bella* et nous

n'y abordâmes pas. Il nous sembla que la coquette artiste avec laquelle tout est disposé sur ce rocher en fleur, arbres et fabriques, statues et terrains, veut absolument le soleil du matin ou du soir, comme une décoration de théâtre veut le jour brillant de la rampe, des portans et du lustre. D'ailleurs, presque tous les orangers étaient couverts de leurs abris de planches, robes de bois qu'on leur met en novembre pour tout l'hiver ; et de près nous aurions perdu une grande partie de l'agrément qu'on vient chercher à l'*Isola-Bella* ; nous la tournâmes donc d'un peu loin, et sa pyramide sérieusement verte sous le reflet gris du ciel nous parut d'une élégance sévère. Ce n'était pas la fée gracieuse qui l'habitait ce jour-là ; c'était une nymphe en deuil, effrayée par Borée et pleurant le départ de Zéphyre — vieux style. —

L'*Isola-Madre* a des beautés moins gentilles que l'*Ile-Belle* ; la nature y a fortement aidé l'art qui s'y est montré discret avec plus de goût. On y va peu, on lui préfère sa sœur l'enchan-

teresse ; nous y allâmes et nous fûmes très-contens de la visite que nous lui fîmes. C'est vraiment une admirable chose que cette île à la physionomie de laquelle vont également bien la présence et l'absence du soleil. Vingt points de vue habilement ménagés entre des arbres de tous les pays , à travers les touffes de hautes plantes dont la culture intéresse la science, font au promeneur des surprises toujours nouvelles et toujours agréables. Le jardin Borromée est encore plus beau que les beaux jardins de Gênes ; il a la grâce française qui manque un peu à ceux-ci. Toutes ses richesses botaniques nous surprirent ; elles nous auraient plu davantage si le jardinier nous en eût fait les honneurs avec moins de façon ; il nous traita en académiciens et ne nous épargna le nom savant d'aucun de ses élèves. Cette nomenclature effrayante nous gâta un peu notre plaisir. Il n'y eut pas jusqu'à une canne à sucre , spécimen chétif de la forte végétation des tropiques , languissant dans un coin , que cet impitoyable horticulteur nous nomma d'un nom

latin ! La maison de M. Borromée atteste l'absence constante du maître ; elle est ruinée, mal meublée, ornée de tableaux plus que médiocres, parmi lesquels figurent le portrait du général Borromée, qui servit glorieusement l'Autriche au siècle dernier, les batailles auxquelles prit part cet illustre militaire, et l'effigie grotesque de son bouffon, nain en habit rouge coiffé prétentieusement à l'oiseau royal.

A l'Île-Mère, sous des bosquets d'arbres verts qui nous cachaient le ciel, en présence de ces orangers, de ces limoniers, de ces arbres qui portent la grosse pomme d'Adam, — belle à l'œil, amère au goût ; — au concert de mille oiseaux qui chantaient dans la feuillée ; au spectacle des faisans dorés et argentés, des faisans européens, des pintades, des oies d'Égypte haut montées sur leurs pattes et le cou replié en arrière comme des cygnes, nous avions oublié l'hiver. La température était douce là comme celle d'un jour de printemps quelques heures après la pluie. Nous retrouvâmes le froid sur le lac où nous lutâmes pén-

dant une heure et demie contre le vent, et les vagues grossissantes, avant d'arriver à Laveno. L'orage avait épargné notre barque, et nous n'avions eu que la crainte d'un danger qui eût pu devenir assez grand si les lourds nuages qui coupaient de leurs bandes blanchâtres les hautes cimes des Alpes avaient crevé sur nous, comme ils crevèrent sur le lac Majeur, après que nous fûmes débarqués à la petite ville lombardo-vénitienne. Je payai seize francs aux bateliers pour notre campagne nautique, et je convins avec le maître de poste de seize autres francs pour notre transport à Varese dans un méchant berlingot qu'on appelle fastueusement une calèche de poste; voiture détestable s'il en fut, aux vieux coussins durcis et déchirés, aux rideaux de cuir impossibles à fermer, aux cahottemens affreux, aux chevaux lents, au conducteur incivil.

Partis de Laveno à trois heures et demie, après avoir été visités par un douanier fort poli qui quitta la *Grammaire des Grammaires* pour jeter un coup-d'œil sur notre sac de nuit, nous arri-

vâmes vers huit heures à Varese dont le joli lac nous apparut des hauteurs de Gavirate. La maudite pluie nous voilait un ravissant paysage, et nous attristait ce lac, petit, mais si bien entouré. L'hôte de *la Poste* me loua une calèche pour mon voyage de Côme; calèche sœur, malheureusement trop jumelle, de celle que je quittais. Nous eûmes le lendemain matin une grande joie, une de ces joies que les voyageurs seuls peuvent comprendre; un rayon de soleil traversant le gros arbre planté devant notre fenêtre nous réveilla! Le ciel était pur, et il semblait que toute une saison séparait la journée de la veille de la journée qui commençait. Nous partîmes aussi heureux, aussi gais que nous avions été tristes et souffrants au lac Majeur. La route de Varese à Côme est très-agréable; le vallon au sommet duquel est Malnate en est la plus jolie partie.

Nous venions de relayer à Ogliate, quand nous vîmes passer au galop, traversant la route et courant à un bois que nous avions à droite, deux gendarmes de la résidence; ils avaient

appris sans doute que des voleurs s'étaient réfugiés là , et ils allaient bravement les dépister. Nous sûmes un gré infini à ces hardis cavaliers de leur dévouement pour nous , car ils semblaient avoir deviné que nous redoutions les mauvaises rencontres ; mais nous ne connûmes pas la fin de leur entreprise , parce qu'ils restèrent dans le bouquet du bois , et que notre postillon mit au grand trot ses chevaux indolens dont la paisible allure était un pas fort peu accéléré. Au reste , si une rencontre eut lieu , rien ne la dénonça ; aucun bruit d'armes à feu ne vint jusqu'à nous. Cette circonstance nous fut assez désagréable ; si de là à Côme nous rencontrions quelque bandit , nous n'avions aucun moyen de défense. A la grâce de Dieu ! Je demandai au postillon s'il y avait ordinairement des voleurs sur cette route. « Presque toujours , monsieur ; mais nous ne sommes pas encore à l'endroit le plus dangereux ; c'est à deux milles d'ici. »

Voilà qui était bien rassurant ! J'avais un petit rouleau d'or , et je cherchais un coin de la

voiture où je pourrais le cacher si l'on nous attaquait. Cependant la conversation continuait entre ma femme et moi, fort calme en apparence, mais très-troublée au fond par les appréhensions que les paroles de notre cocher et l'incident des gendarmes avaient éveillées en nous. Les deux milles furent bientôt faits, car jamais nos chevaux n'avaient si bien marché. Nous entrâmes dans un bois, et ils reprirent le pas sous prétexte que le chemin montait un peu. Alors le postillon nous parut un traître vendu à la bande, qui exploitait la route; alors nos regards inquiets se reportèrent de devant derrière nous; ils sondèrent la profondeur des fourrés qui nous entouraient, et quelle ne fut pas notre émotion quand ils découvrirent plusieurs hommes paraissant sur la lisière du bois, armés de serpes seulement, mais d'une apparence qui nous sembla très-mauvaise. Ces gens allaient, venaient, sortaient du bois, y rentraient, coupaient des branches d'arbres et en faisaient des fagots, ce qui aurait dû nous paraître fort innocent; un d'eux, qui se trouvait

fort près de notre calèche quand nous montrions une petite côte, nous salua d'un *buon viaggio* ! auquel je répondis : *buon corraggio* ! en levant poliment ma casquette ; - il n'y avait rien de bien effrayant dans ce souhait , et je ne sais pourquoi la bonne grâce de cet homme , son sourire et le ton de sa voix nous parurent diaboliques. Nous nous attendions donc à une agression de la part de ce scélérat qui nous souhaitait ce bon voyage ironique. Pas du tout ; il retourna tranquillement à son ouvrage , et personne ne nous suivit ; ce dont nous nous assurâmes plus d'une fois , regardant l'endroit fatal qui fuyait derrière nous. J'avoue que nous eûmes bien peur de ces Lombards curieux que nous avions pris pour d'atroces brigands ; pauvres bûcherons à qui quelques pièces de monnaie données à titre d'aumônes auraient été agréables , mais qui ne les auraient probablement point sollicitées un poignard ou un pistolet à la main. Nous finîmes par rire de l'aventure , où nous venions de jouer le rôle niais que joue Odry dans *Tony*. Ce qu'il y eut

de plus drôle, ce fut la prétention que chacun de nous mit à n'avoir eu aucune appréhension quand, de vrai, malgré notre soin à le dissimuler, notre terreur avait été si visible.

Depuis que nous avons quitté Binago, nous n'avions pas eu l'esprit assez libre pour bien jouir du spectacle qui nous était offert par ce jardin italien et suisse que nous traversions sur une route, vraie allée de parc; quand nous fûmes rassurés, nous l'examinâmes avec tout l'intérêt qu'il mérite. Nous jouîmes, sans fâcheuses préoccupations, des délices de la Brianza, cette élégante partie des environs de Côme, si bien cultivée, si riche du produit de ses mûriers, et toute couverte de vignes dont les pampres, suspendus aux branches des hauts arbres, courent en berceau, tombent en festons, se dessinent en gracieux médaillons, et font à l'un et à l'autre bord du chemin une capricieuse décoration, dont l'hiver même ne détruit pas tout le charme. Nous descendions à Côme vers midi, et une heure après nous étions établis à *l'Ange*, où, dans un bon déjeuner fort

nécessaire, on nous servit de l'agoni, excellent petit poisson dont les Cômâsques sont fiers, comme les Provençaux de leur rouget de roc, et les Genevois de leur truite du Léman.

J'avais à cœur de ne pas perdre une minute des quelques heures que nous avions à passer à Côme. Nous commençâmes donc tout de suite à parcourir la ville de Plin le jeune et de Paul Jove. C'est au dôme que nous allâmes d'abord. Cette église dont le style, mélange bizarre du gothique et du romain, a un caractère original, me plut infiniment. Sa façade est ornée de trente-deux statues, singulièrement disposées dans des niches superposées sur quatre rangs verticaux. Le bas-relief, placé au-dessus de la porte, est sans doute d'un bon artiste du seizième siècle; il représente une *Adoration des mages*. Le fond de la composition est un arrangement d'architecture plein de goût; la chapelle de la Vierge est tortillée; le maître-autel, d'un marbre rougeâtre, est assez beau; les sculptures du quinzième siècle qui ornent les chapelles sans ren-

foncemens du bas de l'église sont très-beaux. Je ne dois pas oublier de mentionner quatre grandes statues de saints en costume du seizième siècle, qui figurent au-dessus de l'*Adoration des Mages*. Il y a aussi des statues plus petites et du même caractère à la petite porte, derrière le Broletto. Le baptistaire, qu'on attribue au Bramante, est une chose qu'il faut dessiner et qu'il serait trop difficile de décrire. Gaudence Ferrari et Bernardini Luini ont dans cette cathédrale de fort bonnes peintures, Luini surtout qui faisait la fresque à merveille.

Le Broletto dont je viens de parler est un ancien palais dont la vieille façade accompagne très-bien celle du dôme. La place sur laquelle ces deux monumens se déploient est tout-à-fait jolie. Ses arcades multipliées lui donnent un caractère qui m'a plu d'autant qu'il était encore nouveau pour moi. On nous avait vanté beaucoup le théâtre ; comme nous ne savions où l'aller chercher, nous entrâmes chez un épicier-droguiste-apothicaire, pour prier qu'on nous l'indiquât. Nous avions besoin de renou-

veler notre provision de sucre ; nous en demandâmes, et pendant qu'on nous servait, un petit homme sortit du fond de sa boutique, et nous entendant parler français, nous donna de la meilleure grâce du monde l'indication la plus précise pour trouver le théâtre. Puis il ajouta : « Souffrez que je vous accompagne moi-même jusque-là, afin que vous ne vous trompiez pas. — Non, monsieur, mille remerciemens ; nous serions désolés de vous déranger. — Mais c'est un bonheur pour moi d'avoir l'occasion d'être agréable à des étrangers qui ont l'air si honnêtes. » Il n'y eut pas moyen de résister aux instances aimables de cet obligeant apothicaire. Quoiqu'il fût en pantoufles, qu'il eût sur sa tête une petite calotte grecque, il voulut absolument sortir avec nous, et il nous accompagna jusqu'au théâtre, devant lequel je fus moins en extase que ne le sont, à ce qu'il paraît, tous les voyageurs. Il a huit colonnes de *Cipallino*, et c'est tout ce qui fait sa gloire à mes yeux. Pendant notre petite course, nous fîmes une ample connaissance le docteur et moi, et nous nous

quittâmes fort bons amis, quand il m'eut montré, sur une très-belle carte de Côme, la promenade que nous devions faire le lendemain avec le bateau à vapeur.

Notre nouvelle connaissance, je l'ai déjà dit, est d'une taille exiguë; sa figure, très-cahotée de formes et sur la quelle s'étend une large paire de lunettes, est d'une expression vive, gaie et même agréable, malgré certaines exagérations des traits principaux qui en font une de ces faces plaisantes qui riment richement à Comasque. Il a étudié à Vienne, est docteur en médecine, cause fort bien; il s'ennuie à Côme, il aspire à connaître la France et Paris, dont il se fait le plus riant tableau; il gémit de voir son intelligence restreinte dans les bornes de quelques prescriptions médicales, quand il a la conscience que dans une carrière plus vaste, sur un théâtre politique, par exemple, elle jetterait un assez vif éclat; il a besoin d'activité, et pour mettre en équilibre ses forces physiques avec les forces intellectuelles, qui tendent à prédominer chez lui, il fait de gran-

des courses dans les montagnes qui entourent le lac ; il y va chercher le lichen pour sa pharmacie et d'autres plantes auxquelles il reconnaît des propriétés spéciales ; il y va chercher surtout la fatigue du corps qui amortit son imagination libérale, au moins pour un moment. Une ville autrichienne n'est point du tout son fait, son ame y est prisonnière ; il voudrait vivre dans Côme italienne et libre, où pouvoir respirer à l'étranger dans un pays constitutionnel ; mais il reste où il est, par force, par nécessité, hier épicier et pharmacien, aujourd'hui médecin, et membre de l'athénée littéraire de son endroit, et toujours le meilleur, le plus serviable, le plus dévoué des hommes. Le docteur, dont je ne sus même pas le nom, fut ma providence pendant toute la journée, car je revins bien des fois pour le voir. Il m'envoya un voiturier qui devait m'emmener à Vêrone, mais je ne pus m'entendre avec cet Automédon bréssan, qui me demandait un prix extravagant ; alors conseil tenu avec mon ami l'apothicaire, je résolus de retourner à Milan,

où je prendrais la diligence de Venise, ce qui me conduirait plus tôt à mon but et plus sûrement. Nous allâmes ensemble arrêter mes places pour le lendemain soir. Il me fallait aller à la police : une fois il me donna le pileur de ses herbes ; une autre fois il m'y conduisit lui-même. Je le suppliai enfin de ne pas se déranger davantage, parce que j'étais réellement confus de tant de bontés, et il consentit avec peine à me laisser aller sans lui au faubourg Vico pour voir les belles maisons *Odescalchi* et *dell' Olmo* qui ont toute la magnificence des palais de campagne de Gênes, avec les charmes d'une végétation bien plus variée et par conséquent bien plus riche.

Quand nous revînmes à *L'Ange*, la lune éclairait le lac ; c'était, de notre balcon, un spectacle magique. Les montagnes, Borgo-Vico et les maisons à arcades du port se reflétant dans l'eau, bordaient cette large nappe d'argent d'une broderie fantastique que nous ne nous lassions point d'admirer.

Le 16, à huit heures du matin, la cloche du

bateau à vapeur nous avertit qu'on allait pousser au large; et nous prîmes place sur son tillac où le nombre des passagers était déjà grand. Il faisait très-frais; le lac fumait; le soleil dorait la pointe du Legnone qui domine de 8,600 pieds le littoral de l'Adda. La ville et ses coupoles s'éclairaient derrière la gaze d'une vapeur légère qui allait bientôt remonter au ciel; les montagnes dessinaient vivement leurs formes, en quelques endroits profilées de lumière, ailleurs fortement massées d'ombres; sur les plus hauts sommets, la neige, tombée récemment, étalait sa blancheur éblouissante; quelques petits nuages, accrochés au front des montagnes, s'évaporaient lentement, affectant dans leur décomposition des contours bizarres qu'un souffle du vent confondait bientôt; le temps était superbe, et nous étions très-joyeux de la journée de printemps qui s'annonçait.

Notre promenade fut charmante entre les beaux villages, les jolies habitations des riches Milanais, et les couvens, les églises, les cha-

nelles, les ermitages qui couvrent les bords du lac, du rivage aux plans les plus élevés de la chaîne Alpine qui l'entoure. La villa Pasta, la villa Tanzi, la villa d'Este, la Pliniana, le fleuve de Lait, et vingt autres *ville*, vingt autres beautés naturelles arrêterent successivement nos regards sans cesse attirés par des objets nouveaux. La femme du capitaine, quand le navire passa devant le petit fort qui borde la terrasse de sa maison, le salua d'un coup de canon, que lui rendit *le Plin* en inclinant galamment son pavillon de poupe. Nous arrivâmes bientôt à la Tremezzina, l'Eden du lac, le jardin heureux, couvert d'olives, de limons, de cédrats, d'orangers. Il semble qu'on soit là sous une autre latitude, tant la température est plus douce et la nature plus parée. Il est vrai qu'il était onze heures quand nous débarquâmes à la Cadenabbia, un des points de cette côte fortunée, et que le soleil avait pris toute sa force. Jean Mella, l'aubergiste très-connu de la Cadenabbia, nous offrit un déjeuner qui eût été bon même sans l'assaisonnement

d'un appetit que notre trajet sur l'eau, à l'air vif du matin, avait bien aiguisé. Son batelier nous prit ensuite dans une barque pour nous porter à Bellagio, de l'autre côté du lac. Ce n'était pas la villa Melzi, malgré sa brillante renommée, que nous voulions y visiter ; mais nous désirions monter au point de vue de la villa Serbelloni. Cette villa n'a que sa position et peut-être quelques bons produits ; la maison est mal tenue, les jardins sont comme la maison ; mais qu'importe ? Ce qu'on va voir là ce ne sont pas des jardins, ce n'est pas une maison ; c'est un aspect unique. Du haut du promontoire de Bellagio, on domine trois lacs ; car Bellagio est placé à l'angle de l'Y que l'Adda forme en descendant de la Valteline pour aller à Côme et à Lecco. Un seul lac se sépare donc en trois lacs : l'Adda, celui qui représente la queue de l'Y, le lac de Côme qui est son bras droit, le lac de Lecco qui est son bras gauche. Faites-vous l'idée, si vous pouvez, de ce spectacle, imposant à la fois, et plein de détails gracieux ! Je renonce à le peindre,

quant à moi ; mais je le caractériserai par un seul mot : c'est peut-être la plus belle chose qu'on puisse voir en Italie.

Nous revînmes à la Cadenabbia, et, pendant le trajet, notre rameur nous raconta qu'il est père d'une jeune et jolie femme, élève du conservatoire de Milan, qui, pour le moment, donnait des concerts en France sous le nom de la Landi. Elle a grandi dans le bateau de son père, bù malgré ses succès et sa nouvelle fortune elle revient tous les ans dans la belle saison, la bonne fille qu'elle est, ne rougissant point de l'état et de l'air un peu vulgaire de Giacomo le *barcaruolo*.

J'avais une lettre de M. le baron Denois pour M. le comte de Sommariva dont la villa est à côté de l'auberge de Jean Mella ; je désirais de la remettre le plus tôt possible parce que le *Plin*, redescendant le lac, devait nous reporter à Côme. J'envoyai ma carte à M. de Sommariva qui me fit dire qu'il m'attendait. Autrefois à Paris j'avais eu l'honneur de connaître un peu M. de Sommariva son père, cet

amateur si distingué qui, dans un temps où tous les gens riches s'enfonçaient dans de petits appartemens pour avoir le droit de ne pas orner de tableaux leurs cabinets et leurs salons, avait une superbe galerie qu'il agrandissait chaque année, donnant un exemple qui, malheureusement, ne trouva pas d'imitateurs. Ce que je savais du goût de cet illustre étranger me faisait beaucoup désirer de connaître la villa qu'il aimait de prédilection, qu'il avait créée et dans laquelle il avait réuni un grand nombre d'objets d'art des premières écoles et des maîtres les plus célèbres. M. le comte de Sommariva me fit les honneurs de ses salons et de ses jardins avec une aménité dont je lui sais beaucoup de gré; il me conduisit partout, me fit tout voir, m'engagea cordialement à rester chez lui au moins jusqu'au lendemain, fut enfin bon pour moi, comme s'il m'avait connu depuis long-temps.

La villa Sommariva est un type du goût; le luxe qui y règne et qui annonce une grande fortune, est bien autre chose que le luxe pro-

digue et souvent assez inintelligent qui dépare plus d'un palais génois. On sent ici qu'une tête artiste préside à l'édification de ce petit temple des Muses ; on voit que les bonnes traditions s'y conservent par un sentiment élevé des belles choses que M. le comte de Sommariva a hérité du créateur de cette ravissante maison. Il faudrait un long catalogue pour énumérer les morceaux que renferme le palais de la Cadenabbia, et j'ai à peine quelques lignes pour mentionner une belle répétition de la *Jocônde* ; un *Vulcain forgeant des ailes pour l'Amour*, admirable fresque de Luini ; la frise de l'arc du Simplon, triomphe demi-romain, demi-français de Napoléon, où l'on voit des sapeurs cuirassés comme César ou Pompée et portant, avec cette *lorica* classique, le bonnet à poil et le tablier de peau. Cette sculpture est doublement curieuse, parce qu'elle est tout ce qui restera d'un monument projeté, que les chances de la guerre ont changé tout-à-fait, et parce qu'elle est un des plus singuliers exemples de ce style impérial que l'art moderne hanta sur

l'art antique pour faire, des soldats de 1804, des soldats d'Antoine ou d'Annibal. *Le Triomphe d'Alexandre*, chef-d'œuvre de Torwaldsen, orne le haut du salon principal. Commandé par Napoléon, ce bas-relief très-justement célèbre fut achevé pour M. de Sommariva qui le paya, dit-on, plus de huit cent mille francs. Le groupe principal, où figurent Alexandre et ses lieutenans, est du plus beau caractère; les chevaux rappellent beaucoup ceux du Parthénon. Il y a, dans le reste, des parties d'un très-haut mérite. Quelques statues de Canova, le groupe de *l'Amour secourant Psyché*, et d'autres ouvrages également intéressans, me retinrent tout le temps qui me fut laissé jusqu'à l'arrivée du *Plin*.

M. de Sommariva était allé écrire à M. Denois, et je devais emporter sa lettre; cette lettre et mon noble hôte n'étaient pas au bateau à vapeur quand il fallut saluer d'un dernier regard la plage enchantée de la Tremezzina. Tout-à-coup sur la rive nous voyons courir un cheval, nous voyons le cheval s'arrêter et

son cavalier se jeter dans une barque que deux avirons ont bientôt poussée jusqu'à notre navire qui continue sa route inflexible. Ce cavalier, c'est un domestique de M. de Sommariva qui m'apporte la lettre à la hâte, achevée, et qui présente à ma femme, de la part de son maître, un bouquet ravissant et les plus beaux cédrats des espaliers du jardin.

A cinq heures, *le Pline* accostait le quai du port de Côme, au milieu d'une foule de facchini accourus pour offrir leurs services aux arrivans. A la descente du bateau, qui trouvâmes-nous ? Notre cher petit docteur, toujours aimable, toujours empressé. Il venait savoir si nous nous étions amusés ; il venait nous faire ses adieux et nous embarquer dans la voiture qui allait nous conduire à Milan. Je laissai mon adresse à cet excellent homme qui nous avait été un *cicerone* si spirituel de sa ville, en le suppliant, s'il vient jamais à Paris, de ne pas oublier qu'il y a un ami tout dévoué. Nous échangeâmes un : à revoir ! et nous nous séparâmes, fort tristes, en vérité, de nous quitter

si tôt. Que j'aurais du plaisir à retrouver mon bon Comasque! à lui donner, dans notre grande cité, la monnaie des services qu'il nous a rendus avec tant de cœur à Côme!

La voiture qui nous ramenait à Milan — désolé que j'étais de n'avoir pu aller visiter le lac de *Lugano*! — était une sorte d'omnibus à deux étages dont la banquette de derrière et celle de devant, élevées comme des espèces de trônes, avaient au-dessous d'elles, parallèlement à la longueur du carrosse, des bancs très-peu hauts. Cette arche qui n'avait pas moins de quinze personnes à son intérieur, nous fit revoir Milan le 17 à cinq heures du matin. Ce ne fut pas chez Reichman que nous allâmes prendre notre pied à terre, mais à l'*hôtel de la Ville*. Ma femme avait gardé un souvenir trop triste de l'auberge allemande de la Porte-Romaine. Au reste, c'était fort différent : nous n'avions que douze heures à passer à Milan, et le logis ne nous importait guère. Je retins nos places pour Venise; j'allai à la police où, pour cette fois, je n'eus point à justifier que je n'étais

pas un *veturino* ; je courus à Sainte-Marie des Grâces pour y dessiner le vaisseau naufragé dont j'ai parlé ailleurs ; et je finis la matinée par une promenade très-agréable aux boulevards et au *Corso* avec les dames Denois. Avant de partir, nous visitâmes la galerie des *Christophori*, le passage Vivienne de Milan, où s'est établi un restaurateur à la française qui a encore bien à faire pour marcher l'égal des Véry à quarante sous de notre capitale. Au reste, si l'on ne dîne pas bien chez lui, le matin on y prend d'excellent chocolat, et dans la journée on peut y manger de fort bonne pâtisserie et des bonbons qui ne le cèdent à ceux d'aucun de nos grands confiseurs. Que de choses je fis en douze heures ! Quand on sait user de son temps en voyage, on vit deux fois plus que chez soi.

J'avais plus d'un regret en quittant Milan ; ce soir-là justement j'avais celui de m'en aller sans avoir entendu de nouveau *una Avventura di Scaramuccia*, charmant ouvrage de Donizetti, qu'on allait chanter tout à l'heure à la

Scala. Je l'avais ouï une fois, et j'y avais pris goût. C'est un opéra amusant dont la musique vive, spirituelle et gracieuse, est originale et facile. Notre compatriote madame Demeri chantait le premier rôle de femme. Elle est très-bien dans l'opéra semi-seria, et surtout dans les pièces tout-à-fait comiques, parce qu'elle a de la verve et de la gaieté. Les Milanais ne font pas un très-grand état de son talent dans le genre sérieux, mais ils l'applaudissent dans *Scaramouche*.

En voiture et partons! Arrimons-nous comme nous pourrons, car nous avons là une grosse femme dont la graisse envahissante menace de nous chasser de nos places. Tenons ferme... heureusement qu'elle nous quittera à Vérone!

IV

Bergame. — Les goîtres et la maison d'Autriche. — Brescia. — Desenzano. — Le Lac de Garde. — Bergers et mensonges bucoliques. — Coiffure masculine des femmes. — Sermione et Catulle. — Peschiera. — Vérone. — Un grand lit. — Le petit *cicéron*. — Chronique des Scaligers. — Amphithéâtre. — Convives. — Un marquis espagnol. — L'âne navigateur. — Montebello. — Vicence. — Paleradio. — Théâtre Olympique. — Padoue. — Tite-Live saint. — L'église de Saint-Antoine. — L'enfant de trois jours. — Un café monumental. — *Il professore Rotondo*. — La Brenta. — Madame Monbelli. — Dolo. — Mestré. — Le bateau de poste. — Venise au clair de lune. — Place Saint-Marc. — Cafés des procuraties. — *L'Europa*.

Je ne vis point la patrie d'Arlequin, et j'en ai eu regret ! Le berceau de ce balourd spirituel est sur une hauteur que nous ne franchîmes point ; la voiture passa au pied de Ber-

game, dont nous rencontrâmes sur notre route un assez grand nombre d'habitans, se rendant au marché à Brescia. Parmi les femmes, je remarquai beaucoup de goîtres, ce qui me fit croire que la maison d'Autriche a renoncé à guérir cette tumeur désagréable. Jadis elle avait ce privilège, comme la maison de France avait celui de guérir les écrouelles. Elle laisse maintenant cela à la médecine, qui y réussit aussi bien qu'elle, comme on voit. L'empereur d'Autriche donnait un verre d'eau au goîtreux, qui s'en serait allé fort content, fort honoré, et le coulibre de son vilain paquet, s'il avait eu une foi robuste; le diable est que la foi n'était jamais assez forte, et que le fardeau restait toujours. Au reste, les souverains autrichiens avaient plus d'une recette au service de leurs sujets; ils dénouaient aussi la langue des bègues, en lui appliquant un baiser. C'était au moins du dévouement, si ce n'était un procédé bien propre. Ces belles prérogatives de la royauté autrichienne sont perdues; mais elle en a conservé

quelques-unes qui la peuvent consoler d'un tel malheur.

Pendant une heure de séjour à Brescia, qu'a-t-on le temps de voir? L'hôtel-de-ville, la *Loggia*, qui est un beau morceau, la place sur laquelle il est, qui est d'un charmant caractère, une ou deux églises, et voilà tout. Je n'ai pas même le loisir de parler un peu de Bayard, d'aller à la cathédrale pour demander si l'on y conserve l'oriflamme d'Albert, merveilleuse relique qui ne se montrait jamais tout entière autrefois, de peur que l'éclat de son ensemble ne frappât de vertige celui devant qui on l'aurait déployée.

Desenzano! le lac de Garde! par le temps calme et serein qu'il fait, cela est délicieux. S'il ventait, le lac serait terrible, car c'est un petit Océan qui a plus d'un naufrage à se reprocher; mais il fait beau, et ses eaux tranquilles sont d'un azur tout limpide. Large, profond, riant, borné au nord par un rideau des Alpes fortement adentées, sillonné par quelques barques, traversé par le bateau à vapeur dont

je vois là-bas le long panache noir flotter en l'air, le lac de Garde me paraît aussi beau que le lac de Côme. Je n'ai malheureusement que vingt minutes pour l'admirer, car le conducteur de la diligence nous presse, et je ne sais encore que penser de la truite qu'on vient de mettre sur la table... Aussi bonne que belle !.. Il n'y a que les femmes de laides à Desenzano ; c'est dommage. En voilà deux ou trois cents au marché, et je n'en vois qu'une passable, une jeune blonde, que son feutre noir, lourd et déplaisant, ne défigure pas trop. Ici les femmes ont la manie de porter des chapeaux d'hommes ; où ont-elles été prendre cette mode ? Le pays est superbe, et la terre bien cultivée ; des troupeaux nombreux couvrent les prairies. Les bergères sont plus fâcheuses à voir qu'en aucun lieu du monde, vieilles et échevelées, ou jeunes et sales et mal peignées. Les Amaryllis de la Bresse sont affreuses. Eh ! mon dieu, je n'ai pas vu celles du Gardon plus appétissantes. Virgile, Longus, madame Deshoulières et Florian sont d'élégans menteurs ; la bergerie est

un triste métier, fort ennuyeux ; les pipeaux rustiques sont des fifres qui jouent faux ; les bergers sont des gaillards grossiers ou niais ; qui partout parlent un patois assez inintelligible ; les bergères sont des filles noires, rôties, plissées, déguenillées, qui ne se lavent jamais, jurent après leurs porcs et leurs vaches et donnent de gros coups de poings à leurs galans. Ne voilà-t-il pas quelque chose de bien poétique !

Ici change la coiffure des femmes ; au lieu du soleil d'épingles d'argent qu'on voit dans le Milanais et dans le pays bressan, voici de simples disques de cheveux retenus par derrière avec quelques longues épingles, et traversés à leur base par deux grandes brochettes d'argent, à têtes rondes et enflées, plantées parallèlement aux épaules. C'est que nous sommes dans le Véronais, et qu'il faut que les cheveux entrent sous le chapeau masculin. Ce chapeau va assez bien à quelques-unes des Véronaises et des Vicentines, qui ont pour cette coiffure l'amour que nos Normandes ont pour le bonnet de coton ; c'est-à-dire qu'il va mal à la plupart.

Un complaisant voyageur qui s'efforce de s'expliquer en français me montre, au loin sur le lac, *Sermione* qu'habitait Catulle, et à ce propos il me débite une foule de jolis vers faits par des voyageurs qui ont visité les restes de la demeure du poète de Vérone. Cette récitation, trop souvent incompréhensible pour moi, nous mène jusqu'à Peschiera. Triste ville, belles fortifications; il n'y a ici de gracieux que le nom de la rivière, le *Mincio*. Peschiera est, dans l'État véronais, toujours l'arme au bras, comme un factionnaire autrichien qui surveille la Haute-Italie. Brantôme est plein du nom de cette cité militaire, qui eut l'honneur d'être nommée aussi par Dante. Encore cinq lieues et nous serons à Vérone.

Nous y voilà. Des tours, des murailles anciennes qu'on répare, un pont crénelé, comme le parapet d'une forteresse, du mouvement, du monde, une belle rue qu'on allume et qui a un aspect très-animé, la vieille *Sainte-Anastasie*, contemporaine des Scaligers les magnifiques seigneurs; c'est tout ce que je puis aper-

cevoir d'abord de Vérone. Notre grosse dame nous nomme en passant les rues, les places, les monumens; obligeance perdue, car cela fuit de notre mémoire, ainsi que devant nous fuient les maisons que dépasse la diligence au trot. C'est à côté de Sainte-Anastasie qu'on nous débarque. « *Cameriere, una stanza calda!* — *Si, signor.* — *Un letto, non troppo grande, perche fa freddo.* — *Va bene, signor.* » — Et la chambre chaude qu'on me donne est une salle énorme, sans cheminée, où les fenêtres ferment mal, où de larges portes s'ouvrent sur un escalier béant dans une immense cour. Et le lit, que je ne voulais pas trop grand, parce qu'il fait froid, est un de ces respectables anciens lits des châteaux gothiques, qui présentaient à l'obésité d'un gros paresseux de châtelain six pieds carrés de surface pour se vautrer à l'aise; un de ces couchers italiens, hauts de quatre pieds et demi, qu'on n'escalade pas sans le secours d'un tabouret. Il faut être content! C'est ce qu'on a de mieux à offrir à mon excellence; la preuve, c'est que M. le duc un tel,

madame l'archiduchesse de Parme , le cardinal je ne sais qui, et peut-être le pape , y ont couché. Il n'y a rien à répliquer à cela. « Quand soupe-t-on ? — Dans deux heures, monsieur le chevalier. Votre excellence se fera-t-elle servir à part ? — Non , je daigne toujours manger à table d'hôte. — *Padrone!* (vous êtes le maître). — Bien obligé. » Allons voir la ville au clair de la lune.

Sur la Place-aux-Herbes où nous nous aventurons tout seuls, nous trouvons, l'un traînant l'autre , deux petits garçons, douze et sept ans environ , qui nous demandent si nous voulons qu'ils nous mènent par la cité. « Nous sommes pauvres et nous avons besoin de gagner notre vie, me dit le plus grand. N'ayez pas peur, je connais très-bien tout ici , et mon frère le petit Benedetto lui-même serait capable de vous mener où vous voudriez, parce qu'il m'accompagne souvent. Mon père est *cicerone* ; j'ai deux autres frères encore qui conduisent les *forestieri* ; pour ma sœur, elle reste à la maison : c'est qu'elle a quinze ans , qu'elle est jolie

et que notre mère ne la laisse plus aller comme elle allait autrefois avec les familles étrangères qu'elle guidait dans Vérone. » Et tout en nous contant sa petite histoire, le jeune explicateur nous montre l'ancien palais Maffei et nous mène à la place des Seigneurs. Au reflet blanc et pâle de la lune, cette place a un caractère terrible ; je ne passe passans quelque effroi sous la voûte qui a conservé le nom de *volta barbara* et dont mon guide me dit naïvement la tradition à peu près en ces termes : « C'est ici qu'un ancien seigneur tua son frère en plein jour, parce que dans ce temps-là beaucoup de frères tuaient leurs frères. » Voilà tout ce que le petit Véronais sait de la sanglante chronique des Scaligieri, si froidement barbares par ambition. Le gamin parle de cela comme d'une coutume, d'une espèce de mode du temps !... L'amphithéâtre, le théâtre, la douane, la place de la Bra, quelques-uns des palais dont San-Michieli a décoré la ville, passent successivement devant nos yeux qui sont frappés de leur grandeur et ne les jugent que dans leurs masses

imposantes ; mille détails nous échappent que les clartés de la lune ne nous révèlent point : quel malheur ! Cependant je ne sais si je n'aime pas mieux voir l'amphithéâtre ainsi qu'au soleil de midi ! Aucune de ses dégradations ne m'apparaît maintenant ; qu'une population vive là dedans comme une nichée de chauve-souris dans les flancs d'un chêne , je ne l'aperçois point , je n'en suis pas choqué ; le mystère de l'effet dans lequel il est plongé me paraît l'agrandir encore , et puis il convient au doute qui depuis quelques siècles enveloppe l'origine de ce monument.

Deux livres autrichiennes ont rendu fort contents nos guides qui se retirent en chantant , et nous rentrons souper. Il y avait un souper avant le nôtre , et les convives qui ont fini causent auprès de la cheminée. Une femme est au milieu du cercle , et une douzaine d'hommes l'entourent ; elle est jolie , distinguée , délicate ; elle est française , rieuse , vive ; elle plaît à tous , et c'est à qui lui plaira. Quelle est cette dame ? Le garçon n'en sait rien. Elle voyage seule ,

avec une femme de chambre et une petite fille très-gentille; elle va à Mantoue, c'est tout ce qu'on peut m'apprendre. Son mouchoir de poche a des armes brodées en or, ceci est plus caractéristique que le reste; c'est une actrice de province, ou la veuve de quelque grand seigneur étranger qui a épousé légitimement une héritière et s'est séparé de sa maîtresse en faisant bien les choses. Au reste, peu m'importe. La scène qui se joue là m'amuse assez; il y a quelque chose d'un tournoi d'esprit, et je ne sais pourquoi cela me rappelle la charmante caricature que notre spirituel Grandville a intitulée avec son cynisme honnêtement déguisé : *la Canieule*.

A notre table sont assis les voyageurs qui vont avec nous à Venise. Les hôtes du cabriolet ne nous avaient point encore apparu; les voici. Deux hommes, un petit et un grand, un homme très fait, un homme à faire. Le petit, l'homme fait, a cinquante ans, une casquette fourrée, des pantoufles brodées tenant chaud ses petits pieds qu'il porte en dehors comme

un danseur. Malgré ses pieds et son esprit, ce n'est point un suivant de la Terpsichore italienne ; c'est un employé de Turin, à qui le roi a donné la permission d'aller voir sa fille, la Celestina Graciosa Giacosa, *prima donna* du théâtre *Apollo* à Venise. L'homme à faire, le grand, mince, calfeutré dans le haut collet de renard de son manteau, a vingt ans, l'air matois et une idée fixe le poursuit. Espagnol, il a fui Madrid quand le choléra l'a visité, et d'une traite il est allé à Turin où sa mère l'a précédé ; il a manqué la bonne dame et va la chercher à Rome. Ce garçon très-simple, très naïf, est grand partisan de don Carlos ; il ne parle que de jésuites, de prêtres, de capucins, de choléra ; et de la harpe — car il joue de la harpe ! — Il est au régime, mange peu, n'ose pas boire, obéit aveuglément au père de la Giacosa qui s'est fait son directeur, son tuteur, son patron. Cet Espagnol est titré, et a un des beaux noms de l'Espagne ; il est appelé par sa naissance à quelque dignité, si Charles l'emporte sur la reine : Dieu préserve l'Espagne

d'un régime où le génie de ce pauvre marquis serait appliqué à la direction des affaires ! Je lui ai demandé pourquoi, étant carliste, il n'a pas pris les armes dans la Vendée biscayenne : « Mâ mère ne veut pas, parce que ze suis trop jeune, fils unique et que mon nom mourrait si je mourissais. Je prie pour don Carlos, mais ze ne pus point mé battre. » A la bonne heure !

Un monsieur qui paraît connaître très-bien Vérone, parmi les choses singulières qu'il me raconte après souper, me récite la légende de l'ânesse voyageuse. J'ai entendu bien des légendes dans ma vie, celle-ci est bien la plus drôle, la plus extravagante. Il ne s'agit rien moins que de l'ânesse qui porta Jésus-Christ à son entrée à Jérusalem. Quand elle eut rempli sa mission, Jésus lui mit la bride sur le cou et lui dit qu'elle avait pour toujours sa liberté. La bête en profita en quadrupède bien né qui aime l'indépendance ; elle courut la Palestine, la Syrie, l'Afrique tout entière, broutant, se roulant, trottant, promenant une vie oisive et se disant dans sa langue avec autant de raison et de

reconnaissance que Virgile : *Deus nobis hæc otia fecit.* — Dieu nous fit ces loisirs. — Lorsque la terre ferme l'ennuya, l'ânesse eut envie de voir la mer ; elle vint au bord de la Méditerranée, où, ne trouvant pas de vaisseau prêt à faire voile, elle se hasarda dans l'eau. Mais, ô miracle ! la mer ne s'ouvrit point comme pour Moïse ; elle se solidifia si bien qu'elle put y marcher à son aise, ne rencontrant ni pierres pour lui blesser les pieds, ni montagnes pour la fatiguer. Elle alla ainsi, naviguant sur la mer aplaniée et doucement élastique, à Chypre, à Rhodes, à Malte, en Espagne, en Provence, en Sicile, en Grèce, et dans l'Adriatique où elle s'arrêta un temps sur l'emplacement où est Venise. Mais l'humidité du pays lui ayant déplu, elle partit, courut l'Italie et vint à la fin se fixer à Vérone. Sa vie fut longue et toujours libre ; elle avait quelque deux siècles quand elle tomba malade et mourut. Son dernier soupir exhalé tout haut fut entendu des ânes de la contrée qui poussèrent un gémissement si fort, qu'au même instant tous les ânes de la chré-

tienté l'ayant ouï ils se mirent à braire de désespoir. Cette circonstance n'échappa point aux âmes pieuses, et les Véronais recueillirent les ossemens de l'ânesse de Jérusalem. On les mit dans une châsse, et plus tard, dans une statue âsine faite d'un métal précieux. Ce reliquaire fut déposé à l'église de Notre-Dame des Orgues pour le plus grand honneur du couvent. A de certaines époques, on portait l'âne processionnellement dans la ville, et il opérait des prodiges dans ces promenades saintes. Je ne sais de quels maux il guérissait, mais je suppose que c'était de toutes enflures, rougeurs et inflammations provenant de la piquûre des chardons et des orties.

Le 19, à cinq heures du matin, on frappe à ma porte : « — *Signor viaggiatore, la diligenza e pronta.* — Ma femme, la diligence est prête, le camérier nous en avertit. » Point de réponse ; je cherche, j'avance une jambe, un bras, personne. Qu'est devenue ma femme ? Je saute à bas du lit, je cours à l'escalier chercher la chandelle qu'y a laissée l'éveilleur de

l'hôtel, et je rentre assez inquiet. Enfin je suis rassuré ; voilà ma voyageuse dormant à faire envie sur le bord de sa couche , c'est-à-dire à cinq pieds environ de l'endroit où j'étais tout à l'heure la cherchant et l'appelant en vain. C'est un tour de ce diable de lit qui peut être fort agréable en été, mais qui l'hiver est inréchauffable.

A neuf heures, nous traversons le village de Montebello dont le nom victorieux a déguisé celui d'un de nos plus illustres soldats , mais pas assez pour faire oublier le maréchal Lannes. Vicence nous montre les nombreuses façades de ses palais dessinés par Palladio , et surtout son théâtre Olympique, heureuse restitution des théâtres de l'antiquité, et cependant une des œuvres les plus originales de l'art moderne. Vicence est à Palladio comme Vérone à San-Michieli , Gênes à Galeas Alessi , Rome à Bramante et Venise à Sansovino ; son nom est écrit partout, il est dans toutes les bouches, même dans celle de l'honnête cuisinier qui, en nous servant je ne sais quel ragoût noir et pas-

sablement dur, nous parla avec enthousiasme de Palladio, *nostro Vicentino*, dont il faut aller voir tel et tel chef-d'œuvre. Le théâtre Olympique est construit de manière que sa décoration inamovible est montée en perspective sur un plan incliné, ce qui me fait croire que la seule coulisse du premier plan à droite et à gauche servait aux jeux de la scène. Il eût été ridicule en effet que l'acteur vînt du fond du théâtre sur le devant, c'est-à-dire descendît le plan incliné, parce que sa taille toujours constante et qui ne pouvait pas prendre les dégradations successives de hauteur, voulues par la perspective, aurait menti à la vérité d'art recherchée avec tant de soin par l'architecte. La salle est petite, et on nous dit qu'elle peut contenir deux mille personnes; c'est incroyable. La scène n'est pas si large que celle du théâtre des *Variétés* de Paris; le théâtre est très-peu profond; il faut un petit tonneau d'huile pour l'éclairer. On donne quelquefois des concerts sur cette scène où, au seizième siècle, Vicence littéraire fit représenter les tragédies des clas-

siques grecs traduites , et intrônisa ces trois unités qui ne gênèrent ni Racine, ni Molière, ni Corneille, et contre lesquels nous avons fait une sérieuse révolution , dont nous attendons encore les conséquences raisonnables. On nous a délivrés des unités tyranniques, c'est vrai, mais on ne nous a donné ni un *Cid*, ni un *Britannicus* , ni un *Misanthrope*. Espérons ! et en attendant , prenons en patience le drame de nos réformateurs ; car il est aussi ennuyeux que la tragédie de l'empire ; il est naturel comme le vieux mélodrame, et souvent bien plus pauvre d'intérêt. Point ne valait la peine de changer !.. — Il faut remonter en voiture sans avoir vu dans les églises les œuvres remarquables des peintres de l'école Vicentine. C'est aller trop vite, c'est trop perdre ! pourquoi n'ai-je pas vingt mille livres de rente ?

Nous voici à Padoue la très-laide. Dieu, que cela est triste ! les vilaines rues, les sombres arcades, la population malheureuse ! Beaucoup d'étudiants la pipe à la bouche, beaucoup de prêtres, beaucoup de pauvres, beaucoup d'en-

fans en guenilles ; est-ce donc là ce qui a succédé au brillant peuple padouan ? Padoue qui fut si riche, Padoue qui fut si élégante, la voilà morte, autrichienne ; jamais elle ne justifia si bien son titre de *Padua la passa* — Padoue la flétrie — qu'elle prit après ses malheurs. C'est affligeant à voir. Consolons-nous du moins avec ses monumens. A *Saint-Antoine*, d'abord. Un mendiant nous y conduit ; cet homme a dû autrefois crier le fameux *qui-va-li ?* sous les portiques obscurs des rues de Padoue, quand les voleurs succédèrent aux écoliers de l'université dans le droit d'arrêter, de fouiller et même d'assassiner impunément les passans attardés. Il a l'air d'un brigand véritable, mais je lui pardonne sa tournure en faveur des récits assez curieux qu'il me fait pendant le trajet. Il me conte par exemple que lorsqu'on découvrit le tombeau de Tite-Live — *nostro Tito Livio Paduano*, dit-il, en se rengorgeant, comme s'il avait lu jamais les écrits de son compatriote l'historien ! — le peuple du *xiii^e* siècle, témoin de cette découverte, rendit aux ossemens de

l'écrivain tous les honneurs qu'on rend aux reliques saintes. On toucha des chapelets à sa chässe, on lui fit des vœux, enfin on transporta processionnellement ses restes dans l'église de Sainte-Justine, sous prétexte que cette église avait été bâtie sur les ruines d'un temple de la Concorde dont Tite-Live avait été prêtre.

Saint Antoine de Lisbonne mourut à Padoue et y fut enterré. C'est dans l'église placée sous son invocation qu'est son tombeau, magnifique sépulcre tout revêtu de marbre, tout couvert d'or, d'argent et de pierreries, tout brillant des clartés d'une trentaine de lampes qui y brûlent nuit et jour. Tullius Lombardo et Sansovino ont représenté autour de cet autel reliquaire les traits principaux de la vie du saint patron de Padoue. Parmi les miracles d'Antoine, celui qui me frappa le plus, c'est la parole qu'il donna à un enfant de trois jours pour disculper sa mère, accusée d'un commerce adultère avec un nègre son domestique. Le marbre et la tradition consacrent ce fait; il n'y a pas à discuter. L'église Saint-Antoine est une

des plus riches de l'Italie; elle a de bonnes peintures, parmi lesquelles on cite avec raison depuis long-temps un portrait du saint par Giotto, et surtout la chapelle de Saint-Félix par le même Giotto. Cette fresque n'a presque pas de sécheresse; elle est remarquable par de belles parties fort expressives qu'on peut s'étonner de trouver dans une œuvre du commencement de l'art.—Il ne nous reste plus assez de temps pour aller visiter Sainte-Justine que j'aperçois d'ici, Sainte-Justine qui, aussi bien que Saint-Antoine, a l'air d'une mosquée orientale quand on la voit de la vaste place du Champ-de-Mars. Un coup-d'œil à la belle statue de bronze qui est sur cette place; et retournons à la voiture. Nous voyons en passant la cour somptueuse de l'Université, et un café vraiment monumental. Ce café est moderne; et il n'y en a pas un à Paris qui puisse lui être comparé pour la grandeur, et peut-être même pour l'élégante simplicité de sa décoration. Il est si beau qu'il est tout-à-fait déplacé dans une ville comme Padoue.—J'aurais voulu

avoir deux heures de plus à passer ici, mais pas trois; deux heures pour mieux voir, puis m'en aller bien vite après, car il y a sur cette ville une atmosphère d'ennui qui pèse déjà sur moi et m'opprime. Partons, partons!

Nous avons laissé ici un officier autrichien, bon diable, assez ricur, qui vient de quitter les sociétés brillantes de Vienne pour le calme de Padoue où il doit se marier si la future lui plaît, si la famille de la jeune fille lui plaît, s'il ne doit pas surtout demeurer plus d'un quartier dans la ville de Tite-Live et de saint Antoine. A ce fiancé succède un autre voyageur: un gros monsieur en veste de pelleterie, bonnet persan sur la tête, diamant à la chemise, aux doigts, à la montre, partout; un Beau fils aux gros favoris noirs, soigneusement teints; un de ces cavaliers que certaines dames appellent assez volontiers de beaux hommes et qui ont l'air de riches marchands de bœufs ou de brillans maîtres d'armes de régimens. — *Addio, signor professore!* lui dit un de ses amis qui vient le mettre en voiture. Diable! c'est un

professeur ! probablement un des professeurs de l'Université ! J'avais mal jugé ; attendons. Il cause, il parle français, il connaît Paris, il a fait la guerre avec Murat, il était chirurgien d'armée, il est dentiste, et tout le monde connaît à Venise le professeur Rotondo, bon vivant, établi au quartier de la Mercerie où il fabrique des pièces aussi célèbres que celles de Désirabode. C'est le baron Dubois qui l'a fait dentiste avant que la nécessité le fit chirurgien à la suite du corps d'armée de Gioacchino. M. Rotondo est un excellent compagnon ; il nous fait ses offres de services pour Venise, nous indique les restaurants, les meilleurs hôtels, les spectacles ; nous dit le prix des gondoles, les choses qu'il faut voir en fait de palais, de monumens, de tableaux, les cafés où il est mieux d'aller, l'heure de la promenade, tout enfin. En passant le long de la Brenta plantée de maisons délicieuses, sur lesquelles la lune jette le vernis de ses doux rayons, il nous nomme tous les propriétaires anciens et nouveaux de ces *casini* ravissans. « Ceci est au vice-roi et appartient

au prince Eugène, l'autre vice-roi d'Italie. C'est grand, superbe, magnifique. — Cela est à madame Monbelli, que vous avez eue au théâtre à Paris. En descendant du théâtre, elle a épousé un seigneur italien qui s'est retiré avec elle sur la Brenta et lui a donné une grande fortune. Sa maison est vaste, belle, et les seules écuries seraient en France une jolie habitation de campagne. Il lui est arrivé dernièrement un grand malheur assez plaisant, à la Monbelli : elle était allée en voyage avec son mari ; près de Bologne sa voiture fut arrêtée par des brigands qui leur prirent tout ce qu'ils avaient et les laissèrent absolument nus sur la route ; pleurs ni menaces n'y purent rien ; on rendit par grâce au comte sa chemise, et il fut obligé d'aller dans ce léger costume chercher des vêtements pour sa femme qui l'attendait sur la route, accroupie dans un fossé, la *poveretta* ! — Voici maintenant Dolo, un village si riant, si joli, si bien pourvu de palais dessinés par Palladio, Sansovino et leurs dignes élèves, qu'il n'y a pas une ville qui ne fût fière de lui res-

sembler et d'être à sa place. — Encore quelques élans de la voiture et nous serons à Mestré, et nous quitterons la terre pour la mer, la diligence pour le bateau de poste, nos quatre chevaux pour six ou huit rameurs. » Merci, signor Rotondo, merci ! je n'oublierai pas votre obligeance, et si j'ai mal aux dents à Venise personne que vous n'aura le droit de m'effrayer avec le davier terrible.

A Mestré, tout se prépare pour notre embarquement : on charge le bateau-gondole qui va nous porter. Il est onze heures ; il fait un froid très-aigu ; le ciel est clair ; quelques nuages courent, chassés par un vent violent, qui nous rassure peu sur le trajet de deux heures qu'il nous faut faire à travers la lagune agitée. Installons-nous dans la chambrette bien fermée, bien chaude, qu'une lampe éclaire, et dormons au branle du navire. Plus d'un de nos passagers a peur, et chaque fois que les rameurs changent leurs avirons ou font quelque mouvement un peu vif, accompagné de ces clameurs dont le sens nous échappe, nos craintifs tressaillent,

s'informent de ce qui arrive, et le professeur Rotondo les rassure gaiement. Enfin, après une lutte pénible des gondoliers contre la mer et le sirocco, nous entrons dans une des *calles*, rues aquatiques de la cité maritime, où nous trouvons du calme et un air plus doux. Je me déprisonne un peu, j'ouvre une des fenêtres. Voici le quartier des Juifs et la *Gran'casa* qui domine tout ce qui l'entoure; on dirait une maison lyonnaise transplantée au pays vénitien. Voilà le *Canal-Grande*: les palais qui s'y baignent et s'y mirent au clair de la lune; ici le palais Barbarigo, là le palais Pisani, plus loin la maison des Turcs, et le pont de Rialto; de ce côté, l'académie; de celui-ci, le consulat de France; à droite, Notre-Dame *Della Salute*; à gauche, là-bas, le palais du vice-roi et le vieux palais ducal; tout cela est enchanteur, et je comprends déjà le charme enivrant d'une promenade nocturne dans les canaux de Venise, quand le ciel pur est illuminé comme aujourd'hui, quand il fait chaud, quand tout est calme, quand tout dort et qu'on aperçoit à

peine la lumière d'une lampe à travers des rideaux qui trahissent l'amour ou l'étude. Cela doit être bien beau, bien doux, car à cette heure Venise a un déguisement ; on n'aperçoit pas sous ce voile magique ses haillons, ses ruines, ses gardiens allemands, sa misère ; on peut se faire illusion, on peut se croire transporté aux temps héroïques, aux temps de la fortune et des plaisirs des Vénitiens ; on peut écouter chacun de ces monumens vous dire son histoire secrète ; on peut croire entendre la grande voix de Venise chanter l'histoire de la république. Peut-être ne faudrait-il plus voir Venise qu'à ce demi-jour discret, favorable aux villes qui finissent, comme aux femmes jolies qui déclinent ! Le grand soleil ne lui va plus guère bien ; mais à la nuit elle est superbe encore. Le soleil fait voir ses rides, ses infirmités, sa pâleur, qu'aucun fard ne relève à présent ; la clarté discrète de la lune dessine seulement ses formes toujours élégantes et voile les détails fâcheux de sa figure dévastée. Enfin le soleil, c'est la réalité triste et douloureuse, la réalité

prosaïque qui annonce la décrépitude prochaine et la mort ; la lune , c'est le rêve ; l'erreur gracieuse et séduisante, la prosopopée pittoresque, les chants voluptueux de la nuit, les orgies élégantes du grand peuple qui se délasse de la victoire, les mystères de la gondole, les terreurs de la justice muette : c'est Venise ancienne, en un mot, la Venise de la poésie et de l'histoire.

Nous débarquons à l'office des diligences, derrière le palais du vice-roi, à deux pas de la place Saint-Marc. Il est une heure ; mais la fatigue ne peut rien contre une curiosité qu'on a si grand besoin de satisfaire. Et vite, vite à la place Saint-Marc !... Oh ! magnifique, admirable, sublime ! Je m'y reconnais à merveille : l'église au fond, l'horloge à gauche, à droite le grand clocher, de chaque côté les Procuraties ; Canaletto n'a point menti. Comme cette petite place est grande dans cet effet d'une nuit éclairée ! Pas un homme, pas un être vivant sur le large pavé de la *Piazza* ; moi seul, prenant possession de Venise, que j'ai tant sou-

haitée ! Cependant, il y a encore une sorte d'activité dans les Procuraties ; tous les cafés sont ouverts et peuplés ; c'est que les cafés ne se ferment jamais ici ; on y passe du soir jusqu'au soleil levant, du matin jusqu'après minuit ; on y habite, on y cause, on y traite de ses affaires et de ses amours, on y fait, on y reçoit ses visites, on y vit enfin. Le café, c'est la maison de tous et de chacun, des hommes comme des femmes ; c'est le salon dans une ville où il n'y a pas de salons, pas de société.

Ce n'est pas sans peine que nous parvenons à nous faire ouvrir à *l'Europa*, chez madame Marseille, française dont on nous a conseillé l'hôtel, placé sur le grand canal, vis-à-vis la douane de mer, à une portée d'arbalète de la Piazzeta, dans la plus belle situation possible, avec une vue ravissante. Un *cameriere*, d'assez mauvaise grâce quand on le réveille, nous monte enfin dans une chambre haute, où plutôt à Dieu qu'il pût nous enfermer assez bien pour nous garantir du froid et du vent qui nous y gèlent ! Quelle nuit ! Mieux vaudrait cent fois

être sur la grande route , à pied , que dans ces lits glacés où l'on cherche le repos et où l'on trouve un rhume et une affreuse courbature ! Pas un moment de sommeil ; le sirocco fait un bruit affreux , et il entre impérieusement dans la chambre pour caresser nos visages de son souffle glacial. Où est donc ce printemps éternel qu'on m'avait tant promis ! Il fait froid ici comme à Moscou !... A sept heures , je sonne ; on ne répond pas. C'est trop tôt pour les valets de l'hôtel. Tout le monde se lève tard à Venise , parce que le jour y finit tard. A huit heures on vient pourtant : « Quelque chose de chaud , garçon , par grâce quelque chose de chaud ! Du thé bouillant , du lait bouillant , un *brodo caldissimo* , tout ce que vous voudrez qui pourra défiger notre sang. Un fagot dans la cheminée , et quand madame Marseille sera réveillée , une autre chambre... » Tout s'arrange ; le thé , le feu nous réchauffent , et l'on nous descend dans un charmant entresol ; où nous nous établissons pour quinze jours. Gloire à Dieu !

M. Silvestre de Sacy. — Les archives. — Ou m'en ferme la porte. — Les gondoles. — *Le felce*. — Loi somptuaire à leur sujet. — Gondoliers. — Un concert. — *La forcola*. — Un vieux vainqueur aux *regatta*. — Le gentleman gondolier. — Venise en plein jour. — Canaletto. — Bonington. — MM. Joyant et Delacour. — Lion de Saint-Marc. — *La Piazzetta*. — L'ancienne noblesse et le *braglio*. — Noblesse actuelle. — Les canons autrichiens. — La bouche de fer. — Les Frioulaises. — Palais ducal. — Déconvenue. — *Le corno sacré*. — Saint-Marc. — Reliques. — Lait de la Vierge. — Sansovino et Arétin. — Ancienne bibliothèque. — Zecca. — Promenade à la place Saint-Marc. — Les Vénitiennes. — Courtisanes. — Les Procuraties. — Bureaux de locations des loges. — Les pigeons. — Tradition. — Le repos des colombes. — Table d'hôte. — Commis voyageurs. — *Il Vapore*. — *Le savajon*. — Rues et ponts de Venise. — Marée.

Ma première visite fut pour M. Silvestre de Sacy, notre consul, homme grave, d'une grande instruction, et en même temps d'un esprit fin, vif et gai, d'une conversation aimable et en-

jouée. M. de Sacy connaît parfaitement Venise, et je pouvais espérer qu'il m'indiquerait quelques-uns des monumens littéraires ou des arts que je devais consulter pour la continuation de mes études spéciales; il me cita en effet plusieurs ouvrages intéressans, plusieurs églises, plusieurs collections de tableaux, où je trouverais de ces documens qui faisaient l'objet de mes recherches. Il m'offrit en outre de me présenter chez l'amiral et de demander pour moi au gouverneur l'entrée des Archives. Ce fut une grande affaire celle-là ! Toute l'obligeance de M. de Sacy, la considération personnelle dont il jouit, et que lui a valu une alliance du mérite le plus solide avec les qualités sociales les plus distinguées, échouèrent devant la défense impériale que M. le gouverneur n'osa point enfreindre. Le consul de France eut beau répondre de moi; M. l'amiral Paullucci eut beau s'entremettre avec empressement pour lever des difficultés qui n'avaient pas l'air sérieux, tant les raisons que l'on donnait pour un refus étaient puériles et ridicules; j'eus

beau spécifier catégoriquement que mes investigations n'avaient qu'un but scientifique, que je ne chercherais que des mots, des formes de navires, des ordonnances d'organisation maritime, des actes constatant les mœurs et les coutumes des marins vénitiens; que je m'abstiendrais de lire tout ce qui serait politique et historique; que je me restreindrais même aux treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles, qui n'ont aucun rapport avec les choses de ce temps-ci; je ne pus obtenir que la porte des Archives s'ouvrît pour moi. Le gouverneur se montra jaloux de ce dépôt, comme l'eunuque noir du Grand-Seigneur est jaloux des femmes de Sa Hautesse; et cependant ces archives sont venues à Paris; M. Daru les a fouillées; elles ne sont donc plus absolument inconnues; et cependant je n'y voulais prendre que ce qui intéresse le moins Venise moderne et la cour impériale de Vienne: quelques alinéa de quatre ou cinq décrets peut-être, une centaine de mots vénitiens dont personne chez l'empereur ne se soucie assurément. Refus obs-

tiné, refus embarrassé pourtant, car M. le gouverneur, tout mal à son aise d'avoir à le notifier, ne répondit pas un mot par écrit, et balbutia des paroles dont il avait un peu honte. Il me fit dire que je devrais écrire à l'ambassadeur de France à Vienne pour qu'il sollicitât de l'empereur et de M. de Metternich la permission que je demandais; encore cette réponse définitive ne put s'obtenir qu'après une dizaine de jours d'instance. Il est vrai que la femme de M. le gouverneur était malade, et que son excellence était fort préoccupée de cette indisposition, ce que je trouve très-naturel. Ecrire à M. de Saint-Aulaire, mettre la diplomatie en campagne pour moi, c'était une chose à laquelle je ne pouvais pas me résoudre facilement; et puis je me rappelai les pauvres patineurs de Milan qui obtinrent en juin la faveur sollicitée en janvier pour l'eau glacée de l'Arène; je me tins pour battu. Je n'avais pas le temps d'attendre six mois, et d'attendre peut-être un *non*, signé François II. Je me passai donc des archives, quoi qu'il m'en coûtât. Ce que je res-

sentis de chagrin d'un pareil désappointement, les gens d'étude le comprendront. Dieu sait ce que j'ai perdu par cette consigne illibérale, et si peu en harmonie avec la réputation qu'avait l'empereur d'aimer les lettres, les arts et les sciences, et de les encourager !

Je venais de faire, pour aller au consulat de France, le premier essai des gondoles. A la porte de l'hôtel de *l'Europe* est une place où une dizaine de ces fiacres du pays, numérotés comme les nôtres, se tiennent toujours attendant la pratique, car ils ne peuvent guère la provoquer par le cri ordinaire : *la gondola* ! du fond de la calle étroite où ils sont remisés. Depuis le point du jour jusqu'au soir, les gondoliers de cet endroit sont pourtant fort employés. C'est que la douane de mer est de l'autre côté du grand canal, et qu'à tout instant les négocians et les courtiers ont à traverser pour leurs affaires. La gondole est une charmante voiture, que je trouverais plus agréable encore si on y était un peu plus largement assis

quand on y est deux. On peut à peine s'y tenir avec son chapeau, à moins qu'on ne s'y étende comme dans ces grands fauteuils, où l'on ne saurait se reposer sans être provoqué à un sommeil paresseux. Au reste, c'est pour cette position nonchalante qu'elle a été faite, et il n'y a rien à dire. Les Vénitiennes d'un autre temps voulurent avoir des boudoirs flottans, de petits temples où l'on viendrait mystérieusement les adorer, sous un masque cachant au batelier le visage du prêtre et celui de l'idole ; on perfectionna la gondole du quinzième siècle, qui était ouverte derrière et devant, et qui n'avait qu'une petite tente sur un berceau peint. Alors parurent ces embarcations avec le *felce* resserré, surbaissé, bien garni de coussins moelleux, fermé devant par une porte à glace qu'un store d'étoffe peut rendre plus discrète, éclairé de côté par des glaces qui remplacent au besoin des jalousies ou des rideaux glissant sur un cadre, solide par derrière comme le dossier d'une bergère, et garni comme un divan.

Ce *felce*¹, qui est le carrosse (*loggia*) de l'ancienne galère, est drapé d'étoffe de laine noire, orné de houppes ou glands noirs, tapissé de noir, meublé de sièges coussinés de velours en drap ou en cuir noir, tout noir enfin ; c'est un tombeau. Le bateau lui-même est noir, hors la partie immergée qui reste de la couleur du bois, ou qui se peint quelquefois en blanc. Eh bien ! cette barque sombre, ce sépulcre flottant, est d'une incroyable élégance ; sa forme svelte, élancée, légère, fait oublier sa couleur de deuil.

Comment vous dire cette forme toute particulière ? Je ne vois que la navette avec ses extrémités pointues, à laquelle je puisse comparer la gondole ; encore la navette n'a-t-elle pas la grâce de ce petit navire volant, qui n'est large que de cinq pieds quand il est long de trente, qui se relève par ses extrémités sans se trop recourber, armé devant d'une espèce de hache, surmontant six lames de fer, unies dans

¹ Autrefois *felza* ou *felzetta*. Les gondoliers l'appellent *capo nero*, tête noire.

une seule lame avec cette hache¹ ferrée par derrière aussi, mais sans que cette garniture ait une figure spéciale. Vue de loin, rasant la surface du grand canal, fine et vive, se tournant, se retournant avec une prodigieuse facilité, serpentant enfin sur l'eau qu'elle effleure à peine, la gondole noire avec sa tête brillante au soleil, son *felce*, qui a l'air d'une ondulation du corps d'un reptile, et son gondolier, debout sur la poupe étroite, — véritable queue qui gouverne et frétille — pourrait être pris pour un de ces dragons fabuleux montés par un génie infernal, que les poètes ont fait quelquefois traverser l'Océan, porteurs de mystérieux messages, ou terribles précurseurs de grands événements.

Toutes les gondoles se ressemblent, publiques ou particulières; toutes sont taillées sur un patron donné depuis le dix-septième siècle. Le luxe n'y peut plus rien, après les avoir chargées pendant si long-temps. Une loi somptuaire mit un terme aux folies que les riches vénitiens

¹ *il ferro della gondola* — le fer de la gondole; pas d'autre nom.

faisaient pour la décoration de leurs gondoles. Elle ne laissa l'or, les broderies et les étoffes de couleurs brillantes, qu'aux ambassadeurs, au doge et aux étrangers qui voulaient se donner la fantaisie de lutter de magnificence avec ces dignitaires. — La gondole n'est pas toujours couverte; en hiver on lui ôte quelquefois son *capo nero*, afin de laisser au promeneur la jouissance du soleil; qui n'est pas alors importun, et qui colore harmonieusement Venise.

Les gondoliers ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, gens à tout faire, grands entremetteurs d'intrigues, Figaros de Venise, à qui les détours, les portes secrètes, les heures des rendez-vous; les cœurs à prendre et les cœurs occupés étaient parfaitement connus; porteurs de billets doux et d'amans, ayant toujours dans le coffret de leurs gondoles quelque échelle de corde prête pour une escalade amoureuse ou pour une vengeance nocturne, chanteurs des octaves du Tasse, et, quand il le fallait, assassins de profession ou compères des *bravi*; ce sont maintenant des marins tout simples, passable-

ment grossiers et honnêtes, qui font un peu le métier de domestiques de place, savent les anciens palais, les églises, les vieilles traditions, et vous les débitent s'il vous plaît, ne s'interrompant que pour pousser au détour d'une calle les deux interjections aiguës *ah hé!* par lesquelles ils avertissent de leur arrivée la gondole qui pourrait tourner en même temps qu'eux le coin du canal et les aborder. Ils furent beaucoup, et, s'ils chantaient, ce sont quelques chansons modernes ou quelques refrains d'opéra; mais Dieu sait de quelle voix et de quelle manière! Les gondoliers étaient jadis les claqueurs du théâtre; je ne sais si la *Fenice* les emploie encore à ce métier — je n'ai pas vu la *Fenice* dont la saison n'était pas encore commencée — mais elle en a quelques-uns pour choristes. Un soir j'appris cela par un concert que nous donnèrent dix *gondolari* assis dans leurs barques, sous nos fenêtres, à la fin de leur journée de travail, par un temps clair et doux qui succédait au brouillard et à la pluie que nous avions eus pendant plusieurs journées

bien tristes. Ils exécutèrent assez artistement quelques chœurs d'opéra et la chansonnette nationale : *la Biondina*. C'est tout ce que j'ai entendu à Venise de musique populaire qui m'ait fait le plaisir que je me promettais de mon séjour dans une ville où toutes les bouches étaient, disait-on, ouvertes par la joie et la mélomanie.

Le gondolier rame debout, regardant l'avant de sa gondole ; sa rame est appuyée sur un morceau de bois nommé la *forcola* — la fourchette — façonnée de telle sorte, que placée sur le plat-bord de l'embarcation, elle sert à la faire aller bien droit devant elle, à la faire tourner à droite ou à gauche, à la faire rétrograder ou à ralentir sa course selon que l'aviron est placé dans l'entaille supérieure de la *forcola*, à son pied et par derrière, ou au contraire par devant et à son pied aussi. Le costume des gondoliers publics n'a rien de pittoresque ; quelques-uns ont le bonnet de laine rouge, et c'est tout. C'est qu'il n'y a plus de costume national à Venise ; la mode française a

passé là comme dans toute l'Italie, et y a laissé ses stupides inventions modernes : les manches à gigots pour les femmes, et, pour les hommes, de larges pantalons, des chapeaux ronds d'une forme commune, de rondes et laides carmagnoles. Le gondolier d'une grande maison a la livrée de la maison comme les autres valets qu'il aide en descendant de sa barque. Il sert à table, il est valet de chambre, il est jardinier quand il y a un petit jardin ; il est quelquefois le factotum du palais, courant dans la ville le matin, allant à la poste chercher les lettres ou les porter, lavant sa gondole ensuite, donnant la main à la cuisine, promenant ses maîtres quand leurs affaires ou leurs plaisirs les engagent à se faire *gondolare*, et allant le soir, son falot à la main, attendre le patron à la porte du théâtre ou de la maison qu'il a visitée.

J'ai rencontré souvent sur les canaux de Venise un vieux gondolier qui appartient, je crois, au gouverneur ; il est fort âgé, et comme il a été très-souvent vainqueur aux *regatte*, il ne peut pas s'empêcher, quand il se trouve en

ligne avec quelque gondole renommée pour sa marche et l'habileté de son rameur, de provoquer cette embarcation à une lutte. Il est alors fort plaisant ; il a encore assez de vigueur, mais quand il se sent trahi par ses moyens, il s'encourage, et stimule de paroles vives, bouffonnes le joueur qu'il a défié. La *regatta* étant sa manie et lui ayant un peu tourné la tête, tous les gondoliers lui laissent la satisfaction d'un triomphe facile dans ces rencontres ; ils font semblant de se mesurer avec lui sérieusement et ils se laissent vaincre. Le bon-homme porte une lourde livrée qu'il dépose tout de suite quand il voit venir parallèlement à lui une gondole qui a l'air de le braver, et qu'il rendosse fièrement lorsqu'il l'a laissée à quelques brasses loin de lui. — Quelques jeunes gens se donnent le plaisir de conduire eux-mêmes leurs gondoles, ce qui demande encore plus d'adresse que de force. Tous les matins j'ai vu un Anglais courir une ou deux heures sur la lagune la rame à la main pour s'exercer à gondolieriser et prendre un exercice que le

cheval ne pouvait pas lui donner à Venise. Sa gondole n'avait point de *capo nero*, parce qu'elle était plus légère ainsi; il portait une petite tunique de velours noir, un pantalon de la même étoffe, une large ceinture de cuir et une toque. Je n'ai point su qui était ce gentleman gondolier.

Je me promenai quelque temps sur les canaux, pour voir au jour cette Venise qui m'avait frappé au clair de la lune. Mon désappointement fut grand, je vous jure; j'éprouvai un serrement de cœur pareil à celui dont on est saisi à l'aspect d'une grande fortune renversée : les ruines de la puissance sont affligeantes à voir. Venise est une reine découronnée, une reine qui pleure et va mourir. Ses derniers jours sont tristes; elle a encore des beautés, mais des beautés dégradées; on voit qu'elle fut puissante, forte, magnifique, que ses nobles amans la couvrirent d'or et de dentelles; mais ses dentelles sont déchirées, et Sansovino et Titien Minio, et les Lombardi ne sont plus là pour leur rendre leurs fantastiques broderies, leurs

élégans dessins ; mais l'or a disparu de ses diadèmes , et le trésor ne peut leur rendre leur éclat passé ; mais elle est pauvre , faible , épuisée , et cette atonie et cette misère , qui la pourrait guérir ? Oh ! tous ces palais qui chancèlent , tout ce marbre qui tombe en poussière , tout ce reste du faste ancien que l'Orient donna à Venise italienne , toutes ces coupoles dont le plomb se montre où brillaient des auréoles de sequins , c'est un bien désolant spectacle ! Des guenilles pendues au balcon de Carlo Zeno ou de Morosini , un grabat sous les lambris où Byron vint renouveler les orgies d'une autre époque , des familles malheureuses et souffrantes dans les maisons habitées autrefois par la volupté et le bonheur , croyez-vous que ce ne soit pas quelque chose de douloureux , de désenchanteur ? Et pourtant ces oppositions d'un présent plein de misères avec un passé plein de grandeur , ne sont pas sans un charme mélancolique qui jette une teinte très-particulière sur la ville si originale. — J'ai beaucoup regardé Venise , je l'ai vue sous tous les effets

de la lumière, et je me suis convaincu de la pensée où j'avais toujours été, que Canaletto a seul bien rendu l'aspect et le ton des eaux du ciel et des fabriques vénitiennes. Presque tous les peintres les exagèrent; ils se font une couleur de convention pour représenter le quai des Esclavons, le palais des Doges ou le grand canal; ils outrent le rouge, le bleu, le jaune, l'orange et le violet. Antonio Canaletto au contraire est simple, vrai; il nous paraît un peu gris à nous autres Parisiens qui ne connaissons que la Venise des romans et des peintures éni-giques de Bonington; mais il est naturel, excellent. C'est un portraitiste fidèle, scrupuleux, et tout aussi poète qu'il faut l'être. M. Joyant, jeune artiste français qui habite Venise, paraît appelé à peindre cette majesté déchue avec un talent réel; ses premiers essais auxquels je ne reproche qu'un peu de lourdeur dans la touche, sont déjà fort bien. Un autre peintre qui est tombé dans l'exagération, M. Delacour, étudie sérieusement Venise et la fera certainement sortir du manteau de pourpre

dont il l'a drapée dans son premier tableau. Il comprendra qu'aller plus loin que Canaletto, c'est un mensonge, et que s'il est permis de jeter encore quelques brillans au front de l'ancienne maîtresse de l'Adriatique, ces derniers reflets de sa gloire doivent lui être ménagés avec discrétion. Le soleil sur les Briques du palais ducal n'est plus rouge aujourd'hui comme il était il y a trois siècles; la nature semble s'associer au deuil de la cité: c'est ce qu'il faut bien voir aujourd'hui.

Je me fis débarquer à la *Piazzetta*, par Bortolo Zerbetti notre gondolier, au pied des deux colonnes dont l'une porte le lion de Saint-Marc qui se déchira les ailes en venant à Paris et retourna blessé à son ancienne place. C'est à la *Piazzetta* qu'autrefois les nobles venaient traîner ces longues robes qui leur avaient valu de la part de la démocratie railleuse le surnom de *pantaloni*, allusion impolie au Pantalon, le personnage ridicule et vain de la farce italienne. Les nobles se réunissaient là, comme les oisifs se réunissent aujourd'hui sur la place

Saint-Marc, au soleil et à l'ombre alternativement, selon l'heure du jour ou la saison ; ils y traitaient de leurs affaires et des affaires publiques, ils s'y visitaient, y intriguaient, s'y disputaient les emplois, préparaient les scrutins ou déjouaient les brigues, et comme ils ne se voyaient point ailleurs, parce que la vie était toute sur la place publique, personne du peuple n'avait le droit de les déranger. On ne pouvait se promener à cet endroit quand on était plébéien ; à peine avait-on le droit de traverser ce salon de l'aristocratie. Il y avait là quelque chose du privilège qu'ont conservé les capitaines des bâtimens de guerre de toutes les nations européennes, à qui le côté droit — tribord — du gaillard d'arrière est tout-à-fait laissé pour la promenade et le commandement : Les cabales qui se croisaient sur la Piazzetta lui avaient fait donner le nom de *Broglia* qu'elle a perdu depuis assez long-temps.

Il y a encore une noblesse à Venise, mais elle est pauvre et sans considération personnelle ; elle n'a plus ni la fortune ni les emplois ;

elle n'est plus cet ordre imposant , redoutable , devant lequel tout fléchissait : on ne présente donc plus au *broglia* le jeune gentilhomme qui , mettant sa robe pour la première fois , venait se mêler aux intrigues politiques , partisan ou adversaire du grand Conseil et du doge régnant. Au lieu des nobles , les Autrichiens ; au lieu des longues robes noires , les habits blancs et courts des grenadiers hongrois ; un corps-de-garde et deux pièces de canon à l'angle du palais ducal , au lieu des bancs où s'asseyaient les sénateurs et les autres patriciens : d'autres maîtres à Venise , une autre tyrannie. Seulement tout le monde peut se promener sur la Piazzetta ; l'égalité est à Venise , l'égalité de la servitude.

Personne ne traverse plus la petite place le matin ou le soir avec précaution , pour aller jeter à la bouche des *denunzie segrete* un avis important pour la république , ou quelque horrible délation contre un ennemi personnel ; les terribles lances de fer n'ont plus l'air que d'inutiles ouvertures d'anciennes boîtes aux

lettres supprimées. Le matin, lestes, vives, des femmes traversent cette place, non pas comme les courtisanes qui allaient étaler leurs charmes mercenaires sous les Procuraties, ou au quai des Esclavons; mais chargées de deux seaux remplis d'eau, et portant à la main la glaine de leur corde à puits. Ce sont les Frioulaïses qui viennent de puiser de l'eau aux citernes du palais ducal pour la porter à leurs pratiques. Ces Auvergnates de Venise ont l'office de porteuses d'eau, que personne ne leur dispute; elles sont coquettes; élégantes, gracieuses, et quelques-unes — deux blondes surtout, fines et distinguées — sont très-jolies et agaçantes. Les deux citernes où elles vont plonger leurs seaux ne sont pas des moins belles choses du palais de Saint-Marc; ce sont deux ouvrages en bronze du seizième siècle, d'un caractère excellent.

J'aspirais à voir l'intérieur du palais, dont l'extérieur puissamment original étonne et plaît. Tout le monde connaît cet édifice, je le connaissais avant de l'avoir vu; j'en savais l'en-

semble et les détails; je reconnus tout à merveille; mais je trouvai cela, sinon moins beau, du moins infiniment moins grand que je ne l'avais cru. Ainsi l'escalier des Géans, que je croyais immense et développé comme les cent marches de Versailles (mensonge que m'avaient appris les gravures anglaises), est petit; l'escalier d'or, cette fameuse *scala d'oro*, œuvre si vantée de Vittoria le décorateur, et de l'architecte Sansovino, me sembla petit et nullement comparable à l'escalier du Louvre; la *loggietta*, que tout Vénitien regarde avec admiration, et qui est en effet une admirable chose d'Alexandre Vittoria, est petite, aussi bien que celle dont Sansovino fit, au pied du clocher de Saint-Marc, un élégant abri aux procureurs, espèce de corps-de-garde politique établi là contre les troubles civils qui pouvaient menacer le Conseil. Mais si ces choses ne sont pas grandes par les dimensions, elles le sont certainement par le beau sentiment et l'élégance des proportions, par la magnificence et la grâce des détails, par la richesse

et la variété de la matière, par la noblesse et la force du style. Quand je montai l'escalier des Géans, je sentis un frisson courir tout mon corps ; je me représentai Faliero tendant sa tête dégradée à l'épée du bourreau. J'en fus pour cette émotion, car un instant après j'appris de quelqu'un de la Bibliothèque que le doge Marino Faliero ne put pas être décapité sur l'escalier des Géans, par cette raison assez majeure que l'escalier n'existait pas encore à l'époque de son supplice. Il ne fut fait qu'environ un siècle et demi après, et depuis le seizième siècle il fut le théâtre de la scène imposante, qui voyait placer sur la tête du doge nouvellement élu le *cornu* sacré, mitre de velours rouge, d'or et de pierreries, qui avait la forme du bonnet phrygien, et dont Antenor apporta, dit-on, de Troie l'usage au pays de Venise antique.

Je n'entrerai pas dans une description du palais ducal ; ce serait un livre à faire si j'en avais le temps, et surtout s'il n'avait pas été fait par le savant M. Cicognara ; je ne puis en dire que ce

seul mot , c'est que toute description , si complète qu'elle soit , si soigneusement qu'on l'accompagne de planches bien faites , laisse dans le doute sur mille choses même des plus importantes. Il faut donc voir le palais de Saint-Marc pour se faire une juste idée de sa cour , de ses portes , de ses façades orientales , des sculptures si curieuses dont Philippo Calendario chargea sa base , de ses salles de conseil , enfin de ses masses prodigieuses de prodigieuses peintures , échappées à la verve des Tintoret , des Palma , des Cagliari , chefs-d'œuvre de trois ou quatre familles d'artistes dont Venise peut être aussi fière que de ses plus illustres familles patriciennes. Saint-Marc aussi , il faut le voir ! il faut voir cette église toute couverte de coupes , de statues , de mosaïques , de colonnes , de bas-reliefs , qui l'écrasent au point qu'elle semble être rentrée dans la mer ; car elle est petite aussi cette ancienne chapelle des doges , cette église toute impériale des marchands couronnés de l'Adriatique. Parée , surchargée d'or et de joyaux , et si exiguë de taille , on la pourrait

comparer à je ne sais plus quel ambassadeur d'Espagne presque nain, dont Charles-Quint disait : « Il porte sur lui plus de richesses que n'en pourrait porter un géant. » Il n'y a pas une de nos cathédrales si hautes, tant riche soit-elle, qui ne le cède à Saint-Marc; et puis Saint-Marc, grec et gothique, a un caractère à lui qui le fait le seul monument de son genre à Venise, en Italie, au monde. Je visitai ce temple avec une curiosité respectueuse qui m'aurait très-bien disposé à tout croire, si j'avais eu pour me conduire de chapelle en chapelle, de pilier en pilier, de la nef à la sacristie, un *cicerone* connaissant bien toutes les traditions, d'un esprit simple, étranger à la philosophie de l'histoire et à la critique. Il m'aurait montré la pierre grise qu'on dit être le rocher frappé par Moïse, et je l'aurais cru. Je l'aurais cru, s'il m'avait fait voir le morceau de porphyre où Alexandre III, vainqueur de Frédéric Barberousse et de deux anti-papes ses compétiteurs, mit le pied sur l'épaule de l'empereur en signe de triomphe; je l'aurais cru, s'il m'avait dit en me

présentant les restes d'un papyrus où au dix-septième siècle on ne lisait déjà plus qu'un seul mot grec : « Ceci est l'Evangile de saint Marc. » S'il m'avait introduit dans le trésor et m'avait dit : « Voilà un clou de la croix , du bois de la croix , l'éponge avec laquelle on fit boire Jésus sur la croix ; le roseau, sceptre moqueur qu'on donna à l'homme pour l'exposer à la risée des Juifs ; enfin du lait de la Vierge Marie, liquide encore dans cette fiole ; » eh bien , je l'aurais cru ! Je n'entrerais point dans le trésor où ces divines reliques sont réunies, et quoique je susse bien qu'elles y sont , je n'allai point les y chercher, si facile que je fusse pourtant à la foi ce jour-là.

Je ne quittai pas l'église où je pus me croire transporté dans la Constantinople des Grecs du neuvième siècle ; je me fatiguai à examiner le pavé , et toutes les autres œuvres de mosaïque , témoignages naïfs de l'état enfant des arts, avant que l'Italie eût les yeux ouverts aux beautés de l'antiquité grecque et de la nature ; je vis et revis le baptistaire qu'a si bien représenté

M. Aurèle Robert ; le bénitier où l'art du quinzième siècle s'est enté sur l'art des époques héroïques de la Grèce ; les tombeaux du cardinal Zénon et d'André Dandolo, celui, je crois, qui a vu la quinquérème de Fausto, en a dit des merveilles et a malheureusement oublié de la décrire pour l'instruction de la postérité , et ma satisfaction personnelle , à moi pauvre chercheur des vieux monumens nautiques ; la Vierge aux souliers ; la statue de saint Jacques , par Leonardo, qui a sa belle part des chefs-d'œuvre de Saint-Marc ; la porte de la sacristie , ce poème de bronze que Sansovino mit trente ans à composer et à modeler, et au milieu duquel il se plaça , entre Titien et Arétin , pour consacrer dans un de ses plus splendides ouvrages le souvenir durable de l'amitié qui l'unissait au plus grand peintre vénitien, et au plus terrible, au plus spirituel des pamphlétaires. Avouer cette amitié pour Arétin quand on était Sansovino, était-ce , comme on l'a dit, une déshonorante effronterie ? Je ne sais ; mais quand je vois Titien et Sansovino aimer l'écrivain impudique , je suis

tenté de devenir indulgent pour lui. Il fallait qu'il fût un homme meilleur qu'on ne croit aujourd'hui pour avoir inspiré cette affection, à moins qu'on ne prétende que les artistes aient été assez lâches pour avoir peur du satirique. Arétin représenta trop bien son époque, il en prit les vices en homme de trop d'imagination, voilà je crois la vérité; son nom caractérise aujourd'hui la débauche, comme celui de Néron la cruauté; mais pourquoi donc fut-il aimé de Sansovino et du Titien?

L'ancienne bibliothèque de Saint-Marc, vis-à-vis le palais ducal, fait partie des Procuraties neuves qui sont elles-mêmes le Palais-Royal. Tous les grands architectes ont payé à Sansovino le tribut gracieux de leur admiration pour le dessin de sa bibliothèque; c'est une bien noble et bien haute conception en effet. Ce qui me toucha le plus dans l'ornement, ce sont les deux statues de femmes qui servent de caryatides à la porte; elles sont d'Alexandre Vittoria, si mes notes ne me trompent point. Oh! les belles femmes, les puissantes courtisanes ita-

liennes ! Le caractère de la Monnaie — *Zecca* — qui touche à la bibliothèque contre la mer, est simple, grave, sévère. C'est encore une œuvre de l'architecte de la république, de ce Florentin Iacopo Sansovino dont le nom se trouve à tous les mots au bout de la plume quand on écrit quelques lignes sur Venise. Je ne l'ai point visitée à l'intérieur, non plus que le Palais-Royal.

La tête comme enflée, les yeux rouges et cuisans, mille souvenirs se disputant ma pensée, mille objets venant se réfléchir au miroir un peu trouble de ma mémoire, las enfin d'avoir regardé, comparé, assigné des époques à des morceaux d'art, écouté vingt personnes que j'avais interrogées, ajouté quelques pages de notes à mon journal fait ainsi en courant, j'avais besoin de repos. Je ne voulais plus rien faire, il me fallait une fatigue de corps qui atténuaît celle de mon esprit ; je me mis à marcher machinalement, mais doucement, flaneur parisien, oisif résolu, sous les portiques des Procuraties et sur la place Saint-Marc où à cette

heure il y avait beaucoup de monde. Le si-rocco était vif, mais le ciel était pur et le soleil brillant et chaud ; on se promenait le long des vieilles Procuraties, prenant ce dernier beau jour d'automne comme une faveur qu'on pouvait bien ne plus retrouver de quelques semaines si la pluie et les brouillards commençaient enfin, après une aussi longue belle saison. Le nombre des femmes jolies n'était pas très-considérable, et j'avoue que j'en fus fâché. J'avais pris, sur mille récits flatteurs pour les dames vénitiennes, une si haute idée de leur beauté, que j'e me trouvais très-surpris de ne pas voir en majorité les jolis et piquans visages. Cependant je remarquai, dans le nombre des promeneuses, quelques très-agréables personnes bien marquées du type vénitien qui a de la finesse, de l'élégance, un certain charme voluptueux et un air de bonne grâce vive et facile qui doit plaire beaucoup aux voyageurs célibataires, je le sens. De très-beaux yeux, un nez long, busqué, mince, une taille bien prise, un col long et souple que ne gênent ni le

fichu, ni la robe, ni la palatine, sont les mérites apparens des Vénitiennes qui ne sont pas laides. Laidés ou belles, ces dames aiment beaucoup la parure; elles se promènent à Saint-Marc en robes de satin ou d'étoffes brochées d'un grand prix, en souliers de satin blanc; mais les Français remarquent que leurs robes sont mal faites, que leurs petits chapeaux, *bibis* exagérés et empanachés du plus drôle de petit plumeau, sont d'un goût fort équivoque. C'est grave cela.

On dit, peut-être par tradition, que les mœurs sont dissolues à Venise; je n'en sais rien. A peine ai-je vu la société à sa surface, je n'en puis donc parler. Ce que je puis dire, c'est que dans les rues, à l'église, — même à l'église de Saint-Moïse, réputée pour les galantes rencontres qui y ont lieu, encore autrement que par hasard, — elles n'ont pas une autre manière de marcher ou de regarder que nos Françaises du Midi. Elles ne se composent pas une gravité coquette comme les Espagnoles, et j'affirme qu'elles m'ont paru tout aussi naturelles que

les Parisiennes les moins évaporées. Quant aux courtisanes dont la hardiesse d'autrefois était proverbiale comme l'est aujourd'hui celle des courtisanes de Londres, je n'en ai pas aperçu une seule : la police autrichienne très-pudibonde les a chassées ou du moins les a forcées de se reclure.

On fait grand tort aux boutiques de notre Palais-Royal quand on leur compare celles des vieilles Procuraties ; celles-ci sont en général beaucoup plus petites, moins brillantes et surtout moins bien fournies. Il en est cependant quelques-unes qui seraient belles partout, quoique le luxe de leurs étalages et de leurs devantures soit très-inférieur au luxe auquel nous sommes habitués à Paris. Le soir, elles ne sont pas mal éclairées, et les galeries qu'elles occupent offrent un assez charmant coup-d'œil ; mais que ce soit le spectacle des galeries du palais d'Orléans, non. Sous les Procuraties, il y a contre les piliers de petits bureaux où les théâtres font vendre des billets et louer des loges ; c'est très-commode. Les courtiers qui tiennent les comp-

toirs ne vous surfont point; ils vendent au prix de l'affiche. Je me fournis toujours là, parce que la première fois, le soir même du jour dont je parle, étant allé au théâtre et n'ayant pu me placer, je redemandai au directeur le prix de mon *biglietto*, et celui-ci me répondit froidement : « Je n'ai pas l'habitude de rendre l'argent, monsieur; je vends des billets tant que je peux, mais je ne réponds pas des places. » Avec un *palcho* loué d'avance aux Procuraties, fût-ce un modeste *prepian* — le premier plan, le rez-de-chaussée, qui est aussi bourgeois que le *secondo piano* est noble et gentilhomme — on est sûr de n'avoir pas de déconvenue à la porte.

Outre la foule humaine qui se promenait sur la place de Saint-Marc, j'y trouvai une foule de pigeons aux brillantes couleurs, hôtes et paisibles conquérans de la *Piazza*, des corniches des Procuraties, des trous irréguliers de la décoration architecturale de l'église et du palais, et de quelques toits de maisons du quai et de la Mercerie. Personne ne les dérange, et

ils ne se dérangent pour personne ; c'est la noblesse vénitienne avec ses brillans habits et son privilège du Broglio. Les pigeons étaient en possession avant que Venise eût de riches marchands qui devaient faire souche de patriciens illustres et de tyrans fastueux ; et voici , selon une tradition que m'a contée un vieillard , quelle est leur origine : Aux premiers siècles de la chrétienté , à Venise , quand les coutumes étaient naïves et le culte tout symbolique , le dimanche des Rameaux , on lâchait sur la place Saint-Marc , à un certain moment de l'office , quelques paires de pigeons , comme on donnait la volée à des oisillons au sacre des rois de France. Ces pigeons , symboles de douceur et d'innocence , étaient les messagers de la grande nouvelle de l'entrée à Jérusalem du Christ , l'esprit de paix et de mansuétude. Le peuple cherchait à les attraper parce que leur présence à la maison devait porter bonheur , parce qu'ils étaient comme la garantie de la paix des ménages ; c'étaient les représentans de la colombe de l'arche. On les manqua d'a-

bord, puis on en prit quelques-uns, mais c'était toujours une bonne fortune très-rare. Enfin le peuple fit un arrangement avec l'Eglise, et on mit des entraves aux pigeons; sous prétexte de leur mettre aux pattes des légendes qu'ils apportaient d'en haut, on leur attachait aux jambes des rouleaux de papier assez lourds pour les gêner et les forcer à descendre quand ils tendaient à remonter au ciel. Alors on les prit aisément, et si aisément que ce fut une chose bientôt commune et de peu d'importance que l'apport au logis d'un ou de plusieurs pigeons. De là plus de respect pour eux. Qu'en faire alors? On les mangea, et le chapitre de Saint-Marc pensa à se faire généreux aux dépens de la volaille malheureuse. Il multiplia les volées des Rameaux pour faire au peuple la gracieuseté d'un rôti qui demeurerait au plus adroit ou au plus fort. Cependant tous les pigeons n'étaient pas happés; quelques-uns s'échappèrent. Ils trouvèrent un asile dans les découpures gothiques et moresques du palais ducal et de la chapelle des doges; et on n'alla

point les inquiéter. On respecta la liberté que Dieu leur avait conservée avec la vie, et au bout de quelques années la famille fut considérable. Son sort intéressa le peuple, et le sénat rendit un décret protecteur qui mettait les pigeons sous la sauve-garde de la foi publique, défendait qu'on les prît ou qu'on les tuât, et déclarait qu'ils seraient nourris aux frais de la république. Depuis ce temps, une main libérale leur donna tous les jours, sur la place Saint-Marc, la ration décrétée; la révolution supprima le grain acheté des deniers de l'Etat, mais elle ne put supprimer les pigeons. Chacun les prit sous sa protection, et la pitance ne fut pas moins abondante qu'auparavant. Je ne sais qui les nourrit aujourd'hui; on m'a dit que c'était une dame; mais je puis témoigner de leur exactitude à se rendre à l'invitation qui leur est faite à deux heures précises chaque jour. Une certaine cloche sonne, et à quelque endroit de Venise qu'ils soient, car ils voyagent dans la ville, ils arrivent à tire-d'ailes au premier coup du battant qu'ils entendent, par instinct sans

doute. Vous les verriez alors chercher le plus court chemin pour arriver au lieu du rendez-vous; vous les sentiriez vous effleurer la figure, en passant, du bout de leurs ailes; vous saisi-riez le petit cri par lequel ils avertissent qu'on les gêne et demandent promptement passage. Oh! cela est délicieux! J'ai eu d'abord par hasard ce coup-d'œil du vol des colombes sur le quai des Esclavons, et je l'ai recherché ensuite pour voir comme elles sont respectées, comme elles sont maîtresses, comme elles ont l'ouïe bonne ou la mémoire sûre et intelligente. Sur la place Saint-Marc, vous marchez au milieu de ces pigeons familiers, et si vous faites un pas pour leur céder le pavé, ils vous imiteront par politesse; si au contraire vous allez droit à eux, ils resteront et attendront votre pied, bien sûrs que Venise veille sur eux et que vous n'oseriez en blesser un. Ils sont au-dessus de vous, autour de vous, quelquefois même ils passent entre votre visage et celui de votre promeneur, hardis; effrontés, mais si jolis, si gracieux, que vous leur pardonnez. D'ailleurs,

ils sont tout ce qui reste des libertés publiques de Venise ; et quand les grenadiers de la *Piazzetta*, avec leurs canons, n'attendent pas à leur privilège de large indépendance, oseriez-vous y attenter ?

Nous allâmes dîner à l'hôtel de *l'Europe* où la table est bonne, bien servie, mais à laquelle pourtant nous n'eûmes plus envie de nous asseoir après un second essai. Quelques-uns des convives nous en chassèrent, et malheureusement ces convives étaient français. C'étaient de bruyans commensaux, très-contens d'eux, parlant beaucoup et très-haut ; et parlant de choses assez peu décentes avec une liberté qui les divertissait fort, mais ne divertissait ni les femmes forcées de les entendre, ni les hommes qui voyaient ces dames assez embarrassées de leur contenance. Ces messieurs étaient d'intrépides vainqueurs qui se partageaient la Venise galante, enregistraient leurs triomphes et nommaient cyniquement les marchandes et les comtesses qu'ils avaient subjuguées, bonnes fortunes qui ne furent pas apparemment sans quelque

amertume pour eux , si un de ces Césars ne mentait point. Nous leur aurions passé de se moquer de notre pauvre marquis espagnol, qui fut bien ce qu'on peut imaginer de plus naïf dans ses récits où il mêlait toujours *sa mère*, mais j'aurais voulu qu'ils oubliassent un peu plus qu'ils étaient au pays d'Arétin pour se souvenir de ce qu'ils devaient à la France qu'ils compromettaient par leur conduite plus que légère. Se donner ainsi en spectacle , se perdre en propos répoussans , je n'ai jamais vu à table d'hôte , soit en France, soit à l'étranger, que des Français qui s'y hasardassent ; cela est fâcheux à dire , mais c'est la vérité. La présomption et le mauvais goût ont des limites que nous franchissons trop vite , si nous nous laissons aller à la vivacité de notre gaieté. Quand une bonne éducation ne nous modère pas , loin d'être aimables comme nous le supposons , nous nous faisons la fable des étrangers. J'ai bien souvent gardé un silence absolu à des tables où se trouvaient certains de mes compatriotes , parce que je rougissais pour la France

de la voir ainsi calomniée par des représentants qu'elle n'aurait certainement pas délégués pour la faire aimer. J'ai voyagé beaucoup il y a vingt ans avec des commis négocians, jeunes gens de bonnes manières, d'un esprit vif et gai, mais jamais alors je n'en ai vu se respecter assez peu et mépriser assez les autres pour se permettre de causer tout haut des choses que ceux de Venise affectaient de ne point déguiser. Il me semble que la perfectibilité et l'esprit libéral dont ces voyageurs sont si fiers, quand ils traitent des questions politiques, n'a pas encore atteint leur corporation. Il est bien entendu que tous les commis envoyés par le commerce à l'étranger ne se ressemblent point; j'en ai rencontré quelquefois de fort distingués, et ceux-là gémissaient comme moi de la conduite de leurs camarades.

C'est à un petit restaurant, qui nous avait été indiqué par M. le professeur Rotondo, que nous fûmes obligés d'aller prendre nos habitudes. Il est situé dans le quartier de la Mercerie, au fond d'une petite rue, étroite comme

toutes celles de Venise , et a pour enseigne : *Il Vapore* — le bateau à vapeur. — Sa renommée est assez grande dans la ville , qui a trois ou quatre autres établissemens de la même espèce ; il est très-fréquenté , par la raison qu'on y est fort passablement à un prix modéré. On y peut dîner, mais je dis bien dîner, quand on n'a pas des manies de luxe et de trop grandes délicatesses de goût, pour quelque chose comme un franc. Nous eûmes là notre petit cabinet, notre intelligent *Checco* pour serviteur, quelquefois pour convive le spirituel M. Delacour, le peintre français dont j'ai parlé plus haut, et pour régal le *zavajon*, ce fameux *zavajon* vénitien, fier mélange de vin de Chypre, de sucre et d'œufs, élevés sur le feu à la condition du soufflé par l'action du mousoir à chocolat. Nous passâmes là de bonnes heures, bien gaies, après le travail ou les courses, et avant le spectacle ou le café.

Je viens de dire après les courses ; il y en a

en effet d'assez longues et d'assez fatigantes à Venise. Fatigantes, parce que dans les rues il faut lutter presque toujours pour passer, et se couvoyer; puis parce qu'il faut monter les ponts et les redescendre avec attention, car leurs degrés sont faits d'une pierre dure très-lisse et très-glissante, dont un vieux proverbe avertit qu'il faut qu'on se défie. Le pont de Rialto surtout, quand il a un peu plu, ou que le brouillard en a mouillé le long escalier aux marches obliques, est un vrai cassé-cou. — Longues aussi les courses, car Venise est grande, et l'on ne veut pas toujours être en gondole. On peut aller d'un bout de Venise à l'autre sans mettre le pied dans une barque, comme on peut se promener dans tous les quartiers sans toucher la terre un seul instant. C'est que tous les groupes de maisons sont séparés par des canaux, et que toutes les rues se communiquent par des ponts. Il y a peu de quais, comme il y a peu de maisons qui n'aient deux entrées, l'une par la rue, l'autre sur un canal. Cette seconde n'est pas toujours à la même hauteur, car la lagune a un

mouvement de marée assez sensible. Quand la marée est haute, une planche devient nécessaire de la gondole à la première marche de la porte. Ces portes s'ouvrant sur l'eau contribuent beaucoup à donner à Venise ce caractère singulièrement original qui en fait une ville unique.

VI

La Madona della Salute. — Le pont aux indulgences. — La procession de Saint-Marc. — *Pili.* — Le feutre des porteuses d'eau. — Gondole du patriarche. — Un chanoine embrasseur. — Monseigneur Monico. — Le Cardinal fait des sonnets. — Cérémonial. — Le clergé chante faux. — M. l'amiral Paulucci. — *Arzana* et arsenal. — Saint-Moise. — *Santa Maria Zobenigo* et ses navires. — Le clocher de Saint-Marc. — Venise à vol d'oiseau. — *La Mucuc.* — Théâtre *San-Benedetto.* — La *Giacosa.* — Succès d'Auber.

C'est aujourd'hui grande fête à Venise, la fête de la *Madona della Salute* ! Depuis deux cent quatre ans, à pareil jour les Vénitiens vont dévotement remercier la Vierge de ce qu'elle a délivré leur ville de la peste, qui leur était venue sans doute de l'Orient. L'église *della Salute*,

est séparée du quartier de Saint-Marc par le *canal-grande*, pendant toute l'année; le 21 novembre, un pont établi sur des bateaux la joint à cette portion de la ville. Passer sur ce pont, c'est faire un acte religieux, c'est gagner des indulgences; aussi tous les habitans le traverseront dans la journée. Pourquoi vaudrait-il mieux aller à la *Salute* par le plancher du pont qu'en gondole? C'est ce que j'ignore. Il y a là sans doute une tradition dont on a perdu le souvenir, et que je n'ai pas le temps d'aller rechercher. J'ai bien autre chose à faire, vraiment! Peut-être, au surplus, le passage du pont est-il œuvre pie, parce qu'il n'est pas toujours sûr qu'il résiste aux efforts de la foule; il arrive quelquefois en effet que les bateaux mal amarrés se détachent ou que le pont succombe au poids dont la ferveur des Vénitiens le surcharge. Cela arriva il y a deux ans; mais, le canal étant peu profond et la Vierge veillant au salut des zélateurs de son culte, personne ne se noya. Les gondoles arrivèrent à propos pour retirer les victimes, qui en furent quittes

pour des rhumes et les déplaisirs d'un bain qui devait être bien froid s'il faisait un vent de sirocco aussi dur que celui dont la présence depuis deux jours a glacé l'atmosphère.

Cependant le vent s'est un peu apaisé ; le sirocco comme le mistral a sa période de trois fois vingt-quatre heures, qu'il ne dépasse guère. La lagune est beaucoup moins agitée qu'hier, et le soleil, qui brille depuis ce matin, promet une douce promenade sur le quai, pour le *mezzo-giorno*.

Il n'est pas neuf heures, et plus de deux mille personnes ont déjà traversé le pont de la Salute. Celles-là vont faire de bonne heure leurs dévotions pour avoir le reste de la journée libre. Ce ne sont pas les croyans les moins aimés de la Vierge, peut-être, car ce sont les moins curieux. Ils vont au temple pour le temple, pour Marie, pour rendre des actions de grâce sincères, et non pour voir une cérémonie pompeuse.

L'autel seul est paré maintenant, et la porte de l'église n'a encore que des guirlandes de

fleurs de papier ; bientôt elle aura ses factionnaires, ses grands grenadiers hongrois, au large bonnet d'ours si laid, à l'habit blanc si propre, au pantalon bleu serré si incommode ; bientôt autour de l'autel seront les dignitaires civils, militaires et ecclésiastiques : alors, on ne sera plus dans une église, mais à un spectacle.

Voilà que toutes les cloches sonnent ; celles de Saint-Marc font entendre leur voix au-dessus de toutes les autres ; c'est que la procession va sortir. Allons à la place, pour la voir franchir le seuil de l'église et traverser ce grand rectangle de pierre et de marbre que bordent les Procuraties.

J'arrive à temps ! La première bannière est déjà dehors avec le porte-croix et ses deux acolytes, qui ont la charge des lourds chandeliers. Des prêtres avec le surplis court, des chanoines avec le camail rouge dont la longue queue, doublée de bleu, est retroussée dans la ceinture, des bannières richement brodées, et, derrière chacune d'elles, des prêtres parés

d'une étoile de la couleur du fond de cet étendard religieux; voilà toute la procession. Quel nombreux clergé! cent quinze bonnets carrés noirs! Et où est donc la barrette du cardinal patriarche? Monsignor n'est pas là, il viendra plus tard.

Ces deux longues files d'hommes qui marchent lentement, en chantant un hymne, font fort bien de loin; cela a de la majesté et de la tournure, comme dirait un peintre. Le beau tableau pour un Paul Véronèse! Quel fond à cette scène! le portail de la vieille église d'Orscolo avec ses colonnes de toutes couleurs, ses mosaïques dont quelques-unes brillent encore d'un éclat incroyable, ses statues si nombreuses et si variées, ses chevaux dorés, ses ornemens extraordinaires, bizarres, fantastiques, ses coupoles byzantines, et toute sa couleur orientale! Un ciel bleu, brillant, mais un peu pâle, par là-dessus; plus près de nous, les trois mâts — *pili* — aux pieds de bronze, où l'on a hissé le pavillon de Venise, non plus celui de Dandolo ou de Ziani, malheureuse-

ment ; à gauche , l'horloge qu'il faut peindre et non pas décrire ; à droite , la haute tour , que je ne puis regarder sans chercher à son sommet Galilée , qui y est remplacé par je ne sais quel sonneur de cloches , peu soucieux de savoir si la terre tourne ou reste immobile ; dans le coin du même côté , un petit morceau du palais ducal qui appartient à Canaletto , l'excellent peintre de Venise , comme il appartient jadis aux doges ; et , sur les premiers plans , la procession et ses saintes enseignes , et le peuple qui l'escorte le chapeau ou le bonnet à la main , et les porteuses d'eau agenouillées levant avec respect le feutre noir , coquet , aux bords retroussés et garnis de velours dont elles couvrent leurs têtes. Qu'un bel effet de soleil éclaire cette scène , et ce sera quelque chose d'admirable !

Mais ne me suis-je pas trompé ? Ces hommes qui s'approchent de moi , sont-ils bien les mêmes que ceux qui , il y a trois minutes , sortaient de San-Marco ? Quoi , si sales , si inattentifs , si peu religieux , chantant si mal et si

faux ; c'est là le clergé de l'église patriarcale ! Il ne faut pas voir ces gens-là de près , si l'on veut conserver quelque illusion : ils sont laids, sans dignité , sans distinction. Est-il donc vrai que Venise n'a pour prêtres, comme on l'a prétendu , que ceux de ses enfans qui sont incapables d'être gondoliers?... Fuyons-les ; ils m'ont gâté la place de Saint-Marc et le tableau dont j'étais enchanté tout-à-l'heure. Je retourne à ma fenêtre ; de là je verrai passer la procession sur le pont de bateaux.

Ils reprennent tous leurs avantages , vus à une pareille distance , les prêtres vénitiens. D'ici , je n'aperçois plus les travestissemens qui ont changé des *facchini* en porte-bannières , en porte-croix , en simulacres d'abbés ; je ne vois plus le pantalon de velours , sous la soutane trop courte qui me rappelait nos processions de campagne : voilà que je retrouve à la troupe sacrée sa majesté imposante. Elle se déploie majestueusement sur ce pont léger qui tremble à chaque pas , et il ne tiendrait qu'à moi , en la voyant ainsi pleine de confiance dans

la fin heureuse de son voyage, de croire au renouvellement du miracle qui fit marcher sur l'eau saint Pierre, et, plus tard, saint Hyacinthe fuyant les Tartares¹.

Mais quelle est cette gondole qui se prélassé, conduite par deux hommes en livrée, et noire, ornée de rouges garnitures de laine? Un prêtre est devant, tenant à la main la crosse épiscopale; c'est le patriarche qui passe, et ce patriarche est cardinal. Il vient de Saint-Marc et traverse le grand canal, se rendant à la Salute où on l'attendra pour la cérémonie. Hâtons-nous donc si nous voulons trouver place dans le sanctuaire dont la porte est assiégée par la multitude, que contiennent avec peine plusieurs soldats. Monsignor va en gondole parce qu'il porte avec lui les indulgences et qu'il n'a pas besoin de traverser le pont que le commun des fidèles doit passer par piété; moi qui n'ai pas le chapeau rouge et qui n'ai pas encore baisé la mule du

¹ Ce trait de la vie de saint Hyacinthe a été peint par Nicolas Colombel, peintre assez peu renommé et élève de Lesueur. Le tableau qui le représente est au Louvre.

pape , j'irai par le plancher des bateaux.....

Dans les rues étroites, sur le pont, sur la petite place *della Salute*, on se presse, on se pousse, on étouffe; c'est à qui arrivera le premier, à qui pénétrera le plus tôt dans le temple! Je laisserai passer ces flots pieux, et, profitant de mon privilège d'étranger, je me placerai ensuite dans quelque banc réservé. Ma détestable prononciation italienne me servira auprès de quelque officier de la marine, et j'aurai tout à mon aise le spectacle qu'il ne faut pas manquer.

L'état-major général est réuni sur la place; celui de la marine arrive ayant à sa tête M. l'amiral Paulucci. On n'attend plus que le podestat, la congrégation municipale de la ville et le cardinal-patriarche. Les vieux chanoines sont sur le perron du temple avec le bénitier et le goupillon pour offrir l'eau bénite à l'évêque et au podestat. Ils s'ennuient, soufflent dans leurs doigts, causent, rient, et l'un d'eux, qui vient d'apercevoir dans l'église une personne de sa connaissance, est allé lui donner

le bonjour et un baiser amical sur la joue. Il y a quinze jours encore que cela m'aurait fort étonné ; mais rien ne m'étonne plus en Italie. Nos prêtres n'oseraient pas baiser leur cousin ou leur ami dans le temple, quand le Saint-Sacrement est exposé, quand l'image sainte de la Vierge est sur l'autel, entourée d'une centaine de cierges qui répandent autour d'elle les clartés du paradis.

Monseigneur !.. Il monte lentement les degrés de l'église, les yeux baissés, en priant, et en bénissant les fidèles qui s'humilient sous ses doigts alongés. Il est vêtu de rouge, et un beau surplis de dentelle dessine des fleurs et des broderies sur la pourpre de sa soutane. Un jeune caudataire porte le superflu de la robe de l'Eminence, qui montre par-dessous d'assez jolis pieds dans des souliers de maroquin à boucles d'or. Monseigneur se nomme Monico, et voici ce qu'un mien, voisin m'en a raconté pendant que nous l'attendions : « C'est un homme timide, embarrassé dans le monde où il est entré fort tard, quoiqu'il soit encore

jeune. — Il paraît n'avoir pas cinquante ans. — A l'autel même, sa grandeur semble le gêner beaucoup. Il parle peu, et ce n'est que dans les causeries intimes qu'on peut juger de la portée de son esprit, qui n'est pas médiocre. M. Monico est auteur de sonnets et de belles poésies, qu'il récite rarement dans son petit cercle d'amis, et l'on regarde comme un bonheur pour l'ignorant clergé vénitien qu'un prélat lettré ait été mis à sa tête. Il s'applique déjà à réformer le mauvais mode d'éducation des prêtres de son diocèse; et le séminaire patriarcal est maintenant sur le pied d'un bon collège. La fortune de l'abbé Monico est extraordinaire et inattendue. Toute son ambition paraissait se borner à la gloire modeste d'un canonicat à Trévis; mais l'évêque de Venise ayant été appelé à un autre siège le désigna pour son successeur, et le pape le nomma. La pourpre lui arriva bientôt; seulement le Saint-Père, après lui avoir conféré la barrette, lui fit attendre assez long-temps le chapeau, ce qui mit le nouveau cardinal dans un assez grand embarras,

car il ne pouvait encore officier en rouge, et il lui était désagréable d'officier autrement. Ce n'est pas que M. Monico ait de la vanité; on le dit humble, s'effaçant devant toutes les prétentions, modeste à l'excès, et si fort, que les méchans — où n'y a-t-il pas de méchantes langues? — prétendent qu'il joue ce rôle pour arriver à la papauté. Ce qu'il y a de certain, et cela vaut mieux que toutes ces suppositions médisantes, l'évêque de Venise est très-charitable; toute sa fortune passe en aumônes. Il n'a aucun luxe; il habite la partie la plus triste et la moins habitable du palais ducal, et son appartement est pour lui une prison véritable; car il est d'usage à Venise que l'évêque ne sorte jamais. Il ne se montre nulle part, et quand on le voit, c'est à quelque cérémonie religieuse, du genre de celle où nous assistons aujourd'hui. »

Maintenant que j'ai dit Son Eminence comme on me l'a racontée, voyons ce qui se passe à la porte de l'église. Le doyen des chanoines baise la bague d'émeraude du cardinal, à qui un of-

ficier de l'église présente l'eau bénite. Avec la tête du goupillon d'argent, le prélat se fait une croix au front, et puis il jette l'eau lustrale sur l'assemblée. Le voilà qui se retourne maintenant pour donner sa bénédiction à la foule retenue derrière lui à la porte. Il entre enfin. Sa taille est un peu au-dessus de la médiocre; il a l'air bon, mais commun; il n'est pas plus propre que les prêtres qui l'entourent, et je remarque que sa barbe n'a été faite ni ce matin ni hier. Cette négligence va mal avec la calotte rouge et le surplis de dentelle d'Angleterre. Un prie-dieu, placé devant une première chapelle, attendait le prélat, qui s'y prosterne avant d'aller à l'autel. Là, nouvelles génuflexions; et puis on va revêtir le cardinal de ses brillans habits pontificaux. La toilette pour l'autel se fait dans la sacristie, et, processionnellement, Monseigneur revient, la mitre en tête, la crosse à la main. L'office est commencé...

Le prélat avait été reçu dans l'église au son joyeux des orgues; un grand orchestre, où

les violons produisent un admirable effet , annonce sa présence au pied de l'autel. De belles voix, nombreuses, chantent les motets de la messe, et ne s'interrompent par momens que pour laisser au rythme grégorien son tour sacramentel. Chose étrange ! Dans cette ville, qui chante juste et bien, dit-on, qui a le sentiment musical poussé si loin que tout le monde semble avoir la manie mélomane, depuis le négociant jusqu'au gondolier, les prêtres seuls chantent faux ! Dieu ! la détestable psalmodie que la leur ! Il faut la fuir. Aussi bien, la messe va finir bientôt ; déjà l'état-major de la marine et de la place, le corps municipal et son podestat, qui était entré dans l'église avant l'évêque et avait reçu l'eau bénite de la main d'un chanoine de Saint-Marc, s'appêtent à quitter leurs bancs ; les soldats ont porté les armes, et les moins pieux des assistans gagnent le quai. Cent gondoles attendent à la rive ; je puis sans scrupule en prendre une, j'ai passé tout à l'heure à pied le pont obligatoire.

Le battelage commence ; il y a foule sur

l'eau, foule silencieuse, car ces gondoliers, qu'on m'avait dit si criards, ne disent pas un mot, ne poussent pas un cri; à peine s'avertissent-ils par quelque monosyllabe du chemin qu'ils ont à faire pour s'éviter. Toute leur attention est absorbée par le soin de diriger leurs barques, qu'ils poussent de la rame avec une merveilleuse habileté. Pas un abordage, pas un accident dans ce pêle-mêle, dont seuls ils savent se tirer! Leurs longues et fines gondoles passent les unes à côté des autres en glissant, en courant, en serpentant comme de rapides anguilles échappant à la main qui les presse. Je ne sais vraiment pas à quoi sert l'armature de fer qui est à l'avant des gondoles; l'adresse des gondoliers l'a réduite à n'être plus qu'un élégant, mais inutile ornement. J'avoue qu'aujourd'hui j'en suis bien aise. S'il fallait qu'il en fût autrement, et que cette hache servît contre les rencontres d'embarcations, nous aurions peut-être à craindre le sort des malheureux qu'on jetait au milieu des lames tranchantes d'une oubliette.

Ce soir, tout ce qui était à la Salute ce matin sera au théâtre, où l'on donne la première représentation de *la Muette de Portici*; et demain, sur la place Saint-Marc, on parlera plus d'Auber que de Monseigneur le cardinal-patriarche Monico!

Quand je supposai que l'amiral Paulucci pouvait être rentré à son palais, j'allai chercher M. Sylvestre de Sacy, pour lui aller faire visite. Son accueil fut parfait. Il me parla de la marine française, qu'il a beaucoup connue autrefois, car il a servi en France après avoir servi à Naples et en Angleterre; il me parla aussi de notre marine nouvelle et de M. l'amiral de Rigny, qu'il a vu dans le Levant, où il naviguait, il y a quelques années, avant que la confiance de l'empereur le placât à Venise à la tête de la marine autrichienne. M. Paulucci, causeur, gai, aimable, obligeant, me conta beaucoup d'historiettes en peu de minutes, et m'offrit l'entrée libre de son arsenal, que j'acceptai avec bien de l'empressement. A propos de cet arsenal, il aborda la question étymolo-

gique relatif au mot *arsenale*, et me dit qu'il n'hésitait pas à croire que les Vénitiens eurent le premier port de guerre, ce qui lui était démontré par le vieux mot du dialecte de Venise : *Arzana*, dont on avait fait le verbe *darzanare*, pour dire entrer dans le port. Je contestai tout cela, en accordant qu'*arzana* est vieux, aussi vieux que *darsena*, mais en soutenant qu'ils viennent tous deux de la même racine : *Arx navalis*, qui a donné évidemment *arsenale*. Cette petite querelle ne nous brouilla point, parce que l'un et l'autre nous n'y attachâmes pas plus d'importance qu'elle ne valait, et nous nous quittâmes dans les meilleurs termes. L'amiral me présenta un de ses aides-de-camp, qui est en même temps un de ses neveux, à qui il donnait la corvée de me conduire le lendemain matin dans l'arsenal, en attendant que lui-même eût le loisir d'y faire une promenade avec moi. On ne peut être plus poli et mieux faire les honneurs de sa maison et de son port que M. l'amiral Paulucci. Durant mon séjour à Venise, il m'a comblé de poli-

tesses et il s'est empressé à me rendre tout ce qu'il a pu de bons offices ; il a même voulu mettre à mes ordres une de ses gondoles , mais je n'ai point accepté pour ne pas être indiscret ; d'ailleurs j'avais beaucoup à travailler et peu de temps à donner aux douces flâneries sur la lagune ; et pour ces courts instans de repos , la gondole modeste de Zerbetti ou de Giacomo était tout ce qu'il me fallait. Je suis très-reconnaissant des procédés de l'amiral à mon égard , et je m'acquitte ici , autant qu'il est en moi , de la dette que j'ai contractée envers lui.

En sortant de chez M. Paulucci , je courus un peu les rues de Venise pour faire connaissance avec la cité. Je vis en passant plusieurs églises qui m'arrêtèrent peu , bien qu'elles ne soient pas sans beautés ; ailleurs qu'en Italie , j'aurais passé peut-être des heures entières à examiner attentivement chacune d'elles ; à Venise , où il y a les *Frari* , *Saint-Jean et Paul* et d'autres temples de cette importance , qu'est-ce que c'est que *Saint-Molse* , avec sa façade tortillée , rococote , couverte de grosses têtes à

perruques et d'un goût déplorable ! Qu'est-ce que *Santa-Maria Zobenigo* ? La face de cette église me frappa cependant, non pour son élégance et la pureté de son dessin, car il n'y a rien de moins pur et de moins élégant que ce morceau d'architecture, mais par des détails qui ont rapport à la spécialité archéologique qui faisait l'objet de mes recherches. Dans des cadres, parties intégrantes de la décoration extérieure de Sainte-Marie Zobenigo, sont représentés, en bas-reliefs, des vaisseaux et des galères naviguant en escadres, attaquant des places ou se livrant des combats. Ces représentations ont de l'intérêt ; la forme des navires de la première partie du ^{xvii}^e siècle, — ce que dans l'art, en France, nous appelons l'époque Louis XIII, — y est assez bien conservée. Je pris quelques croquis d'après ces sculptures, quoique je fusse sûr de trouver de meilleures choses partout, et que je possédasse déjà des dessins de Callot, inappréciables pour la finesse et l'exactitude maritime. Je suis très-fâché que les architectes des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles

ne se soient pas avisés de jeter dans les décorations des monumens qu'ils firent à Venise quelques figures de vaisseaux contemporains ; j'aurais du moins trouvé là des documens certains, tandis que j'en suis encore réduit, sur l'art naval de cet âge intermédiaire, à des conjectures assez mal appuyées pour la plupart.

Il me restait assez de jour pour voir Venise à vol d'oiseau, afin d'en bien comprendre la figure, la position et les alentours. Nous montâmes au clocher de Saint-Marc, cette tour au pied de laquelle sont la *loggietta* de Sansovino, des bureaux d'assurance maritime et de petites boutiques de comestibles. La construction de ce campanille est belle et curieuse ; c'est une solide pyramide quadrangulaire dans laquelle tourne un chemin plutôt qu'un escalier, chemin fort doux qui mène à la plate-forme où sont les cloches. Le pyramidion recouvrant la plate-forme est surmonté d'une grande figure d'ange, qui fut doré quand la république, riche et vaineuse, eut apporté à Venise, avec l'or du monde qu'elle rançonnait, le goût de l'Orient

pour les coupoles et les édifices dorés. Venise est bien curieuse vue ainsi, par-dessus ! On dirait une grande île, que d'autres îles entourent, un archipel, mais un archipel quelquefois sans mer ; car, lorsque la marée est basse, la lagune montre la vase de son fond élevé, et à peine quelques petits chenaux conservent assez d'eau pour la navigation des gondoles. Ce qui étonne le plus ou, pour parler plus exactement, ce qui m'étonna surtout, ce fut de ne pas voir un seul de ces nombreux canaux qui coupent la ville en tous sens ; on jurerait que cet amas compacte de maisons n'est séparé par aucune rue, et l'on ne comprend point comment toutes ces constructions adhèrent ainsi, s'étouffant les unes les autres. Le grand canal même ne se détache point de la masse de l'ouest ; il n'y a que la *Giudeca* qui apparaisse à l'est, et puis *Murano*, *Lido*, Saint-Lazare ; et à l'horizon, à droite, Chioggia. Le palais ducal, la chapelle des doges, la place Saint-Marc, la Monnaie, les Procuraties, les innombrables églises, tous les toits en terrasses que

l'on domine , sont d'un effet délicieux. A l'examiner d'ici , Venise est tout aussi originale que du point de vue ordinaire pris de la lagune ou du *canal-grande*. Quiconque arriverait au sommet de ce campanille , qui est sorti de la mer et a grandi pendant six cents ans , dit-on , comme s'il fallait que tout fût extraordinaire à Venise ! — quiconque arriverait là sans avoir aperçu encore la cité , sans en connaître encore la physionomie si souvent reproduite , comprendrait tout de suite , après y avoir jeté un coup-d'œil panoramique , que ce n'est point une ville comme une autre ; qu'il y a dû avoir là des mœurs , des coutumes , une histoire toute particulière ; qu'il y a dû avoir grandeur et richesses dans cette enceinte étroite où tant de somptueux monumens portent encore sur leurs toitures les restes de la livrée brillante de la fortune.

La première *récitation de la Muette de Portici* était attendue avec cette impatience qui se trahit par de longues conversations dans tous les lieux publics au sujet de tout futur opéra

célèbre à l'avance. Déjà une musique avait été faite sur le canevas dramatique de M. Scribe ; et , pendant les derniers jours d'un des derniers carnavals , on l'avait chantée , à la grande joie des Vénitiens. Faire la comparaison de l'ouvrage du maître italien avec celui du compositeur français , c'était un bonheur que tous les amateurs se promettaient , depuis un mois que *l'impresario* avait annoncé la mise en scène de la *Muette* d'Auber. Malheureusement , ce n'est point le directeur de la *Fenice* qui a monté cet ouvrage ; la *Fenice* n'était point ouverte encore et la saison devait être remplie par quelques opéras *expressément* écrits , comme disent les Italiens , pour la Judith Grisi et pour Donzelli. Puis , à la fin du carnaval , la Malibran — je me conforme à l'usage italien en écrivant *la* au lieu de *madame* ; on s'est déjà tant moqué de moi à cause de ma délicatesse française à cet égard , que je me rends ; — la *Malibran* devait donner quelques représentations.

C'est donc à un théâtre secondaire qu'avait été apprise notre *Muette*. Ce théâtre , dont le

propriétaire est un certain signor Gallo, est connu sous le nom de *San-Benedetto*. Saint Benoît est le saint de la paroisse, et le théâtre comme l'église est sous l'invocation de ce bienheureux patron. Ici, ces choses-là sont toutes simples : on a le théâtre San-Benedetto, le théâtre San-Samuel et le théâtre San-Crisostomo; et dans le journal censuré de Venise, on lit : « Exposition du saint Sacrement tel jour, à telle église, » et immédiatement au-dessous : *Avviso, teatro d'Apollon ou teatro Gallo, si recita, questa sera*, etc. Comment de pareils rapprochemens scandaliseraient-ils dans une ville qui possède ce qu'on appelle sans difficulté une église galante, *San-Mose*, dans laquelle on va nouer des intrigues amoureuses pendant les *saluts* en musique qui y sont exécutés ?

Le théâtre San-Benedetto est fort joli à l'intérieur, plus éclairé de beaucoup que *la Scala* et le théâtre de *Carlo-Felice* à Gênes. Sa décoration est simple et de bon goût, et je voudrais que notre salle de l'Opéra-Comique ressemblât à celle-ci. La troupe n'était guère

au-dessus du médiocre ; chœurs détestables , orchestre mauvais , surtout dans sa composition d'instrumens à vent qui sonnent faux à qui mieux mieux. C'était à des exécuteurs de ce mérite qu'était confiée la fortune d'Auber ! J'avoue qu'après avoir entendu l'introduction , je tremblais pour le succès de l'ouvrage ; cependant l'opéra est arrivé à bon port ; tout a été applaudi ; des bravos frénétiques ont accompagné les plus beaux morceaux , et les seuls passages qui n'ont pas produit d'enthousiasme sont ceux qu'avait à chanter la prima donna , jeune personne jolie , de dix-huit ans , cantatrice sans art et à peu près sans voix. C'était la fille du petit employé piémontais que j'avais rencontré à Vérone. La faiblesse de la *Celestina Giacosa* n'a pas nui au triomphe de l'auteur , si elle a nui à la représentation , dont l'ensemble n'était déjà que trop faible , hélas ! Un ouvrage exécuté à Paris comme celui-ci l'a été à Venise serait certainement tombé ; mais les Vénitiens savent deviner la belle musique sous l'enve-

loppe dont la voile l'inhabileté des chanteurs et de l'orchestre.

Le ténor, Filippo Tati, valait mieux que la Giacosa ; il est fort aimé , et quand il a chanté on le rappelle jusqu'à quatre fois. A la rigueur cela ne prouverait pas grand'chose , car ici on rappelle tout le monde , comme on applaudit tout le monde à Paris ; cependant il faut dire que Tati ne manque pas de talent. Il ne chante pas toujours bien , mais quelquefois il lui arrive de se faire écouter avec plaisir ; par exemple dans l'air de Masaniello, au quatrième acte de *la Muta*. Là , sa voix m'a paru agréable ; elle a eu du charme et de la douceur. Tati est énergique ; mais sa pantomime est forcée ; elle procède par poses académiques, et, comme l'acteur est assez gros, il a un peu l'air d'un de ces Alcides qui travaillent au développement de leurs muscles devant un public de portefaix.

La charmante barcarole : *Amis, la matinée est belle*, a valu à Auber trois salves que Filippo Tati a tout de suite prises pour lui, quoiqu'il eût fort mal saisi l'intention spirituelle de

la fin de cet air. Au reste, ce qu'il y a d'intentions fines dans la partition élégante de *la Muette* a complètement échappé à la troupe lyrique de *San-Benedetto* ; le chœur qui répète : *Silenzio pescatore!* après Masaniello, a crié cela à tue-tête, sans se douter que quelque soldat du duc d'Arcos pouvait surprendre le mot d'ordre de la conspiration. Plus tard il n'a pas été plus intelligent quand il a chanté la prière, si suave à Paris, et qu'il a faite si bruyante. Le morceau du Marché a manqué aussi de nuances et d'accent. J'aurais cru que les Italiens auraient imité la vivacité napolitaine mieux que nos Français de l'Opéra ; mais l'avantage est au bataillon chantant de M. Halevy.

Eh bien ! malgré les chanteurs, malgré l'orchestre, malgré les danseurs et les choristes, *la Muta* a été aux nues ; les Vénitiens en ont été enchantés. Ils voulaient connaître Auber, et, comme Français, comme ami de ce célèbre artiste, je suis tout fier du chaud accueil qu'ils ont fait à son grand ouvrage. C'est que c'est vraiment une bien belle chose que *la Muette!* Il

faut l'avoir entendue au théâtre Gallo pour l'apprécier ce qu'elle vaut ! Là , rien ne la paraît , rien ne la fardait , tout conspirait contre elle ; et cependant ces acteurs si faibles , ces si ridicules danseurs , ce costumier si ignorant , qui habillait à la Louis XIV les contemporains de Masaniello , ces musiciens accompagnateurs , qui ne sentaient rien et changeaient tous les mouvemens , n'ont pu lui nuire ; elle plut malgré eux .

Les Vénitiens adoptèrent tout-à-fait *la Muette* , et le lendemain il n'était bruit dans la ville , à la Bourse , à l'église de San-Martino , où l'on célébrait très-musicalement la fête de sainte Cécile , sur la place Saint-Marco et dans tous les cafés , que de notre *celeberrimo maestro Auber* . Qu'eût-ce donc été si l'opéra de Paris était allé donner à Venise une représentation de Masaniello ? Peut-être cela eût-il fait trop d'effet , et la police autrichienne , qui n'avait point pris fait et cause pour le duc d'Arcos contre l'émeute des pêcheurs napolitains , aurait bien pu ne pas permettre à Nourrit de chanter : *Amour sacré de la patrie !*

VII

M. l'abbé Bettio. — Manuscrit de Piccherone de la Mirandole. — La quinquerème de Fausto. — Un capitulaire du treizième siècle. — Mes croquis. — M. Corniani. — Le roi des Perrugin. — Musée de peinture. — Galerie Barberigo. — Un navire d'après Montagna. — Galerie Manffreni. — Deux vaisseaux d'après Ritter. — Frari. — Galères d'après J. B. del Moro. — Un espion. — Modèle en relief d'un vaisseau du seizième siècle. — M. Cazoni. — L'arsenal maritime. — Une nouvelle brague à caronnade. — Plans en reliefs. — Salles d'armes. — Mortier, étendard, boncle conjugale du seigneur de Padoue. — Salle des modèles. — Reste du Bucen-taure. — M. Prud'homme. — Point de baromètres à Venise.

Je me mis bien vite à travailler parce que ma tâche était grande à Venise. Le 22, j'allai à la bibliothèque de Saint-Marc porter à M. l'abbé Bettio une lettre de M. Valery qui me recommandait au savoir et à la bienveillance de ce préfet. M. Bettio — un tout petit homme por-

tant des mitaines de filotelle — me montra sa bibliothèque, m'expliqua tout, me dit tout ce qu'il avait de relatif à la marine, et mit entre mes mains un manuscrit très-curieux et un capitulaire imprimé, d'une haute importance pour moi. On n'est pas meilleur et plus dévoué à la science que M. l'abbé Bettio ; je suis allé tous les matins à sa bibliothèque pendant douze jours, et je n'ai jamais imploré en vain son assistance, soit pour l'explication de certains termes vénitiens qui m'arrêtaient dans les traductions que je faisais, ou les notes qu'il me fallait prendre, soit pour l'interprétation de mesures antiques ou d'anciennes coutumes auxquelles je trouvais de fréquentes allusions.

Le manuscrit que me confia M. Bettio est d'un certain Picherone de la Mirandola qui n'est point le célèbre Pic. Ce Picherone était apparemment un ingénieur du xvi^e siècle ; il proposa à la république de Venise de reconstruire des galères à plusieurs ordres superposés de rames dont il donna les plans. Ce sont ces plans, trouvés épars dans des papiers, que

M. Bettio a réunis en un cahier sous le numéro : CCCCLXXIX, classe VII, du catalogue. Quant au mérite de ces plans, ce n'est pas ici que je pourrais le discuter. Je ne crois pas que Picherone ait trouvé la solution du problème des trirèmes et des quinquérèmes antiques; cependant je copiai tous ses plans, parmi lesquels d'ailleurs se trouvait, comme point de départ et de comparaison, une galère *sottile* — légère — du modèle ordinaire, avec toutes ses dimensions, et, ce qui m'importait beaucoup aussi, les noms de ses différentes parties. Les galères de Picherone me mirent en train de chercher la fameuse quinquérème que Vit-tore Fausto fit en 1629; mais je n'en trouvai d'autres traces qu'une longue mention dans une lettre de Dandolo rapportée par l'historien des célèbres écrivains de Venise.

Pour le capitulaire, que me présenta M. Bettio et que je copiai tout entier en l'annotant à mesure, il est du XIII^e siècle, écrit en latin détestable, horriblement semé de mots techniques purement vénitiens. J'eus une

grande peine à le débrouiller et à l'entendre tout-à-fait; encore n'en serais-je probablement point venu à bout sans le secours de l'abbé Bettio et d'un autre savant homme, M. Cazoni dont je parlerai bientôt. Je ne fus pas moins de cinq jours après ce capitulaire, espèce de code de la marine marchande du xiii^e siècle, consacrant des usages très-anciens, ce qui me le rendait fort précieux.

Je n'avais pas seulement à copier des textes ou à calquer des plans; il me fallait dessiner, et dessiner beaucoup; et voici en quoi consiste la récolte que je fis à Venise. La grande salle de la bibliothèque, l'ancienne salle du grand Conseil, a ses murs couverts de belles peintures représentant les faits principaux de l'histoire de Venise. Les annales maritimes des premiers temps de la république ont fourni plusieurs sujets aux peintres du xvi^e siècle, et je n'avais qu'à choisir parmi les représentations des galères du temps dont je ne pouvais suspecter la fidélité, quand je les savais faites par des artistes vénitiens, à Venise, sous les yeux des ma-

rins les plus célèbres d'une grande époque, et dans un temps où la réalité matérielle savait très-bien s'accommoder avec la vérité de l'art et ses brillans prestiges. Je dessinai donc des détails de navires, de gréemens, de mâtures, autant qu'il m'en fallait pour pouvoir au besoin reconstruire à peu près la galère du xvi^e siècle. Ainsi je mis à contribution la *Prise de Constantinople* par Dandolo, de Palma le jeune; la *Victoire d'Etienne Contarini du lac de Garde*, de Tintoret; le *Combat naval* où fut pris Othon, le fils de Frédéric Barberousse, de Dominique Tintoret, fils et illustre élève du grand Tintoret; la *seconde Conquête de Constantinople*, du même Dominique; enfin la *Victoire des Dardanelles*, de Liberi.

Ces croquis, un autre que moi les aurait pris en un jour; mais, moi pauvre artisé par occasion, par nécessité, moi fort inhabile dans l'art de faire vite et juste ce que j'ai déjà bien de la peine à faire lentement pour arriver à l'indiquer avec exactitude, j'y fus occupé trois matinées complètes. Le froid me retardait et

puis la nécessité de me rendre compte à mesure que je plaçais un cordage ou que je figurais un ornement. J'étudiais en copiant ; je ne laissais rien au hasard , je comparais ce qui s'était fait alors en marine avec ce que l'antiquité avait pu faire , avec ce que font les modernes. Pour m'éviter tant de travail de dessinateur , et me garder plus de temps pour fouiller les bibliothèques , j'avais imaginé de charger un artiste de faire des croquis pour moi ; il m'en fit un que je fus obligé de brûler. Ses navires étaient si loin de la vérité que c'était à ne pas s'y reconnaître ; et cependant au premier coup-d'œil cela avait de l'aspect , du *chic*. Mais le marin n'était pour rien dans cette œuvre de l'artiste , et si le pittoresque était satisfaisant , l'exactitude matelote était tout-à-fait sacrifiée. Il me fallut donc être mon dessinateur , ce qui m'empêcha beaucoup d'abord ; mais je m'y fis , et à la fin je copiai avec beaucoup de facilité tout ce qui devait accompagner mes notes ou les expliquer.

Ce n'était pas seulement au palais ducal

qu'il y avait pour moi matière à étudier ; je ne devais négliger ni le musée public, ni les galeries particulières ni les églises. Pour le musée, j'allai demander une permission au secrétaire de l'Académie, M. Corniani, un petit bossu aimable et spirituel, dessinant bien, propriétaire d'un joli cabinet où je vis un charmant portrait de Béatrix d'Este par Antonello de Messine, l'importateur de la peinture à l'huile en Italie ; une sainte famille toute grise, mais très-fine, et peinte en hachures, du maître de Jean Bellin, et un Perrugin !. Oh ! la sublime chose que ce Perrugin ! je n'en ai vu nulle part de comparable à celui-là ; Raphaël dans son plus beau temps, dans sa plus parfaite manière, n'a pas mieux fait que cette *Déposition de la croix*, si belle de modelé et d'une harmonie si chaude.

A l'Académie je dessinaï d'après Giorgione le vaisseau du *Miracle des trois saints*, qui me donna des formes tout-à-fait analogues à celles que j'avais trouvées dans le navire naufragé de Sainte-Marie des Grâces à Milan. Je trouvai dans la *Vie de sainte Ursule* par Carpaccio

des navires du x^v^e siècle que je copiai; et, dans les tableaux où Gentile Bellini a représenté les anciennes mœurs et fêtes de Venise, des gondoles qui m'ont fixé sur les variations de formes qu'ont subies ces embarcations depuis cinq cents ans environ.

Je regrette de n'avoir plus, dans ce Journal qu'il me faut abréger parce que les pages me sont comptées, la place qui me serait nécessaire pour parler de la collection du Musée de Venise; avec quel plaisir j'aurais détaillé les beautés des Tintoret, des Titien, des Véronèse, des Bonifacio, de Charles et de Benedetto Cagliari, fils et frère de Paul! Mais, heureusement que mon témoignage est parfaitement inutile à la gloire de ces maîtres, et que je n'apprendrais rien à personne en disant que *l'Assomption de la Vierge*, par Titien, le *Miracle de Saint-Marc* par Tintoret, le *Christ et ses disciples* par Bonifacio, le *Martyre de saint Barthélemy* par l'Espagnolet, le *Repas chez Lévi* par Paul Veronèse, sont de grands chefs-d'œuvre. Tout le monde sait cela; mais tout

le monde n'a pas vu ces admirables toiles, tout le monde n'a pas senti par conséquent combien cela est vrai. C'est cette vérité que j'aurais voulu rendre palpable par l'histoire des sensations que j'ai éprouvées devant toute la somptueuse peinture qui décore le Musée ; mais je sens que je dois m'abstenir. La voix de l'éditeur est impérieuse. Elle me crie : « Abrégez ! » Peut-être a-t-elle tout-à-fait raison.

Parmi les galeries particulières que je visitai, quêteur maritime qui allais partout cherchant quelque bribe d'art nautique, les deux plus belles sont la galerie Barberigo et la galerie Manffreni. La galerie Barberigo se dégrade, la peinture s'écaille ou s'efface, et quelle peinture ! peut-être cinquante portraits de Titien ; tous les Barberigo, la femme et la fille de Titien, grasse, fraîche et jolie ragazzà, la *Vénus* du Titien, la *Madeleine* du Titien qui pleure si bien, l'*enfant Jésus* du Titien, que sais-je ? des Titien à remuer à la pelle, mais si gâtés, si mal conservés, que c'est douloureux à voir. Dans dix ans, que restera-t-il de tout cela, si l'on ne tire pas ces

ouvrages de la galerie Barberigo, si on ne les restaure pas avec intelligence? quelques toiles veuves du génie coloriste d'un des plus grands peintres de l'Italie. Dans un *Enlèvement d'Hélène* par Montagna, je trouvai un petit vaisseau du xv^e siècle, que je dessinaï pour donner dans mon *album* un pendant à ceux de Carpaccio. La galerie Manffreni est fort belle et dans un état qui console du chagrin qu'on a pris au palais Barberigo. Là aussi du Titien, là du J. Bellin, du Giorgione, du Jules Romain, du Perrugin, du Rembrandt — un sublime portrait de Rembrandt! — de l'Holbein, du Jean d'Udiné; là un carton de Raphaël, cette *Entrée dans l'arche*, qui est si justement admirée; là une *sainte Cécile* de Carlo Dolci, le peintre adoré des Anglais, et une *Madeleine* du même, une *Madeleine* coquette, gracieuse, élégante, jolie et qui n'a pas encore beaucoup pleuré, de peur de se rougir les yeux, car elle paraît commencer seulement la carrière du repentir; là, enfin, un Annibal Carrache; *Loth et ses filles*, tableau de six pouces, je ne sais pourquoi ca-

ché derrière une porte, mais grande et superbe chose, dans toutes les belles conditions de la peinture historique. Deux marines de Michel Ritter, et un tableau du même genre de Verwer, Hollandais du commencement du xvii^e siècle, je crois, m'arrêtèrent long-temps. J'empruntai à Ritter deux vaisseaux curieux, de cet art intermédiaire entre l'époque de Primanguet et l'époque de Tourville.

Dans les églises, je trouvai peu de choses pour mes études spéciales; mais pour ma passion d'amateur de peinture que de satisfaction! Oh! le beau Salvati, aux *Frari*! Cette présentation de la Vierge est si magnifique, qu'elle le dispute à un des plus beaux Titien qui lui fait face. Une statue de Vittoria, représentant saint Jérôme presque nu, est un morceau frappant, pour le naturel, la vérité de l'expression et la force du modelé dans une figure très-maigre. Je suis fâché de le dire, le tombeau de Titien par Canova ne me plut pas du tout, malgré ses très-beaux détails. Je fus plus touché de la simplicité modeste des deux pavés sous lesquels sont

les cendres de Titiano Vecellio, que de la masse pyramidale toute chargée d'allégories, consacrée à garder son cœur. A Saint-Jean et Paul, encore Titien, Titien fort, puissant, poétique, expressif et dessinateur autant qu'il est coloriste. C'est là qu'est son *Pierre-Hermite assassiné*, qui vint à Paris pour prouver que le grand peintre d'histoire était aussi un grand paysagiste et qu'il n'y a point de divisions réelles dans l'art, comme nous le croyions par préjugé ancien. Le peintre, digne de ce nom, sait tout peindre; la nature entière est de son domaine; aujourd'hui le ciel, demain l'enfer; aujourd'hui un ange ou un homme, demain un arbre, un cheval, un fauteuil de velours. Les grands maîtres l'entendaient ainsi. Saint Marc présidant à la presse maritime de Venise est un tableau de Jean-Baptiste del Moro, qui m'intéressait pour d'autres raisons encore que son mérite effectif; il représente l'escadré des galères embarquant ses équipages et prenant tout de suite la mer: donc des navires à rames de toutes les grandeurs, de toutes les espèces. J'allai m'installer

devant lui pour lui emprunter des galères, des fustes, et pour étudier certains détails que j'avais besoin de connaître. J'y étais, soufflant de temps en temps dans mes doigts que l'atmosphère de la vieille basilique glaçait, quand un homme m'accosta, regarda mon dessin et entra en conversation avec moi, sur les motifs de mon voyage, sur la durée de mon séjour, sur ma profession, sur la raison de mes travaux, etc. Il me dit avoir servi en France, me fit de la sentimentalité bonapartiste, me parla beaucoup de la révolution de Juillet, de Louis-Philippe et de Charles X, enfin de l'empereur d'Autriche dont il ne me dit pas trop de mal, pour que je ne me défiasse pas de lui. Je lui répondis toutes les extravagances qui me passèrent par la tête, et il dut me prendre pour un fou, s'il ne comprit pas tout de suite que je me moquais de lui. Or, cet homme, je le sus, était tout simplement un espion qui jouait le vieux grognard, le révolutionnaire, le Polonais, pour me prendre dans quelque trappe; il dut être bien mécontent de moi!

Le matin je dessinais au crayon , le soir je mettais à l'encre mes croquis que je complétais et que j'annotais. A Venise , je dessinaï une quinzaine de navires ou de fragmens d'après les peintures ; je complétois mes études par des dessins que je fis d'un bâtiment de guerre à trois mâts , modèle très-exact , je crois , de la fin du xvi^e siècle. Ce vaisseau avait été probablement un ex-voto ; son gréement est en fil de fer. Ce que j'étudiai curieusement , c'est le passage des manœuvres , parce que c'était le premier et le seul relief qui fût donné à mon examen. Cette disposition des principales manœuvres courantes me confirma dans l'opinion que j'avais depuis long-temps , d'après l'inspection de la forme générale des bâtimens carrés de cette époque , à savoir , qu'ils n'étaient pas faits pour aller au plus près du vent. Vent arrière et grand largue , c'était leur allure ordinaire ; la bouline n'est donc que du xvii^e siècle. Mais comment Christophe Colomb et les autres navigateurs de son temps faisaient-ils ? Que d'incertitudes dans leurs routes ! Que de hasards

traversant leurs calculs ! Quelle bonne fortune que le succès dans ces circonstances !... Le modèle en relief dont je parle me fut prêté par M. Cazoni, dont j'ai écrit le nom tout à l'heure.

M. Cazoni est l'ingénieur civil de l'arsenal de Venise ; c'est un homme de beaucoup de mérite et de savoir , qui , il n'y a pas bien longtemps , a miraculeusement remplacé sur son axe la tour de droite de l'entrée de l'arsenal , laquelle menaçait de tomber dans le port , parce qu'elle avait écrasé sa base. M. l'amiral Paulucci me procura sa connaissance , pendant la promenade que Son Excellence eut la bonté de nous faire faire elle-même dans le vaste établissement maritime , toujours bien entretenu , toujours magnifique , et qui n'a que le seul défaut , je le disais à l'amiral , d'être comme le coursier de Roland , superbe , mais mort. S'il est mort , ce n'est pas la faute de M. Paulucci , qui travaille de tout son cœur à inspirer le goût de la marine à Vienne ; mais Vienne sent que l'Autriche n'a pas besoin d'une grande marine mi-

litaire ; et l'empereur conserve l'arsenal si renommé de Venise comme un monument. Ce monument ne dépérira point tant que l'amiral Paulucci en sera le gardien , parce qu'il l'aime, parce que c'est sa pensée constante. Aussi, tout y est-il bien. On ne peut pas y faire les immenses travaux que sa capacité permettrait d'entreprendre ; mais on y travaille toujours. L'amiral tient à ce que sa marine ne soit en arrière d'aucune autre pour tout ce qui est de l'armement des bâtimens de guerre ; aussitôt qu'une bonne chose a été trouvée par la France , l'Amérique ou l'Angleterre , il l'adopte. « Je suis un grand voleur ; me dit-il en riant ; tout ce qui me convient je le prends sans remords. » Du reste , on ne vole pas seulement à Venise, on invente aussi ; et j'ai vu faire l'essai d'une nouvelle installation de bragues pour les caronnades , qui me parut irréprochable. Par un procédé fort simple , on peut , dans un combat , changer de brague en trois minutes. Cette idée ingénieuse est due au commandant de l'artillerie de Venise. L'amiral ne m'a montré cet appareil qu'à

la condition de lui en garder le secret jusqu'à ce qu'une corvette soit armée de caronnades avec les nouvelles bragues, c'est-à-dire environ six mois ; mais je ne sais pas si la corvette est armée, si elle est dans le Levant où elle devait aller, et je ne me trouve pas encore dégagé de ma parole.

Parmi les choses intéressantes que dans ma première visite à l'arsenal, faite en compagnie avec M. Paulucci, le neveu de l'amiral, j'avais remarqué dans du vieux bois, dans des escaliers, à l'atelier des boussoles, un peu partout enfin, des plans, des bois en relief, que la Venise d'autrefois, fière de ses conquêtes et de ses possessions, avait fait exécuter d'après les villes, les terres, îles, places-fortes qui lui appartenaient ; je donnai à l'amiral l'idée de rapprocher tous ces restes, de les faire étudier par un homme versé dans la connaissance de l'histoire vénitienne et de la géographie, de les cataloguer en les expliquant, et de les réunir dans une salle à part, comme on réunit les modèles de navires. L'idée de

cette collection plut à M. Paulucci, qui ordonna tout de suite qu'on travaillât à la mettre en ordre, et je pense qu'avant deux ans Venise pourra avoir, par ces plans, une histoire matérielle de ses victoires et conquêtes, déjà commencée par les belles armes rassemblées dans deux salles de l'arsenal. Ces deux salles sont bien curieuses ; on y trouve de tout, depuis l'armure de Henri IV, don de ce roi à la république, jusqu'à un mortier de fer et de cuir, cerclé de cordes, dont se servit, dit-on, Nicolo Pisani, en 1349, contre les Génois, près du cap d'Alger ; depuis l'étendard fourchu, rouge, orné de dessins jaunes, que perdit à la bataille de Lépante l'amiral Ali-Pacha, jusqu'à je ne sais quel barbare instrument, inventé par la jalousie de François de Carrare, seigneur de Padoue, pour couper court à toute tentative d'amant sur la vertu de sa malheureuse femme.

La salle des modèles est bien moins riche que les *sale d'armi* où les belles choses abondent et que je suis fort heureux d'avoir si bien

vues plus d'une fois ; elle n'a qu'un très-petit nombre de morceaux intéressans, encore sont ils d'une date assez récente. J'y cherchai vainement quelque forme un peu ancienne de navire ou d'instrument nautique ; presque rien ; tout au plus des coupes ou des squelettes de vaisseaux et galères des *xvii^e* et *xviii^e* siècles. Cependant aux siècles précédens on avait déjà la coutume de figurer ainsi en petit les navires et les choses de l'armement, témoin le galion de Fausto qu'on voit dans cette petite collection et qui remonte à 1570. La salle des modèles de Venise n'a pas toujours été pauvre comme elle est aujourd'hui ; avant 1797, ses richesses étaient considérables ; la révolution lui fut fatale comme à tant d'autres monumens ; et puis, disons-le quoique cela nous accuse, beaucoup de modèles furent brisés par les soldats français qui ne virent dans ces bois artistement coupés et façonnés que d'inutiles joujoux, de vaines reliques d'un autre âge, bonnes à allumer le feu. Ce qui périt là n'est-il pas bien regrettable ? Je ne sais en vérité ce que

ce peut être, mais je suis désolé de cette perte. Un vieillard qui avait bien présenté à la mémoire la nomenclature des objets que gardait la salle des modèles à l'époque de la ruine de la république, attestait qu'il y avait des choses très anciennes. Cet homme était la tradition vivante du vieil arsenal; il est mort nonagénaire pendant que j'étais à Venise, et je ne pus le voir pour recueillir de lui quelques renseignemens qui m'eussent été peut-être fort utiles. Il était charpentier et un peu artiste; ses derniers travaux, je les ai vus inachevés; c'était un grand modèle de galéasse du milieu du xviii^e siècle, dont il avait vu l'original, et une figure exacte du dernier Bucentaure. Ce Bucentaure, il n'en reste plus à l'arsenal de Venise qu'un morceau, le haut du mât de pavillon. Ce sont les Français qui détruisirent ce grand bâtiment, qui servait à la fête du mariage de la mer; ils lui enlevèrent tous ses ornemens dorés pour en avoir l'or; ils le rasèrent, le sabordèrent, lui mirent sept pièces de canon et le mouillèrent sur la lagune pour défendre une passe...

comme si quelque autre vieux navire n'aurait pas pu faire l'office que l'on donnait là au Bucentaure ! Nous avons le génie de la destruction ! Nation qui a la prétention d'être-sensible aux arts et de se plaire aux souvenirs poétiques de l'histoire, nous sommes semblables aux enfans, nous nous mettons en colère contre nos poupées, nous les cassons, nous les foulons aux pieds, et nous dansons autour de leurs cendres si nous avons eu la joie d'en brûler les débris ! Le dernier capitaine du Bucentaure, le successeur des gouverneurs de l'arsenal capitaines nés du navire symbolique, fut un lieutenant de vaisseau français, M. Prud'homme, aujourd'hui en retraite à Paris.

Grâce à M. l'amiral Paulucci et à l'excellent *guida* de M. Cazoni, livret plein de choses instructives, je connus fort bien l'arsenal de Venise où l'on trouve tous les objets nécessaires à la navigation, une seule exceptée ; et devinez laquelle ? un baromètre. Pas un baromètre à Venise, ni à l'arsenal, ni chez l'amiral, ni ailleurs ; il y en a un peut-être à Saint-Daniel ,

maison d'éducation maritime, mais c'est tout. N'est-il pas singulier qu'on n'ait pas de baromètre à Venise ? Ennuyé du temps de brumés et de pluie qui nous poursuivait tous les matins, je voulais interroger un baromètre, pour savoir si nous serions bientôt plus heureux ; j'en cherchai un partout, et je n'en trouvai point. Les Vénitiens s'en passent à merveille ; ils sentent le sirocco, ils voient le soleil ou la pluie ; et cela leur suffit. Ils ont des tireuses de cartes, et point de faiseurs de baromètres.

VIII

Léopold Robert. — Palais Pisani. — Première visite à Léopold. — La portière. — Seconde visite. — *Les Pêcheurs de Chioggia*. — Lettre à Henri Monnier. — Analyse du tableau. — M. Aurèle Robert. — Premières compositions du tableau. — Un carnaval. — *Un repos de la Vierge*. — Pensée d'un voyage à Paris. — Lettre de Robert à M. Jesi, artiste florentin. — Mort de Léopold. — Commentaires. — Habitudes de Robert à Venise. — Sa société. — Son caractère. — Sa manière de procéder pour l'exécution de ses ouvrages. — Figures rapportées pour essais. — Le pêcheur-Corinne. — Robert graveur, peintre d'intérieur et de brigands. — Oeuvres capitales de Robert. — Une gaieté factice. — Sentimens religieux de Léopold. — Un autre suicide.

Je ne connaissais point Léopold Robert, et c'était un des grands artistes modernes que je désirais le plus de connaître. Un de nos amis communs, un amateur qui possède, dans son cabinet si heureusement composé, plusieurs des belles choses de l'auteur des *Moissonneurs*,

M. Casimir Lecomte, m'avait donné une lettre d'introduction auprès de Léopold, et je me hâtai de la lui porter, au palais Pisani où il avait son atelier. — L'atelier d'un peintre dans le palais des Pisani de Venise ! Mais la république vénitienne n'est plus ; le souvenir du grand Pisani, du rival de d'Oria et de Grimaldi, est mort ! Le palais tombe en ruines, et c'est un grand honneur pour lui d'avoir donné une de ses chambres à loyer à un artiste illustre ! — Je savais qu'on n'abordait pas aisément l'atelier de Robert ; je savais que personne encore n'avait été admis à voir le tableau qu'il venait de finir, et dont on parlait déjà beaucoup à Venise ; c'était donc à peu près sans espoir que je faisais une tentative à la porte du palais Pisani. Je sonnai long-temps ; une vieille femme, gardienne du logis et Cerbère de l'atelier, me laissa tout le temps de regarder les bustes et les statues qui décorent la cour — une vestale voilée surtout, singulière imagination du sculpteur, qui s'est amusé à cacher une figure sous la transparence d'une mousseline, pour en lais-

ser deviner l'expression et la délicatesse. — La bonne portière arriva enfin, mit la tête à une fenêtre du *terzo piano* et me fit la grâce de me demander à qui j'en voulais. — « A M. Léopold Robert, madame; au peintre français. — *Il pittore francese, non c'è a la casa.* — Il n'est pas à la maison? On m'a assuré cependant.... — *Non c'è.* — Il n'y est pas; allons, soit. Voici donc une lettre et une carte de visite; ayez la bonté de les venir prendre et de les remettre à M. Robert. » La porte s'ouvrit, je montai l'escalier dur et étroit, dont ma gracieuse interlocutrice avait descendu quelques marches, et je déposai les deux témoignages de mon empressement à venir voir Léopold.

Robert était chez lui, comme je l'avais supposé, et la portière avait rigoureusement suivi la consigne qui éloignait tout le monde du sanctuaire. J'en fus affligé, mais je ne me décourageai pas encore. Le lendemain, en effet, M. Delacour vint me dire que Robert était tout disposé à me recevoir, et qu'il n'avait rien à refuser à l'amitié de M. Lecomte. J'étais aux

anges. Je connaîtrai donc Léopold et je verrai cette œuvre qu'aucun œil profane n'a encore contemplée ! Je connus en effet l'artiste, je vis le tableau et je fus bien heureux !

Le lendemain, je retournai au palais Pisani. Robert, timide et embarrassé, m'y reçut cependant avec l'assabilité d'un esprit tout de bienveillance et d'affection. Il me traita comme une ancienne connaissance, et me montra à l'instant son tableau, imbu et encore inachevé, qui n'attendait plus que des glacis sur les terrains. Sa modestie à recevoir mes éloges fut sincère ; il était aisé de voir qu'il n'y avait rien dans ses paroles de cette humilité fastueuse, qui se fait toute petite afin de donner le change. Certainement il était content de son ouvrage, il l'estimait, il l'aimait peut-être même à proportion de la peine qu'il avait eue à le produire ; mais il sentait que, sur certains points, il ne s'était pas complètement satisfait. Qu'il voyait un chef-d'œuvre, il désirait encore un degré de perfection, auquel il pensait qu'il aurait pu atteindre avec plus de temps et des pré-

dispositions du moment plus heureuses. Pour moi, malgré quelques lourdeurs et des tons gris aux derniers plans, qui n'étaient pas ordinairement dans la gamme forte et harmonieuse de sa palette, je ne pus trouver un mot de critique. L'action trop héroïque du petit pêcheur qui love son filet raccommodé ne me fit même pas une impression fâcheuse, tant j'étais sous l'empire de ce style élevé, de ce bon dessin, de cette pensée mélancolique, de cet ensemble plein de poésie et de réalité, nobles caractères de la production devant laquelle mon admiration épuisait les formules de l'éloge. Il me manquait, pour bien voir les *Pêcheurs de Chioggia*, un peu de soleil ou seulement un jour moins brumeux. Je demandai à Robert la permission de revenir, lui annonçant que j'allais écrire à l'instant à Paris pour parler de son tableau, dont je raffolais. Aussitôt que je fus rentré, je me mis à la besogne et j'adressai, en effet, à mon ami Henry Monnier une lettre dont voici quelques passages :

« ... Il y a près de quatre ans que Léopold

Robert s'occupe de ce tableau. Ce n'est point, comme vous voyez, un ouvrage d'un seul jet, mais une œuvre réfléchie et laborieuse qui a subi de nombreux changemens. Quelques parties en ont été repeintes plus d'une fois; je vais vous en dire la raison.

» Quand Robert vint s'établir à Venise, il était pressé par un impatient désir que ses précédens succès font très-bien comprendre : il voulait faire tout de suite un grand tableau. L'artiste connaissait encore peu Venise et la classe du peuple qu'il avait à peindre; et comme il veut savoir à fond les hommes dont il doit reproduire la physionomie, il se sentit arrêté à son début même. Alors, l'étude est devenue pénible et lente. Le peintre n'a été maître de son sujet que tard, et, quand il l'a intimement possédé, toute son application s'est portée sur un point bien nécessaire après les phases par lesquelles avait passé son travail : donner l'allure facile à une peinture difficilement faite, et faire disparaître les traces de la peine sous la-

quelle s'était long-temps débattue l'œuvre , à la fin comprise et en progrès.

» Je puis vous dire cela maintenant que le tableau est fini , et qu'à le voir on jurerait qu'il a coulé sans efforts du pinceau de Robert. Ce n'est pas que ce morceau soit traité autrement que les *Moissonneurs* , et qu'il affecte un air d'esquisse , un de ces airs aisés que se donne certaine peinture qui fait l'évaporée et la coquette , ne pouvant être sensée et sérieusement belle ; Robert n'a point été infidèle à sa manière ; loin de là , il est peut-être plus serré de dessin que dans tout ce qu'il a produit jusqu'ici. Voici quel est le sujet des *Pêcheurs* :

» A Chioggia ; on fait tous les apprêts pour le départ d'un de ces voyages de pêche , dans le golfe de Venise , qui éloigne quelquefois les pêcheurs de leur village pour quatre ou cinq mois. Cet instant a toujours quelque chose de solennel , de triste même , et c'est ce que Robert s'est appliqué à montrer dans sa composition , par l'expression grave des figures qu'il a mises en action. A gauche , sur un banc , est une vieille

femme qui regarde partir ses fils qu'elle ne doit plus revoir peut-être, parce que six mois sont bien longs à son âge ! D'ailleurs, elle est malade. De bout, à côté d'elle, est une jeune femme, une de ces jolies et belles créatures que l'auteur sait découvrir partout en Italie, à Venise comme à Naples et à Rome. Elle a la tête inclinée et regarde d'un œil, qui n'est pas encore humide, son mari que la barque emportera bientôt. Un enfant au maillot dort sur son épaule. A sa gauche est une petite fille de treize à quatorze ans moins préoccupée, moins affligée, mais non pas insouciant ; quelque'un qu'elle aime aussi va la quitter ; son frère fait partie de l'équipage, et le voilà au milieu du tableau, qui place sur une civière le filet qu'un pêcheur, assis à droite, cesse de raccommoder. Celui-ci a encore à la main la navette qui vient d'achever l'opération. Près de lui, dans un panier, sont les pelotes de ficelle neuve dont il a usé ; derrière lui, se reposant un moment, mais debout, est celui qui me paraît devoir être le mari de la délicieuse femme du coin à gauche. Il regarde

le spectateur. Un vieillard, sur un plan plus éloigné, à droite, porte un sac de biscuit dans le bateau, dont deux hommes hissent la grande et lourde voile. L'un des deux, le plus jeune, s'aide à la manière des matelots, quand ils font une manœuvre de force : il chante ou plutôt il profère une de ces suites de cris mesurés, cadencés, dont le rythme marque le moment où il faut faire effort pour tirer, pousser ou peser sur une corde. Presque au centre et sur le troisième plan qui est celui de la barque abordée au quai, plusieurs pêcheurs couverts et coiffés de cabans embarquent des effets pour l'armement et l'équipement du navire. Un homme apporte de ces longues courges grises, qui sont très-communes dans la Lombardie et le pays vénitien. Enfin, au centre, le chef de l'expédition, le patron de la barque, un homme de quarante-cinq ans environ, appuyé de la main droite sur deux foënes, est dans l'attitude du commandement. A ses pieds sont deux enfans faisant leur part du travail commun, mais s'arrêtant pour écouter la parole du maître, inté-

ressantes petites figures d'une naïveté parfaite et qui font ressortir le plus naturellement du monde la noblesse du geste et la puissance du regard du capitaine.

» Pour que toute sa pensée fût rendue, l'artiste a placé dans une petite anse, sur le dernier plan à gauche, une barque qui s'éloigne du rivage. Des femmes courent sur le sable en disant adieu aux navigateurs que le vent commence d'entraîner, et l'une d'elles lève en l'air son enfant dont le père est sur le léger navire.

» Telle est la marche du tableau, simple et plein d'intérêt, où de pauvres gens jouent un drame calme, et attachant autant que s'ils étaient Hector, Andromaque et Astianax. C'est le matin de bonne heure que les pêcheurs vont mettre à la voile ; la mer est sans agitation ; le vent souffle à peine ; le ciel faiblement azuré est chargé de petits nuages rougeâtres. Robert a choisi l'automne pour faire autre chose que ces ciels d'un outre-mer foncé qu'on nous prodigue à chaque salon. Et puis, en été, les pê-

chœurs de ces côtes ne sont point pittoresques par leurs costumes ; à l'approche du froid au contraire leurs vêtemens ont une certaine beauté. Leurs bonnets de couleur, leurs épais bas de laine, leurs grosses galoches, leurs cabans bruns à doublures et à ornemens rouges, font à merveille.

» J'ai pu vous dire la composition de cette scène pleine de mélancolie ; mais comment vous dire, mon cher Monnier, toutes ces belles figures d'un si haut caractère ? Comment vous faire pressentir l'originalité si profonde et si vraie de ce tableau ? Comment vous dire la puissante harmonie des lignes et des tons ; la beauté, l'élégance, la force et le naturel des poses ; la variété des natures dans une nature unique ? Comment vous faire deviner cette jeune femme, qui seule peut-être n'a coûté aucun effort à Robert ! Et la vieille qui pleure si bien ? Et le capitaine si grand, et qu'à sa noblesse sans recherche on prendrait pour un héros d'Homère ? Et ce pêcheur assis, de la plus belle expression ? Et ces enfans si gentils, si

gracieux, qui font une si bonne opposition à tout ce qui les entoure? Quand vous verrez cela, vous comprendrez que je ne devais pas essayer d'analyser ce qui ne s'analyse pas : le sentiment, le goût, la force ; car ceci est œuvre de force, de goût et de sentiment. Je ne crois pas que, sous le rapport des convenances du sujet, on puisse rien reprocher à cette production dont la conception est digne de Lamartine. Quant à l'exécution, je n'ai qu'un éloge à en faire : le tableau de Robert est une admirable chose à Venise, au milieu des trésors de la grande peinture du xvi^e siècle. Soyez convaincu que je n'exagère point.

» Je ne sais si les *Pêcheurs de Chioggia* plairont autant aux femmes de Paris que les *Moissonneurs* et le *Retour des vendanges* ; à vous, ils vous plairont davantage ; j'en suis sûr. C'est plus accentué, plus ferme, plus maître....

» Dans quinze jours les *Pêcheurs* partiront pour Paris, avec un petit tableau de Léopold, la *Mère heureuse**, que vous admirerez cer-

* Appartient à M. Marcotte.

tainement, et deux fort bonnes peintures d'intérieur d'Aurèle Robert, qui méritent de fixer l'attention des amateurs.

» J'ai vu, dans l'atelier des frères Robert, un grand dessin à la sépia par Aurèle, d'après les *Pêcheurs*; c'est une chose très-remarquable. Il doit servir à la gravure du tableau si on le fait graver, ce qui est presque certain.

» ... Ce sont de bien aimables hommes que les deux frères Robert; que je suis obligé à notre ami C. L. de m'avoir ouvert la porte de ces artistes si distingués et si modestes! Léopold est d'une santé qui paraît délicate; il est obligé de vivre de régime; cependant n'ayez pas d'inquiétude; sa toux, incessante pendant l'hiver, n'a rien d'alarmant. Nous avons plus d'un bel ouvrage à attendre encore de lui. Il a commencé un *Repos de la Vierge* pour la paroisse de son village, et il m'a dit qu'il se mettrait bientôt à un *pendant de ses Pêcheurs*. »

J'avais causé assez longuement avec Léopold et son frère Aurèle; et j'aurais voulu que cette

visite pût ne pas finir si tôt. J'y avais appris des choses curieuses sur le tableau que je venais de voir. Robert m'avait dit, par exemple, que cette toile, couverte aujourd'hui de la représentation grave d'une scène dramatique, avait eu d'abord l'esquisse d'un carnaval vénitien. Deux figures avaient été complètement faites sur le premier plan, mais Robert s'était arrêté quand il avait fallu masquer les autres. La folle gaieté d'Arlequin et de Pantalon, et surtout l'impassibilité des visages de carton, l'avaient découragé. L'idée qui l'avait séduit d'abord de représenter Venise sortant un jour de son calme habituel pour se livrer à la frénésie de ses plaisirs traditionnels, le trouva bientôt froid et dégoûté. Le carnaval ne lui allait pas ; il avait au cœur trop de poésie sérieuse pour que les extravagances sans moralités des saturnales de la place Saint-Marc pussent l'occuper beaucoup ; ce n'était pas une nature ivre et insensée qui pouvait l'attacher tout le temps que demandait l'exécution, si lente chez lui, d'un grand ouvrage. Il renonça donc au carnaval, et au lieu

de retourner sa toile, de l'oublier en la conservant dans un coin de l'atelier, pour que deux figures achevées ne fussent pas perdues, il la gratta, et commença les *Pêcheurs*. La disette de toiles à Venise où il y a tant de peintres cependant, un mois qu'il aurait fallu perdre en attendant que Milan en expédiât une blanche, décidèrent Léopold à ce sacrifice qu'il ne fit pas sans quelque regret; me dit-il. La composition des *Pêcheurs* fut difficile à fixer; Robert ne parvenait pas à se contenter; il la retourna tant et si bien que, d'assez vulgaire qu'elle était d'abord, elle s'éleva jusqu'à devenir le grand poème pittoresque que nous connaissons. Plus d'une figure changea de place, de caractère, de costume et de sexe, plus d'une tête fut refaite deux ou trois fois; tout ce que le crayon avait donné dans un premier moment de verve fut révisé avec réflexion, épuré, anobli; l'exécution marcha doucement, incertaine aux premiers pas, plus sûre ensuite après des tâtonnemens ordinaires à l'auteur; enfin brillante,

précise, énergique et élégante¹. Une des difficultés contre lesquelles Robert lutta avec constance pendant tout son travail, une des difficultés qui l'arrêtèrent le plus, on ne le croira pas, ce fut le type vénitien qui ne lui convenait que médiocrement. Le type qu'il aimait, celui sous l'inspiration duquel il a produit ses ouvrages les plus spontanés — si jamais il y eût spontanéité véritable dans le talent de Robert — c'est le type romain.

Quant au *Repos de la Vierge* dont il est question à la fin de la lettre qu'on vient de lire, Léopold me dit que c'était un tableau destiné par lui, protestant, à la chapelle catholique du village suisse où il était né, où ses sœurs habitent encore. Cet ouvrage dont les figures ne sont pas plus grandes que celles du tableau des *Pêcheurs*, promettait de devenir beau. C'est une ébauche précieuse qui aurait subi bien des modifications sans doute, mais qui montre combien la première pensée était toujours éle-

¹ M. Marcotte possède tous les dessins des diverses compositions des *Pêcheurs*, et ce n'est pas une chose médiocrement curieuse.

vée chez Robert. La disposition des figures est simple, calme, seulement un peu trop apprêtée ; c'est ce que je dis à l'artiste quand il me demanda mon opinion. Il a assis la Vierge — dont l'enfant est couché sur ses genoux bien naturellement — dans la campagne sur une pierre, débris d'une citerne. « Je voudrais la voir assise, dis-je à Robert, dans un paysage large et riche, à l'heure du soleil levant, au milieu des ruines d'un temple antique, afin de rendre sensible la naissance du nouveau culte et de la civilisation nouvelle sur les ruines de la civilisation et des cultes anciens. » Il eut la politesse de me répondre que cette idée lui plaisait beaucoup et qu'il la mettrait à profit, en achevant cet ouvrage qu'il se promettait beaucoup de plaisir à finir.

Il me parla alors d'un futur voyage à Paris où il voulait aller voir quelques amis intimes, parmi lesquels il me nomma M. Marcotte, et M. Schnetz qu'il n'avait plus guère l'espérance de revoir à Rome, parce que ses travaux le fixent en France. Il me promit de continuer

notre connaissance commencée au palais Pisani, et que je cultivai tant que je pus pendant mon séjour à Venise. Robert et son frère vinrent nous voir plusieurs fois, et nous usâmes ensemble auprès de notre feu quelques momens bien agréables dans des conversations sur la France, l'Italie, les arts, l'école vénitienne, les théâtres. Pendant les causeries, Robert montra toujours l'excellent goût, la justesse de critique, la bienveillance, la gaieté sans éclats, l'esprit délicat, et la simplicité modeste qu'à ma première visite j'avais remarqués en lui et qui me charmèrent encore le dernier jour que je passai à Venise; car je ne voulus pas quitter cette ville sans avoir vu encore une fois Robert et les *Pêcheurs*. J'allai passer une heure avec eux. Alors je connaissais tout ce que Venise a de chefs-d'œuvre dans ses palais, dans ses riches églises, dans son musée; j'étais émerveillé, enthousiasmé des splendides peintures de cette grande école qui a trouvé de si froids parodistes en France depuis dix ans; je rêvais de Titien, de Tintoret, de Paul Véronèse, de

Bonifacio, des Palma et d'autres encore qui, pour avoir des noms moins illustres, ne méritent ni le dédain ni l'oubli. Je croyais que les magnificences de ces coloristes, souvent si expressifs, m'avaient rendu impossible la vue de toute peinture moderne; j'avais peur d'être moins content des *Pêcheurs* que je ne l'avais été d'abord; mais je les trouvai peut-être plus beaux, parce que je reconnus que leur beauté leur est propre, qu'elle ne cherche point à nous surprendre par des traits de ressemblance avec les beautés vénitiennes de l'école du xvi^e siècle. Le peintre me parut plus grand après cette comparaison, plus réellement original, comme l'homme me sembla plus charmant, meilleur, après cette dernière conférence. En le quittant, je remerciai Robert d'une lettre qu'il m'avait envoyée le matin même à l'adresse de M. Jesi, artiste de Florence, à qui il me recommandait¹. Nous nous dîmes adieu en nous donnant

¹ Quand je passai plus tard à Florence, je ne rencontrai point M. Jesi, et ne pus lui remettre cette lettre. Je l'ai gardée et c'est une des pièces importantes de ma petite collection d'autographes :

un rendez-vous prochain à Paris, avec promesse de ma part d'écrire en attendant à Léopold ce qu'on aurait pensé, au Salon, de son ouvrage, et l'accueil qu'il y aurait reçu des amateurs.

Je n'ai pas eu le temps d'écrire à Robert !... Cette correspondance qui allait s'ouvrir entre nous, et qu'il m'avait proposée, il l'a arrêtée avant même qu'elle fût commencée. Oh ! quand il me parlait avec joie, avec toute l'expansion dont il était capable, de finir son *Repos de la*

voici le passage où Robert parlait à son ami des *Pêcheurs de Chioggia* : « J'aurais eu bien de la satisfaction s'il m'eût été possible de faire passer mon tableau à Florence ; mais l'approche trop rapprochée de l'exposition à Paris m'en empêche. Mon frère est occupé à en faire un dessin qui est presque terminé. Je ne peux me dispenser de l'exposer ensuite une huitaine de jours : mes bons Vénitienos que j'aime sans les connaître ni les voir, seraient blessés si j'agissais autrement. Le professeur Lisparini qui sort d'ici et qui est venu dans mon atelier, a augmenté leur curiosité en parlant sans doute avec trop d'éloges d'une œuvre faite bien plus avec la volonté qu'avec bonheur et plaisir. Quoi qu'il en soit et en advenne, je dois m'envisager heureux de l'avoir terminé.

• 5 décembre 1834. •

Vierge, de donner un pendant aux *Pêcheurs de Chioggia*, d'aller bientôt à Florence, de venir me voir à Paris ; quand il me disait que son tableau , bien qu'il l'aimât assez , n'était pas son *dernier mot* , aurais-je jamais pu croire qu'il mourrait si tôt , qu'il mourrait d'une mort volontaire , qu'il fuirait en désespéré l'accomplissement des douces promesses qu'il s'était faites à lui-même pour son avenir d'artiste , déjà si heureux par le succès !

Et pourquoi s'est-il donc tué, Robert ? Pourquoi a-t-il abandonné une vie où tout ce qui attache ordinairement l'homme , lui était départi gracieusement par le ciel ? Bon fils , il avait une mère qui l'adorait ; frère affectueux , il avait deux sœurs aimées , il vivait dans la compagnie d'un frère qui ne le quittait jamais ; ami tendre et sincère , il avait inspiré des amitiés telles , que sa mort a été pour quelques personnes le malheur le plus grand qui les pût frapper. Était-ce la gloire ou la fortune qui lui manquait ? La gloire ! mais aucun succès plus général , plus incontesté , n'avait accueilli une

œuvre d'art, quand il donna la *Madone de l'Arc* et les *Moissonneurs*; l'Italie et la France furent unanimes sur le mérite du peintre. La fortune ! mais il n'était pas plus ambitieux que vaniteux ; il lui fallait peu de choses pour contenter des désirs modestes, pour vivre à Rome ou à Venise, et il gagnait plus d'argent qu'il n'en aurait fallu à un homme bien moins raisonnable. Est-il vrai, comme on l'a dit, que l'amour ?... Ceux qui ont passé avec lui les derniers instans de sa vie disent que non. Il n'avait plus les passions ardentes d'un jeune homme ; il avait aimé ; mais s'il souhaitait une union, ce n'était pas en insensé qui désire une jeune fille parce qu'elle est belle, parce que, dans le bonheur de sa passion, il y a tout un roman ; c'était avec la pensée qu'une compagne vivrait avec lui la fin d'une vie peut-être souffrante, lui serait dévouée, le prendrait ; déjà faible et maladif, pour ne plus l'abandonner qu'au tombeau. Il s'était fait une peinture radieuse du mariage entre deux cœurs qui se comprennent ; il croyait à la complète et mu-

tuelle abnégation de deux êtres vivant l'un pour l'autre, et ne faisant qu'une seule ame en deux corps; il avait horreur de l'idée qu'il pourrait vieillir, célibataire abandonné, le jour où son frère se marierait, aux soins d'un domestique sans sympathie et qu'il ne pourrait avoir pour confident. Il pensait donc à faire cet établissement qui devait assurer le repos de sa vie; timide, il attendait plus qu'il ne cherchait; il se défiait trop de lui pour croire qu'on le pût aimer comme il voulait qu'une femme l'aimât. Mais est-ce cette défiance qui l'a pu mener au désespoir? S'était-il offert? L'avait-on refusé? Avait-il eu sur cette affaire quelque horrible désenchantement? Je l'ignore.

Il y a là un mystère qui reste incompréhensible pour tout le monde, une énigme terrible dont on ne saura peut-être jamais le mot. Aussi que de suppositions on a faites, que de pages déclamatoires on a écrites sur ce triste suicide! Chacun s'est donné carrière dans le vaste champ des suppositions. On a dit que le spectacle du monde comme il est l'avait révolté; on a dit

que l'ascétisme l'avait égaré ; on l'a fait préoccupé d'idées politiques, qui l'auraient exalté ; sa mort a été un thème sur lequel les partis et la philosophie du feuilleton ont brodé à leur aise. Je ne sais qui a deviné juste ; mais ce que je sais, c'est qu'un homme religieux s'est tué ; c'est que Robert, qui plusieurs fois dans les soirées passées à Venise avec son frère, M. Delacour et M. Odier, s'éleva contre le suicide, a fini par se tuer ; c'est que rien ne manquait à l'artiste de ce qui semblait le rendre heureux, et qu'il s'est tué cependant ! Personne n'avait soupçonné sa résolution ; sa tristesse, habituellement douce, n'avait pas pris un autre caractère ; il avait toujours l'humeur égale, facile ; cependant il méditait sa fin ; et un matin, dans son atelier, dont il venait d'éloigner promptement la vieille gardienne, il se coupa la gorge avec un rasoir. Aurèle, qui arriva quelques minutes après lui, le trouva étendu sur le carreau, noyé dans son sang, mort. Une lettre adressée à ce pauvre frère — le dernier survivant, qui voyait un suicide lui enlever Léopold, quand

déjà, il y a huit ans, il avait perdu d'un suicide son frère aîné — une lettre était dans la poche de Robert, dernier adieu d'un mourant qui s'était survécu huit jours. Oui, pendant huit jours Robert avait lutté contre sa résolution; il l'avait examinée, combattue, et enfin il y avait succombé. Quel aveu faisait cette lettre? Je ne l'ai pas appris. Annonçait-elle la démence qu'il faut absolument supposer pour expliquer cette cruelle catastrophe? Qui sait! La démence simule quelquefois si horriblement la raison, qu'on ne peut la reconnaître quand d'abord on n'a pas été en défiance contre elle.

La mort de Robert surprit et affligea Venise. Venise ne le connaissait guère que depuis quelques mois; elle savait sa renommée en France, mais jusqu'au jour où, pour payer l'hospitalité reçue, il avait ouvert son atelier aux amateurs vénitiens, personne n'avait connu ce talent tout d'un coup révélé avec tant d'éclat. Robert ne voyait point la société de Venise; il n'allait point aux conversations nocturnes; quelquefois seulement il visitait madame la comtesse Albrizzi,

dont le salon est recherché de tous les étrangers; aussi n'avait-il formé aucune liaison solide en dehors du petit cercle où il vivait, chez une bonne dame qui logeait son frère et lui, M. Odier et l'autre artiste que j'ai déjà nommé. Chaque soir, autour de la lampe, la petite colonie française admettant l'hôtesse et ses deux filles, dessinait, lisait, discutait; et c'était dans ce cercle intime que l'âme élevée de Léopold se révélait tout entière; c'était là que ses opinions sur les arts, sur les œuvres littéraires, sur les systèmes philosophiques, sur les questions sociales, se produisaient simples, claires, mais toujours en peu de mots, et du ton de la timidité. Ses aperçus étaient frappants, et souvent ses auditeurs recueillirent par écrit, à la fin de la veillée, d'ingénieuses pensées, de sages réflexions, des sentences originales et justes, qui avaient éclairé la discussion. Robert, avec un cœur droit, facile à toutes les impressions nobles, croyait au bien, se faisait un monde à lui, et quand le désenchantement lui arrivait, cela jetait dans son âme une douleur, une amer-

tume qui nourrissaient la disposition mélancolique à laquelle il n'était que trop porté par tempérament. Arrivé à l'âge de trente-neuf ans, il avait vu bien des illusions de sa jeunesse s'envoler, et des réalités tristes prendre la place de ces rêves d'or et d'azur qui lui avaient souri; il n'avait pas été assez fort pour prendre son parti du mal qu'il rencontrait où il n'aurait voulu trouver que le bien. Il lui eût été impossible d'être philosophe comme Philinte, mais il n'était pas grondeur comme Alceste; il souffrait et ne déclamaient point.

Robert n'avait jamais été gai; il vivait retiré et ne se livrait que le moins qu'il pouvait aux plaisirs qui trouvent la jeunesse si facile. Il était tranquille, posé, réservé; il était bon camarade, ami sûr et obligeant; un peu de défiance restait cependant toujours au fond de son caractère. Il n'admettait point aux secrets de son atelier, à côté duquel était une chambre — à Rome du moins — où il exposait ses tableaux achevés pour qu'on les pût voir. Quelques artistes eurent pourtant l'entrée de ce

sanctuaire, et c'est par eux que j'ai su comment procédait Léopold pour l'exécution de ses ouvrages, où j'ai toujours reconnu beaucoup d'habileté à cacher la peine qu'ils coûtaient à l'artiste. L'un d'eux, M. Brascassat, admis à le voir travailler pendant son séjour à Rome, m'a dit à peu près ceci : « Robert était, je crois, en peinture ce qu'il était dans le monde : l'expression de sa pensée commençait toujours par l'embarrasser. Il manquait de brillant, et rien n'était plus lourd que les premiers linéamens de la physionomie qu'il voulait donner à une idée. Aussi, lui fut-il toujours impossible de faire un croquis d'*Album* qui exige plus d'esprit que de savoir. Son talent, à l'opposé des talens vulgaires, ne s'élevait que par la patience d'un travail infatigable ; ce qui prouvait en lui une grande puissance d'organisation. Au lieu de s'alourdir en s'appesantissant sur un ouvrage comme il le faisait, il s'épurait ; il dégageait sa pensée du chaos où elle nageait d'abord, il la développait, et son goût était si sûr qu'il finissait par ajouter ou retrancher juste

ce qu'il fallait pour tirer du modèle, placé sous ses yeux, le trait le plus beau, l'expression la plus noble ¹. Quelquefois il réussissait assez vite dans les petits tableaux; presque jamais dans les choses plus importantes qui semblaient lui imposer. Je l'ai vu retrancher ou ajouter de la toile à ses tableaux, quand il pensait qu'ils y pouvaient gagner. Il voulait arriver à la perfection, et, pour cela, rien ne le rebutait, ni ennui ni travail. Il avait une patience d'ange, ou plutôt une ténacité de démon. Pour ses *Moissonneurs*, je lui ai vu peindre des figures sur du papier transparent, les coller sur la toile et essayer, avant de les y peindre, la place qui leur conviendrait le mieux. Ce qu'il faisait pour la place, il le faisait pour le mouvement et l'harmonie des couleurs. »

¹ Robert ne prenait pas un modèle pour quatre ou cinq séances, comme font ordinairement les peintres; il le retenait pour un mois entier. Il ne faisait rien sans la nature, depuis les figures jusqu'aux plus petits accessoires; il ne faisait rien avec facilité; il n'avait pas au bout du pinceau cette habitude, cette dextérité qu'on appelle le *chic*; on pourrait même dire qu'il était presque maladroit.

N'est-ce pas une chose curieuse que cette révélation? En voici une autre qui n'est pas moins singulière. On se rappelle ce bel *Improvisateur napolitain* qui révéla, en 1824, un des talens les plus solides et les plus vrais de l'Ecole française; eh bien! ce vieillard, ce pêcheur, cet homme à barbe grise, avait d'abord la tête de Corinne. Cette Corinne fut refaite dix fois, enfin abandonnée par le conseil de M. Schnetz, que Robert consultait parce qu'il avait toujours éprouvé la sûreté de ses avis. Corinne ne lui allait pas; on peut dire qu'elle n'entraît point dans sa spécialité. Le vieux pêcheur était au contraire tout son lot; aussi est-il admirable. Ce fut peut-être la seule fois que Léopold tenta de faire violence à sa vocation; mais ici, il faut admirer son goût et sa raison: nu autre aurait laissé la Corinne médiocre, parce qu'à côté il y avait de belles figures; lui la sacrifia sans hésiter, quand, après l'avoir peinte et repeinte, il se fut bien assuré qu'il ne réussirait pas à la faire d'une nature élégante et poétique comme il la fallait pour qu'elle fût

la Corinne du cap Misène, et autre chose qu'une vulgaire improvisatrice de la famille de ses auditeurs. L'avis de M. Schnetz était bon ; cet artiste en avait donné déjà quelques-uns à Robert qui n'avaient pas eu moins d'importance. Ainsi, c'est M. Schnetz qui, ayant deviné le talent futur de Robert, l'avait dirigé dans la voie qu'il devait suivre et qu'il a si glorieusement parcourue.

Robert avait étudié chez David ; il se destinait à la gravure, et l'on a cru remarquer qu'il y a toujours eu en lui un peu du graveur. Quand l'école de David se sépara par suite de la réaction politique qui bannit le peintre de *Marat* et de *Léonidas*, Robert alla d'abord en Suisse, où il commença la peinture par un portrait de sa mère ; essai qui doit être bien précieux aujourd'hui, et qui mérite qu'on le conserve comme point de départ d'un talent qui s'ignorait encore et cherchait à sortir des langages. M. Schnetz était établi déjà à Rome ; il y reçut bientôt son camarade d'atelier, et lui mit le pinceau à la main. Le genre de *l'intérieur*

était à la mode , Léopold essaya de l'intérieur. Mais c'était quelque chose de trop étroit que ce genre , il l'abandonna ; il n'y avait pas là satisfaction pour son cœur. M. Schnetz avait déjà produit de ces belles études de paysans romains, qui lui ont assuré une réputation bien méritée et bien spéciale dans la peinture française ; il engagea Robert à se livrer à l'étude du peuple italien , qui devait convenir à son talent. Les *brigands* avaient la vogue en France, Robert fit des brigands, et nous eûmes un bon peintre de plus. A Rome , il eut des encouragemens ; M. Bartoldi , Prussien plein de goût et ami très-éclairé des arts, M. Achille de La Marre et un lord dont je ne sais pas le nom , demandèrent à Léopold de ces sujets qu'il savait rendre avec tant de vérité et d'un pinceau si ferme. Sa renommée et sa petite fortune commencèrent à cette époque ; elles grandirent avec la *Marche de Pèlerins*, l'*Improvisateur*, l'*Abbesse de...* recevant dans son couvent des pèlerines, la *Mort d'une religieuse*, la *Jeune Femme au bord de la mer*

avec son enfant endormi, puis la Madona del Arco, puis enfin les Moissonneurs et la Paysanne pleurant sur les ruines de sa chaumière. Pendant qu'il faisait ces grands ouvrages, il exécutait aussi de petits tableaux; il faisait des répétitions de ses morceaux les plus aimés, et c'est ainsi qu'il répéta quatre ou cinq fois son *Brigand mort*, dont le succès avait été général.

L'œuvre de Léopold Robert est considérable. Comment, avec ce que l'on sait de sa difficulté à produire, à se contenter, arriva-t-il donc à tant de fécondité? C'est qu'il avait une volonté forte, obstinée même, et qu'il était prodigieusement laborieux : il travaillait souvent de douze heures à quatorze heures par jour. Avec une apparence très-chétive, il était robuste, et tout le temps qu'il demeura à Rome sa santé fut excellente; il fut un des plus vigoureux de la colonie française à l'atelier, dans la campagne, et à table. Quand je dis à table, je ne prétends pas qu'il fût intempérant; il était au contraire sobre, mais d'assez grand appétit. Autrefois — il l'a avoué — il aimait à

chercher, dans l'excitation factice du cerveau, provoquée par un vin vif et irritant, une certaine extase qui lui plaisait; dans cette espèce d'ébriété, le mélancolique devenait d'une gaieté folle et tendre, il voyait le monde à travers un prisme dont les couleurs fascinatrices charmaient son imagination. Mais il avait fini par renoncer aux joies tout orientales de cette ivresse qu'il trouvait dans l'alcool à défaut d'opium.

Une chose l'avait occupé beaucoup et l'occupait peut-être encore quelquefois; protestant, il ne savait s'il ne devait pas se faire catholique. « Il aimait, m'a dit M. Schenetz, nos cérémonies religieuses; les croyances superstitieuses et naïves, mais si poétiques du paysan romain, avaient un charme infini pour lui. Souvent il se mêlait aux groupes des gens du peuple qui vont à Rome chanter la prière du soir sous les images des madones. Ses idées religieuses étaient vives et du cœur; je dis ses idées, et non ses principes, car dans les discussions à ce sujet, je ne lui en ai jamais trouvé

de bien arrêtés. Il avait besoin de croire et d'aimer. » Il étudiait sérieusement, lentement les articles de notre foi, pour savoir s'il devait abdiquer le luthéranisme ; « ce n'est que quand je serai bien instruit que je pourrai changer, » disait-il un jour à un de ses amis.

L'homme et l'artiste sont également intéressans dans Léopold Robert ; j'aurais voulu les faire mieux connaître, les mieux apprécier et les mieux louer ; car, pour si peu que j'ai vu Robert, je l'ai beaucoup aimé. Moins qu'un autre peut-être je devais croire à sa mort si prochaine, moi qui, partant de Venise avec sa promesse d'un voyage à Paris, emportais à M. Jesi une lettre où j'ai lu cette phrase : « Quand je vois quelqu'un partir pour Florence, je suis toujours ému péniblement ; mais *quelques mois encore*, et je vous écrirai avec un indicible plaisir : *Parti il tal giorno per...* » Quand il écrivait cela, son mal ne le tenait pas apparemment ! *Quelques mois* n'étaient pas passés encore, et ce n'était pas à M. Jesi qu'il écrivait ; c'était à Aurèle ! Il ne partait pas pour

Florence qu'il aimait tant, il quittait la vie, il démentait ses idées sur la mort volontaire, il allait rejoindre son frère aimé qui lui avait ouvert le chemin du suicide... il était fou ! Car je n'admets que la folie pour explication de cette fin violente. Hélas ! je sais ce que c'est que ces affreux désirs de se séparer du monde où l'on croit qu'on ne peut plus vivre ! Il y a trois mois à pareille heure que je tenais, froide et déchirante, la dernière lettre d'un malheureux qui s'était tué quelques instans auparavant. Mais au moins à celui-là rien n'avait réussi ; il n'avait point connu les succès et la gloire, il était obscur et pauvre !... Aurèle n'est pas le seul frère que la fatale épidémie de l'époque soit venu frapper d'une terreur inopinée !

IX

Le café Florian. — Les sonnets. — Théâtre Apollo. — Ballet *spettacolo*. — Nomenclature des cafés de la place Saint-Marc. — Boccolo. — Son portrait. — Les habitués de Florian. — *Dunque!* — Femmes au café. — Fruits glacés. — *Casini*.

Il faut bien faire quelque chose, le soir, entre son dîner et l'heure de la flânerie, au coin de son feu ! Si je parle du coin du feu, c'est qu'il n'y a rien de mieux pour passer les dernières heures de la soirée. Peu de salons sont ouverts, et ceux qui, deux ou trois fois par semaine, entrebâillant leurs portes, laissent entrer quelques étrangers avec les familiers de la maison, ne

sont accessibles qu'à l'heure où j'aime à dormir de ce premier sommeil que je sens , que je savoure , que j'entends, si je puis dire ainsi. C'est vers minuit seulement que commencent les *conversations* qui finissent à deux heures du matin : trop tôt ou trop tard pour moi. Levez-vous donc ensuite à huit heures ! Soyez dispos après pour un travail quelconque ! Cette habitude est bonne peut-être aux gens qui, n'ayant rien à faire, commencent leur journée à midi. Moi, qui suis fort occupé ici et qui vais sonner de bonne heure à la porte de la bibliothèque de Saint-Marc, où toujours je trouve occupé déjà le diligent abbé Bettio, j'aime à me coucher quand je n'entends plus les voix des marins sur le grand canal, quand je ne vois plus glisser dans l'obscurité la lumière des lanternes des gondoles. Et puis, sans compter l'ennui de se coucher tard, revenez donc au milieu de la nuit, en petits souliers, en bas de soie, sur les dalles humides et froides qui pavent les rues de Venise ; ou, ce qui est pis, dans une gondole qu'on ne peut jamais bien fermer, et où l'on est morfondu pour

peu qu'on ait une course de quelque étendue à faire, et que le temps soit brumeux et pluvieux comme il l'est depuis dix jours !

Donc, pas de société pour moi ; et presque point de théâtre. *La Fenice* n'est pas ouverte, et c'est pitié que ce qui est offert aux Vénitiens, en attendant l'illustre compagnie. Je sais bien qu'on fait des sonnets au ténor Filippo Tati, du théâtre *Gallo*, et que le quartier *San-Luca* en est tapissé ; mais cela ne fait pas que le signor *celeberrimo* chante mieux. — On ferait ici des sonnets pour Massol ou pour Lafeuillade ! On en fait pour tout le monde : pour un prédicateur qui a prêché le carême quelque part, pour monsieur l'évêque Monico, à qui le pape envoie la barrette ; on en fait pour un enfant qui vient de naître, pour une jeune fille qui se marie, pour une citerne qui garde son eau quand la sécheresse a tari toutes les autres... Sur quoi n'en fait-on pas ? Il y en a une fabrique, et pour deux ou trois francs, si l'on est jaloux de la gloire que ne peuvent manquer de procurer quelques rimes ronflantes, mais qui ont peut-être

déjà servi plusieurs fois, on peut mystérieusement s'adresser au poète qui, spontanément, fait imprimer le lendemain un éloge bien complet, bien désintéressé, et vous en envoie cent exemplaires, *avec approbation des supérieurs*, et le *vu bon* de la censure autrichienne.

Le théâtre *Apollo* a un bouffe fort divertissant; mais, hors ce Pietro Lej, qui peut-on applaudir? Ce n'est pas que les accommodans amateurs manquent de redemander, de faire revenir deux ou trois fois, en battant des mains à outrance, après chaque morceau, la *prima donna*, le *tenore*, le *baffo cantante* et les choristes; mais cela ne peut m'entraîner et tromper mes oreilles : le théâtre *Apollo* ne vaut pas mieux que le théâtre *Gallo-San-Benedetto*. A *San-Samuël* on dit du drame et de la farce, vaudeville français traduit en italien, auquel on n'ôte que les couplets; mais cela est médiocre. Restent donc les marionnettes. J'ai une admiration très-profonde pour Gerolamo, dont je comprends à peu près le facétieux jargon; j'admire Didon exhalant ses poétiques

plaintes en prose semi-vénitienne, dont sont attendries les porteuses d'eau, que Virgile toucherait assez peu sans doute; le ballet *spettacolosso* — à grand spectacle! Un seul mot pour trois; un adjectif de la façon du directeur des marionnettes; un superlatif qui fait la nique aux timidités puristes des académies de Rome, d'Udine, de Venise et de Padoue. Cela à la porte vaut tout ce qui se débite sur la scène! — Le ballet *spettacolosso* est une bien jolie chose, assurément; les danseurs de bois sont plus habiles, plus élégans, plus vifs, plus artistes, en un mot, que tout ce que j'ai rencontré de sauteurs prétentieux à Gênes, à Milan et ici, sur les théâtres d'où ils devraient descendre pour baladiner dans les carrefours; mais Gerolamo est toujours Gerolamo; j'ai tant vu autrefois la tragédie classique que je sais la Didon des marionnettes par cœur; j'ai tant vu madame Montessu obéir à l'archet d'Habeneck que la précision d'une danse mécanique ne m'étonne plus long-temps.

Vous voyez donc que le spectacle m'est im-

possible autant que la société. Je n'ai pas non plus la ressource de la promenade sur la rive des Esclavons, qui doit être délicieuse au clair de lune. Il pleut presque tous les jours ; le ciel est noir et froid..... En vérité, je vous le dis, il n'y a pour user deux heures de digestion que le café ou le cabinet de lecture. Quant au cabinet de lecture des vieilles Procuraties, il est beau, commode, chaud, mais on y trouve des nouveautés qui ont six mois de date, et des journaux qu'on voudrait ne pas lire. Du reste, on y est fort poli, on y parle français, et l'on vous y donne de fort bonne grâce tout ce qu'on a, en exprimant tout bas le regret de n'avoir pas davantage : *ma, c'est defendou*.

Le café!... mais quel café? Encore, faut-il choisir! Les cafés ne manquent pas autour de la place Saint-Marc; mais chacun a sa consécration spéciale, ses habitués, et pour ainsi dire ses mœurs. A la *Costanza* vont les Grecs, qui, gravement enveloppés dans des manteaux courts à manches, garnis de fourrures, fument leurs longues pipes en jouant aux

dames ou aux cartes , et en dégustant le café.

Al Commercio , c'est le rendez-vous des jeunes roués de Venise, espèces d'hommes qui singent maladroitement, par leurs costumes et leurs manières , certains de nos *viveurs* français, qui se sont imaginés de faire un peu de régence , et sont remarquables par leurs hautes manchettes, leurs grosses cannes à pomme d'or *rococo* , leurs habits très-serrés, leurs cravates inflexibles et dissimulant avec soin tout col de chemise , leurs chapeaux sur le coin de l'oreille , et leur air d'aisance peu polie aux grands cafés du boulevard et dans certaines loges de l'Opéra. Ces bons jeunes gens sont très-ridicules ; jugez de ce que doivent être leurs imitateurs vénitiens ! *Al Genio* , on ne voit guère que des négocians dressant des actes de vente , et prolongeant la bourse , qu'ils ont tenue le matin au pied de la tour Saint-Marc. *Suttil* reçoit de vieux bourgeois , de vieux marins , comme *la Divina Providenza*, *l'Abondanza* et *l'Aurora*. *L'Imperator d'Austria* est rempli chaque soir d'officiers allemands, qui fument dans la société

des Turcs, au milieu desquels est leur respectable consul, conservateur religieux, non pas peut-être de toutes les maximes du Koran, mais du turban et du vieux costume que Mahmoud a proscrit. Le *Leon coronato* est le café des voituriers et des domestiques de place. *Fenice* et *Quadri* appartiennent à la petite bourgeoisie en été, mais l'hiver on vient s'asseoir à leur porte pour voir passer les promeneurs. Reste *Florian*. Celui-là a une ancienne réputation ; il est presque patricien, et la meilleure compagnie de Venise irait là, si elle avait quelque répugnance pour aller ailleurs ; mais elle n'est pas très-difficile, et pour peu que le café soit passablement honnête et bourgeois, elle s'y installe très-volontiers.

Une femme de nos amies, personne de beaucoup d'esprit et de grâce, s'était fort amusée, il y a quelque vingt-cinq ans, au café Florian, dans ces réunions de l'après-dîner, où les dames viennent prendre place sur les banquettes du limonadier, pour voir, se faire voir, causer, faire et recevoir leurs visites. Elle

nous avait recommandé Florian, qu'elle aimait par souvenir, probablement à cause des succès qu'elle y avait eus. — Elle est si aimable, sa conversation est si piquante, et ses yeux, encore si vifs, étaient alors si beaux ! — Sur la foi de son bon goût, nous allâmes tout droit à Florian, et nous y prîmes nos habitudes pour le temps que nous devions passer à Venise.

Florian, c'est le café de Foy de la place Saint-Marc, cet autre Palais-Royal. Rien n'y est donné au luxe ; cependant on y a fait une récente restauration, dont on dit au surplus qu'il avait bien besoin. Ses voûtes ont été reblanchies ; on a garni ses banquettes et leurs dossiers d'une étoffe de moire de laine rouge, bordée de noir, qui fait un assez joli effet. Quelques baguettes d'or encadrent quatre petites glaces, et les panneaux blancs de la muraille sont le seul ornement des quatre pièces étroites et sans profondeur qui occupent le devant du café, et du salon plus vaste dont elles sont bordées par derrière. Des tables, d'environ vingt pouces de longueur sur douze de largeur, légères, noires et

bien luisantes; une demi-douzaine de guéridons, de la famille de ces tables, et si *piccoli* qu'on pourrait les croire empruntés au ménage d'une poupée; des tabourets, recouverts de cuir ou de moire rouge, composent l'ameublement de cette maison. Il ne faut pas oublier au fond, à droite, une table ouverte où sont les journaux, une lampe, une écritoire et d'éternels liseurs, à qui il est complètement inutile de demander la feuille qu'ils étudient; ils ne répondent rien, ne font pas semblant d'avoir entendu, et continuent, sans se déranger le moins du monde, leur commentaire sur la charade, ou sur l'extrait de la gazette d'Augsbourg.

Le patron du café Florian est un vieux petit homme, perruque noire frisée — et assez mal frisée par parenthèse — larges lunettes sur le nez et grande redingote aux manches retroussées. Il a renoncé aux culottes qui devaient lui aller fort bien, et, se laissant glisser au torrent des modes révolutionnaires, il a adopté le pantalon, qu'il porte vaste et tombant sur le pied jusqu'à couvrir les boucles de ses souliers; car

il porte encore des boucles ! Je ne sais comment se nomme ce vénérable *venditore di caffè*, mais je sais le nom de son premier aide-de-camp, de son bras droit, de son *alter ego*. Ce vieillard, qui doit avoir vu intrôniser le doge Pascal Malipiero et bâtir les vieilles Procuraties, s'appelle *Giacomo Bernardone*, ou autrement *Boccolo*. Or, ce *Bernardone*, qui est nommé le grand Bernard probablement par anti-phrase, car il est de la taille la plus exiguë, et il n'a de grand, dans toute sa personne, qu'un nez qui exagère toutes les proportions du nez aquilin, si développé chez les Vénitiens; ce Bernard est une des caricatures les plus amusantes, et il semble que Léonard de Vinci ait pensé à lui quand il fit une des charges fines et grotesques que l'académie des Beaux-Arts de Venise conserve précieusement dans son riche cabinet des dessins des grands maîtres. Comme il est de toute éternité, et qu'il peut vivre encore bien long-temps, je puis faire, en quelques coups de plume, son portrait à l'usage des futurs voyageurs à Venise. Son nez

est déjà connu; celui du polichinelle napolitain n'y peut rien. Il sépare des yeux petits, profondément placés sous des sourcils blancs, assez fins, et qui seraient d'un gris bleu s'ils étaient d'une couleur quelconque, c'est-à-dire si l'on pouvait s'apercevoir qu'ils sont plutôt de cette couleur que d'une autre. L'intervalle qui sépare le nez de la bouche est très-court, ce qui rapproche beaucoup le menton du signor Bernardone de ses narines, et donne à sa tête un singulier caractère : longue par le haut, brève par le bas. Je ne prétends pas que Giacomo ait toutes ses dents; mais il lui en reste un nombre fort raisonnable encore; ce que manifeste son malin sourire qui ouvre assez plaisamment sa bouche de masque. Une chevelure grise, poudrée et à la Titus, orne le front ridé du grand Bernard; des restes de favoris décorent ses joues. Il ne porte point de boucles d'oreilles, et c'est dommage. Sa toilette est toujours soignée. Il porte une cravate noire d'où sort un grand col blanc, bien empesé, mais qui s'arrête discrètement aux

oreilles, et ne fait pas le tour de la tête, comme celui du maître du café, en ceci fort ressemblant à l'honorable M. Beauséjour et à feu notre pauvre ami Gosse, l'auteur du *Médisant*. Un gilet jaune, un habit bleu, d'une forme un peu arriérée, un pantalon canelle, un tablier de laine verte, étroit et long, des bas noirs, des souliers de daim, complaisans et larges, où sont trop à l'étroit pourtant deux pieds dont la cure ferait la fortune de tous les docteurs en oignons, cors, durillons, yeux de perdrix et autres végétations qui nuisent à l'agilité et à la grâce; tel est l'ajustement assez coquet de Giacomo. Maintenant que, dans sa jeunesse, cet homme ait été bien, c'est ce que je crois. Plus je le regarde, plus je m'assure qu'il a dû être vif, élégant, et qu'il a pu justifier le joli nom de *Boccolo* dont le gratifièrent sans doute autrefois les jeunes filles de Venise. *Boccolo* veut dire *bouton de fleur*! Quand on connaît Giacomo Bernardone, ce surnom paraît un peu recherché; mais il faudrait déterminer quelqu'une des aïeules des derniers sénateurs

teurs de la république pour savoir le secret de cette appellation galante.

Giacomo prend du tabac, et la remarque que j'en fais serait puérile, si elle ne devait m'aider à montrer de quelle estime jouit ce serviteur auprès des habitués du café Florian. Il n'est pas un des nobles piliers du lieu qui ne lui fasse l'honneur de lui ouvrir sa tabatière ou de puiser dans la sienne, modeste boîte de racine de figuier, tournée à Gênes.

Trois garçons obéissent à Bernardone, jeunes, lestes, attentifs, mais dont le service ne me plaît pas du tout. Boccolo m'a gâté ! Il m'a pris en affection ; il a compris que j'ai deviné ce qu'il vaut ; aussi vient-il me parler comme à un ami : il n'a qu'un tort, c'est de choisir pour ses conversations un dialecte diabolico-vénitien, auquel j'ai le malheur de ne pas entendre grand'chose. Giacomo est pour moi comme un monument d'un autre âge ; c'est, de l'antique république de Venise, tout ce qu'il reste de vivant ; c'est un Vénitien d'autrefois, c'est un homme enfin ! Les autres garçons ne me sont

rien ; ils n'ont aucun caractère. A Venise, au surplus, le caractère s'en va, les types s'effacent comme partout ; il n'y a plus guère d'originaux que les pêcheurs et les gentilles femmes du Frioul, qui gardent le chapeau de feutre au rebord retroussé, la natte garnie d'épingles d'argent et le casaquin à taille courte, pour faire distinguer la corporation coquette et *vapresto* des porteuses d'eau de Saint-Marc. Les trois Ganimèdes de Florian ont l'air de nos apprentis coiffeurs, tailleurs de cheveux à cinquante centimes la coupe.

Vous savez le personnel servant du café ; vous dirai-je le personnel servi ? Des vieux, des vieux, et encore des vieux. Quand un jeune homme apparaît là, par hasard, il y est tout dépaycé ; on dirait un amateur novice dans une galerie d'antiquités. Si les habitués de Florian sont vieux ; leur âge fait l'éloge du café. Giacomo les porte tous dans son cœur ; pour moi, je les crois de très-honnêtes personnes, mais ils me semblent bien ennuyeux.

Voici leur train de vie, de six heures à

minuit. Ils entrent, la tête cachée par le collet relevé en parapet de leur large manteau, et chacun va s'asseoir à sa place accoutumée. — L'accoutumance est chose si sacrée à Florian, que nous étant placés machinalement deux jours de suite à la même table, dans un coin du salon, on a remarqué cela, et que personne ne prend le bout de banquette devenu notre propriété. Personne ne s'en emparera avant le jour où j'aurai remis ma carte à mon vénérable Boccolo avec les initiales d'adieu P. P. C. —

A peine assis, et sans prendre le temps d'échanger un *servo suo*, ou un *salute*, nos vieillards s'assoupissent. Il y en a qui rêvent tout haut, ce qui trouble un peu le vaste silence de ces premiers momens. Le sommeil n'est pas très-long, et au réveil ils appellent pour qu'on leur donne le café. Alors arrive le plateau de cuivre jaune avec la petite tasse, la navette au sucre en poudre et le grand verre d'eau limpide des puits renommés du palais ducal. Le verre d'eau est bu d'abord pour la digestion, et la

cafetière, non pas la cafetière d'argent comme à Paris, mais le petit coquemar où le café a bouilli, il y a quelques minutes, circule, et verse la liqueur fortement aromatisée. Un instant suffit à la jouissance des gourmets vénitiens; ils ne dégustent pas longuement le café; ils l'avalent tout d'un trait, et leur table reste bientôt nette; car ici l'usage ne tolère pas les longues flâneries de la tasse de café, ce plaisir de savourer à petites gorgées le moka fumant, qui nous emploie, en France, un si doux quart-d'heure. Le plateau enlevé, nos vieux habitués recommencent un somme, ou entreprennent une conversation bientôt éteinte dans un profond *tace* que troublent seulement quelques voix rieuses de Français ou les dialogues des Anglais, faciles à reconnaître en tous pays, au bruit de leurs hautes paroles. Jusqu'à la fin de la soirée, rester sur sa banquette sans mot dire, et tournant sa tabatière dans ses doigts, en chantonant tout bas ou en adressant quelques monosyllabes à ses voisins, c'est pour le Florianiste avoir bien employé son temps; il

nous faut à nous des délassemens plus gais , un rien faire plus occupé. Par bonheur, le spectacle ne nous manque pas ici ; il y a un régiment de bonnes caricatures à peindre. Mais pourquoi ? Ne serait-ce pas manquer aux devoirs de l'hospitalité. Il en est une pourtant dont il m'est impossible de ne pas croquer les traits principaux ! Figurez-vous un homme long, posé, grave, patricien de la tête aux pieds, ne riant point, marchant à pas comptés, diamans à tous les doigts, diamans aux boutons de sa chemise, aux breloques de sa montre, partout ; costume propre et même un peu recherché, soixante ans tout au plus, mais cassé, usé par le loisir et l'ennui ; il s'assoit dans son coin à six heures, et Boccolo lui apporte une table ; il fait un somme, se réveille, appelle, et Boccolo lui apporte une tasse et un verre d'eau ; il boit l'eau et cause un peu avec ce flatteur de Bernardone, qui rit en l'écoutant ; il met du sucre dans sa tasse et Boccolo va chercher le coquemar. Boccolo versera-t-il tout de suite ? Non, il attendra un signe. Le

café est versé et bu, Boccio dessert, reçoit l'argent, rend la monnaie, et le vieillard se rendort jusqu'à neuf heures. Tous les jours, il en est de même ; tous les jours, la tasse de café est prise en cinq actes. Ce qui n'arrive pas tous les jours, mais ce qui pourrait fort bien arriver, car notre marquis a là toutes les libertés de son chez lui : un soir, dans son sommeil, il laissa échapper un de ces bruits que nous regardons comme peu civils, même quand ils ne précèdent pas une odeur désagréable, une de ces flatuosités qu'on ose à peine nommer aujourd'hui et sur lesquelles nos aïeux faisaient hardiment des énigmes, des couplets ou même des poèmes. La détonation l'éveilla, il entr'ouvrit les yeux, regarda autour de lui, prononça tout haut, et sans se déranger, un *dunque!* et se rendormit ; personne ne fit attention à cette incongruité que le *dunque* fait apparemment passer tout naturellement. Nous, nous en rîmes comme des Français que nous sommes, que tout amuse ou étonne.

Vers onze heures, les dames commencent à

venir à Florian comme à tous les cafés. Elles s'asseoient, s'installent, se font servir un verre d'eau que blanchissent quelques gouttes d'eau d'anis, et passent deux ou trois heures à causer avec leurs amis qui viennent les visiter. C'est très-singulier ce cercle de femmes de tout âge, minaudant, riant, bavardant, coquetant, buvant leur liqueur couleur d'opale, et mangeant, au bout d'un cure-dent de buis, de ces fruits glacés dans un caramel qu'un marchand fait passer de salle en salle. Au-dessus du café Florian, il n'y a point de *casini* comme il y en a sous les vieilles Procuraties au-dessus de tous les cafés. Le *casino* est une petite chambre que louent les femmes pour y recevoir leurs visites à l'heure de la promenade sur la place Saint-Marco. C'était autrefois le bureau d'esprit et d'amour; on ne m'a pas dit ce que c'est aujourd'hui, mais je suppose que c'est encore la même chose suivant l'âge de la locataire.

X

Départ de Venise. — L'office à Saint-George des Grecs. — Rovigo. — Ferrare. — Un bon Viennois. — Le baise-main de Monseigneur. — Bologne. — Saint-Petrone. — Navires dans une chapelle. — *Pinacoteca*. — Une galerie particulière. — Maison de Rossini. — Saint-Etienne et sa jolie petite mendiante. — Saint-Bonaparte. — Dames bolonaises. — Une famille juive. — Erreur de police. — Le capitaine Giuseppe. — Francesco. — Florence. — *La Prima Donna* de Ferrare. — Quais de l'Arno. — *Ponte-Vecchio*. — Place Pitti. — M. Vieusseux. — M. Liverati. — M. le professeur Sébastien Ciampi.

Je partis de Venise le 6 décembre à neuf heures du soir, assez content des études que j'avais faites, heureux d'avoir connu une ville singulièrement curieuse et quelques hommes

fort distingués, mais désolé de n'avoir vu ni le couvent des Arméniens, ni l'école de Saint-Roc, ni *Murano*, ni les manufactures de perles et de glaces, ni le *Lido*, ni quelques autres choses également intéressantes. On ne peut pas tout voir quand on est forcé de voyager si vite; et c'est déjà une inappréciable bonne fortune d'avoir pu connaître à peu près ce qu'il y a, dans chaque endroit où l'on stationne, de plus digne de l'attention des hommes éclairés. Si je n'avais pas vu les Arméniens, j'avais vu les Grecs officier à Saint-George, élégante et mystérieuse église, où le sacrifice se consomme derrière des rideaux, où un très-beau patriarche à barbe blanche récite les prières de la messe d'une voix ferme, mais nasillarde et monotone, où les femmes restent près de la porte, traitées seulement avec un peu plus de faveur que les chiens exclus tout-à-fait du temple, où à tout instant on baise quelque livre, quelque relique, où enfin, moi indigne, je fus encensé comme un prélat dans une de ces promenades d'un diacre qui distribue avec une égalité par-

faite l'encens, les salutations polies et les coups d'encensoir.

Ce fut la diligence de l'Empereur qui nous prit à Mestré; elle nous devait conduire à Ferrare où nous attendait la voiture du Pape. On visita à peine nos sacs de nuit; j'avais fait mettre sous plomb à Venise le reste de nos bagages par des douaniers fort naïfs qui me dirent tout simplement : « Si vous donnez quelque chose, nous ne vous visiterons point. » C'était franc, loyal, sinon, très-conforme aux exigences du règlement. Je payai les plombs et le cas de conscience des *doganieri* qui m'avaient fait entendre qu'il fallait plus de deux livres d'Autriche pour lever leurs scrupules auxquels ils imposaient obligeamment silence. Le 7, nous déjeunâmes à Rovigo, ville assez laide où je ne vis de curieux qu'une foule de ces petits cabriolets à une place qui ont tout-à-fait la figure d'un schapska, ou encore d'un fauteuil monté sur deux roues. Nous arrivâmes tard à Ferrare. Nous avions perdu près de deux heures à faire viser deux fois nos passeports, ce qui n'empê-

cha pas qu'il ne fallût le faire viser encore une fois dans la patrie du Calpigi de Beaumarchais. Je ne vis rien à Ferrare, dont le nom rappelle Tasse, Arioste et une école de peinture qui ne fut pas sans éclat dans un temps où l'art était si grand dans toute la Haute-Italie ; j'eus bien du regret à ce contre-temps, mais j'avais fait un plus grand sacrifice quand j'avais renoncé par raison à traverser la mer — pour aller voir Trieste qui tient tout le commerce de l'Adriatique et ruine Venise. Trieste me tenait bien autrement au cœur que Ferrare, et je l'avais sacrifié à un besoin d'économie, qui est une triste chose dans un voyage d'instruction et de recherches.

Nous restâmes quatre heures dans l'auberge, ma femme fatiguée, endolorie par les brouillards vénitiens, malade et couchée ; moi écrivant mon journal et soupant avec deux braves Germains, mes compagnons de la journée. C'étaient d'excellentes gens ; l'un de Dresde, l'autre de Vienne. Le Viennois allait à Rome où il va toutes les années faire un pieux péle-

rinage, car il est très-dévoit. Mais sa dévotion est sans apparat comme sans respect humain ; il avait commencé sa journée par lire ses offices, qu'il lut encore après midi, faisant sans honte et sans affectation vingt petits signes de croix en ôtant sa casquette, et en s'inclinant. A table, il dit son bénédicité et puis il causa gaîment de beaux-arts et de théâtres, et goûta assez gaillardement de fort bon vin blanc d'Orvietto dont on nous servit une fiasque. Ce gourmet catholique n'a guère plus de cinquante ans ; il est frais, bien portant, se ménage avec beaucoup de soin, et ne quitte pas un coussin percé sur lequel il s'asseyait en voiture ou à table, et qu'il passe à son bras quand il marche comme les boulangers font du pain en couronne. A minuit, nous montâmes dans la voiture du Pape, large, bien conditionnée, une vraie *carrozza* de cardinal. Nos deux Allemands y étaient, avec un Anglais grand, raide, maniéré, mais de beaucoup moins ennuyeux que M. Mit... qui nous avait réjoint à Venise, de retour de Florence où il avait passé... six jours,

lui qui n'a rien à faire ! Six jours seulement à Florence quand on est libre de son temps ; il faut être furieusement *touriste* ou *gant-jaune* ! Nous étions installés, quand arriva un jeune homme, habit-laïque, casquette et manteau de commis voyageur ; il était suivi d'un bourgeois âgé et d'un vieux domestique en livrée. On lui donnait mille petites choses douces et bonnes pour adoucir sa gorge, et on l'appelait *Excel-lenza Sua*. Il dit un adieu de cérémonie au bourgeois ; puis le valet, en lui souhaitant bon voyage, lui dit d'un ton suppliant : « Que je mette un baiser sur votre main ! » Et Son Excellence, sans se retourner, laissa prendre sa main où tomba un gros baiser, auquel Monseigneur ne fit pas la moindre attention, et dont nous rîmes beaucoup. A l'appel des voyageurs, nous sûmes que Son Excellence avait nom Bellegarde. La lanterne approchée de sa figure nous fit voir un petit collet blanc. Son Excellence est dans les ordres.

A neuf heures du matin le 8, nous étions à Bologne dont les rues droites — où je lus partout

le mot *libertas* — nous parurent assez belles. C'est là comme partout un mot incompris. Les maisons hautes, blanches, à portiques, sont moins tristes que celles de Padoue. Ces portiques font, de chaque côté des rues, des promenades à couvert, assez agréables, mais le soir ce sont de vrais coupe-gorges. C'est chez le Suisse Brun que nous allâmes nous loger. Son hôtel est l'ancien local de l'Académie des beaux-arts; aussi la façade en est-elle jolie. Il est au pied de deux tours : celle des *Aniselli*, élégante, légère et qui n'a pas moins de trois cent cinquante pieds de hauteur; l'autre la *Garisenda*, la *torre mozza* — tour tronquée, — plus large, plus lourde, inclinée de neuf pieds environ, et haute seulement de cent quarante pieds. Ce sont deux monumens plus bizarres que beaux, que ces deux tours carrées dont l'une a l'air de tomber; et qui attestent moins le bon goût du xiii^e siècle que sa volonté de faire des choses extraordinaires et réputées impossibles. Nous avions une journée à passer à Bologne; nous arrêtâmes d'abord un voiturin pour Florence, et puis

nous courûmes la ville où nous vîmes tout de suite le Neptune de Jean Bologne, belle et forte statue de bronze qui couronne la grande fontaine dont des nymphes, se pressant le sein, feraient jaillir l'eau s'il y avait de l'eau à la fontaine. Ce monument de la place du *Géant* me parut d'un motif et d'une exécution également remarquables. L'église de Saint-Petrone sur la place du Palais eut ensuite notre visite. Elle a d'admirables détails d'ornemens, ce qui me toucha beaucoup plus que la méridienne tracée par Dominique Cassini dont les Bolonais parlent beaucoup. En furetant toutes les chapelles, comme nous faisons toujours pour que rien ne m'échappât de ce qui m'intéressait spécialement, ma femme crut apercevoir sous le voile d'une peinture vieille, noircie et dégradée, quelques formes de navires; c'étaient en effet des bâtimens cinglant d'un port vers la mer. Je me fis ouvrir cette sombre chapelle, et après une étude assez longue que rendaient pénible et difficile l'obscurité du lieu et la teinte jetée par le temps sur les fresques, je vis d'un côté

une représentation du *paradis et de l'enfer*, de l'autre quelque chose qui m'eut tout l'air du *Voyage des rois à Bethléem*. C'est dans ce dernier tableau que sont les navires. Je me mis tout de suite à les dessiner, bien que leur forme me parût étrange et que je n'eusse encore rien trouvé d'analogue à ces bâtimens-relevés par les deux bouts, comme devait l'être chez les anciens l'embarcation appelée *phaselus*, de sa ressemblance avec la fève. Ce qui m'étonnait surtout, c'était une sorte de petit trône ou cul de poule, tout-à-fait extérieur à la poupe qu'il dépassait par derrière, et où était assis le timonier, capitaine du navire. Dans l'un des bâtimens, ce *thronus*, beaucoup mieux joint au reste de la construction qu'il arrondit par l'arrière comme un large fauteuil — de ceux à qui l'on a donné le nom de gondole — est un ornement assez joli pour le petit navire. Dans l'autre il n'y est pas mieux lié que ne l'est en apparence, aux chebecks, la longue queue à claire-voie qui surmonte le gouvernail. Un mât, avec ou sans gabie, une voile carrée en-

verguée à une antenne en deux pièces, deux balancines allant aux extrémités de la vergue, deux bras doubles passant par des poulies, et ayant leur dormant contre le siège du patron, des haubans sans enfléchures, deux haubans plus en arrière que les autres pour étayer le mât dans l'action presque constante du vent arrière ou du grand largue, un gouvernail latéral à droite et à gauche, tel est le gréement, la mâture et le moyen de direction de chacun de ces deux navires. Tout cela est très-bien entendu, et pour des navires de cette forme et de cette grandeur, l'art moderne ne ferait pas autre chose. Seulement, au lieu de deux rames-gouvernails, il n'admettrait que le gouvernail unique de l'arrière, beaucoup plus commode et d'un effet plus sûr.

Je demandai à qui l'on attribue les fresques devant lesquelles j'étais ; on me répondit qu'elles sont peut-être de Vitale, de Lorenzo ou de Buonamico Buffalmaco ; il n'y a à cela qu'une difficulté, c'est que la chapelle, faite par les soins d'un certain Bartolommeo Bolo-

gnini , fut peinte vers 1408 , et que ces peintres étaient morts avant 1390 , époque des premières constructions de l'église. Quoi qu'il en soit , les peintures ont le caractère grec , sèches et naïves ; elles sont du xv^e siècle , et probablement du premier quart. Il est très-fâcheux pour moi que le nom du peintre soit aujourd'hui perdu , car je serais fixé sur la foi que je dois avoir au monument. Au reste, si bizarre que paraissent ces bâtimens , quand je songe qu'ils sont peut-être d'un pinceau formé à l'école grecque , et qu'ils peuvent représenter des navires grecs des xiv^e et xv^e siècles , je ne saurais m'empêcher de les regarder comme des documens précieux pour la question qui m'occupe. L'artiste dans le reste de sa peinture se montre trop scrupuleusement imitateur de ce qu'il avait sous les yeux , pour lui prêter une fantaisie qui ne lui serait venue que pour ses navires. Sans donc affirmer qu'il a copié bien fidèlement les petits bâtimens du xv^e siècle ou du xiv^e , on peut dire qu'il ne les a pas inventés , parce que tout y est possible et logique , et que ce se-

rait un grand hasard qu'un homme qui n'était pas marin eût imaginé un gréement et un ensemble tout-à-fait capables des fonctions nautiques.

Outre les deux bâtimens dont je viens de parler et qui portent de nobles personnages, le peintre a mis un grand navire à rames, une espèce de galère aux bancs extérieurs, appuyés sur le corps de la galère et sur un balancier jeté en dehors comme dans certaines pirogues des sauvages ; ce navire a une poupe fort joliment ornée, garnie d'une tente d'étoffe éclatante, sous laquelle sont des seigneurs au nombre de quatre. Il a onze bancs de rameurs de chaque côté. Quelque effort que je fisse pour deviner tout dans la représentation de ce bâtiment singulier, je ne parvins pas à savoir ce que peut être ce balancier, cette sorte d'aile sur laquelle s'appuient les bancs de la chiourme. Je dessinai avec la plus grande attention tout ce que je pus voir ; et je me réservai de trouver plus tard l'explication de ce point embarrassant de l'énigme peinte, que je restai plus d'une heure à débrouiller un peu sans en trouver le mot. Ce

mot, j'avoue que je le cherche encore. Peut-être que parmi messieurs les ingénieurs de la marine, quelque OEdipe viendra m'aider. Une petite barque, pointue et relevée par les deux bouts, couverte à son milieu par une tente, mâtée sur le devant, courant vent arrière avec une voile, timbrée d'une croix qui ressemble fort à celle des armes de Pise, est placée dans la fresque sur l'avant de la galère, dont elle cache quelques détails à mon grand chagrin. Je dessinaï aussi cette barque, bien qu'elle soit sans importance.

En sortant de *San-Petronio*, j'allai à la galerie publique la *Pinacoteca*, où je vis, à côté de la *sainte Cécile* de Raphaël, tous les grands chefs-d'œuvre de l'école bolonaise. *Sainte Cécile*, admirable chose qui me préparait à voir Raphaël dans toute sa splendeur à Florence, et surtout à Rome ! Guide, Guerchin, Dominiquin, les Carrache, Sabattini, Samachini, Tarini, qui mérita quelquefois qu'on le confondît avec Annibal Carrache, Albane, qui n'est pas toujours ce faiseur *charmant*, dit-on, mais selon moi

assez insipide , d'amours et de petits anges rosés , Innocent d'Imola , et leurs aïeux illustres les Francia ; c'est là qu'il faut les voir pour les connaître ! Ils sont bien grands à Bologne , bien puissans ; leur peinture parle bien haut ! J'en fus émerveillé ; et puis je retrouvai à cette galerie quelques morceaux que j'avais vus au Louvre en 1811 , quand pour la première fois je vis Paris et la peinture ! Je les reconnus tous , je les admirai tous , et le chemin qu'ils me firent faire en arrière dans ma jeunesse , dans l'Empire , dans Paris , est incroyable. Un homme est à la *Pinacoteca* , qui aime en bon fils tous les maîtres bolonais , qui sait leur faible et leur fort , qui connaît leur histoire à fond ; c'est un vieillard grand , maigre , bon-homme assez gai , récitant son musée par cœur , ou plutôt le chantant sur un air doux et tendre ; il me rappela un certain *cicerone* de Trianon , qui chante aussi , mais n'est pas si savant. Un tableau de M. le professeur Alberti attirait la foule dans une salle basse du musée ; j'allai le voir en tâchant d'oublier tous les modèles que

je quittais. M. Alberti a représenté le *Martyre de sainte Agnès*. La sainte est assez jolie, mais sans grandeur et sans caractère; le bourreau est lourd et horriblement vulgaire. Pauvre peinture moderne en Italie! Ce que j'en avais vu à Gênes et à Milan m'en avait donné une bien triste opinion, que le tableau du professeur bolonais ne modifia point du tout.

Mon valet de place me mena voir une galerie particulière qui a de la célébrité, à ce qu'il me dit. C'est tout simplement une de ces collections faites par des brocanteurs pour tromper les Anglais et les Russes. La femme qui me la montra me présenta effrontément de détestables copies ou de faibles imitations pour des Raphaël, des Corrège, des Titien, des Dominiquin, etc. Je me révoltai; je lui fis une scène; elle convint qu'elle n'était pas très-sûre de l'authenticité de ces morceaux si pompeusement catalogués, et pour la punir je lui donnai seulement deux pauls, en lui disant : « Voilà ce que l'on gagne à mentir à des Français. » Des originaux, ces infâmes croûtes, que j'aurais données

pour une tranche mince de *mortadelle* ! Fi donc ! En allant courir quelques églises , je remarquai dans une belle rue une maison superbe , appartenant à Rossini ; sur laquelle est ce concetto singulier , en manière de devise : *Non domus in domino , sed in domo dominus*. A Gênes , Paganini a sa part d'un très-beau palais , tout neuf , tout brillant de marbres ; il devrait y faire écrire , comme ce sonneur de cloches qui avait reçu de je ne sais plus quel empereur une bague parce qu'il avait merveilleusement carillonné pour son entrée à Cologne : *De sonitu*. De toutes les églises que je visitai — cherchant toujours des navires , car ceux de Saint-Petrone m'avaient mis en goût — la plus curieuse est celle de *Saint-Etienne* , réunion de sept petites églises anciennes , parmi lesquelles , dit-on , est une chapelle qui fut jadis un temple d'Isis. Des peintures grecques du XII^e siècle ne sont pas les moindres ornemens de ce temple , où je trouvai la foule et de très-jolies femmes. Sur les marches de la porte de sortie était une mendiante ayant dans ses bras une petite fille blonde , fraîche , gaie

et si jolie, que je ne crois pas avoir jamais vu un enfant de cette grâce et de cette beauté. Quel modèle pour Corrège, Raphaël ou Van Dyck ! Qu'une de nos Parisiennes riches, qui ont tout pour le bonheur, excepté un enfant, aurait acheté cher cette *ragazzinetta*, qui demandait si gentiment un *mezzo baioco* ! Mon guide ne voulut point nous laisser rentrer sans nous avoir mené à *Sainte-Marie della Vita* ; et pourquoi ? pour nous faire voir l'image d'un saint et ses reliques ! Ce saint, c'est saint *Buonaparte* ! On l'invoqua beaucoup à Bologne contre l'invasion des Français ; mais l'autre Bonaparte fut plus fort que celui-là. On était à la promenade quand nous rentrâmes chez Brunn pour nous reposer, et nous remarquâmes que les femmes sont à Bologne jolies, distinguées et mises avec beaucoup de goût, ce qui est fort rare au-delà des Alpes, j'en demande bien pardon aux Italiennes. Les Italiennes manquent en général de cette fleur d'élégance qu'on ne trouve guère qu'à Paris, et à Bordeaux peut-être. Je n'eus pas le temps de m'informer si les petits chiens de Bo-

logne se vendent toujours aussi cher qu'au xvi^e siècle.

Le 9 décembre à cinq heures du matin, par un très-beau temps, pas très-froid, nous quitâmes Bologne, que nous connaissions bien peu, mais où nous n'avions pas perdu notre temps. Nous nous trouvâmes fort au complet dans notre voiture : quatre à l'intérieur, trois au cabriolet de devant, un derrière sur les paquets. Celui-là était fort à plaindre. C'était un pauvre juif nommé David, Hollandais qui avait vendu du cirage en Angleterre et n'y avait pas fait fortune comme l'honorable gentleman M. Hunt. D'Angleterre, il était venu en France, et de France en Italie, toujours débittant des boîtes de graisse luisante pour les harnais. Là, un grand malheur lui était arrivé. Il avait besoin d'aller à Parme, et l'employé de la police, au lieu d'écrire *Parma*, avait écrit sur son passeport : *Padoua*. On s'aperçut trop tard de l'erreur, et il fut obligé de séjourner à Bologne en attendant que le consul-général de Hollande pût lui envoyer de Florence un

autre passeport, ou du moins une lettre, qui répondît de David à la police peu charitable, des Etats du pape. Pendant qu'il attendait, un de ses enfans mourut de la petite vérole, un autre en fut bien malade; sa femme, jeune, gentille, et qui paraît au-dessus de sa condition, manqua de succomber au chagrin; et la police lui disait : « Va à Padoue, juif, car nous serons sans pitié, sans miséricorde. » Il demanda à aller seul à Florence, parce que voyager avec sa femme et sa fille lui coûterait trop cher : « Non, non, dit la police catholique, allez ensemble, juifs; je vous donne tant de jours pour aller et tant pour revenir! » Ils furent obligés de partir pour retourner ensuite à Bologne. C'est d'une cruauté niaise tout-à-fait incroyable. Le roman de cette malheureuse famille nous intéressa beaucoup et nous occupa une partie de la route. Les trois israélites manquaient d'argent et vivaient de quelques rogatons; nous leur fîmes accepter de très-petits secours, mais leur bienfaiteur pendant la route fut un commis voyageur lyonnais, qui

fut excellent pour eux. La petite fille de David était une bien aimable enfant qui, à six ans, parlait hollandais, français, anglais et italien. Quel est l'avenir de cette pauvre Amélie ? A quoi lui serviront ses précoces dispositions ? La misère ne l'énervera-t-elle pas, ne la tuera-t-elle pas ? Nous nous demandâmes cela souvent, le capitaine Giuseppe et moi.

Ce capitaine Giuseppe était un officier palermitain qui allait prendre sa retraite ; il quittait Bologne où il avait soutenu un procès dont le souvenir tout récent lui inspirait des propos assez durs sur les avocats bolonais. C'était un brave homme, gai, aimable quoique valétudinaire, n'ayant pas encore soixante ans, ne mangeant pas du tout et vivant de bouillon. Je ne sais qu'un défaut au capitaine, c'est de ne se laver jamais les mains, quoiqu'il médise sans cesse des Siciliens ses compatriotes, qu'il trouve fort sales. Le directeur du signor capitano Giuseppe, son homme de confiance, son ministre des finances et de l'intérieur, était un certain Francesco, un vieux soldat qui aurait

dû servir dans les troupes du pape, très-peureux, très-méticuleux, très-personnel, se dérangeant le moins possible pour son maître, se chauffant beaucoup dans toutes les auberges et buvant comme un chanoine du bon vin dont il faisait goûter quelques larmes au capitaine. A Pietramala, Francesco fit notre bonheur avec ses appréhensions et ses précautions contre les voleurs.

Florence nous reçut à quatre heures du soir. A la porte où nous nous arrêta mes pour satisfaire aux exigences de la douane, un homme vint à la voiture et me dit : « Madame que voici n'est-elle pas la *prima donna* de Ferrare qui doit arriver aujourd'hui de Bologne? — Non, monsieur. — *Ma, signor*, puisqu'elle doit arriver ce soir, il faut bien que ce soit elle. — La raison est très-bonne sans doute, cependant madame n'est point la *prima donna* de Ferrare. » Je ne pus point parvenir à lui persuader qu'il se trompait; il suivit la voiture, et nous étions à peine installés chez madame Humbert, à *la Trinité*, qu'il frappait à ma

porte pour me demander encore la *prima donna* de Ferrare. Je ne finis par le convaincre qu'en lui montrant notre passeport; alors il s'en alla en murmurant entre ses dents : « C'est fort extraordinaire, elle devait arriver pourtant ce soir de Bologne par un voiturin ! »

Nous allâmes tout de suite chez M. Brunton, qui nous attendait à Florence depuis un mois. Il demeurait *piazza Pitti*; nous jetâmes donc un coup-d'œil général sur le cours de l'Arno, en nous rendant à sa maison. Les quais de l'Arno nous parurent beaux; leurs hautes maisons, l'encaissement de la rivière, le caractère des constructions, et, jusqu'à un certain point, la vue que l'on a de ces quais, me rappelèrent celui de la Tournelle et le quai Bonaparte à Paris, qui n'ont pas de réputation parce qu'ils bordent l'île Saint-Louis, modeste quartier qui se repose de sa gloire ancienne dans une obscurité complète. Les eaux de l'Arno étaient basses et son vaste lit prenait l'air en beaucoup d'endroits; la poétique rivière glissait étroite et perdue dans les cailloux,

comme un fil d'argent égaré dans le tissu usé d'une antique draperie grise. Le vieux pont — *ponte-vecchio* — nous plut avec son aspect d'autrefois, la galerie couverte qu'il supporte (chemin suspendu et abrité que la tyrannie et la peur se ménagèrent autrefois du palais Pitti au vieux palais ducal), ses boutiques d'orfèvres rappelant celles qui chargeaient jadis le Pont-Neuf à Paris, le pont de pierre à Lyon et tant d'autres ponts du même âge. Une belle rue, large, mais sévère et triste, nous conduisit du pont de la Trinité, construction gracieuse et hardie qui ne sent pas la Florence de la république comme le *ponte-vecchio*, à une ruelle par laquelle nous parvînmes au milieu d'un des côtés de la place Pitti. Quelle place ! quel palais ! que cela est différent de tout ce que nous avions vu ! Ce n'était plus l'élégance somptueuse des palais de Gênes ou les gracieux caprices de l'architecture vénitienne ; c'était la force, une sorte de sauvagerie, quelque chose qui impose, étonne et fait presque peur, quelque chose de beau cependant, de

grand, de noble, de puissant, qui ne manque pas d'une certaine grâce dans sa rude masse; que dirai-je? un château bâti par Hercule, qui ne s'est pas donné la peine d'écarrir les pierres et les a superposées les unes aux autres comme des rochers. Cela me surprit et me plut beaucoup. J'avais déjà vu en passant les terribles beautés du palais Strozzi; et cette énergique originalité du style toscan m'avait frappé d'admiration et de respect.

Ce premier coup-d'œil fut très-favorable à Florence; je trouvai cela une ville charmante, pleine d'élégance, une ville ayant son caractère propre, un caractère artiste et littéraire, de bon goût et de bonne compagnie; sa population me sembla polie, aisée, distinguée: plus je vis ensuite la cité des Médicis, plus je me persuadai que ma première impression ne m'avait pas abusé. Florence est une ville délicieuse qu'on peut vouloir habiter préférablement à toutes les autres grandes villes d'Italie, et dont le séjour pour un artiste, un homme d'étude ou une femme d'un esprit délicat, doit être plein

d'agrément, car on y trouve à foison des objets d'art merveilleux, des richesses littéraires immenses, un grand nombre d'érudits, de lettrés, de poètes, une société spirituelle, vive et du meilleur ton. Quant à sa société, je n'en parle que par ouï-dire; je ne l'ai pas plus vue à Florence qu'ailleurs, parce que j'avais trop à chercher, trop à étudier; mais tous les étrangers que j'ai rencontrés, et qui ont eu le bonheur de fréquenter les salons d'élite de cette capitale, m'en ont fait un éloge qui m'a donné bien des regrets. Les savans, les gens de lettres, les artistes, j'en vis quelques-uns des plus distingués chez M. Vieusseux, dont les soirées des jeudis sont de celles qu'il faut rechercher beaucoup et qui laissent un bien bon souvenir quand on a eu le bonheur d'y être admis. M. Vieusseux m'accueillit avec une bienveillance toute amicale dont je lui suis très-reconnaissant; et un de mes grands regrets, quand je quittai Florence où je ne passai que douze jours, mais bien remplis! ce fut de l'avoir pratiqué trop peu, et de n'avoir pu profiter plus

souvent de sa conversation si pleine d'attrait et si solide. C'est chez M. Vieusseux que je fis connaissance d'un jeune peintre de mérite, M. Liverati, qui eut la bonté de m'admettre dans son atelier. J'y connus aussi M. le professeur Ciampi, grand helléniste, qui fut mon introducteur à la bibliothèque Ricardienne, me montra son cabinet curieux, composé de tableaux des plus anciens maîtres florentins, et me prêta des gravures d'après lesquelles je dessinai les navires qu'Antonio Venetiano et Memmi peignirent au *Campo - Santo* de Pise. M. Sébastien Ciampi est un homme très-savant, qui s'occupe d'une traduction illustrée de Pausanias. Je dois beaucoup à son aimable réception, et je n'oublierai point une soirée de travail que nous passâmes ensemble chez lui, où il me communiqua une foule de notes qui, je l'espère, ne seront pas sans fruit pour moi quelque jour.

ZI

La place du Grand-Duc. — Galeries Pitti et des *Uffizi*. — La tribune. Morceaux précieux. — La peinture plate. — Fresques d'André del Sarto. — Sainte-Croix. — Saint-Laurent. — Chapelle des Médicis. — Sacristie nouvelle de Michel-Ange. — *San-Miniato*. — Boboli. — Sainte-Marie des Fleurs. — Le campanille. — La prison du *Bargello*. — M. l'abbé Furia et son gueux. — Manteaux des chiens de bonne maison. — La Laurentienne. — Dessins de Stradanò. — Caserne des gardes-du-corps. — Navires de Pierre Laurati. — La Ricardienne. — Virgile du quinzième siècle. — Navires. — Les *Cascine*. — M. Leblanc. — Portraits de sa fille par M. Ingres et madame de Mirbel.

M. Brunton fut mon guide. Il connaissait très-bien Florence, et il me la montra si ingénieusement que je ne perdis pas une minute en courses, ou en détours inutiles... La première

chose qu'on veuille voir à Rome, c'est l'église de Saint-Pierre, à Venise la place de Saint-Marc, à Milan le Dôme, à Paris le Palais-Royal, à Naples Chiaja, à Gênes la rue Balbi; ce qu'il faut voir avant tout à Florence, c'est la place du Grand-Duc, ensuite la tribune des *Uffizi*, puis la cathédrale, l'Annonciade, le palais Pitti et le reste. A la place du Grand-Duc, en présence de ce vieux château crénelé que surmonte son haut beffroi d'un caractère si hardi et si grave, au milieu des monumens précieux qui sont réunis dans cette étroite enceinte, on se trouve comme abîmé devant la grandeur, la force, la richesse, le luxe et la hauteur du goût de ce peuple florentin qui connut toutes les gloires. Dieu, que cela est beau ! quel pays et quels hommes ! Ecoutez les noms retentissans qui arrivent jusqu'à vous, descendant du *Palazzo Vecchio*, des voûtes de la loge des lansquenets, du piédestal de la statue équestre, du marbre ou du bronze de ce Neptune, de cet Hercule, de ce Persée, de ce David, de cette Sabine, de cette Judith : quelle

glorieuse liste ! Arnolfo di Lapo et Michelozzo firent le palais ; Orgagna construisit la *loggia* , bien autrement noble que la loge des banquiers du Génois Alessi ; Jean Bologne mit à cheval Côme I^{er} , et groupa chastement la Sabine enlevée, avec le Romain qui la dérobe et le Sabin que Romulus fait veuf et ennemi de Rome naissante ; c'est Donatello, souvent plus heureux, qui arma cette Judith que vous voudriez voir moins recherchée peut-être et plus noblement triomphante ; l'Hercule est de Bandinelli ; c'est ce Persée , poëme douloureux , qui causa tant de peine à Benvenuto Cellini pour sortir, un peu maniéré sans doute , mais élégant et beau, du moule où l'artiste jetait, pendant sa fièvre et dans les accès ardents de sa prière, tout ce qu'il trouvait sous sa main de matière fusible , appauvrissant son ménage pour doter un de ses chefs-d'œuvre ; Ammannato, grand artiste, rival illustre de tout ce qu'il y eut de statuaires habiles, composa et exécuta la fontaine au Neptune ; Michel-Ange préluda à vingt œuvres miraculeuses par ce

David que Simon de Fiezone avait, dit-on, cherché vainement un siècle auparavant dans un bloc de Carrare ! En est-ce assez ? Y a-t-il au monde un musée plus riche que cette place ? Et sur cette place, non loin de la merveille d'Orgagna et de l'imposante construction d'Arnolfo di Lapo, un palais dessiné par Raphaël ! et, sur cette place, les souvenirs de toute l'histoire de Florence, la mémoire des succès de Savonarole, les pierres sur lesquelles ce dominicain fougueux éleva un bûcher où toutes les femmes vinrent brûler Boccace et Pétrarque, où Bartolommeo, le peintre, jeta ses ouvrages érotiques avant de prendre l'habit monastique que sa palette devait honorer ! Mettez maintenant, à une des fenêtres du vieux palais Machiavel ; à celle de la tour, Côme le père de la patrie, prisonnier de Renaud des Albizzi ; au sommet du beffroi, Galilée ; et dites-moi si, après l'antique *forum* de la cité romaine, il est un coin de terre où il y ait autant d'illustrations, de faits importans, de noms haut son-

nant à toutes les oreilles, que là, à cette place du Grand-Duc!

La galerie des *Uffizi* et la galerie Pitti sont deux des plus belles et des plus grandes collections connues. Que de bonnes heures j'y ai passé, m'humiliant devant les gloires éblouissantes de tout ce que la peinture et la sculpture ont d'œuvres sublimes et de renommées universelles! Quand on aime les arts, il y a de quoi se délecter; mais il faudrait passer des mois entiers dans ces salles, et non pas quelques momens. La chambre coquette qu'on appelle la *tribune* est au milieu de la collection des *Uffizi*, comme la place du vieux Palais à Florence, et Florence dans le monde artiste; c'est une sorte de résumé de toutes les écoles, de toutes les époques, de tous les génies qui ont imprimé un grand mouvement à l'art. Raphaël est là dans ses trois manières, et il y serait tout entier si le Vatican pouvait détacher une de ses murailles, pour mettre, à côté des six chefs-d'œuvre à l'huile du peintre de *Saint-Jean au désert*, un de ses chefs-d'œuvre à fres-

que, plus étonnans que tout ce qu'il produisit de sublime sur toile. A côté de lui Léonard de Vinci, si fin, si pur, si expressif; André del Sarte, si exact et cependant si poétique; Titien avec ses deux *Vénus* entre lesquelles on ne saurait choisir; Van-Dyck et son impayable *Charles-Quint*; Corrège et sa *sainte Famille* qui ne le cède peut-être à aucune de celles de Raphaël; que sais-je encore? Michel-Ange est là aussi; mais hélas! ce n'est pas le Michel-Ange de la voûte de la chapelle Sixtine; c'est Michel-Ange sec, dur, fâcheux à voir et qu'on est désolé de ne pouvoir aimer. Mais oui, Michel-Ange est ici, lui, homme de génie et d'audace; il y est dans les bras et la tête du *Faune* antique qu'il restaura comme il savait restaurer, il y est l'égal du statuaire grec! Les *Lutteurs*, le *Remouleur*, l'*Apollon*, non pas celui du Belvédère, que le peintre Doyen appelait un navet ratissé et qui n'en reste pas moins une admirable chose, mais un Apollon plus petit, moins digne, moins fier, plus souple et plus gracieux, sont, avec la *Vénus* de Cléomène, les

quatre autres morceaux de sculpture antique qui se trouvent à la tribune pour défier toutes les beautés de la collection vaticane, de la salle des marbres de Naples et de la *Vénus de Milo* que Paris est assez heureux pour posséder. La *Vénus* de Canova est au palais Pitti; elle est charmante assurément, et trop de vers ont été faits en son honneur pour qu'on puisse contester ses grâces et le charme coquet de sa pudeur bien arrangée; mais quelle différence avec la *Vénus* de Cléomène! On manquerait aisément de respect à la *Vénus* de Canova, on n'oserait pas lever sur l'autre un coup-d'œil concupiscent! La Grecque est belle, noble, elle est déesse; la Florentine est jolie, prude peut-être, mais elle est femme.

Je ne donnerai pas la liste de mes admirations, à propos des galeries Pitti et des Offices: ce serait trop long; il me faudrait faire un de ces catalogues qui n'apprennent rien à ceux qui les lisent, parce qu'ils ne peuvent être ni analytiques ni suffisamment critiques; froides nomenclatures où s'entassent de beaux noms,

et que le voyageur ne fait trop souvent que pour dire : « J'ai vu ces tableaux, ces statues, ces médailles. » Quand je dis moi que j'ai vu une galerie, que je l'ai vue avec soin, on peut bien me croire sans que je fasse l'énumération des morceaux qui m'ont le plus frappé. De la peinture, à Florence, j'en ai vu tant, qu'un volume suffirait à peine à enregistrer tous les morceaux qui m'ont arrêté ! J'ai vu la *Madone* de Cimabué à Sainte-Marie-Nouvelle, sans trop bien comprendre que le peuple florentin ait décerné les honneurs du triomphe à cette peinture qui changeait l'art à la vérité et le rapprochait de la nature ; j'ai vu les fresques de ce fier Ghirlandajo, grand homme d'un temps de renaissance qui fit mieux que son œuvre peinte, puisqu'il fit Michel-Ange ; j'ai vu André et Bernard Orgagna dans le *Paradis* et l'*Enfer* ; Giotto dans son *Crucifix* qui ne me plaît point, parce que j'aime peu le Giotto ; Thadée Gaddi et Simon Memmi dans la chapelle des Espagnols ; à l'église du *Saint-Esprit*, j'ai vu Philippe Lippi dans toute sa force de peintre naïf ;

j'ai vu Masaccio admirable au *Carminé*, à côté de ce Lippi et de Masolino : oui, j'ai vu tout cela, j'ai admiré ces précurseurs des véritables grands maîtres de l'art, j'ai poussé plus d'un cri de surprise et de joie en trouvant si vrais, si simples, quelquefois si puissans, ces artistes primitifs qu'il faut louer, exalter, parce qu'ils furent tout ce qu'ils pouvaient être, mais qu'il ne faut pas imiter sous peine de faire rétrograder l'art. Leurs œuvres sont pleines d'intérêt ; mais quand, après eux, Raphaël, Michel-Ange, Titien, Rubens et les autres ont fait grandir la peinture, l'ont élevée de l'état prosaïque à l'état poétique, aller copier Masaccio, le Fiesole, ou Benozzo Gozzoli, le plus habile de tous, selon moi, c'est folie. La peinture plate peut être amusante à voir, comme le serait à voir jouer un mystère, ce drame plat d'autrefois ; la ressusciter, pour reprendre, comme on dit, l'art à sa source, c'est une aberration risible, rêve de quelques spirituels faiseurs de paradoxes, et voilà tout.

Ce que je n'ai pas vu, et j'en suis bien dé-

espéré, c'est la *Madona del Sacco* ; et cependant je vis les autres fresques d'André del Sarte à l'*Annonciade*. Le cloître où est la célèbre Vierge ne voulut pas s'ouvrir devant moi ; j'aurais cependant bien donné quelques pièces au moine portier pour fléchir ce gardeur de consigne qui me refusa tout net , sous prétexte qu'il était trop tôt ou trop tard ; j'aurais tant désiré de contempler cette peinture d'un homme qu'admiraient Titien et Michel - Ange , et que les élèves de M. Ingres traitent avec un ravissant mépris ! La *Naissance de la Vierge* est un de ces morceaux qui suffiraient à la gloire d'un artiste. Ne pas aimer cela, et se faire des dieux d'Orgagna et de M. Ingres , peintres assurément très-vénérables , c'est faire preuve d'un goût au moins étrange ; mais le goût est la chose la moins contestable et la plus libre, et c'est un chapitre auquel je ne suis pas tyran du tout. Je souhaite seulement qu'on me soit aussi facile sur cet article que je le suis pour les autres.

Les tombeaux de Michel-Ange, de Galilée, de Machiavel, de Lanzi, du savant Philippe

Buonarotti , de l'historien Léonard Bruni , de la comtesse d'Albani, et le mausolée du Dante, font de l'église de Sainte-Croix le *Campo-Santo* le plus illustre de l'Italie. Hors une figure de Jean dell'Opera , placée sur le tombeau de Michel-Ange , à côté des statues de Lorenzi et de Cioli, il n'y a rien selon moi de très-remarquable dans les monumens qui font pourtant un bel effet de décoration dans l'église d'Arnolfo di Lapi. Sur la place de Sainte-Croix il y a quelques maisons peintes à l'extérieur qui m'ont charmé par leurs jolis détails. La place est un des lieux historiques de Florence les plus célèbres ; c'est comme la place du Vieux-Marché à Naples, le lieu où éclata une révolution toute populaire. Seulement il n'y eut pas un pauvre pêcheur pour roi de l'insurrection ; la bourgeoisie entière s'éleva contre la noblesse, et s'attribua le pouvoir. Cette réforme républicaine date du XIII^e siècle. Corrigea-t-elle l'aristocratie de sa morgue insolente ? Mon dieu non , mais elle donna naissance à une nouvelle aristocratie un peu plus vaine, un peu plus tyrannique que

l'autre. Et le peuple, qu'y gagna-t-il? Demandez à l'histoire de tous les temps!

C'est une belle église que *Saint-Laurent*, où je fus très-touché des deux chaires, sculptées par Bartoldo, élève de Donatello, sur les dessins de son illustre maître. Ce sont là de bien beaux morceaux d'art, d'un style admirable, qui croit ne pouvoir rien faire de mieux pour être original et puissant, que d'imiter l'antique sans servilité, mais aussi sans craindre de le trop rappeler. Le Bronzino a peint à fresque, dans Saint-Laurent, le martyre du saint, et c'est aujourd'hui une des peintures les plus expressives des maîtres du second ordre, qui sont de bien habiles gens en Italie, il faut l'avouer. Ce qui fait la gloire de Saint-Laurent, ce sont les chefs-d'œuvre de Michel-Ange qui décorent la nouvelle sacristie. Oh! quelle sculpture large, forte et originale! Que Michel-Ange est grand homme dans ses tombeaux de Julien et Laurent de Médicis! Paris saura bientôt tout ce que valait cet artiste, car j'ai vu le mouleur occupé à prendre un creux pour envoyer en

France une répétition en plâtre de ces marbres si hardiment taillés. Ce que Florence ne nous enverra pas, et j'en suis bien fâché, parce que cet ouvrage, non terminé, n'est pas moins magnifique que le *Silenzio*, le *Pensiero*, et la *Notte*, c'est la *Vierge et son Fils*, * groupe précieux, à côté duquel est le beau *saint Côme*, de Montorsoli, élève et auxiliaire de Michel-Ange. Cette Vierge est admirable, et son *putto* si fort, si vif, * est une des plus savantes études d'enfant qu'on puisse voir. La chapelle des Médicis, à laquelle il faudra travailler au moins dix ans encore pour l'achever, bien qu'elle soit déjà âgée de plusieurs siècles, n'est vraiment belle que par la richesse de ses incrustations de pierres dures dans le jaspe et le granit qui en composent le revêtement. Je ne sais ce que M. Benvenuti fera de la coupole à laquelle il travaille; on le dit très-habile. Personne ne voit ses travaux; tout ce qu'on peut voir c'est la charpente qui soutient l'échafaud sur lequel il peint. Cette charpente est une savante combinaison de moyens simples qui arrivent à la solidité par la

grâce. On ne sort pas de Saint - Laurent sans avoir vu les statues de Donatello, de Jean Bologne, de Tacca et de Baccio da Montelupo, qui ne sont pas des ornemens vulgaires pour un temple de cette importance; sans aller jeter un coup-d'œil sur le curieux bas-relief de Bandinelli, décoration d'un piédestal qui attend encore la statue de Jean de Médicis, qu'on n'élèvera certainement jamais, quoique ce Jean vaille bien aux yeux de l'histoire le père de notre Catherine de Médicis, qui a les honneurs d'un tombeau de la main de Michel-Ange!

Michel-Ange! où ne le retrouve-t-on pas dans Florence? Il éclate à Saint-Laurent, sur la place du Grand-Duc, au bastion voisin de cette basilique de San-Miniato, chef-d'œuvre du ^{xr} siècle, dont les parfaits détails peuvent se comparer aux bijoux d'ivoire que les Chinois patiens font pour l'empereur leur maître; basilique admirable que Michel-Ange préserva des boulets pontificaux en lui donnant un manteau de laine cardée; basilique abandonnée que l'on répare pourtant, et dont j'ai rapporté,

comme souvenir, un morceau de bois vermoulu, peint de bleu et de blanc, débris d'une poutre rompue qui était peut-être au plafond champêtre de l'église depuis Hildebrand l'évêque et l'impératrice Cunégonde. Michel-Ange éclate donc aussi à San-Miniato, à l'Académie, au dôme où on le voit finir, à sa maison où il apparaît jeune homme et commençant, aux Offices où il est copiste des anciens et original aussi grand que les Grecs; il se cache à Boboli dans une grotte, ridiculement peuplée de figures d'éponges et de rocailles, ouvrages niais d'une époque où les arts s'en vont. Et pourquoi a-t-on laissé dans ce dépôt obscur les quatre esclaves de Michel-Ange? N'est-ce pas au musée ou dans une église — ils étaient destinés au tombeau du pape Jules II — qu'on aurait dû mettre ces colosses taillés avec tant de liberté, tant de sûreté, fières ébauches d'un ouvrier hardi, qui seraient pour les artistes modernes de si bous objets d'étude! A Paris, ces morceaux dédaignés auraient quelque place d'honneur au Louvre; à Florence, ils sont

inaperçus dans une grotte de Boboli, le jardin triste qui eut ses jours de fêtes et d'amour, et qui reedit encore le nom de Bianca Capello quand un étranger évoque les souvenirs poétiques de ses vieux ombrages. Boboli m'avait été trop vanté; Versailles, grave et noble, lui est infiniment supérieur; mais Versailles n'a point Florence au-dessous de lui, Florence qui, vive et colorée au milieu du bassin fleuri qu'entourent les Apennins, a l'air d'un lis jaune, ses anciennes armes, dans la corbeille d'un parterre.

On a trop décrit Sainte-Marie-des-Fleurs, la splendide cathédrale de Florence; on a trop dit le mystère de son jour intérieur, et la profusion des marbres qui, la recouvrant à l'extérieur, sont là comme un défi porté à l'imagination des capricieux architectes des *Mille et une Nuits*; on a trop célébré le Lapo, qui commença tout cela dans les grands jours de la république florentine, et Brunellesco qui acheva l'œuvre, et Lippi et Orgagna, et Thaddi, et Giotto, qui y travaillèrent; on a trop vanté

Bandinelli et Jean dell'Opera pour leur chœur et leur maître-autel couverts de belles sculptures, Donatello pour sa statue de *Poggio*, Sansovino pour son *saint Jacques*, Nicolas Arétin pour son *saint Marc*, Jacques Orgagna pour son *Mulet de Pierre Farnèse*, Nanni di Antonio di Banco pour sa *Vierge à l'amande* — la *Mandorla*; — le *campanille* qui accompagne le dôme, ce chef-d'œuvre d'élégance et de solidité du Giotto, est trop connu; on a trop répété ce proverbe : *Beau comme le campanille*, que les Florentins du *xv^e* siècle ont légué à ceux du *xix^e*; on a trop loué Donatello pour ses six statues, et surtout pour son *Chauve* — *il Zuccone* — qu'il aimait tant, qu'il interrogeait, et à qui il disait : Parle, parle! comme Michel-Ange disait au *saint Marc*, de ce même grand Donatello, qui orne une des faces de San-Michele, la ravissante petite église : « Marc, pourquoi ne me parles-tu pas? » Le baptistaire, et ses portes d'André de Pise et de Ghiberti ont occupé trop de poètes, de critiques, d'antiquaires, de voyageurs, pour que j'aie besoin d'en

parler longuement dans ce journal rapide de ma course à travers Florence. Il suffit que je les mentionne. Si je consacrais autant de pages à ces merveilleux monumens de l'art à sa renaissance, que j'ai resté d'heures attentif à les admirer, à en voir tous les détails, ce chapitre risquerait fort de prendre l'étendue d'un volume. Au *campanile*, André de Pise a sculpté une barque que j'examinaï avec soin, mais qui ne m'apprit rien sur l'état de l'art nautique au xiv^e siècle. Sur une des portes du baptistaire est un navire dont la forme ne me surprit point, parce que j'étais préparé à la rencontrer quelquefois après les révélations de la chapelle de Bolognini à Saint - Pétrone de Bologne, et celles du Campo-Santo de Pise que je devais au bon M. Ciampi. C'est une de ces *navicelle* au gouvernail de côté, au *trono* à cul de poule recevant le patron du navire, au mât unique avec une seule grande voile.

La cour de la prison du *Bargello*, avec son escalier couvert d'un auvent et ses murs chargés d'armoiries sculptées, a été dessinée, gra-

vée, décrite par tout le monde. Si j'ai la mémoire fidèle, M. Bouton en fit le motif d'un de ses premiers *Diorama*. C'est un beau monument que ce vieux palais d'Arnolfo di Lapo, construction sévère et presque terrible qui convient parfaitement à sa destination actuelle.

J'avais de M. Valery une lettre pour le savant M. Furia, ce célèbre bibliothécaire de la Laurentienne, contre lequel Paul-Louis Courier eut si spirituellement raison dans sa dispute à propos du *pâté* du Longus où il avait si évidemment tort. Une erreur dans la suscription de la lettre m'adressa non pas à M. Furia lui-même, mais à son fils l'abbé Furia. J'allai à la *Via Larga* avec M. Brunton, et à la maison de M. Furia j'e demandai M. l'abbé Furia. Il faisait très-froid; toutes les précautions contre le vent aigre des Apennins nous semblaient naturelles; nous étions bien habitués à voir les Florentins parcourir la ville et causer dans les rues, un chauffe-main sous leurs manteaux, comme les pauvres femmes de notre pays ont leur *gueux* sous leurs tabliers; nous avions

vu, mieux que cela, des chiens caparaçonnés, couverts de petites mantes contre les rigueurs de l'hiver, quelques-unes desquelles étaient timbrées comme des livrées du blason des maîtres de ces chiens; cependant, quand nous vîmes arriver sautillant sur ses deux pieds, culotté de soie noire, chaussé de soie noire et de petits souliers bouclés et bien luisans, vêtu d'une veste ronde de velours de coton verdâtre à pattes sur les épaules comme il convient à une veste de chasse, et son gueux à la main, un jeune homme gras, frais, peigné avec art et coiffé d'un bonnet carré, nous ne pûmes nous empêcher de rire. M. Brunton, qui a l'art d'être fort gai en gardant le plus grand sang-froid, faillit me faire étouffer, quand il se mit à parler à l'abbé de la saison et de l'excellente précaution qu'ont les Florentins de porter le petit pot de terre où ils mettent du feu pour éviter l'onglée. Heureusement que M. l'abbé Furia ne s'aperçut point de mes dispositions à éclater de rire, et que je pus, sans avoir été malhonnête, prendre rendez-vous pour le lendemain matin,

à la Laurentienne. Oh ! la charmante caricature que cet abbé poupin ! Quel succès elle aurait au *théâtre des Variétés* !

A l'heure dite, le 12 décembre, j'allai sonner à la bibliothèque de Saint-Laurent, dont Michel-Ange fit si bien de désavouer l'escalier que son souvenir lui montrait comme une chose, sottie — *cosa goffa*. Je saluai M. l'abbé Furia qui avait ce jour-là une soutane, un manteau par-dessus, et son *gueux* fidèle à côté de lui, sur la table de son travail. Un des conservateurs, qui entendait le français mieux que le jeune *professore*, s'empessa de me montrer les curiosités de sa bibliothèque, parmi lesquelles il n'oublia point le doigt de Galilée. Je suis trop peu bibliophile pour tressaillir de joie dans une bibliothèque ; cependant j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de saisissement que je me vis dans ce vieux sanctuaire, entouré de ces nombreux manuscrits, esclaves littéraires attachés avec des chaînes sur les pupitres, où ils restent toujours, comme les missels de nos paroisses de campagne sur le lutrin au mi-

lieu du cœur. Que de belles choses il y a dans cette collection ! Je vis d'abord le Virgile du iv^e siècle qui m'aurait plu bien davantage , moins vieux et orné de miniatures. On me montra ensuite le *Portulano* qui a servi à M. Baldelli pour ses illustrations estimées de Marco Polo ; deux fort beaux Ptolomée ; une grande carte du xv^e siècle , avec les figures informes de deux vaisseaux de fantaisie ; enfin un recueil bien curieux de dessins du Giovanni Stradano , Espagnol élevé en Hollande et devenu Florentin en quittant l'école de je ne sais plus quel maître. Ce *codex* est composé d'une assez grande quantité de dessins faits en 1587 et 1588 , pour le poëme de Dante , d'après lequel beaucoup de peintres de cette époque composaient ce que nous appelons des vignettes. A la suite de ce recueil , où je remarquai des choses originales que Flaxman a peut-être connues , je trouvai cinq dessins ayant rapport à la gloire de Christophe Colomb , d'Amérique Vespuce et de Magellan. Je dessinaï d'après ces compositions , et je calquai fidèlement

celle où Magellan est représenté sur son vaisseau, entouré de figures allégoriques. Les vaisseaux dessinés par Stradano m'inspirent assez de confiance, et je regarde comme une des conquêtes de mon voyage, le calque et les croquis que je pris à la Laurentienne. Je ne sais si les cinq dessins de Stradano ont été gravés, mais M. Brunton qui, après m'avoir quitté à Naples, revint à Florence, y trouva un fragment d'une copie sur ivoire, faite à la pointe et noircie comme les nielles, d'après le Christophe Colomb. Il a eu l'obligeance de me le rapporter. L'ivoire était autrefois plaqué sur du chêne, et le morceau que je possède, où se voit presque entier Colomb portant la croix, *Christum ferens*—allusion peut-être à la signature de Colomb¹ que Stradano pouvait très-bien connaître— a huit pouces de large, sur deux et trois pouces de haut.

En sortant de la Laurentienne, j'allai au bout de la *Via Larga*, à l'ancienne caserne des

¹ Voir tome I^{er}, page 267.

gardes-du-corps, où M. Liverati m'avait dit qu'étaient des fresques représentant des actions navales. Je vis en effet dans une petite salle basse très-joliment peinte des combats de galères et de vaisseaux, lesquels par leurs formes me rappelèrent beaucoup ceux des tableaux si charmans, si clairs et si nouveaux pour moi, de Salvator Rosa, qui sont au palais Pitti, et les navires de Callot. Au lieu de dessiner, j'allai acheter près de la place du Vieux-Palais quatre planches de l'œuvre maritime que Callot dédia au grand-duc de Toscane. Comme il me restait encore une heure, je courus de-là aux Offices, où je dessinaï d'après un tableau fantastique et très-curieux de Pierre Laurati de Sienne, qui vivait au milieu du xiv^e siècle, une barque fort originale et d'une forme assez gracieuse, puis deux bâtimens à rames, dont une grande galère aux avirons accouplés deux à deux, aux deux mâts verticaux, dont celui de l'arrière beaucoup plus court que celui de l'avant, et au carrosse couvert d'un élégant tendelet demi-sphérique.

Le 15, je fus présenté par M. le professeur Ciampi au préfet de la bibliothèque Riccardienne, dans ce beau palais Riccardi, noble ouvrage de Michelozzo, où Benozzo Gozzoli laissa trois de ses naïfs chefs-d'œuvre ; où Luc Giordano, un peu plus de trois cents ans après, peignit un beau plafond, digne d'une plus grande époque de l'art. — Ce fut à deux manuscrits seulement que M. Ciampi me conseilla de m'adresser ; l'un du ^{xiv}^e siècle, qui contient une espèce de commentaire sur la guerre de César dans les Gaules, avec des vignettes, assez grossières mais curieuses, de quelque élève de Cimabué. Les navires de César sont des barques que l'artiste emprunta probablement à la navigation fluviale, car elles ne paraissent point constituées pour résister aux efforts de la mer irritée. Elles n'ont d'ailleurs, par leur forme, aucun rapport avec les navires du ^{xiv}^e siècle que je connaissais déjà ; la seule analogie que je leur trouvai est dans le gouvernail, placé sur le côté. Elles sont chargées d'ornemens simples mais multipliés. Je copiai plusieurs de ces bar-

ques, sauf à discuter plus tard le mérite de ces représentations nautiques. L'autre manuscrit que j'explorai avec le plus grand soin, et d'après lequel je dessinaï plusieurs navires de différentes posés, est un admirable Virgile du xv^e siècle, florentin sans aucun doute; car, dans les vignettes, Troie c'est toujours Florence avec ses palais, ses églises et ses costumes brillans. M. Ciampi ne put me dire de qui sont ces vignettes délicieuses. Quel malheur que le *miniature* n'ait pas écrit son nom au bas d'un de ses petits tableaux, comme le calligraphe a placé le sien, après le mot *finis*, sur le revers du 248^e feuillet de parchemin de cet admirable *codex*! Ce calligraphe, au reste, put écrire : *Nicolaus Riccius, Spinus vocatus, feliciter scripsit*, parce qu'il avait mené à fin et à bonne fin son long travail. Le miniaturiste ne fut pas si heureux ou si patient; il s'arrêta à la fin du troisième livre de l'Enéïde; encore dans ce troisième livre n'y a-t-il que sept vignettes achevées; les autres sont ou seulement tracées à la plume, ou préparées par quelques

teintes plates d'or ou de couleur, ou plus avancées dans leur ébauche. Si l'on peut déplorer que ce labeur pénible mais plein de goût du peintre n'ait pas été continué, on doit se féliciter de posséder un manuscrit qui donne sur les procédés de l'art des renseignemens aussi précis et aussi nombreux. La comparaison entre une vignette finie et le trait simple de la composition est fort intéressante à faire; on voit tout ce que le style du peintre gagnait de précision et de pureté dans la soigneuse application des couleurs sur les contours. Les vaisseaux du Virgile de la Ricardienne ne ressemblent guère aux navires du xv^e siècle que j'avais vus, quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait sans rapport avec ceux du *Campo-Santo* de Pise; je pense que le miniaturiste ayant à rendre les vaisseaux antiques d'Enée aura voulu se reporter en arrière le plus possible, et qu'il aura peint des navires des xii^e et xiii^e siècles dont la tradition pouvait bien n'être pas perdue au xv^e. Ceci n'est encore qu'un doute, et c'est ailleurs que dans ce journal que je le discuterai.

On ne quitte pas Florence sans avoir fait au moins une promenade aux *Cascine*. Ce sont des laiteries qui appartiennent au grand-duc, et qui se trouvent très-agréablement situées dans un bois d'arbres verts, rendez-vous de toute l'élégante population florentine. Là, surtout le dimanche, on trouve tous les étrangers dans leurs riches équipages, et l'on peut se croire transporté au bois de Boulogne un jour de Longchamp. Dans une des voitures, je reconnus cette jolie mademoiselle Éлиза Wenzel, que nous avons vue jadis à l'Odéon, si charmante dans le rôle du jeune Machabée, et qui a uni son sort à celui du bon M. Orloff. La promenade des *Cascine*, bordée d'un côté par l'Arno et ayant de ce côté, à son horizon, Florence et la montagne de Saint-Miniat, est certainement un des *passeggi* les plus beaux de l'Italie. On dit que les faisans y abondent : je n'en vis pas un seul, peut-être parce qu'il faisait trop froid ; mais en place j'y trouvai, à chaque pas, des Anglais et de ces jeunes élégans de toutes les nations qui papillonnent aux por-

tières de toutes les calèches, et sont aussi insupportables, aussi ridicules au *Corso* de Rome, à *Chiaia* et aux *Cascade*, qu'aux Champs-Élysées de Paris.

En partant de Florence beaucoup plus tôt que je n'aurais voulu, ayant vu, beaucoup moins souvent que je ne l'avais espéré, toutes les merveilles dont cette ville ravissante et extraordinaire est si abondamment pourvue, j'eus le chagrin de n'avoir pu connaître M. Belloc que j'entrevis seulement un quart d'heure chez M. Brunton, et dont la conversation me parut spirituelle et intéressante. Je regrettai aussi de n'avoir pu profiter de la bonne volonté que me montra un de nos compatriotes les plus distingués, M. Leblanc à qui m'avait recommandé un de mes camarades du ministère de la marine, M. Pous.... son gendre. M. Leblanc me montra, entre autres choses précieuses et nouvelles qu'il rapportait de Paris, un portrait, dessiné par M. Ingres, de la plus jeune de ses filles. Ce dessin est beau, sans doute; mais c'est une tête de femme, comme M. Ingres les fait toutes,

beaucoup moins agréables qu'elles ne le sont en effet. Madame de Mirbel a peint cette même jeune personne, et tout le monde a admiré au Salon de 1835 la grâce et l'élégance de la jolie mademoiselle Leblanc. M. Ingres est un grand artiste, je l'ai toujours reconnu, mais je n'ai jamais vu de lui un portrait de femme qui ne fût très-désagréable à voir. Les belles qualités dont il ne saurait faire abstraction y sont terriblement compensées par la disgrâce de l'ensemble et la sécheresse d'une foule de détails.

XII

Départ de Florence. — Alphonse Mellan et le courrier de Don Juan d'Autriche. — Poggi-Bonzi. — Sienné. — Cathédrale. — Augustins. — Sainte-Catherine. — Miracle du tonneau. — Cailloux anti-ophtalmiques. — Aveugles. — Eglise des Dominicains. — Place del Campo. — Palais *del Pubblico*. — Buonconvento et le cardinal Spinola. — Radicofani. — Douane de Centino. — Acquapendente. — Saint-Laurent-Neuf. — Lac de Bolsène. — Bolsène. — Eglise de Sainte-Christine. — Montefiascone. — Viterbe. — Cathédrale. — Sainte-Rose et la Galiana. — Pourquoi pas Sainte-Jeanne d'Arc? — Le Christ de Sébastien del Piombo. — Les voleurs. — Ruggeri. — Ronciglione. — Appréhensions comiques. — Convoi de brigands. — La Storta. — Baccano. — Souterrain de Veies et ses serpents. — Ponte-Molle. — Entrée à Rome.

Le 18 décembre 1834, à neuf heures, nous prîmes la route de Rome. Notre équipage était composé de deux voitures : mon modeste carrosse qui ne portait que ma femme et moi ; la

calèche de M. Brunton qui, traînée par des chevaux de *vetturino*, emportait nos amis, leur femme de chambre, et leur courrier, personnage qui mérite une mention très-particulière. Brantôme dit que don Juan d'Autriche prit en Espagne pour aller en Flandre un postillon : « Gentil compagnon, et qui savait toutes les postes, les chemins, les routes et traverses... et on disait de lui qu'il était Suisse francisé. » C'est tout-à-fait le portrait d'Alphonse Mellan que celui de ce postillon. Alphonse est Suisse en effet, et Suisse francisé; il sait toutes les postes, les chemins, non-seulement de l'Italie et de la France, mais de l'Allemagne et de l'Angleterre; et, pour gentil compagnon, il l'est s'il en fut au monde! Toujours gai, chantant dès le point du jour, chantant pour s'endormir, ayant à chaque instant un mot drôle à dire, original dans ses propos, actif, industriel, bon à tout, valet de place, valet de chambre, excellent cuisinier, c'est un homme unique. Il fit notre joie jusqu'à Naples, et en toute rencontre il nous fut d'un secours prodigieux. Si

c'était encore la mode des *ana*, on pourrait faire un Mellaniana qui serait certes aussi piquant et beaucoup moins pédant que le Ménagiana si célèbre. Alphonse est le Talleyrand des courriers.

En sortant de Florence, nous trouvons de la glace sur un petit ruisseau près du couvent des Chartreux. Il fait très-froid, mais le temps est superbe. A quatre heures nous arrivons en haut de la vallée de Poggi-Bonzi, large, belle, accidentée. A cinq heures, nous descendons à l'auberge pour dîner. Ce repas commence cette gaieté qui ne nous abandonnera plus tant que nous resterons avec cet esprit si soudain, si amusant de l'aimable M. Brunton. C'est à Poggi-Bonzi que j'ai entendu la seule jolie voix italienne courant les rues. Un jeune homme, ouvrier, chantait en passant sous notre fenêtre : *O Pescator' dell' onda*, qui me fit dix fois plus de plaisir là qu'autrefois il ne m'en avait fait à l'Opéra-Comique, quand Martin et Panchard le chantaient pourtant !

A onze heures, le 19, arrivant à Sienne,

nous allons tout de suite visiter son admirable cathédrale, la plus curieuse, la plus belle des églises que j'eusse encore rencontrées, malgré les solennités des dômes de Florence et de Milan, malgré les richesses *del Carmine*, de l'Annonciade de Gênes, des *Frari* de Venise et de Saint-Petrone de Bologne. C'est un caractère à part que celui de la cathédrale de Sienna qu'il faut peindre en désespoir de la pouvoir décrire. Dans la rangée de bustes des papes qui ornent sa nef au-dessus des colonnes, je cherche en vain celui de la papesse Jeanne qu'on a très-arbitrairement privée des honneurs de ce Panthéon pontifical. Elle était là autrefois, la papesse; mais sa tête est devenue un Zacharie, en 1600, à ce que m'assure mon boiteux cicérone. Le bénitier grec retrouvé avec les trois Grâces, la chaire, chef-d'œuvre rapide de Nicolas de Pise, les chapelles de saint Jean-Baptiste et *del voto*, la coupole hexagone, grande et hardie, la voûte azurée de l'église, et surtout les gravures nielées du pavé, belle invention siennoise, nous

occupent successivement. La partie gravée par Beccafumi me semble la plus belle ; c'est que Beccafumi est du xvi^e siècle et que Duccio della Boninsigna et Federighi sont des xiv^e et xv^e. Beccafumi commença par être berger ; il quitta la houlette pour le pinceau et le ciseau, et le gardeur de moutons devint un grand artiste. Mon guide me raconte beaucoup d'autres choses de Beccafumi que la tradition de Sienne conserve religieusement. A la bibliothèque des livres de chœur nous sommes frappés de la belle conservation des fresques que Raphaël composa, tout jeune, et que son vieil élève Pinturricchio peignit un peu sèchement. Ces huit fresques sont superbes ; c'est pour elles que j'ai préféré la route de Sienne à celle de Pérouse. Si belle que soit la cascade de Terni, elle ne peut valoir à mes yeux un de ces tableaux où se révèle le futur peintre de la *dispute du Saint-Sacrement* et de l'*école d'Athènes*. Dans une des fresques, est une grande galère à trois mâts, à l'arrière chargé d'un singulier château ; je me hâte de la copier, ainsi

que l'avant d'un autre navire à rames qui se trouve en face, dans un autre tableau. Les trois Grâces sont élégamment placées dans cette espèce de sacristie, où les prêtres eurent le bon sens de les placer malgré leur nudité voluptueuse, pour les préserver des mutilations qu'un peuple ignorant leur aurait probablement fait subir quand on déterra ce beau groupe, vers le ^{xiii}^e siècle, je crois.

En sortant du dôme, allés à l'église des Augustins. Nous voyons là un beau Christ du Perrugin, et un jésuite qui rentrait dans la sacristie, précédé de deux enfans de chœur et couvert d'une ombrelle blanche à coupole chinoise. Sur le dos du *padre jesuita* était un morceau d'étoffe avec le monogramme de la société. Le saint homme venait de donner la bénédiction à une troupe d'écoliers. Des Augustins nous allons dans une rue qui descend presque à pic et qui s'appelle *Via delle Conche*. C'est là qu'est l'oratoire de Sainte-Catherine, au pied de sa maison. Une oie couronnée est sur la porte de la demeure de Catherine, la fille

du teinturier. Pourquoi? Je le demande, on ne sait me répondre. Il faut pourtant qu'il y ait eu quelque chose de commun entre Catherine et cette *oca*, car je retrouve encore le volatile capitolien dans la chapelle où la vierge de Sienne fit pénitence. Un caveau où Catherine passa une partie de sa vie est au-dessous de cette chapelle; nous y descendons, et notre guide nous raconte que c'est dans ce souterrain que la sainte avait le tonneau miraculeux dont sa charité tirait du vin qu'elle donnait aux indigens. Ce tonneau ne se vidait jamais! Nous voyons la petite porte par où les *poveri* passaient leurs fiasques vides, que Catherine leur rendait pleines, sans rétribution, quoiqu'elle ne fût pas riche; plus généreuse en cela que les parcimonieux seigneurs florentins, qui dans leurs palais ont un guichet pour la vente du vin qu'ils font eux-mêmes au petit peuple, et par lequel l'argent doit passer avant la bouteille. La cave de sainte Catherine est en grande vénération dans le pays. Les cailloux dont elle est tapissée ont une vertu curative très-cer-

taine dans les maux d'yeux. Les personnes pieuses n'en doutent point à Sienne ; mais il y a beaucoup de gens sans foi probablement , car je remarque en sortant de chez la sainte que le nombre des aveugles est considérable dans la cité ! Le *cicerone* me prie d'accepter une petite pierre anti-ophtalmique , et je la prends pour ne pas le scandaliser par un refus impie. Nous montons à la chambre de Catherine par un escalier dont la couverture à colonnes , soutenant des cintres gracieux en briques , nous frappe par son élégance et son bon goût , aussi bien que la disposition d'une petite cour , espèce d'*atrium* , en avant de la chambre sainte , où nous ne voyons de curieux que le gril de fer en forme de coquille qui servait d'oreiller à Catherine. Il a l'air tout neuf , et c'est sans doute un miracle qui l'a préservé de l'oxidation depuis plusieurs siècles. La salle où Catherine avait ses conférences avec Jésus-Christ (1367) , est aux Dominicains , au bas de l'église. On a conservé l'escalier par où elle y montait , et un peu du plancher sur lequel elle

marcha si souvent, pour aller aux mystiques rendez-vous où Dieu daignait se manifester à elle. Sainte Catherine donnant sa chemise et sa croix à Jésus qui lui demande l'aumône, sont deux jolies peintures de Beccafumi, qui a peint aussi les miracles de la sainte dans une chapelle, derrière laquelle est un tableau d'André Vanni, peintre contemporain de Catherine, représentant le mariage de la teinturière avec le Christ. Ce que l'on regarde comme un portrait fidèle de sainte Catherine est la peinture qui se trouve sur le mur, à gauche de l'autel ; elle est de Vanni. Si, en effet, c'est le portrait de Catherine, Catherine était fort jolie. Sa tête, relique précieuse, est gardée dans le tabernacle de l'autel de cette chapelle ; elle n'est exposée que deux fois par an, et la police garde la clef du tabernacle. L'église des Dominicains est belle, large ; c'est une grande nef sans bas-côtés, avec chapelles appliquées contre le mur. Sa couverture rustique, en traverses de bois, rappelle celles de *Santa-Croce* et de *San-Miniato* de Florence. Parmi ces tableaux nous

remarquons le beau *Martyre de saint Pierre*, par Archange Salimbeni, et la plus ancienne des peintures italiennes, dit-on, une *Vierge avec l'Enfant Jésus* de Guido de Sienne. Elle porte la date 1221, et n'a pas la sécheresse des Grecs; je trouve même assez de grâce aux deux figures.

Un coup-d'œil à la place *del Campo*, large coquille creuse, où jadis affluait par onze rues, tumultueux vomitoires, la population de Sienne républicaine, les jours de troubles et de délibérations. Aujourd'hui de paisibles marchands y vendent des légumes, et des bœufs toscans aux longues cornes droites, traversées par une corde jougale à la façon romaine, y dorment à l'ombre du palais *del Pubblico*. Dans ce palais, où nous faisons une courte visite, que de peintures curieuses et belles! *La Sainte Famille* du Sodoma est excellente; son *Christ* est admirable; *les Vices* et *les Vertus*, par Lorenzetti, fresque de 1338, sont d'un caractère très-original. La chapelle de Thadée di Bartolo est aussi précieuse pour les souvenirs républicains

qu'elle consacre , que pour la finesse du dessin et l'éclat de la couleur de ses tableaux. Nous regardons en passant la fontaine de Jacques della Quercia, dont le temps n'a pas assez respecté les bas-reliefs , si pleins d'élégance , qui changèrent le nom du sculpteur : Jacques du Chêne devint Jacques de la Fontaine , baptême populaire qui fut la plus belle récompense à laquelle pouvait prétendre l'artiste.

En trois heures nous avons vu bien des choses ! La tête m'en tourne. Un moment pour écrire mes notes, et partons.... A cinq heures et demie nous arrivons à Buonconvento , où nous sommes reçus par une jolie fille , coiffée d'un feutre gris à longs poils , avec un bouquet de plumes de côté qui lui sied à ravir, ce que la petite coquette sait fort bien. C'est à grand'peine que nous obtenons une chambre, dont la cheminée fume à nous aveugler. La maison est toute serrée dessus dessous , et voici pourquoi : Monseigneur le cardinal Spinola de Gênes est arrivé tout à l'heure de Rome , et il occupe presque toute l'auberge ; sa présence y fait un re-

mue-ménage incroyable , et je ne sais pas si nous pourrons dîner ce soir. Alphonse est là heureusement qui va s'occuper de nos seigneuries, sacrifiées au cardinal. Il prend tout ce qu'il peut dérober à l'appétit ecclésiastique de M. Spinola et des prêtres qui l'accompagnent. Son industrie nous ménage un repas d'anachorètes , qui nous trouve très-gais. Nous soupçons mal , mais j'espère que ce pauvre cardinal n'a manqué de rien. Si fait , Monseigneur a manqué de quelque chose : Monseigneur a eu peur ; ce n'est pas défendu à un cardinal de ce temps-ci ; il a demandé une escorte jusqu'à Florence ; on lui a dit que la Toscane est très-sûre , qu'on n'y détrousse plus guère les voyageurs, et on lui a refusé l'escorte qu'il espérait. Il part donc de Buonconvento fort triste et priant pour sa *sicurezza*. Dieu le garde ! Nous montons en voiture en même temps que le prince Spinola, non sans rire de notre accoutrement frileux. Oh ! le printemps perpétuel de l'Italie, qu'est-il devenu ? Il vente , le temps est couvert , il tombe une pluie froide ; c'est un 20 décembre de Paris ;

mais devions-nous le trouver en Toscane , sur les bords rians de l'Ombrone ! A San-Quirico , pendant qu'Alphonse nous approvisionne d'un vin de Montepulciano , qui pour n'être pas le roi des vins , comme on le proclamait jadis , n'en est pas moins une boisson fort agréable, M. Brunton et moi allons voir le portail d'une petite église dont les colonnettes , nouées en nœuds plats , sont d'un assez plaisant effet. Nous nous reposons à la Scala , maison isolée sur une montagne , où la bienheureuse omelette nous sauve de la faim. Ce n'est pourtant point un cardinal que nous avons là en concurrence , mais des Anglais au nombre de quinze ou seize , qui ont fait main-basse sur toutes les provisions de l'auberge. A la Scala , les femmes de chambre sont plus heureuses que leurs maîtresses ; elles ont une vaste cheminée à colonnes , dans laquelle la galanterie d'Alphonse les installe , pour attendre un bon déjeuner qu'il leur prépare lui-même , et dont il fera les honneurs dans un moment , en l'égayant de cent contes qui trouveront grâce devant la

pruderie anglaise, en l'assaisonnant de pointes, de quolibets, de chansons, de baisers qui mettront en joie toute la cuisine. Quant à nous, nous grelottons ; et je ne trouve rien de mieux pour m'échauffer, que d'aller poursuivre dans les sillons que trace une charrue de jolis hoche-queueues gris, qui me rappellent des promenades au bord de la Marne, où de gracieuses bergeronnettes me précédaient en sautillant sur la berge, défiant mon innocent fusil.

De montagnes en vallons, de vallées en montagnes, au travers d'un pays inculte et sauvage, surtout depuis Ricorsi, nous arrivons au sommet de Radicofani, le volcan éteint, notre gîte pour cette nuit. Un ancien couvent nous reçoit dans son dortoir, qui a déjà beaucoup d'habitans. Une seule chambre reste pour nous quatre, et l'hôte a la bonté de nous dire qu'on tendra un rideau entre les deux lits, *si nous croyons* que c'est nécessaire ! Mais la chambre est au midi, ce dont s'avisent des damés anglaises encore plus frileuses que nous ; et une négociation s'entame pour nous faire accepter

deux chambres au nord, *qui nous seront beaucoup plus commodes* et où gelaient les nobles dames. Radicofani est un pauvre village dont l'*albergo della posta* est la seule habitation passable. Nous soupçons gaiement, fort bien, seuls devant un bon feu; nous écrivons ensuite, et l'on nous fait acheter quelques petits produits de la fabrique de pétrification des eaux sulfureuses de Ricorsi. Un grand vent souffle toute la nuit; il semble que l'auberge va être enlevée, et que la vieille citadelle va tomber sur le village qu'elle abrite du nord. Le 20, à six heures, tout le monde est sur pied. Les cinq voitures sont attelées, et nous allons descendre la longue montagne qui nous mènera dans la vallée de Tapaglia. On part en caravane, et les plus pressés, qui veulent franchir promptement les difficultés de la douane romaine de Centino, et s'assurer d'un déjeuner passable à Acquapendente, nous quittent bientôt, nous qui sommes assez philosophes pour prendre le douanier pour ce qu'il est, et le vin de Montefiascone pour ce qu'il vaut. A la douane, une scène.

Ces mendiens romains font un marché avec Alphonse, puis ils veulent en doubler le prix ; discussions, injures, menaces. Je force les *doganieri* de nous visiter, et ils n'ont pas un paul. Pendant ce temps-là, trois Anglais passent hardiment sans qu'on fasse même le semblant d'ouvrir une de leurs malles. Les Anglais passent partout ; c'est un privilège dont ils sont trop fiers : ils paient très-cher, encore font-ils des économies, unique raison pour bon nombre d'entre eux de leurs longs voyages en France et en Italie. Nous voyons bientôt le beau rocher sur lequel est la laide, la pauvre, la triste Acquapendente, si bien située et si désolée. On sent déjà ici qu'on n'est plus en Toscane ; la misère des sujets du pape s'y montre dans toute sa hideur, dans toute sa malpropreté. Que de haillons, que de plaies ! Et puis quel hôtel que l'*albergo reale della fortuna di Cesare Dini* ! Sale comme une auberge de Provence, comme une étable de Basse-Bretagne, ou comme un palais de Naples ! On y déjeune mal, on ose à peine y manger ! Fuyons promptement. Que

voir ici? Pas une goutte d'eau dans la cascade qui a donné son nom pittoresque au pays ; pas une église ouverte ; plus de verdure dans le paysage qui a cependant de la grandeur et de la variété. Poussons jusqu'à Bolsène au travers de la belle campagne qui d'Acquapendente nous mène à San-Lorenzo-Nuovo. Saint-Laurent-Neuf est un bienfait de Pie VI, qui tira les habitans fiévreux de Saint-Laurent-Vieux de la gorge malsaine et *ladronesca* où leur vie était menacée par les brigands autant que par la *febbre*. Ce village superbe a l'air d'une des larges rues de Versailles, et comme il est admirablement placé au-dessus des bois verts et riches qui entourent le lac de Bolsène ! Nous descendons dans cette forêt de vieux chênes où j'admire une végétation colorée qui ferait envie à tous nos paysagistes. Le soleil est encore haut, cependant ce tableau est largement massé et les oppositions de l'ombre avec la lumière y sont vives et fortes. Nous côtoyons le joli lac, tout chargé de canards et où se jouent des poissons agiles ; belle promesse pour le souper. Promesse trom-

peuse. Il a venté et l'on n'a pu pêcher ni chasser. D'ailleurs les pigeons du pays valent bien les canards, si l'hôtesse en est crue, et quant au poisson, il n'est mangeable qu'au printemps. Va donc pour les pigeons, et allons vite donner un coup-d'œil à la ville qui a remplacé la grande et luxueuse cité étrusque. Dieu! qu'il est changé le *Vulsinium*! Qu'il est horrible! Voilà du moins une jolie jeune fille pour nous consoler; gloire à santa Cristina! Sainte Christine est la sainte du pays, comme sainte Catherine est celle de Sienne, et sainte Rose celle de Viterbe. Dans l'église placée sous son invocation, et qui est construite de fragmens antiques d'une grande curiosité, ce qu'il y a de plus merveilleux c'est le sang sorti miraculeusement de l'hostie pendant la messe d'un prêtre incrédule; ce qu'il y a de plus beau, c'est l'autel en terre cuite de Luca della Robbia, habile homme qu'on voit partout à Florence, à côté de tous les grands artistes qu'il égale avec ces figurines de terre colorées et vernissées. Il y a dans un coin quelques débris de ces figures, je n'ose pas m'en

approprié un fragment qui demain peut-être sera jeté dehors avec les balayures de l'église ; je prends seulement, dans ces débris, une petite lampe de terre grossière qui a brûlé devant l'image de sainte Christine : est-ce un vol ? Un godet d'un baïoque tout au plus, et qu'on avait rejeté de l'autel ! Je ne sais pourquoi ce larcin ne pèse pas sur ma conscience.

Le pape a fait couper le bois qui était de l'autre côté de Bolsène, parce que c'était un repaire. Nous le traversons le 21, en quittant le plus mauvais gîte du monde, dont tous les inconvéniens n'ont cependant pu nous attrister un instant. Nous voyons en passant un mur de stalactites assez curieux. Le lever du soleil colore de délicieuses teintes violettes ces charmans contours du lac que nous laissons pour gagner Montefiascone, célèbre par la mort d'un évêque allemand trop passionné pour un vin muscat, seulement bon. Alphonse qui sait toutes les histoires nous raconte celle-là, et nous munit d'une fiasque de vin rouge assez estimable, que l'hôtesse de l'*Albergo-Nuovo*

vend de fort bonne grâce, et fort cher, par compensation. Nous glissons rapidement la colline au sommet de laquelle Montefiascone, triste, mais illustrée par quelques monumens de San-Michieli, est d'une assez belle apparence. Nous ne voyons pas la voie Cassia dont nous sommes cependant tout près, et nous courons à Viterbe, dont la plaine aride, ingrate, inféconde, nous paraît très-ennuyeuse. Viterbe avec toutes ses tours est laide, assez propre; ses rues, montantes et descendantes, comme celles de Sienne, sont pavées de larges pierres comme Florence et Venise. Voilà les fontaines qui ont donné lieu aux dictons sur Viterbe; mais où sont donc les belles filles à ces belles fontaines? point de belles filles! A la cathédrale, un capucin prêche devant une assemblée de femmes coiffées de voiles de drap rouge, bordés d'un ruban vert, jaune ou bleu. Quelques hommes les entourent, et des soldats sans armes, sur deux rangs, assistent à ce sermon du dimanche, par corvée. Rien de bien curieux dans cette église, si ce n'est à la sacristie

un tableau maniéré, contourné, drapé sèchement et qui a cependant beaucoup de réputation parce qu'il est d'Albert Durer. Un coq en mosaïque orne le pavé de cette sacristie. Ce sont les armes parlantes d'un cardinal Gallo qui fut évêque de Viterbe et dont le chapeau rouge pend dans son vestiaire à la place du lustre. Nous allons bien vite au couvent de la sainte qui, à Viterbe, balance la renommée de Galiana. Cette Galiana ne fut point sanctifiée; elle fut cause d'une guerre comme sainte Rose, mais pour une autre raison. Rome la disputa à Viterbe au xii^e siècle parce qu'elle était belle, et les Romains vaincus obtinrent pourtant par grâce de leurs vainqueurs qu'avant de se retirer ils verraient une fois encore la femme qu'ils avaient espéré de conquérir; et, à la porte Saint-Antoine, complaisante et probablement très-fière, Galiana vint consoler d'un regard une armée qu'elle ne pouvait pas mépriser, quel que fût son patriotisme. Une fille patriote, ce fut sainte Rose qui souleva les Viterbois contre leur oppresseur Frédéric II, connut les mal-

heurs de l'exil et mourut, à l'âge de dix-huit ans, honorée et sacrifiée par les Guelfes. Nous sonnons enfin la *campana del custode*; la grille qui sépare le corps de la sainte de la chapelle ne s'ouvre pas. Nous ne verrons que les boulets et les biscayens que Rose, forte de sa foi, détournait avec la main pendant je ne sais quel siège fait par les Turcs au xiii^e siècle. Peut-être le miracle des boulets ne nous trouve pas assez croyans, et c'est pour cela que Rose ne daigne point se manifester à nous. La canonisation de sainte Rose, bien qu'elle fût peut-être une affaire de parti, fait honneur à l'église qui récompense l'amour de la patrie. Pourquoi notre Jeanne-d'Arc n'a-t-elle point été canonisée? La France ne fut pas aussi soigneuse de la gloire de son héroïque fille, que Viterbe de celle de sa Rose. A San-Francesco nous admirons le *Christ mort* peint, dit-on, d'après le dessin de Michel-Ange, par Sébastien del Piombo. C'est une très-belle chose que la figure un peu trop livide de Jésus; celle de Marie est commune, mais ses traits et ses mains jointes expriment fort naturellement

la douleur la plus profonde. Dans cette église où l'on couvre et cadenasse Sébastien del Piombo, on fait le même honneur à une médiocre peinture de Véronique et de l'Adoration des mages. C'est que chaque rideau soulevé rapporte quelques baïoques au sacristain. Dans une des chapelles, je vois un saint François montant au ciel, qui a tout-à-fait l'air de danser un pas oblique, comme notre ancien Paul de l'Opéra. — En revenant à nos voitures, il me prend envie de demander à un petit garçon s'il y a beaucoup de voleurs entre Viterbe et Rome : « Oh ! mon Dieu non, monsieur, me répond-il très-sérieusement ; il n'y a point de voleurs sur la route. La preuve, c'est qu'on en a arrêté hier ; mais ce n'est rien. » — Chez le marchand de curiosités Ruggeri qui enrichit sa boutique des antiquités étrusques tirées des fouilles de Monterosi, j'achète un de ces jolis vases à parfums que Canova mit à la main de son *Hébé*. Charmante terre rouge, ventre enflé, col mince et alongé, embouchure pincée, anse gracieuse ; telle est cette petite

relique étrusque qui fera envie à plus d'un amateur.

— Longue et chaude montagne que nous montons jusqu'à ce que nous trouvions, à droite et au-dessous de nous, le petit lac de Vigo. Près de descendre dans la vallée de Ronciglione, nous apercevons les Apennins, blancs à leurs sommets, une chaîne de montagnes plus basses et plus rapprochées de nous, puis dans la large plaine, le mont isolé qui porte Caprarola. Les derniers regards du soleil prêtent à ce paysage une couleur délicieuse. — La journée a été fort belle ; pas un nuagé, ciel pur, air froid le matin et le soir. — Aux environs de Ronciglione une forêt tondue encore de plus près que celle de Bolsène ; beaucoup de cavernes ou grottes le long de la route qui descend rapidement jusqu'à la petite ville. Ronciglione a une mauvaise réputation ; ses habitans qui pourraient vivre d'une industrie plus honnête, passent pour d'habiles chevaliers de grande route. C'est ici que nous attendent les grandes aventures si nous devons jamais les rencontrer quelque

part. En effet, nous voilà à *l'albergo* de l'Aigle-Noir où règne seule par l'absence de son mari qui est allé à Rome, grasse, belle, gaie, parlant vite et beaucoup, madame Bissi que le concours de cinq voitures occupe prodigieusement, et qui peut dire avec non moins de raison que la *locandiera* de Goldoni : *La mia locanda non ha mai camere in ozio*. Tout le monde se case cependant, grâce à notre Alphonse qui, voyant l'embarras de l'hôtesse, prend la direction de la maison, se multiplie, se met à tout, distribue les courriers, les valets, les cuisiniers, impose silence à toutes les clameurs au milieu de cette Babel assourdissante, accommode le souper, fait préparer les chambres, tourne la broche, chante, et se fâche contre d'indignes paysans qui menacent madame Bissi qu'il est obligé de consoler. Or, ces paysans sont des gaillards de mauvaise mine, enveloppés dans leurs manteaux jusqu'au nez, coiffés de chapeaux jusque sur les yeux; qui lèverait le pan de leurs *mantelli* et interrogerait leurs ceintures, y trouverait quelque bon

poignard, quelque pistolet. Sous prétexte de souper et de loger à l'*Aigle-Noir*, ils viennent voir quelle chance il y a pour eux de faire un bon coup de main près de la Storta. Leur visite donne quelque inquiétude à Alphonse qui le lendemain à cinq heures entre dans notre appartement et nous annonce qu'il n'y a rien d'impossible à une *aggrezione*, en sortant de Ronciglione. Cet avenir effraie nos dames, et l'une d'elles intime l'ordre au messager de cette triste nouvelle de ne faire aucune résistance en cas d'attaque. « Mais, madame, se laisser dévaliser par des misérables ! Si ces messieurs veulent faire comme moi, j'ai vu dans un coin de la cuisine un morceau de fagot qui serait excellent pour corriger des brigands. » Le parti de la prudence l'emporta ; la part du diable était faite dans une poche de la voiture de M. Brunton ; pour moi, je n'avais pas deux écus à donner aux *ladri*, parce que j'arrivais à Rome sans argent ; je me recommandai donc à tous les saints qu'on peut invoquer contre les voleurs et les assassins. Alphonse se rendit non sans peine :

« Je connais le devoir de l'obéissance, madame ; face en terre, le premier ; mais si on avait voulu !.. » Nous pensons qu'il sera agréable aux Anglais, qui depuis cinq jours marchent de conserve avec notre équipage, de partir en même temps que nous pour en imposer aux voleurs par le nombre, et nous engageons Alphonse à aller leur en faire la proposition : « Vous n'y songez point, messieurs ! vous ne connaissez donc pas les Anglais ; ils iront dire partout à Rome et à Naples que des Français ont eu peur et se sont mis sous leur protection. Nous ne ferons pas cela, messieurs ! Oh ! ces Anglais, je ne leur veux pas de mal ; mais je voudrais, pour leur apprendre à être si fiers, qu'on les attaquât sans les voler ; qu'on leur prît seulement leurs chapeaux ! je voudrais les voir entrer à Rome la tête nue ; quelle déroute ! » Cette sortie et ce vœu bizarre nous ramènent à notre gaieté ; nous partons et nous sommes suivis immédiatement par les voitures anglaises. Nous voilà six carrosses à la file, trottant et dans une sécurité parfaite. Rien ne nous fera

obstacle, bonheur que n'auront point, dans quelques jours, un Anglais et sa femme qui, en plein midi, se verront arrêtés, battus, volés et laissés avec leur berline dévastée sur le chemin où un pauvre paysan sera victime aussi de la rapacité des voleurs ronciglionais; car il n'a dans sa poche qu'un paul, et il sera contraint de le donner s'il veut éviter un coup de poignard.

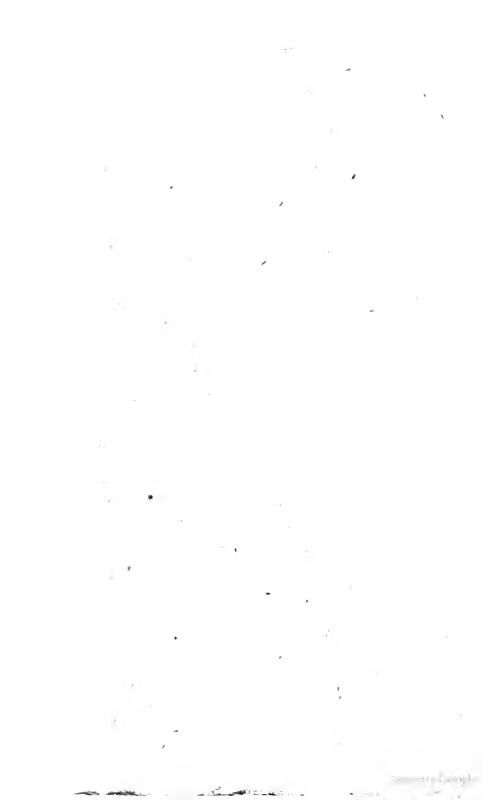
Auprès de la Storta nous trouvons un convoi de brigands escorté par un piquet de gendarmes; un de ces assassins va se faire pendre à Rome, les autres vont aux travaux forcés. A la Storta où nous déjeunons, on a devant soi la célèbre campagne romaine, ce désert triste, sec, crevassé, chargé de ruines mélancoliques, sans végétation, sans ombre, dans lequel errent des bergers sauvages, où les hauteurs de Tivoli, de Marino, de Frascati, d'Albano, paraissent comme des oasis de verdure, à l'horizon duquel sont, d'un côté la mer, et de l'autre des montagnes aux profils chéris des artistes; contre la mer, une boule, une coupole:

c'est Saint-Pierre. Certainement cela est beau, mais d'une beauté qui fait une impression profonde de douleur. Comparez notre riche vallée d'Auge à cette terre de désolation que les artistes admirent tant, et dites si cette belle plaine de Normandie ne vaut pas mieux que la campagne de Rome ! — A Baccano, nous prenons au cabriolet de notre voiture un monsieur habitant de Campagnana, village sans importance bâti sur le sol où fut cette ville de Veïes qui inquiéta si long-temps Rome. Il me conte qu'en minant la terre pour la retourner, dans une portion de sa propriété, à laquelle il voulait imposer une culture nouvelle, on ouvrit un trou, bouche d'un noir souterrain ; que, pour en sonder la profondeur, on y descendit une corde qui fut retirée couverte de gros serpents ; qu'un homme voulut y descendre, une torche à la main, pour voir ce qu'était cet antre ; qu'à peine il y fut entré qu'il s'écria : « Retirez-moi ! retirez-moi bien vite ! » et qu'il déclara avoir été saisi d'horreur à l'aspect de cette innombrable famille de reptiles dont l'arrivée de la lumière

avait étrangement troublé le repos. Or, ce sous-terrain n'était autre que le chemin par lequel, un jour de fête, les Romains surprirent les Veïens qui se rendirent, épouvantés par cette armée sortant de la terre comme les soldats semés par Cadmus. Le trou fut rebouché et jamais sans doute les serpens de Veïes ne seront dépossédés de leur royaume.

Bientôt nous laissons derrière nous le prétendu tombeau de Néron, et nous sommes à Ponte-Molle. Voilà le Tibre ! Je croyais que l'aspect du fleuve historique me ferait tressaillir ; je croyais que le Tibre était plus imposant que le Rhône ou le Rhin ; c'est une petite rivière jaune, laide, sans majesté, je pourrais dire la ruine d'un grand fleuve antique. Premier désappointement ! Entre Ponte-Molle et la porte du Peuple, dans ce joli faubourg où la poussière vole comme sur la route de Versailles aux jours des grandes eaux, la foule des promeneurs court à cheval ou en voiture ; mon monsieur de Campagnana me nomme les principaux : ici, la famille du prince de la Paix ; là

deux ou trois Napoléon ; plus loin la maîtresse d'un prince qui passe côte à côte avec la femme de cette Altesse Royale ; que sais-je encore ? — Il n'y a de place nulle part dans les hôtels. Nous frappons à toutes les portes ; enfin Alphonse nous découvre un petit *albergo* nouvellement ouvert *via de' Due Macelli* et tenu par un aubergiste de Viterbe. C'est cher, très-cher ; nous sommes à l'étroit , mais il faut payer la semaine de Noël qui , avec la semaine sainte et le carnaval, sont le bon temps des *locandieri*.



XIII

Saint-Pierre. — La *Piété* par Michel-Ange. — Raphaël. — La *Navicella* de Giotto. — Corso. — Place du Peuple. — Place d'Espagne. — L'Académie de France. — M. Horace Vernet et sa famille. — Le jeu d'oie. — M. Ingres. — Son entrée à Rome. — La villa Borghèse. — Deux barques antiques. — Les *Burchi* de Venise. — Rome antique. — MM. Amaury-Duval, J. Guichard, Edouard Bertin, Lemoine, Sigalon, Cornu et Briant. — *Médée* — Copie du *Jugement universel* par M. Sigalon. — *Ève* par M. Briant. — La Speck. — Le *tenore* David.

Et vite et vite, le lendemain matin (23 décembre) une calèche nous mena à Saint-Pierre. Saint-Pierre est-il en effet immense comme on le dit? La raison l'affirme; on toise les anges

des bénitiers, on lit sur le pavé les mesures des plus grands édifices, on parcourt, la montre à la main, cette nef si longue, on entre dans les chapelles dont chacune a les dimensions d'une église ordinaire, on va au pied de la chaire du Bernini, devant laquelle on est si petit, et l'on finit par se convaincre que Saint-Pierre est colossal dans toutes ses proportions. Mais est-ce par une enquête qu'il faudrait arriver à cette conviction? Ne devrait-on pas être tout étonné d'abord? C'est l'accord de toutes les parties et leur heureuse harmonie qui produisent l'effet dont on a quelque peine ensuite à perdre la première impression. Saint-Pierre, au premier coup-d'œil, n'est pas grand; on est plus frappé de son luxe, de sa richesse, que de sa majesté. Est-ce donc le but que l'art doit chercher à atteindre? Avec de grands moyens produire un effet sans grandeur! Il semble qu'au contraire être grand avec de petits moyens, c'est le sublime. Ainsi la petite église de Saint-Mathieu, de Gênes, me parut un vaste temple, quand Saint-Pierre de Rome ne me sembla pas dé-

passer les proportions vulgaires d'un édifice sans renommée. Au reste, à force de vivre dans cette église, on la comprend mieux, on s'habitue à sa taille, on la voit grandir; et à la fin, quand on la quitte, on lui rend toute la justice qu'elle mérite pour la beauté hardie de ses masses plus que pour le bon goût de ses détails. On aime à revenir à Saint-Pierre, dont la coupole géante et les belles voûtes ont ce charme étrange qui ne se définit point et ne lasse jamais; ce sont elles qui occupent, et quel que soit le mérite des objets d'art, des tombeaux, de certains ornemens qui parent la basilique, c'est à peine si on les regarde, tant on est captivé par l'ensemble de l'église. La curiosité seule retient un moment auprès du vieux saint Pierre, dont l'orteil de bronze est usé par les baisers des dévots; auprès de la chaire que Bernini suspendit avec assez d'ingéniosité aux doigts de quatre docteurs, mais qu'il ajusta dans ce style *rococo* dont tous ses ouvrages considérables sont le type prétentieux; on s'arrête plus long-temps devant le

tombeau de Paul III, dont la figure de la *justice* est célèbre par quelques infâmes bonnes fortunes, qui engagèrent Bernini à voiler des appas que Guillaume della Porta avait fait nus; devant le tombeau de Pie VII par Thorwaldsen; devant les lions célèbres de Canova; mais on revient sans cesse à la coupole. Tous les jours j'allai lui faire une visite, et je passais sans m'en douter devant la *Piété* de Michel-Ange. Ce fut seulement le dernier jour que je m'avisai de regarder ce groupe, et j'avoue que je fus peu enthousiasmé du mérite de l'ouvrage dont quelques personnes m'avaient parlé comme d'une merveille. La chapelle qui le contient est obscure, et peut-être l'ai-je trop mal vu?

Nous visitâmes le Vatican, dont les chefs-d'œuvre de Raphaël sont la principale richesse, quoiqu'il ait une bibliothèque et un musée des plus précieux. C'est là que Raphaël est sublime, immense; et puis il est unique. Que dire des *stanze*, des loges, des antiques, des manuscrits, de l'architecture, de tout le Vatican en-

fin, que l'on n'ait déjà dit ? Je n'entreprendrai pas de donner une idée de ce palais qui est un monde, mais un monde que je n'ai pas découvert et que toute l'Europe connaît. Avant de quitter Saint-Pierre et les Loges, je dessinaï deux navires figurés sur la carte de l'Océan africain, au troisième étage des Loges, et quelques détails de la *navicella* de Giotto, tels que poulies et gouvernail de côté.

Nous fûmes peu édifiés de la propreté de Rome, dont les rues bien sèches, sans boue, mais couvertes de crottin, ressemblent à des écuries mal balayées. Le *Corso*, ce fameux Corso, promenade quotidienne des équipages romains et étrangers, arène pour la course des chevaux, est une rue large à peine comme la rue Richelieu de Paris, comme la rue Saint-Dominique de Lyon, c'est-à-dire qu'elle est étroite et peu digne de l'honneur qu'on lui fait de la préférer à la *via Babuino* ou à *Ripetta*, qui lui sont presque parallèles et aboutissent comme elle à cette admirable *place du Peuple*, la plus belle entrée peut-être que puisse avoir une ville.

Des palais assez beaux, des boutiques assez laides, bordent le *Corso*, qui est le quartier vivant de Rome dans la saison des étrangers. La place d'Espagne n'a pas moins de renommée que le *Corso*, et n'en mérite pas davantage; elle est irrégulière, bordée de maisons dont quelques-unes sont belles, ornée d'une fontaine médiocre, et n'a pour agrément que la vue de la Trinité du Mont qui domine, de ses deux clochers carrés, l'obélisque des jardins de Salluste, placé lui-même en dominateur sur le haut escalier d'Etienne Gaeffier. Les étrangers recherchent la place d'Espagne, qui est à la mode et dont les hôtels sont plus chers que ceux des autres quartiers. L'Académie de France a ses pensionnaires tout près de la Trinité du Mont, dans cette ravissante villa Medici qui plane sur Rome entière, et dont la terrasse s'élève à côté du *Pincio* et de la villa Borghèse, au-dessus de la place du Peuple et de ses trois églises. — Le soir, nous allâmes voir le directeur de l'Académie, qui allait abdiquer son gouvernement. Je le trouvais toujours ce

bon et vif Horace Vernet que j'avais connu beaucoup autrefois à Paris ; sa femme faisait les honneurs du palais romain à des étrangers de distinction, avec la bonne grâce qu'elle mettait, au petit hôtel de la rue de la Tour-des-Dames, à bien recevoir ses amis parisiens ; mademoiselle Louise que j'avais vue enfant si jolie, je la revis presque femme, et si gracieuse, si belle, qu'elle était l'ornement de Rome et l'envie des belles Romaines les plus renommées. — M. Paul de La Roche était là ; et, dans un coin du vaste salon, on jouait gaiement à l'Oie, modeste et simple partie très-facile partout, excepté dans une maison où, pour ne pas effrayer un vieillard, on ne peut prononcer ni *treize*, ni *mort*, ni aucun de ces mots sinistres que le Grec, inventeur du jeu de l'oïe, a prodigués autour de la spirale accidentée qui conduit au jardin du bonheur. Pour n'être point désagréable à M. Carle Vernet, chacun s'ingéniait à chercher d'innocens synonymes qu'on prononçait tout bas et avec discrétion. — M. Horace Vernet allait bientôt quitter la villa

Medici; six jours encore, et il devait laisser l'empire à M. Ingres; six jours encore, et les salons de l'Académie, qui, pendant quelques années, avaient reçu tout ce que l'Europe envoie à Rome de personnages marquans, d'esprits d'élite, devaient rentrer dans les modestes habitudes d'une petite habitation bourgeoise. M. Horace avait fait élégante et noble l'hospitalité française à Rome; il aime le monde: les goûts de son successeur sont tout autres. Il y aura à la villa Medici les causeries d'art, la musique de Bethowen ou de Mozard; il n'y aura probablement plus le concours brillant, les bals, les joyeuses fêtes auxquelles présidaient une jeune fille de dix-sept ans, gracieuse, ravissante, et sa mère très-habituée aux usages de la société et faisant à merveille les honneurs de la maison, qui, avec celle de l'ambassade, avait créé un Paris fashionable au milieu de Rome. — M. Ingres arriva dans les premiers jours de janvier 1835; son entrée très-impatiemment désirée par ses élèves, par les artistes allemands qui l'admirent, et par les pension-

naires qui attendent toujours un nouveau directeur comme autrefois on attendait un nouveau règne, fut une chose assez bouffonne. Plusieurs jours on alla à sa rencontre, à pied, à cheval, en voiture; on se fatigua beaucoup et on ne le vit pas venir; car, retardé d'abord par une indisposition, et puis trop modeste pour subir sans quelque ennui les glorieux empressemens d'une ovation, M. Ingres arriva au milieu de la nuit, comme je l'avais prédit à ses enthousiastes.

Le 24 au matin, nous allâmes voir les jardins de la villa Borghèse et sa belle collection d'antiques. Ses jardins sont bien autrement agréables que Boboli! Il faisait froid; et les eaux gelées brillaient au soleil comme des girandoles de cristal aux feux des bougies. Dans la galerie, je remarquai, sur une baignoire de marbre trouvée à Tivoli, trois barques montées par des enfans. J'en dessinai deux, très-curieuses surtout pour l'organisation de leurs gouvernails, placés de côté et mus par un bâton perpendiculaire au timon. Ces gouvernails

mé rappelèrent ceux des *burchii*, barques pittoresques de Vérone, qui apportent à Venise des bœufs et d'autres approvisionnemens.

La Rome des ruines, la Rome antique, celle dont on a trop écrit pour que j'en dise quelque chose, eut notre visite pieuse. Nous passâmes plusieurs heures d'extase au milieu de ses débris saisissans qui devaient nous revoir plus d'une fois, qui devaient nous rajeunir par la vivacité des souvenirs classiques qu'ils rappelaient. Nous goûtâmes délicieusement leurs beautés, grandies de toute l'importance historique de chacun de ces vieux monumens. Nous avions un compagnon de plus pour cette exploration d'humanistes et d'archéologues amateurs : notre jeune ami, le bon et spirituel Amaury-Duval, dessinateur très-fin de l'école de M. Ingres, qui est allé voir de près Raphaël à Rome, et qui a fait la connaissance à Florence d'un certain Jean de Fiesole, dont je le trouvai prodigieusement épris ; amour un peu extravagant comme toutes les grandes passions de jeunes gens. Pendant notre séjour, nous eûmes quel-

quefois ensemble de ces bonnes disputes où l'on soutient avec une admirable conviction du moment des paradoxes insensés, dont on rirait bien si l'on était de sang-froid à les écouter. Nos partners pour ces querelles étaient, de son côté, notre ami Joseph Guichard, ingriste défroqué, mais enragé raphaëliste, qui traite de turc à maure Dominiquin, Guide, les Carrache et autres, esprit original très-amusant dans la discussion sur l'art, artiste qui promet d'avoir beaucoup de talent, et qui a déjà fait de bonnes preuves au salon de 1834, et à Rome dans une belle copie de la *Galatée* de la Farnésine; de mon côté, et c'était pour moi un excellent renfort, M. Edouard Bertier, peintre bien connu de paysages historiques, homme d'un esprit et d'un goût élevés, qui ne procède point par exclusion dans ses plaisirs, et ne s'interdit point l'admiration pour Masaccio et Jules Romain, parce qu'il admire Titien et Raphaël.

Puisque je parle des artistes que je vis à Rome, je dois mentionner tout de suite M. Lemoine, M. Sigalon, M. Coriù, M. Briant, nos

compatriotes. M. Lemoine, statuaire dont le Louvre a vu plus d'un bon ouvrage, finissait un groupe de *Médée*, que je crois destiné au succès. La figure de cette mère barbare, qui fuit après avoir commis son horrible crime, est fort belle d'expression et de tourment. C'est une excellente traduction moderne de la *Me-dea ferox* d'Horace, et de cette autre Médée peut-être calomniée par Euripide. M. Sigalon a la grande tâche de faire une copie du *Jugement universel*. C'est un travail dont un homme d'un rare courage pouvait seul se charger, et qui coûtera au consciencieux artiste qui l'a entrepris bien du temps et de l'argent. Quand on a vu la fresque de Michel - Ange avec des yeux qui savent comprendre, on est effrayé de l'immense responsabilité qui pèse sur son copiste; c'est une œuvre diabolique, et il fallait le génie d'un démon pour la concevoir et l'exécuter; pour la copier, il faut le talent d'un bon peintre et la patience d'un saint. M. Sigalon s'est voué à ce pénible devoir avec un dévouement dont on ne lui saura jamais assez de

gré ; il s'est condamné à la vie de privations pour faire face à toutes les dépenses que le matériel de son opération lui coûte ; homme fait , il tient le régime modeste d'un rapin ou d'un soldat. Sa copie avance, et ce que j'en ai vu m'a paru devoir être , après les dernières retouches , fort bien dans le caractère et le sentiment de Michel-Ange. M. Sigalon doit copier le *Jugement universel* et les *Prophètes* ; c'est déjà bien assez , et cependant je regrette qu'il n'ait pas mission de nous rapporter les peintures de la voûte de la chapelle Sixtine , ce poème biblique de la *Création*, qui est pour moi le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de Michel-Ange ; miracle de poésie , de grandeur , de simplicité , de style , de force et d'harmonie coloriste ! M. Cornu est revenu à Paris , où son portrait peint par lui-même a été distingué au Louvre. M. Briant a fait le modèle d'une *Ève* , statue colossale qui a l'air d'être moulée sur nature. C'est une étude d'une grande vérité ; mais le sein pressé par le bras me paraît une pauvreté d'exactitude qui dépare cette belle femme. Là,

il fallait savoir mentir pour être agréable , ou au moins pour n'être pas désagréable. — Je n'ai pas vu Torwaldsen dans son atelier, et j'en ai bien du regret; je l'ai rencontré au théâtre Valle, où il écoutait la Speck , jeune chanteuse qui promet, et David, reste usé du David qui a tant tenu autrefois. David n'est plus aujourd'hui que l'acteur le plus grotesque , chanteur sans voix, mais non pas sans passion, qu'on souffre à entendre , mais qu'on peut applaudir quelquefois encore ; une ruine de plus dans la ville des ruines !

XIV

La Nuit de Noël. — Chapelle Sixtine. — Loge des femmes. — Musique du pape. — Soprani. — Une basse mugissante. — Cardinaux. — Les caudataires. — Indépendance de l'église française. — Gardes-nobles. — Suisses de la garde. — Le pape. — Son chapeau. — Sa chappe. — Sa suite. — Portrait de Grégoire XVI. — Pompe romaine. — Embrassades. — Saint-Louis des Français. — Encore les Anglais ! — L'Orgue. — Sainte-Marie Majeure. — Salle de bal. — Dormeurs. — Pénitenciers. — Soldats du pape. — La Crèche. — La chapelle de la Vierge. — Lecture chrétienne. — Scandale religieux.

On m'avait tant parlé de l'office de la Nativité à la chapelle Sixtine, que mon premier soin en arrivant à Rome fut de m'assurer l'entrée de cet oratoire des papes. La chose s'ar-

rangea aisément, et je fus assuré que le capitaine de Suisses du Vatican nous placerait de son mieux. A sept heures, le 24 décembre, nous nous rendîmes à la chapelle où nous fûmes accueillis avec bonne grâce par l'officier qui introduisit M. Brunton et moi sur le banc où siègent les chefs d'ordres religieux quand ils viennent à la chapelle Sixtine. Il n'y en avait aucun, mais à leur place des Anglais en quantité, — car ici, les Anglais sont partout, riant, se moquant, parlant haut, en véritables conquérans du pays, — un prince russe en habit brodé, un secrétaire d'une ambassade du Nord, quelques artistes français, deux capucins fort sales, trois ou quatre abbés, et des jeunes gens de différens pays qui causaient fort peu révérentieusement de spectacles, de bals, de femmes, que sais-je encore? à propos de la messe de minuit.

Nos dames furent moins heureuses; on les plaça derrière un grillage, ce qui les offusqua beaucoup. Ce grillage partage en deux la chapelle Sixtine, et laisse du côté de l'autel un sanc-

tuaire assez vaste. La partie basse a une sorte de parc à droite où, sur des bancs recouverts d'une laine verte, on place les femmes, à qui l'entrée du chœur est sérieusement interdite. Un ancien usage veut que les femmes ne pénètrent dans la chapelle que voilées de noir et vêtues d'étoffes de la même couleur ; on en a beaucoup rabattu : la robe noire n'est plus indispensable ; mais on tient encore un peu au voile. Aussi nos dames s'en étaient-elles munies. Elles virent bientôt que c'était une précaution inutile. Plusieurs de leurs voisines avaient des voiles blancs ou verts, d'autres n'en avaient d'aucune espèce. Trois ou quatre femmes, ayant pris l'ancienne consigne au pied de la lettre, s'étaient vêtues de soie noire, et avaient posé un voile sur leurs têtes nues. Une qui craignait le froid et qui n'avait pas voulu paraître en chapeau s'était enveloppée dans un domino de satin noir dont elle avait relevé le capuchon : c'était une Anglaise. Cette mascarade n'avait point offensé les huissiers de la chapelle, et mylady était entrée dans le temple, comme elle

est entrée depuis au théâtre de Saint-Charles pendant le carnaval. Il ne lui manquait qu'un loup de velours, sur le haut du visage.

Les femmes ne peuvent rien voir au travers du grillage de la séparation, pas même celles qui sont au premier banc; mais ce n'est point là ce qui déplut davantage aux nôtres : c'est la grille elle-même. Elles s'en trouvèrent offensées; l'analogie de leur position par rapport aux hommes placés dans le chœur, avec celle des bêtes fauves de nos ménageries, les blessa tout-à-fait. Leur colère à ce sujet fut très-divertissante, et pour de bonnes catholiques elles traitèrent assez mal le pape, au chapitre de ses égards pour un sexe qui a donné au paradis vingt-cinq mille vierges, sans compter les martyres, les saintes non martyrisées et une foule de bienheureuses femmes, qui ne sont pas moins l'honneur de l'église que les confesseurs, les docteurs et les autres défenseurs de la foi. Nous eûmes beaucoup de peine à les calmer; les meilleurs raisonnemens du monde n'y firent rien; par modestie elles repoussèrent surtout l'argu-

ment tiré du danger qu'il y aurait pu avoir pour le Saint-Père à les apercevoir. Cette fragilité du vicaire infailible de Jésus-Christ leur sembla une mauvaise excuse. Elles en veulent encore beaucoup à l'étiquette de la chapelle Sixtine.

Nous fûmes assis sous la tribune des chanteurs. Quand nous entrâmes, on disait les *leçons*, et la tribune répondait à l'autel et au pupitre des récitans. La musique du pape jouit d'une grande réputation ; je me demande aujourd'hui pourquoi. J'avais quelque impatience d'entendre ces fameux *musici* à voix de petites filles, qu'on élève pour le prétendu concert d'anges de la chapelle du pontife ; l'occasion était belle : je sais maintenant très-bien à quoi m'en tenir. La voix des *soprani* ne me plaît pas plus que les sons aigus de l'harmonica ; elle est pour moi sans charme ; je la trouve sèche, criarde et beaucoup moins sûre qu'on ne me l'avait dite. Dans les ensembles, quand elle se tient justement dans l'harmonie, elle est d'un assez bon effet ; mais cela n'arrive pas toujours. Quelque-

fois des notes hardiment fausses démentent la renommée de ces Calpigi dont la mutilation est une barbarie sans profit pour la musique. A côté de ces glapissantes flûtes sont des taureaux mugissans, parmi lesquels je distinguai un franciscain qui descendit à son tour pour réciter une antienne au pupitre du chœur. Sa voix n'a pas la moindre flexibilité, mais elle est tonnante, et je crois qu'elle ferait mieux encore dans le vaisseau de Saint-Pierre que dans cette chapelle qu'elle remplit outre mesure. Hors le commencement d'un morceau chanté en chœur, qui me fit assez de plaisir, je n'entendis rien de passable. Quand on a entendu la belle musique d'église qu'on fait et qu'on exécute à Paris, il faut être bien complaisant pour admirer celle de la chapelle Sixtine. Du reste, point d'instrumens pour accompagner les voix. Un jeune prêtre français, élève de Saint-Sulpice et qui me parut assez au fait des usages du Vatican, me dit qu'en quelque endroit que le pape aille officier ou entendre l'office, il n'y a jamais de musique instrumentale ; l'orgue même se tait. Quant aux

morceaux qui furent chantés pour la *fonction* du jour, je ne m'aviserais point d'en dire mon avis, après ce que j'en appris par mon abbé. Cet ecclésiastique me fit l'honneur de m'assurer, mais positivement, qu'un des motets chantés à la chapelle Sixtine se chantait déjà dans le temple de Salomon, et que plusieurs autres ont été composés par saint Ambroise. J'ai un grand respect pour saint Ambroise et Salomon; aussi je me tairai sur le mérite de leur musique, ou du moins sur l'impression que j'en reçus. On aurait aussi mauvaise grâce à ne pas être à deux genoux devant ces saintes productions, qu'à rester froid devant les reliques que les antiquaires gardent précieusement, laides ou belles, barbares ou d'un travail précieux. Nous sommes dans le pays de toute foi, il faut tout adorer et croire à tout.

Un cardinal était à l'autel, assisté de plusieurs clercs; il présidait à l'office. Dix cardinaux, en manteaux fourrés d'hermine, figuraient sur le banc à gauche de la chapelle, du côté du trône papal. On m'a dit qu'ils étaient assis là

par rang de dates de nominations. Il n'y en avait point de très-vieux, et le dernier paraissait être un homme de trente-cinq ans environ. Je cherchai inutilement le cardinal Fesch, qui ne manque guère, quand il n'est pas indisposé, de paraître aux cérémonies où son devoir l'appelle. Le quatrième des cardinaux présents était M. Lambruschini qui a été long-temps nonce du pape à Paris; sa robe d'une nuance rouge un peu différente de celle des autres me frappa : elle est de laine, tandis que les manteaux de ses collègues sont de soie. C'est que M. Lambruschini est un moine, et que les cardinaux appartenant aux ordres monastiques ont l'habitude de porter de la laine en signe d'humilité. Tous, au surplus, n'affectent point la couleur rouge; il y en a qui gardent l'habit de leur ordre, en alongeant seulement la queue de leur scapulaire pour obéir à l'étiquette qui impose des caudataires aux membres du sacré collège. La calotte est le seul échantillon de la pourpre qu'ils se permettent. Le cardinal capucin n'était pas à la chapelle Sixtine; probable-

ment, il était resté dans son couvent. J'aurais bien voulu le voir entrer dans le chœur, pour être témoin des chuchotemens dont on dit qu'il est toujours accueilli par ses collègues. On le craint dans les consistoires; c'est un homme grave, sévère, rigide, incapable d'accommodemens avec le ciel; il salue, mais ne parle point quand il monte au siège où tous les autres cardinaux se gênent peu pour causer, bâiller et même dormir. Il a conservé l'humble costume de son ordre; il marche toujours pieds nus avec des sandales que le *calzolajo* ne fait pas plus élégantes pour lui que pour ses frères. Son seul luxe, à ce qu'il m'a semblé — car je l'avais rencontré le matin sans suite, sans valets, à pied comme un simple franciscain, mais aussi sans besace — son seul luxe est dans la propreté de ses talons; et, en cela, il diffère beaucoup des moines de son observance qui m'ont bien l'air de ne se mouiller les orteils et le reste que les jours d'orage où ils sont obligés de passer quelque ruisseau à gué, ou le jeudi saint, quand ils jouent le rôle d'apôtres.

Les cardinaux laïcs n'étaient point à l'office. On m'a montré deux cardinaux diacres dont un surtout m'a semblé un peu âgé pour être encore dans les ordres mineurs.

A l'étage au-dessus de celui où s'asseoient les princes de l'église romaine, je vis se placer successivement les caudataires de Leurs Eminences. Ces pauvres diables sont des espèces de domestiques qui ne jouissent d'aucune considération, et sont prêtres pour la plupart. Ils sont couverts d'une robe d'un certain violet qui n'est pas tout-à-fait celui des évêques; le parement de leur soutane est rouge, comme celui des chanteurs de la chapelle. Quand le cardinal marche, le caudataire le suit de très-près, portant sur son bras l'ampleur ambitieuse et gênante de la queue de son manteau; quand il s'assied, le caudataire arrange, drape, étale le superflu qui fait une large base au Monseigneur, puis il reçoit la barrette qu'il garde sur ses genoux. Quand le cardinal est en carrosse, son aumônier, son secrétaire sont quelquefois avec lui : le caudataire n'y est jamais; sa place

est dans la seconde voiture. Au cardinal, les chevaux parés de rênes garnies de glands et de galons d'or; au caudataire, les chevaux de médiocre valeur harnachés de laine ou de soie. On trouve aisément en Italie des caudataires prêtres, parce que le clergé est très-nombreux et fort peu rétribué; mon jeune prêtre français me raconta que dans tout le diocèse de Lyon, le cardinal Fesch n'en put trouver un. Il était tout fier de cette preuve de l'indépendance des prêtres français.

Une foule de clercs en soutanes rouges, quelques chanoines de Saint-Pierre avec leurs fourrures blanches, des chapelains fourrés de gris, les gardes nobles du pape et les Suisses du Vatican en grand costume, complétaient l'ensemble des personnages présens au premier office. Je n'ai qu'un mot à dire des gardes. Les nobles sont en rouge, épauletés d'or; ils portent le chapeau monté, avec un énorme paquet de plumes de vautour, tombant en cascade. On dirait des musiciens d'une troupe d'écuyers de province, ou des marchands d'orviétan.

Quant aux Suisses, partagés verticalement en tranches bleues, rouges et jaunes, ils sont fort grotesques. La haute taille des anciens Cent-Suisses de France les sauvait un peu du ridicule; ceux-ci sont petits, en général, et ont assez mauvaise tournure : l'officier qui les commande a l'habit militaire moderne, et je lui en ai fait mon compliment, car ses soldats ont l'air fort empêchés dans leur costume de masque.

Vers dix heures, la messe étant près de commencer, le pape arriva en cortège. Des clercs, portant les attributs de sa dignité, marchaient devant lui. Le porte-crosse alla se placer tout de suite à la gauche du trône papal; le porte-chapeau resta sur les marches de l'autel à droite et en haut. Le bâton pastoral est d'or; le chapeau que je croyais blanc, et qui remplaçait la tiare dont Grégoire XVI aime, dit-on, peu à se couvrir parce qu'elle est trop lourde, ce chapeau a une forme bizarre. Sa calotte est ronde, à côtes de melon, d'un velours nacarat brodé d'or; ses rebords sont larges, plats, et d'une coupe ovale fort aplatie aux deux ex-

trémités du grand diamètre ; ils sont couverts aussi de broderies. Derrière, pendent deux bandes de velours doublées d'hermine, brodées et garnies de franges d'or, qui ont la forme de la bandelette dont la mitre est accompagnée. Le pontife était tout paré quand il arriva ; il avait la mitre d'or sur la tête, et, sur les épaules, une large et longue chape de soie blanche, brodée d'or et d'argent. Je ne sais combien de prêtres l'accompagnaient, marchant devant lui, à côté de lui, derrière lui, portant sa queue, les côtés de sa chape et je ne sais quoi encore. Je ne voudrais être pape ni cardinal, on n'a pas la liberté de marcher assez librement. Après une courte prière faite au pied de l'autel, Grégoire alla s'asseoir sur son trône recouvert de drap d'argent. Les degrés du siège saint ne restèrent point vides : les auditeurs de rote, le grand-inquisiteur pour la foi et les huissiers de la chambre du pape s'y assirent, tournant le dos au Saint-Père, comme, pendant l'office antérieur à la messe, s'étaient assis, tournant le dos à l'autel, le car-

dinal-évêque officiant et les prêtres qui l'assistaient. Cette coutume de traiter sans façon le Christ en croix sur l'autel, et son vicaire sur son trône, me surprit beaucoup ; je n'avais jamais vu le clergé de France se permettre de se faire des degrés du tabernacle un siège, pour la récitation des psaumes.

Grégoire XVI n'est pas grand ; sa tête ronde et molle n'a rien de noble : elle est plutôt vulgaire que distinguée. Sa figure annonce la bonté, et il n'est pas difficile de retrouver le camaldule simple, bon homme, doucement gai, sous l'air grave et composé du pape. On le dit d'un commerce aimable et facile, aimant la vie frugale, et gardant avec bonheur les souvenirs tranquilles du temps passé dans sa cellule. La pompe qui l'accompagne paraît l'embarrasser un peu ; il la supporte comme un pauvre moine parvenu. Pendant la messe, obsédé par le cardinal d'honneur, par les obligeans gardiens de sa chappe, qui l'ouvraient et la refermaient à tous momens, par les officiers chargés de lui ôter et de lui mettre sa mitre, par les clercs

qui lui présentaient les livres d'oraisons, par les thuriféraires qui l'encensaient, il me sembla prendre en patience la majesté de sa position ; quand tout fut fini, il s'en alla le plus vite qu'il put, et comme un homme délivré.

La célébration de la messe ne m'offrit rien de remarquable ; je m'étais fait une bien autre idée de la pompe du rite romain ! Je trouvai cela sans dignité, sans grandeur. Beaucoup de monde et peu d'effet : voilà tout. Une cérémonie qui pouvait être touchante, et qui fut loin de présenter ce caractère, précéda le chant de l'*Ité Missa est* : le cardinal d'honneur monta à l'autel et reçut de l'évêque officiant un baiser qu'il alla déposer sur la main du pape, lequel l'envoya au banc des cardinaux. Le premier le passa au second, qui le passa au troisième, et ainsi jusqu'au dernier. Chaque baiser, ou plutôt chaque accolade, donnée sans cette chaleur de l'affection chrétienne qui avait fait des premiers disciples de Jésus une véritable famille, ressemblait à un de ces embrassemens

du théâtre classique où l'acteur n'appuie guère de peur de défriser sa perruque.

Je ne suis point porté par inclination ou par mépris philosophique à me moquer des cérémonies religieuses, tant s'en faut ; mais j'avoue qu'ici il me fut impossible de voir sans sourire ces cardinaux , dans leurs grandes robes fourrées, s'incliner l'un devant l'autre , se saluer, approcher leurs têtes pour un semblant d'embrassade, et faire enfin toutes les figures de politesse et de cordialité que Polichinelle et le commissaire font, à la fin du drame des marionnettes , quand l'instant est venu de leur réconciliation. Jamais je ne fus plus mal édifié qu'à la chapelle Sixtine, et tout le reste de cette nuit. J'avais cru assister à une fête sacrée, belle de pompe recueillie , se rapprochant de la simplicité antique des mystères de la primitive Eglise ; je fus bien trompé. Ces traditions sublimes sont perdues à Rome ; l'office y est un spectacle tout profane , où chacun vient jouer un rôle sans trop s'inquiéter du caractère dont il est chargé , sans désirer y faire illusion. Je

vous assure que la messe de minuit, dite dans un de nos petits villages de France, est cent fois plus attachante, plus chrétienne, que celle des riches églises de Rome.

A Saint-Louis-des-Français où nous allâmes en sortant du Vatican, parce qu'on nous avait bien recommandé de n'y pas manquer, nous trouvâmes un autel fort éclairé, des grenadiers en faction dans les trois nefs, pour veiller sur les mœurs, et beaucoup de curieux se promenant ou formant des groupes très-gais. Les Anglais se faisaient remarquer surtout par l'immodestie de leur laisser-aller, le bruit de leurs conversations, et l'assurance impolie de leurs perpétuelles revues de femmes, le lorgnon à l'œil. La musique qu'on nous avait vantée beaucoup nous parut médiocre et surtout étrangement choisie. L'organiste nous régala d'abord d'une espèce d'introduction à la messe du point du jour où les petits oiseaux chantèrent assez longtemps et assez joliment pour saluer la naissance du fils de Marie; puis il se lança dans l'harmonie angélique, et il ne crut pas devoir

faire dire aux trônes, aux séraphins, et aux dominations d'autres chants que ceux de la *Norma* de Bellini. Ces airs très-connus et fredonnés par tous les assistans, servirent de thème à une improvisation trop peu brillante pour un morceau de concert, et trop mondaine pour la circonstance.

Nous devions finir par une station à Sainte-Marie-Majeure dont l'illumination intérieure est fort réputée ; nous rentrâmes à l'hôtel, manquant de courage pour aller à la *Minerve*, et surtout à l'*Ara Cœli* qui offre à l'adoration des fidèles une représentation perspective, fort estimée, du *Bambino* dans la crèche. A trois heures du matin, nous remontâmes en voiture, et nous fîmes conduire à *Santa-Maria-Maggiore*. Cette belle basilique avec son plafond à compartimens dorés et peints de couleurs brillantes, ses trente-six colonnes antiques couvertes, du haut jusqu'à six pieds du sol environ, de tentures de damas rouge galonné d'or, ses nombreux lustres aux bougies éclatantes, ses peintures de Guido Reni et du chevalier d'Arpin,

la profusion de ses marbres de toutes couleurs, l'élégance de sa décoration architecturale, sa musique agréable qui nous dédommageait de celles que nous avions entendues, et ses nombreux promeneurs qui se tenaient par le bras, nous frappa par ses rapports avec une salle de bal. Il nous fut très-difficile de nous défendre de cette idée qui ne nous serait certainement venue ni à Saint-Sulpice, ni à Notre-Dame de Paris. Tout autour de l'église, sur les marches des chapelles, des paysans, des gens du peuple, drapés dans leurs manteaux, dormaient en attendant la procession qui allait se faire. Dans chaque confessionnal était un dominicain encapuchonné, lisant ou récitant son office, et attendant que les pécheurs vinssent se faire absoudre, d'un petit coup de la baguette pénitencière qui était plantée sur l'appui de la porte du confessionnal. Deux rangs de grenadiers—de ces grenadiers du pape qui sont si *mal ficelés* (comme disent les militaires) dans leurs larges habits blancs et sous le bonnet d'oursin qui les coiffe indignement — faisaient la haie à droite

de l'église, du côté où devait sortir la crèche. Nous allâmes visiter ce bijou, que l'on garde dans un sanctuaire écarté; il n'a rien de curieux que la profusion de la matière. C'est un grand vase d'argent qui a l'air d'un tombeau plus que d'un berceau. Un lourd bas-relief de mauvais goût le décore vers sa base; du cristal de roche le ferme par en haut. Sur le couvercle est étendu un enfant d'or pesant huit livres. Les reliques enfermées dans cette urne sont en grande vénération à Rome; aussi les fidèles se battaient-ils à la porte pour entrer plus tôt les adorer. Ces reliques consistent en cinq morceaux de bois provenant du berceau modeste où Marie couchait Jésus dans l'étable de Bethléem, un petit fragment d'un des langes du *Putto Divo*, et une pincée de foin échappée à la faim de l'âne et du bœuf. Le reliquaire tout moderne est, nous dit-on, un présent fait à l'église par une dame probablement très-pieuse, mais assurément fort riche.

C'est à la chapelle de la Vierge, cette belle église dans l'église, érigée par Paul V, que la

procession devait déposer la crèche , après l'avoir portée d'abord au chœur. Nous allâmes nous placer près de l'autel sur des chaises , gracieusement offertes par un sacristain , au prix de deux pauls , qu'il eut soin de nous demander. Il faisait très-froid ; nous nous enveloppâmes dans nos manteaux , et nous nous endormîmes bientôt malgré nous ; nos voisins s'endormirent aussi , et ce fut quelques instans après un concert qui finit par me réveiller en sursaut. Nous restâmes ainsi une heure , n'ayant pas le courage , tant nous étions fatigués , d'admirer cette chapelle somptueuse qu'on parait d'un brillant luminaire , et de voir une de ces images de la Vierge peinte , dit la légende , par saint Luc , et dont une autre , fort miraculeuse aussi , attire la foule au pied du maître-autel de *Sainte-Marie d'Aræ Cœli* ! Nous nous informâmes à la fin de l'heure où la procession viendrait ; on nous dit qu'il fallait attendre un peu. Notre patience était à bout : nous sortîmes.

Il était six heures ; nous nous couchâmes harassés , fort peu contents de notre nuit , où tout

avait été déception. Nous n'eûmes pas la force d'aller à la messe à Saint-Pierre, quoiqu'on nous eût dit des magnificences de cette autre solennité papale. Nous étions tous malades. — Pour me reposer et me consoler un peu, je lus toute la journée les *Prisons* de Silvio Pellico. Il y a dans chaque page de ce captif résigné, dix fois plus de véritable sentiment chrétien que dans toutes les pompes religieuses de cette Rome, où l'on voit, comme je l'ai vu à Saint-Jean-de-Latran, un cardinal rire à gorge déployée en entrant à l'église, et prendre tout-à-coup l'air béat d'un saint homme en montant au chœur; où l'on voit des moines de toutes les robes regarder effrontément les femmes, causer haut pendant l'office, et se montrer aussi scandaleux dans le temple du Dieu dont ils portent la croix, que les Anglais qui ne font aucune difficulté d'y entrer le chapeau sur la tête.

ZV

Promenade à Tivoli. — *Villa Adriana*. — Accident. — On est religieux sans le savoir. — Le successeur d'Horace.

Il faut aller à Tivoli; c'est une promenade qu'on ne manque pas de faire quand on a vu les cascades de la Suisse et celle de Terni, pour avoir le plaisir de la comparaison; quand on veut connaître une de ces populations aux costumes pittoresques dont Robert et Schnetz ont fait d'admirables portraits; ou encore quand on aime Horace. Je n'ai point vu Terni et les

cascades de la Suisse ; je sais à quoi m'en tenir sur les populations de la campagne de Rome , parmi lesquelles Schnetz et Robert ont eu l'art de se bien choisir des modèles qu'ils ont embellis encore ; mais Horace est une de mes vieilles affections, et c'est Horace que j'ai voulu aller chercher à Tibur.

Ce pèlerinage d'écolier, je n'ose pas dire ici pèlerinage poétique, m'a réussi assez mal. Il faut qu'en récitant l'ode : *Ad Munatium Plancum*, j'aie estropié quelques-uns de ces vers dont les échos de la colline tiburienne ont gardé sans doute la douce harmonie ; les Muses m'en auront puni !

J'avais pour compagnons de plaisir, dans cette *villeggiatura*, ma femme , notre ami Amaury-Duval et un ancien officier de cuirassiers , de sa connaissance intime. Le char qui devait nous conduire vint nous prendre au point du jour. C'était un fiacre de la place d'Espagne , une de ces petites calèches que les Romains affectionnent pour leurs promenades de la belle saison. Il avait été convenu avec l'automédon que cette

voiture serait couverte et bien fermée ; quelques morceaux de cuir pendus à des triangles mal assujettis témoignaient de la bonne volonté du cocher, mais voilà tout. Le réseau d'un grillage nous eût abrités du froid et du vent aussi bien que ces prétendus rideaux. Deux chevaux très-maigres, mais très-courageux, nous emmenèrent assez vite, par la plaine, sur l'ancienne voie qui conduisait Mécène, Horace, Salluste, Adrien et Catulle, aux délicieuses habitations dont le souvenir poétise encore la contrée.

Nous fûmes de bonne heure au pont du Teverone, dont les eaux limpides ont perdu leur nom mélodieux. Il n'y a plus que les guides de Tivoli qui connaissent l'*Anio*, le *præceps amnis*; les paysans l'ont débaptisé depuis longues années. Des pétrifications d'herbes et de roseaux, jetées sur la route pour la ferrer, nous annoncèrent le voisinage du lac de tartres, qui n'eut pas l'honneur de notre visite. Une forte odeur de soufre nous frappa à l'approche de la *Solfatara*, petite rivière coulant dans un

canal, qui porte son eau jaunâtre et puante au Tibre, par le Teverone. Le lac d'où sort ce petit fleuve, à qui le cardinal d'Este fit creuser un lit qui n'a pas mal l'air d'un conduit à vider les bains de Barèges, fut négligé par nous. L'odeur n'avait rien d'engageant ; d'ailleurs, nos instans étaient précieux, parce que la journée est courte encore au commencement de janvier, et que, par prudence, nous voulions être rentrés à Rome avant l'*Ave Maria*. Des oiseaux, moins délicats que nous, volaient par troupes sur la plaine, à la grande satisfaction d'un épervier qui planait, choisissant sans doute dans cette bande étourdie ceux dont il allait faire son déjeuner.

Une grosse tour nous apparut bientôt près du pont de Lucano. Quiconque se rappelle l'œuvre du Poussin reconnaît tout de suite ce monument pour le tombeau de la famille Plautia.

Une couronne de créneaux le surmonte, couronne à laquelle le temps a arraché quelques-uns des fleurons que la guerre civile lui donna quand elle en fit une petite citadelle où

un pape vint se retrancher. Il n'y a plus de curieux dans ce monument que sa masse et une inscription; encore l'inscription n'apprend-elle qu'un fait très-vulgaire : c'est la dédicace du mausolée.

A onze heures, nous frappions à la porte du *podere*¹ où sont les restes considérables de la *villa Adriana*. On ne nous entendit point, et nous forcâmes la porte qui a l'habitude d'être forcée apparemment, car elle céda d'assez bonne grâce à des efforts peu violens et peu réitérés. C'est à ce qu'on appelle le *théâtre Grec* que nous arrivâmes d'abord; il sert de jardinet à une maison rustique. Le parterre est planté de choux; des herbes parasites croissent sur les gradins; l'avant-scène et l'orchestre ont des légumes et quelques fleurs. Un mur coupe la scène qui est labourée maintenant. Derrière ce mur est le chemin conduisant à une écurie. Où loge la vache du *custode* se baignait la nymphe familière de la villa; un râtelier, une

¹ La propriété, la terre, la ferme.

mangeoire ont remplacé le bain de la déité champêtre, et les bancs où elle aimait à s'endormir. On n'a respecté que le plafond, couvert de stuc et orné de dessins en relief d'un goût parfait. Un débris que l'on dit être les restes d'une bibliothèque; deux niches qu'on décore du nom de temples; quelques morceaux de murs qu'on rattache à je ne sais pas quoi de fort incertain, furent les objets qui nous frappèrent surtout dans notre trajet du théâtre à la maison du gardien.

Un chien nous annonça aux habitans de la case qui sortirent assez étonnés de nous voir. Le custode nous demanda d'un air de fort mauvaise humeur comment nous étions entrés. « — Mais par la porte assurément ! — Elle était fermée. — Point du tout, ouverte. — Fermée, j'en suis sûr. » Et en disant cela, notre homme roulait des yeux à faire peur. Comme c'était un de ces braves paysans qui ont plutôt donné un coup de couteau qu'un coup de chapeau, nous changeâmes de propos et nous demandâmes à voir tout de suite les ruines de la villa,

parce que nous étions pressés. La femme du fermier, rieuse et de bonne grâce, à qui il ne manquait pour être charmante qu'un joli visage et plus de jeunesse, nous fit observer qu'il nous fallait une permission pour visiter la villa; mais elle ajouta obligeamment que puisque nous étions venus, ignorant l'usage, elle allait nous conduire : d'où nous conclûmes que quelques pauls bien marqués étaient un passeport aussi bon que la permission imprimée qu'on obtient à Rome. Notre guide voila sa tête d'un fichu rouge, et nous partîmes.

La visite fut longue, car l'espace occupé par les restes de la maison Adrienne n'est pas moindre de sept à huit milles. Un grand mur du pœcile, des bains qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le *Théâtre-Maritime* quand il est clair que la forme et la grandeur ne peuvent s'accorder avec la destination supposée, une multitude de chambres, la place d'armes du palais, une caserne à plusieurs étages sous cette place d'armes, d'autres bains séparés en deux parties, l'une affectée aux hommes et l'autre aux fem-

mes, ce qu'on nomme le temple de Sérapis, le Canope où furent trouvées toutes les statues qui peuplent le Canope du musée capitolien, les chambres où l'on dit que les prêtres rendaient leurs oracles, de très-beaux corridors souterrains et enfin le vaste bassin pour les naumachies, entouré de cabinets pour recevoir les spectateurs en cas de pluie, peut-être aussi pour servir d'abris aux jouteurs et aux combattans quand ils s'habillaient et se préparaient aux jeux nautiques : telles sont les parties de l'immense villa que nous parcourûmes aussi vite que me le permit une indisposition fort incommode qui me tenait depuis le matin. Tout cela nous intéressa vivement, d'autant plus que notre guide était bien le plus traitable des *ciceroni*, point tyrannique du tout, ne vous imposant pas la tradition ou les hypothèses des antiquaires, comme des croyances sacrées ; mais se servant toujours, au contraire, de la formule modeste : on prétend, on croit que... Cela met le visiteur fort à son aise, et je voudrais bien que tous les explicateurs italiens adoptassent

cette manière réservée ; car ils vous font des contes incroyables. Ce qui m'attacha le plus ce fut le bassin des naumachies. Il me semble que les simulacres d'actions navales qui y étaient donnés ne pouvaient admettre que de petites barques , à moins que tout se passât entre deux navires de la grandeur d'une galère du dernier rang ; car la partie remplie d'eau — je suis fâché de n'avoir pu mesurer la longueur et la largeur de cette ellipse — ne me paraît guère plus grande que le théâtre de l'Opéra de Paris , la scène et le parterre compris. Peut-être cependant, le petit diamètre de la naumachie est-il plus étendu que celui de l'Opéra. Mais que faire avec des galères, fussent-elles aussi petites qu'on les suppose grandes , dans une pièce d'eau où deux chaloupes de frégate se remueraient avec peine ? Le bassin, dans les exercices nautiques , ne portait donc que de petits bateaux. Je ne sais ce que les savans penseront de cette démonstration qui n'est pas rigoureuse ; mais les savans ont démontré rigoureusement tant de choses impossibles qu'ils voudront bien

être un peu faciles pour une opinion au moins fort probable.

Nous n'avions pas le temps d'aller nous promener dans la vallée de Tempé dont le nom classique répété par la femme qui nous conduisait me fit éprouver une douce sensation. Il est impossible d'être tout-à-fait froid au milieu des souvenirs de l'antiquité ; on a beau avoir de nombreux mécomptes quand on visite les ruines, un nom prononcé machinalement par le cicérone vous rend à l'instant à toutes les illusions, à tous les rêves que vous avez faits sur le passé de ce monde curieux que vous recherchez. Tempé n'est au pied de la montagne de Tivoli, qu'une vallée un peu moins jolie que celle de Montmorency ou de Meudon ; c'est son nom seul qui vaut quelque chose ; mais son nom, c'est la Grèce, c'est la poésie, c'est ce je ne sais quoi de vague, de charmant, de gracieux qui transporte et fait du bien. Tempé me guérit pour quelques minutes des douleurs que j'éprouvais ; je les retrouvai bientôt dans la calèche qui nous monta à Tivoli. Cette partie

du chemin est délicieuse. On marche en tournant dans un bois d'oliviers, *Tiburni Lucus*, dont les arbres séculaires sont très-dignes de l'attention du peintre paysagiste. Leurs troncs noueux ont des formes d'une rare beauté; quelques-uns présentent des figures fantastiques qu'il est très-amusant d'y chercher. Le temps ne manque point à ce plaisir, car la montée est assez rude. Du haut de cette côte on a un coup-d'œil imposant : la campagne devant soi ; à sa droite la ligne bleue des montagnes sur lesquelles brillent quelques points de diamans dénonçant la neige ; à sa gauche un horizon de mer replendissant de lumière et couvert d'une vapeur dorée ; en face Rome et le dôme géant de Saint-Pierre qui élève sa croix au-dessus de tous les monumens les plus élevés. C'était vraiment une admirable chose que ce panorama dont le premier plan était une colline verte semée d'oliviers, de chênes jaunis, mais non pas défeuillés encore, de pins à la large tête en parasol, de cyprès pointus et de chênes lièges.

C'est ordinairement à *la Sibylle* qu'on va dé-

jeuner ; notre cocher nous conduisit à l'*hôtel de la Reine*. *Hôtel*, c'est dire beaucoup ; l'*albergo della Regina* est une assez méchante gargotte, où l'on fait un bon repas quand on a un grand appétit. Mes compagnons déjeunèrent fort bien, et moi je fis diète. Si près des cuisines de Mécène, à la longueur d'un trait de flèche de la maison de Catulle, être condamné à ne pas déjeuner, c'était triste ! Je me consolai pourtant en voyant de prosaïques haricots dont on servit un grand plat, à côté de pauvres grives sèches, dont les esclaves de Lucullus n'auraient pas voulu.

Nous partîmes pour les cascades, avec un guide qui s'imposa à nous, — je n'aurais peut-être pas été plus heureux si j'avais choisi ! — et avec la perspective de trouver des ânes à la porte de la ville. D'abord, nous allâmes traverser l'Anio dans un bac que l'on passe gratis et qui tient lieu du pont que l'on construit en ce moment un peu au-dessous du pont antique. Le cicérone nous mena tout de suite voir les grottes par où doit passer le Teverone pour for-

mer la grande cascade. On change la chute pour la rendre plus belle, plus large, plus bruyante. Ces deux grottes assez longues — elles ont environ un tiers de mille — ne sont pas encore entièrement creusées. On y passe pourtant, mais ce n'est pas sans difficultés et même sans quelque danger, comme je l'éprouvai tout de suite. Notre guide, après nous avoir introduits dans le premier de ces souterrains, nous fit arrêter, et nous dit qu'il ne fallait pas traverser celui-là parce que *la strada* en est *cattiva*, et qu'il valait mieux aller par l'autre. Nous allâmes donc au second, celui qui est le plus à droite, et nous nous y engageâmes avec confiance comme nous aurions fait sous un des chemins creusés de la Corniche ou du Simplon, fort reconnaissans de l'attention du conducteur qui nous épargnait une mauvaise voie. Quoique le jour entre par les deux extrémités de la grotte, il y a des endroits un peu obscurs où l'on n'est éclairé que par des reflets incertains. Nous fîmes donc une grande attention, et nous franchîmes sans accidens un passage difficile, où la roche

monte encore beaucoup vers la route. Gravier d'un côté et redescendre de l'autre était une entreprise qu'il fallait faire avec précaution. Nous nous en tirâmes sans malheur. Il semblait que tout devait être fini puisque le sol était à peu près au niveau qu'il doit garder. Nous avions le jour en face, et, ce qui arrive dans tout corridor long et obscur, au lieu de nous éclairer il nous éblouissait. Le guide marchait devant nous, les mains dans ses poches, sifflotant un air du pays, se souciant assez peu des voyageurs qui le suivaient, parce qu'il n'avait rien à leur expliquer, et que la conversation et les soins de tout guide ont des intervalles marqués par la distance des objets qu'il a à faire valoir. Il était près de la sortie de la grotte ; mes compagnons suivaient la voie contre le mur à droite. Je marchais plus à gauche, cherchant à voir où je posais mes pieds et me faisant d'une de mes mains un abri contre les rayons trop vifs de la lumière. Je voyais notre conducteur devant moi, en ligne droite, et j'allais en toute confiance ; quand tout-à-coup je disparus. Mon pied, posé sur le bord d'un

grand trou que je ne pouvais ni apercevoir, ni supposer, et dont le cicérone aurait dû nous dénoncer la large circonférence, déranginga un petit quartier de roche et je tombai. Je fis plusieurs tours sur moi-même, et après un temps qui me parut fort long, parce que le trajet était très-incommode, dans un lieu complètement obscur, sur des fragmens de rochers qui, par bonheur, roulaient avec moi, et changeaient, à toutes les secondes, la direction de ma chute, j'arrivai au fond de ce précipice. En roulant, je tâchai de me retenir, mais en vain; mon poids m'emportait trop vite. J'y usai mes gants, sans déchirer mes mains. Le manteau dont j'étais couvert se déchira par derrière; mais son ampleur me préserva d'une foule de petites meurtrissures. Quand je fus arrêté, je voulus m'appuyer à droite pour me relever; mais ma main ne trouvant qu'un nouveau trou, une soudaine idée me frappa, dont, au reste, je ne fus pas troublé plus de deux secondes. « Cette cavité, me dis-je à l'instant, communique peut-être avec une des cascades ouvertes, et si j'y tombe

je suis perdu. » Il est impossible de se peindre ce qui se passa en moi pendant ce siècle dont la durée ne fut pas d'un vingtième de minute. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je n'eus pas peur. Ma femme et mon fils, ma mère et mes frères, mes amis et ma mission inachevée m'occupèrent. Dieu aussi eut une de ces pensées rapides dont la profonde sincérité ne peut pas plus s'exprimer que la soudaineté de leur apparition. En présence de la mort on ne saurait se mentir à soi-même, et quand on lui a échappé pourquoi mentir aux autres ? La belle gloire de faire l'esprit fort pour tromper les niais ! — car les gens sensés ne croient pas aux révoltes de l'esprit dans ces momens extrêmes où l'homme se trouve seul en face d'un péril où sa vie est gravement compromise. — On est plus religieux qu'on ne se l'imagine ; et dans certaines circonstances données, je ne crois pas qu'il y ait un athée véritable. Au coin de son feu, quand on a bien digéré, quand on est à cent lieues d'un malheur réel, on est aisément philosophe, on raisonne, on doute, on nie ;

mais quand on est dans l'incendie, dans le fleuve ou la mer qui va probablement vous engloutir; quand on glisse dans un abîme dont le fond est inconnu et la pente hérissée de pointes dont chacune est un avertissement de la grandeur du danger que l'on court, on ne se compose pas un visage railleur, on ne trouve pas un de ces argumens faciles de la raison humaine contre la Divinité; on a une foi vive, parce qu'alors on n'a plus à abuser personne ni soi-même, parce qu'alors c'est l'âme qui sent et agit, et non plus l'esprit qui s'ingénie pour briller et démentir le cœur.

Il est en moi un certain sentiment de religiosité qui n'a rien de commun avec la dévotion, et que réveillent toujours les choses sublimes : grands événemens, grands spectacles de la nature, œuvres capitales du génie des arts; je pense que c'est lui qui, dans l'occurrence très-grave où je me trouvais, me sauva d'une crainte qu'on pourrait bien, sans faire trop de grâce à quelqu'un ainsi exposé, ne pas taxer de faiblesse. {Quoi qu'il en soit, que l'on

se moque ou non de ce que je vais dire, je priaï mentalement. Quelle fut ma prière ? Je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'elle ne se formula par aucune parole connue, et qu'il me serait impossible de la traduire et de l'analyser....

Lorsque je m'abîmai tout-à-coup, ma femme poussa un cri déchirant auquel je répondis à l'instant : « Ce n'est rien ; n'aie pas peur ; je ne me suis fait aucun mal ! » J'ignorais encore si je n'avais pas quelque membre cassé ; j'avais reconnu un trou qui se trouvait à ma droite, où ma main avait cherché en vain un point d'appui ; je ne voyais pas trop comment je me relèverais sans courir le risque de retomber plus bas ; cependant je fus assez libre pour réfléchir un peu, et je compris que le cratère dans lequel j'étais ne pouvait avoir de communication avec une des cascades actuelles. Je n'entendais point le bruit de l'eau ; et d'ailleurs comment supposer que l'ingénieur aurait ignoré cet entonnoir, et l'aurait laissé ouvert au détriment de la largeur et de la masse de la nappe

d'eau qu'il veut faire sortir de son nouveau canal? « Je puis encore glisser quelques pieds, me dis-je, mais non me noyer ni me sentir jeter par la cascade dans le bras de son lit. Si je dois descendre davantage, tâchons que ce soit le plus doucement possible. Avec des cordes, on finira par me retirer. »

Tout en me parlant ainsi, mais cent fois plus vite que je ne parle à ce papier, je rassurais ma femme et mes deux amis, et je travaillais à me mettre debout. J'y parvins, quoique le sol roulât sous mes pieds. Un léger reflet de la voûte me fit apercevoir une partie du bord de la bouche où j'étais si malencontreusement entré; je me dirigeai au hasard vers cette quasi-lumière, et, après bien des peines, j'arrivai à quelques pieds de la *strada*, prochain lit de la cascade. Je trouvai là, descendant à ma rencontre, le guide et un vieux paysan qui avait traversé le souterrain derrière nous. Une autre personne s'était dévouée pour moi; c'était Amaury-Duval. En entrant dans le trou dont il n'avait pu mesurer la profondeur par le bruit

de ma chute, il était toubé; mais, par fortune, il avait été arrêté bientôt. On l'aida à remonter quand je fus en haut. Je trouvai mes trois compagnons fort inquiets, pâles, tremblans pour moi; j'étais le seul parfaitement calme, et je suis bien loin d'en tirer vanité; mais je fus très-heureux de n'avoir pas éprouvé une émotion qui pût ajouter au malaise dont j'étais travaillé depuis le matin. Je devais me tuer; grâce au ciel, j'en fus quitte pour une foulure au genou. Je boitais en allant par les rampes nouvelles qui ont été faites en face du temple de Vesta, pour rapprocher les curieux des deux cours actuels de la grande cascade; et comme je n'étais plus assez sûr de ma jambe, nous ne descendîmes pas beaucoup. La direction donnée par le chevalier Bernini à la cascade de la gauche, est trop évidemment une affaire d'art pour faire illusion; toutefois le dégagement de la vapeur humide et le bouillonnement de l'eau dans le lit inférieur de l'Anio sont d'un assez bel effet. La grotte de Neptune où l'eau n'entre plus, est maintenant sans intérêt.

Des ânes nous portèrent en caravane jusqu'en face des cascates, délicieux ruisseaux de lait qui courent en bouillonnant sur la croupe verte d'un petit vallôn, peuplé d'usines à son sommet. Nous n'allâmes pas plus loin que les cascates, parce que la journée s'avancait. Ce n'était point au temple de la Toux que j'avais besoin d'aller ce jour-là pour obtenir la guérison du mal qui irritait mes entrailles; aussi nous ne poussâmes point jusque-là. Nous délaissâmes donc la belle villa d'Este, et nous nous contentâmes de saluer de loin celle de Mécène. En passant, je fis l'aumône au pauvre ermite qui s'est logé dans la maison d'Horace, et qui pour nous toucher, au lieu de réciter quelque ode gracieuse de son élégant prédécesseur, nous murmura les invocations de la litanie des Saints.

ZVI

M. l'abbé Mezzofanti. — Manuscrits. — Colonne Trajane. — Dieux Lares. — Galère de Tibère. — Un vaisseau ridicule. — Escalier de Bramante. — Musée du Vatican. — Le Velabre et les monuments antiques. — Déceptions. — La *Navicella* de Sainte-Marie. — Eglises curieuses. — La Farnesine. — Transtevere. — Chapelle des chanoines. — Galeries Fesch et Borghèse. — M. Agnesotti. — Perette le voiturin. — Départ pour Naples. — Albano, Aricia, Velletri, Cisterne, Marais-Pontins. — Terracine. — Portello et nos passeports. — Fondi. — Le port et les douaniers. — Émeute. — ITI. — Capoue. — Gennaro le musicien. — Entrée de Naples. — Galant douanier. — Vue de Naples à la lumière. — Tapage. — Logement.

Le lendemain de mon arrivée à Rome, je m'étais présenté à la bibliothèque du Vatican pour voir M. Mezzofanti à qui j'étais recommandé. Ce savant chanoine était au chœur de

Saint-Pierre, et je ne pus parvenir à le rejoindre que le 2 janvier, lorsque, les cérémonies de la Nativité passées, il fut rendu au poste de la Vaticane si bien occupé par lui, pour le bonheur des étrangers qui ont des recherches à faire dans les manuscrits de ce précieux dépôt. Quand je me rendis à l'audience assignée par M. l'abbé Mezzofanti, je le trouvai causant avec un Arabe. D'abord il nous tint tête à tous les deux; puis arrivèrent un Russe et des Anglais, et il commença une conversation qui n'interrompit point la nôtre. Un quart-d'heure après, il se trouvait engagé dans des dialogues croisés en cinq ou six langues diverses, car il était survenu un vieux prêtre polonais s'expliquant en latin, et un érudit Saxon ne sachant pas un mot d'italien, et n'ayant point d'ailleurs à se contraindre parce qu'il n'ignorait pas que M. Mezzofanti parle allemand avec autant de sûreté et d'élégance qu'il parle trente-cinq autres langues. Jamais je n'eus d'étonnement pareil à celui que me procura le spectacle de ce cercle, véritable Babel dont un homme doué

du don des langues était l'interprète bienveillant et merveilleux.

M. Mezzofanti a une incroyable facilité ; il vous entend à demi-mot , et devine votre pensée à laquelle il a déjà répondu quand vous n'avez pas encore achevé de l'exprimer. Sa parole est rapide , précise , vive , imagée , spirituelle ; on a peine à la suivre , et il faut être très-attentif pour ne pas la laisser échapper. L'abbé Mezzofanti est d'une petite taille ; il paraît n'avoir guère que cinquante ans ; sa figure est plus expressive que belle ; il a la vue basse et fatiguée. Le costume dans lequel il était est celui des chanoines en ville , soutanelle noire , culotte noire , bas de soie amaranthe , chapeau à larges bords retroussés , dans la corne duquel est un gros gland orné , de la couleur des bas.

Quand le sous-préfet de la Vaticane eut congédié tous ses interlocuteurs et qu'il fut resté avec moi , il me montra deux beaux manuscrits de la maison d'Urbin avec des vignettes délicieuses , portraits des ducs d'Urbin et autres sujets ou accessoires très-finement faits. Je ne

trouvai là que deux gondoles du xvi^e siècle qui m'étaient très-connues. Le Virgile du v^e siècle me fut ensuite présenté par l'obligeant abbé, qui me donna aussi la gravure des vignettes fort effacées de ce *codex*, célèbre chez les bibliographes. Les vaisseaux de ce manuscrit ressemblent beaucoup à ceux de la colonne Trajane, laquelle j'ai beaucoup étudiée à Rome pour me convaincre de la vérité de cette pensée que j'avais depuis long-temps, que les navires représentés sur la plupart des monumens antiques sont des types de convention, des espèces de signes hiéroglyphiques exprimant seulement l'idée : *Vaisseau*. M. Mezzofanti me fit parcourir avec lui les salles de la Bibliothèque où je trouvais, dans une fresque, une galère de la famille de celles que j'avais dessinées à Venise et à Gênes. Dans la chambre qui communique au musée Chiaramonti, je vis une jolie collection de statuettes de bronze, et de dieux lares, petites effigies ressemblant à certaines épingle de chemise, grossièrement faites, moins intéressantes pour l'histoire de l'art que pour

l'histoire des mœurs et des croyances des anciens. Sur une armoire de cette chambre est un morceau de bois durci dans l'eau, et ferré, qu'on a arraché à la vieille carcasse de la galère de Tibère retrouvée au fond du lac de Nemi. Je ne savais pas qu'on eût repêché ce navire englouti, depuis dix-huit cents ans, dans les eaux du petit lac où probablement Tibère l'avait fait construire pour avoir un palais flottant qui pût donner satisfaction aux caprices de ses grossières voluptés; et je demandai à M. Mezzofanti si c'était là tout ce qu'on avait apporté à Rome du navire antique : « On a quelque autre chose encore au Vatican, et nous allons chercher où cela peut être. » L'abbé s'informa en effet auprès d'un garçon de salle qui nous dit que la galère de Tibère devait être dans un des jardins.

Nous descendîmes, et le Nestor des jardiniers romains nous introduisit dans un petit parterre où nous vîmes, jetant de l'eau par filets, par jets horizontaux et dans toutes les directions, des extrémités de ses mâts et de ses

vergues, de la bouche de ses canons, de partout enfin, un vieux vaisseau de plomb, vrai jouet d'enfant, datant je crois du XVIII^e siècle, et qui n'était là que pour faire de ces petites surprises hydrauliques dont les architectes des jardins anciens (l'Algardi par exemple à l'admirable villa Panfili) ne manquaient guère de régaler les promeneurs. Nous rîmes de bon cœur quand nous vîmes le jardinier venir tout fier observer l'effet que produisait sur nous ce vaisseau, et nous dire : *Ecco la galera di Tiberio* !.. Nous allâmes vers les archives, et, sous une remise, nous vîmes deux fortes poutres, liées l'une à l'autre pas de grands clous de fer, et longues de quarante pieds environ. Je ne sais à quelle partie du navire cela pouvait appartenir; peut-être était-ce une portion de la quille et de la contrequille; cependant aucun des points d'appui des varangues n'est marqué; et puis les extrémités de ces pièces de bois ne sont pas taillées, mais elles sont dégrossies à peine. Je ne pris pas le temps d'examiner fort en détail cette double solive qui, après tout,

était peut-être l'un des supports d'un plancher du navire; je craignais d'abuser de la bonté de M. Mezzofanti que j'avais volé à l'impatiente curiosité d'une foule d'étrangers qui l'attendaient à la bibliothèque. D'ailleurs l'art était peu intéressé à cet examen, parce que l'objet placé sous mes yeux n'avait, dans sa forme, rien de particulier. Un petit fragment, gros comme l'étui de mes lunettes, était à terre près de la pièce dont je viens de parler; je le pris, afin d'avoir un échantillon de ce bois que les riverains du lac Nemi ont débité par morceaux de diverses grandeurs pour en faire des tabatières et des cannes aux Anglais. A une des nombreuses douanes où j'ai passé, j'ai eu l'imprudence de dire d'où provenait ce *pezzo di legno*, et il a disparu; il se trouvait là sans doute quelque douanier, amateur comme moi d'antiquités nautiques.

Je quittai M. Mezzofanti après avoir vu avec lui l'escalier du Bramante qu'il ne connaissait pas quoiqu'il soit logé au Vatican depuis quelques années. Cet escalier circulaire, dont la

spirale intérieure est supportée par des colonnes des quatre ordres, est d'un effet charmant; le chemin incliné qui y remplace les degrés a été disposé par l'architecte pour que le pape pût le monter à cheval. Nous fîmes dans les galeries une longue promenade, pendant laquelle toutes les richesses du musée du Vatican défilèrent sous mes yeux. Parmi les objets spéciaux que je cherchais au milieu des monumens antiques, je vis deux bas-reliefs récemment trouvés à Ostie, dont un, plus barbare que beau, n'a que peu d'importance pour l'étude de l'art naval; l'autre est plus curieux, il contient un fragment de navire à deux rangs de rames, superposées en échiquier, et sortant chacune d'une sorte de petit sac de cuir fixé au plat-bord par trois clous. Ce morceau est important, et il m'occupera ailleurs, quand je ferai le travail que je me propose d'écrire sur les marines anciennes.

M. Mezzofanti était resté quatre heures avec moi, et j'avais mis sa patience à de rudes épreuves; je le remerciai de son obligeance trop dévouée qui se mit de nouveau à mes or-

dres si j'en avais encore besoin. Je me fis un scrupule d'en abuser davantage, quoique j'eusse tout à gagner à de nouvelles conférences avec ce savant abbé.

Les derniers jours de notre séjour à Rome furent employés à revoir ce que déjà nous avions vu de l'antique cité des Césars, à parcourir le Velabre où nous visitâmes les thermes de Caracalla; le tombeau de Scipion, étroits souterrains qu'il faut avoir vus comme tant d'autres choses, mais qui sont beaucoup moins intéressans à étudier qu'on ne se l'imagine; l'arc de Drusus qui est loin de valoir notre porte d'Autun; le temple de Romulus, ruine à peu près sans forme, valant quelque chose encore par le nom de Romule, quoique ce soit au fils de Maxence et non au fondateur de Rome que ce temple fût dédié; le tombeau de Cecilia Metella, le tombeau de Caius Cestius, pyramide bien conservée à la porte de Saint-Paul; le *Monte Testaccio* (le mont des Tessons), montagne de débris antiques de poteries; *Navalia* et le petit port de *Ripa Romana* que domine le mont

Aventin ; à fleur d'eau les ruines du pont Publicius que défendit Horatius Coclès contre l'armée de Porsenna ; le temple de Vesta auquel je préfère celui de Tivoli à qui l'on donne le même nom ; le temple de la Fortune virile qui rappelle, dans ce qui lui reste d'antique , la Maison-Carrée de Nîmes, le plus élégant, le plus complet et un des plus précieux morceaux que l'antiquité ait légués aux temps modernes ; temple des arts aujourd'hui quand le temple de la Fortune virile est devenu une église arménienne dédiée à Sainte-Marie d'Égypte ; les thermes de Dioclétien où vivent des Chartreux français ; le *Forum Boarium* , au pied du Palatin, lequel vaut l'Aventin et la roche Tarpéienne, pauvre roc aujourd'hui que des gamins franchiraient ; l'arc de *Janus Quadrifrons* , porche à quatre faces, bien conservé, fait pour servir d'abri, pendant leurs ventes, aux marchands de bœufs qui avaient élevé à côté le petit arc de Septime Sévère moins entier aujourd'hui que celui de Janus ; enfin le grand cloaque où arrive l'eau de Saint-George, légère, bonne et rafraîchis-

sante. L'île du Tibre eut ma visite; je voulais voir ce qui reste de cette forme de navire dans laquelle on avait enceint l'île où l'on reçut Esculape : vaine curiosité. Il n'y a plus rien que quelques portions défigurées du plat-bord de la nàve antique; ce qu'on voit de plus clair à l'île du Tibre, ce sont quelques orangers aux fruits engageans, et un custode qu'il faut payer, si contrarié qu'on soit d'avoir donné une fois de plus dans les mystifications qui, de tous côtés, appellent l'étranger.

Des noms retentissans, des souvenirs immenses et presque plus de formes, voilà à peu près tout ce qu'il y a dans les ruines antiques de Rome, hors du forum de Trajan, du *forum romanum*, et du Colysée. Nous connaissons mal les débris romains qui sont en France, nous n'allons pas les visiter parce qu'ils sont tout près de nous, et nous courons à Rome voir le théâtre de Marcellus quand nous avons les arènes d'Arles et de Nîmes! Il y a beaucoup de choses que le voyageur peut se dispenser d'aller voir s'il a peu de temps à rester à

Rome ; bien des illusions tombent devant la réalité qu'on va chercher à grand'peine. J'ai voulu tout visiter, et Dieu sait que de désappointemens j'ai trouvés. Par exemple, j'avais fondé quelque espérance d'instruction sur la *navicella* de marbre qui est à la porte de Sainte-Marie et derrière Saint-Étienne-le-Rond ; et que ma-t-elle appris ? rien. C'est une petite barque dont la poupe est assez jolie, dont l'avant façonné avec une tête d'animal ne manque pas de grâce, mais qui n'a aucun de ces détails à la recherche desquels je me suis mis. Ce qu'in'est pas une déception, ce sont les thermes de Titus avec leurs délicieuses peintures dont s'est inspirée l'art de la décoration du xvi^e siècle ; c'est le Capitole avec sa belle statue de bronze, et ses musées ; c'est Monte-Cavallo avec ses colosses de Phidias et de Praxitèle, magnifiques témoignages de l'élévation et de la beauté de l'art grec ; ce sont les colonnes Antonine et Trajane qui ont engendré notre colonne de la Grande-Armée, ornement glorieux de la place Vendôme ; c'est surtout le Panthéon

dont la coupole merveilleuse excita si puissamment l'émulation de Michel-Ange qui la suspendit en l'air au-dessus du maître-autel de Saint-Pierre; le Panthéon dont la façade sévère et le grand vestibule sont si admirables. Ces choses-là n'ont point d'égales, et elles appellent à Rome tous les amis de l'antiquité.

Je n'ai pas besoin de dire que je vis l'*Ara Cœli* et ses colonnes christianisées, empruntées à de vieux palais, à de vieux temples payens, et sa crèche célèbre, et sa miraculeuse image de la Vierge, par saint Luc, avec son inscription en jeu de mots : *Lucæ et Lucis*; et son autel élevé par Auguste à l'*Enfant qui doit venir*. Je n'ai pas besoin de dire que je vis la *Pace* et les nobles *Sibylles* de Raphaël; la *Scala Santa*, que de pieux paysans montaient à genoux, tâche fatigante dont la ferveur seule peut adoucir les peines; Saint-Pierre-aux-Liens, et le tombeau de Jules II, illustré par le nom de ce pape, le travail de Michel-Ange et son fameux *Moïse*; la magnifique basilique de Sainte-Marie-Majeure; la Trinité du Mont et sa Descente de

Croix, par Daniel de Volterre, que je crois trop vantée, si belle qu'elle soit pourtant; la vieille et curieuse église de la Porte du Peuple, dont les beaux mausolées me frappèrent moins que deux paysannes de Gensano, dignes de l'amour d'un grand artiste; la reconstruction de Saint-Paul hors les murs pour laquelle s'est cotisée toute la chrétienté, qui aurait pu placer plus utilement son argent; la basilique de Saint-Sébastien, et la médiocre statue du saint par Giorgetti, élève du Bernin; les catacombes avec leurs étroits corridors, leurs petits carrefours, leurs autels, leurs saints tombeaux, et leur air chaud dans lequel j'ai peine à croire que les chrétiens aient pu vivre, quand même ils auraient eu assez d'espace pour se retourner dans ces souterrains de quatre pieds de large, creusés dans la *putzolane*; la curieuse maison de Rienzi, tribun du peuple en 1347; Saint-George in *Velabro*, et sa gothique façade, qui porte une inscription romaine en l'honneur de Septime-Sévère, de Julia sa femme, d'Antonin Caracalla et de Geta leurs fils; le baptis-

tère de Constantin ; Saint-Jean-de-Latran et toutes ses magnificences , et son cloître fleuri de mosaïques , auquel je préférerais peut-être pour la beauté sévère le cloître d'Arles et celui des Carmes de Mayorque ; et sous les voûtes de ce cloître , l'autel percé par l'hostie que tenait un prêtre incrédule ; le puits de la Samaritaine , où une croix se trouve gravée pour attester le passage du Christ ; la plaqué de porphyre sur laquelle les soldats jouèrent aux dés la robe de Jésus ; la base de la colonne sur laquelle était le coq qui chanta quand Pierre renia son maître ; quatre colonnettes supportant une table de marbre , élevée si juste à la hauteur de la taille de Jésus-Christ, que personne , dit le *custode*, ne s'est trouvé pour remplir exactement cette mesure ; enfin , la chaire qui servait autrefois à l'intronisation des papes , quand on s'assurait qu'ils ne trompaient point le concile comme la papesse Jeanne. Je n'oubliai ni le temple de Bramante à Montorio , ni la célèbre Flagellation , par Sébastien del Piombo , qui est sur ce mont Janicule , dans

l'église de Saint-Pierre ; ni la Minerve et son petit obélisque porté par un éléphant , et son Christ de Michel-Ange , chaussé d'un cothurne de cuivre , que les baisers des croyans ont fait renouveler plusieurs fois depuis trois siècles ; ni la Farnésine et sa Galatée raphaélienne , et son Alexandre , belle fresque de Sodoma ; ni Transtevère , le quartier des derniers Romains , de ces Romains féroces et presque sauvages , qui , fiers de la transmission du sang des contemporains de Brutus qu'ils croient pur dans leurs veines , regardent la Rome de la rive gauche comme une ville indigne , et ses habitans comme les usurpateurs d'un nom qu'ils déshonorent ; Transtevère , refuge du costume que le dix-huitième siècle a laissé aux *miniente* et aux brigands ; ni la villa Panfilì d'Oria , et ses parterres classiques ; ni la place Navone , dont on exagère la beauté ; ni la fontaine Trevi , et son Neptune passablement rococo ; ni la fontaine Pauline , et ses eaux plus belles que bonnes , dit-on ; ni la chapelle des chanoines de Saint-Pierre , où j'entendis les vêpres si renommées ,

exécutées par la musique du pape, dans laquelle je distinguai, barbu et singulièrement viril, un ténor à la voix haute, flexible et pure, qui faisait honte à celle de cette espèce de monstre, vieux, laid, ridé, aux larges lunettes, chantant comme une matrone, et récitant à côté d'un de ses camarades d'infortune, long, sec et maigre, conducteur de cet ensemble de chanteurs.... Toutes ces choses, je les entendis, je les vis avec une attention qui m'a laissé des souvenirs bien vifs, ce que cette nomenclature aride d'un journal, forcément abrégé, ne ferait peut-être pas trop soupçonner à mon lecteur.

Parmi les nombreuses galeries particulières qu'on peut visiter à Rome, nous donnâmes la préférence à celles du cardinal Fesch et du palais Borghèse, ne pouvant les voir toutes. Elles ont l'une et l'autre une grande célébrité, bien justifiée par la quantité des beaux morceaux qui y figurent. Au palais Borghèse, qui me rappela les plus remarquables habitations des nobles génois, entre autres choses dont je fus

frappé, je mentionnerai *l'Amour sacré et l'Amour profane*, bijou du Titien, et deux dépositions de croix, la première de Raphaël, l'autre de Garofolo. On sait ce qu'est le tableau de Raphaël, et combien il a été analysé, loué, copié; eh bien! celui de Garofolo est à peu près l'égal de ce chef-d'œuvre. Il me raccommoda avec l'auteur que je n'ai jamais aimé beaucoup, ce dont je m'accuse avec humilité. Le palais du cardinal Fesch est fort mal tenu, fort sale, fort indigne de son illustre propriétaire; les meubles, recouverts de lambeaux de damas, ont un air d'opulente misère qui frappe désagréablement; mais on s'arrête peu à ce spectacle, quand on a à admirer *la Prédication de saint Jean*, ébauche monochrome de Rembrandt, si étonnante par le mouvement et l'expression donnée à des figures hautes d'un pouce; une merveilleuse *Adoration des Mages*, par Rubens; et le plus parfait, le plus complètement exécuté, le plus pur de formes, le plus riche de couleur, le plus noble de sentiment entre tous les ouvrages de Titien : *la Vierge entourée de*

quatre docteurs. Oh ! la sublime chose ! Il faudrait aller à Rome rien que pour voir cette œuvre prodigieuse.

Le 8 janvier, à la fin de la journée, je réglai avec M. Agnesotti, notre hôte de *la Pace*, et, pour seize jours, je lui donnai 400 francs !..... M. Agnesotti est cher, comme vous voyez ; mais on n'est pas mal chez lui ; il a seulement la manie de vous imposer des dîners chargés de viandes, quand on voudrait une nourriture plus simple. Le voiturin de la rue Babuino, Perette, était convenu de nous conduire à Naples par Terracine, en trois jours, au prix de neuf piastres (à peu près cinquante francs) par personne ; M. Brunton laissa sa voiture à Rome, et nous partîmes tous dans le même carrosse, le 9 janvier, à sept heures du matin, temps beau et chaud, bien munis par Alphonse de tout ce qui nous était nécessaire, et riches d'une provision de gaieté dont nous n'étions guère abandonnés, même dans les circonstances qui pouvaient passer pour difficiles.

Je crois que la seule manière d'être original

en écrivant le voyage de Rome à Terracine, si l'on voulait l'écrire, serait d'oublier tout-à-fait Horace, le *Rocher d'Anxur* et la *Barque du canal*. Pour moi, je me garderai bien d'en parler; il n'y a malheureusement rien de commun entre le poëte voyageur et moi ! Nous allâmes coucher à Cisterne, à l'entrée des Marais-Pontins, nous étant arrêtés à Albano, aux belles et jolies femmes gracieusement vêtues de leurs brillans costumes, au lac charmant que domine Castel-Gondolfo et que longe la *Galerie*, admirable allée de grands arbres. Nous vîmes là quelques restes antiques, comme le tombeau très-douteux des Horaces, le mausolée d'Ascagne, la piscine de Domitien. A l'hôtel de *Paris*, qui a la vue de la campagne de Rome, nous ne fûmes point reçus *hospitio modico*; on nous donna, au contraire, un excellent déjeuner que les charmes du pays nous rendirent meilleur encore. Les énormes chênes d'Aricia nous frappèrent plus que ses femmes, qui jouissent de la plus haute réputation de beauté. Quelques-unes, cependant, nous parurent justifier

le renom magnifique du beau sexe de ce village, très-laid, mais très-pittoresque, sur chaque maison duquel on lit : *Viva il sangue di Gesu Cristo!* A Velletri, c'est à peine si nous aperçûmes deux ou trois de ces costumes féminins gardés jadis aux environs de Rome, dont ils disparaissent comme de toute l'Italie. Tout ce qui peut recommander aujourd'hui Velletri au voyageur, c'est le souvenir de Métabus, de Camille et de la famille d'Auguste, né dans cette petite ville, sale et humide malgré l'ardeur assez vive du soleil. Nous passâmes une fort bonne nuit à Cisterne, après avoir fait le plus étrange souper, devant une cheminée qui nous jetait plus de fumée que de chaleur. Le 10, à quatre heures du matin, nous entrâmes dans les Marais-Pontins, que, cinq heures après, nous avions traversés *sans dormir*, conformément à la recommandation qui en est faite aux voyageurs qui y passent en été. Cet excès de précaution nous valut, au surplus, de bien voir ce pays très-singulier. Nous eûmes d'abord, avec un temps mou et couvert, un peu de pluie. Au

point du jour, nous arrivâmes à *Bocca di Fiume*, après avoir rencontré quelques troupeaux de chevaux malades, des bœufs et des moutons conduits par des bergers d'assez bonne mine pour des fiévreux, et enfin des buffles qui promenaient lentement leurs lourdes têtes couronnées de cornes rejetées en arrière, et toutes leurs personnes, plus tristes et plus disgracieuses que terribles à voir. Un vaste et bel hôtel, sur le bord de la mer, nous reçut à Terracine, dont nous ne vîmes que le rocher et point la ville. L'hôte nous y fit un régal de pasteurs antiques; il nous servit du chevreau très-délicat; mais il y ajouta d'excellens rougets du golfe de Gaëte qui auraient fait envie à la table de Lucullus et de Cicéron. A une heure nous arrivions à Portello, où un fusil, braqué sur nous, nous avertit que nous ne pouvions passer sans une vérification extraordinaire. Un panier nous fut tendu de loin au bout d'une longue perche, et nous y déposâmes nos passeports, qu'un commissaire et des gendarmes napolitains vérifièrent longuement pour s'assurer que nous ne venions

pas de France. Après de longues explications, des *visa* et des apostilles, nous pûmes continuer notre route, parce qu'il était bien établi que nous n'étions pas gens dangereux. C'était le choléra qu'on voulait consigner à la porte des États de Naples, et que, d'abord, on avait repoussé en nous, croyant que nous venions directement de Marseille. Pendant qu'on examinait nos papiers, nous visitâmes la grotte où l'on veut que Tibère ait sauvé Séjan, et nous regardâmes, sur sa jolie petite montagne, Monticello, qu'il faut voir ainsi d'en bas pour le trouver charmant, car il est, à l'intérieur, laid et sale comme Fondi, où nous allons au grand trot.

Voilà d'abord son lac, si connu jadis par la grosseur de ses anguilles; voilà ses vieux remparts, que démolit, en partie, Cheridin Barberousse pour se venger de Julie de Gonzague, qui lui avait échappé; voilà ses troupes de pauvres, ses hideux aveugles, ses nombreux estropiés; voilà ses rues boueuses et misérables; voilà sa douane, où nous allons nous sâcher. Halte! Alphonse parle mente. Pour deux

piastres nous éviterons la visite. Mais que nous veut-on avec ce sanglier mort dont le ventre ouvert est garni de laurier? Pourquoi, sans notre permission, le charge-t-on sur l'impériale de notre voiture? Cela n'est pas dans la convention. Alphonse le voit et s'emporte : « Je ne veux point de votre porc! Pour qui me prenez-vous? Je suis courrier de gentilshommes et non de cochons, malhonnêtes! Ah! vous le prenez ainsi; eh bien! point d'argent, point de porc; visitez, visitez, insolens! » Tout cela dit avec colère trouve des réponses grossières. Il y a émeute à Fondi; on place des factionnaires autour de la voiture; on visite, et nous partons enfin, Alphonse tout content d'avoir fait une niche aux douaniers, et de voir le noir sanglier gisant sur le pavé humide, en attendant que des seigneurs cavaliers plus complaisans l'emportent à Naples. Si Fondi est affreux, Itri est horrible; il n'y a rien au monde de plus sale, pas même dans les villages les plus héréditairement malpropres de notre Basse-Bretagne; et l'on arrive sur ce rocher par une

plaine chargée d'orangers et de citronniers qui se mêlent agréablement aux ôliiviers grands et forts, aux cyprès pyramidaux, aux pins arrondis, et à quelques palmiers élégans ! et la gorge sauvage par où l'on y monte est couverte de la plus belle végétation de myrtes, de lauriers et de petites bruyères aux fleurs roses ! Si, dans ces beaux paysages, il y avait de jolies villes un peu coquettes, ce serait le paradis que toute cette partie du royaume de Naples.

Capoue n'est ni plus belle ni plus propre que Fondi et Mola de Gaëte ; Je ne sais si les Annibal de la garnison s'amollissent dans cette abominable ville ; mais, à coup sûr, ils s'y ennuiant. Fi de Capoue la délicieuse ! fi de son hôtel de la Poste, où l'on est si mal reçu quand on y arrive en voiturin ! Ce que nous eûmes de mieux à *Capua*, c'est la pauvre musique du vieux Gennaro, aveugle mendiant qui joue des valses sur un luth démembré à seize cordes de métal, qu'il appelle fièrement un luth harmonieux. M. Brunton et moi désertâmes Capoue aussitôt que nous eûmes déjeuné ; nous

laissâmes derrière nous le Volturne — il n'a de beau que son nom — et nous fîmes ensemble, dans cette riche Terre de Labour, si belle de culture, deux lieues pour nous distraire du spectacle révoltant qu'offre la Capoue moderne. Nous laissâmes à notre gauche, au pied de la montagne, Sainte-Marie. Elle se vante d'être l'ancienne ville rivale de Rome. Nous traversâmes Averse, qui fut très-spirituelle autrefois quand elle inventa les piquantes Atellanes, répétées par tous les plaisans et les railleurs du Latium, et nous arrivâmes, vers la nuit tombante, à la vaste place du Champ-de-Mars de Naples, au pied de la rotonde d'un petit temple un peu lourd servant de bureau à la police des passeports. La douane nous fut tout-à-fait galante; un douanier fort poli vint nous demander sur notre parole d'honneur si nous n'avions rien de contraire aux réglemens de Sa Majesté napolitaine, et nous passâmes librement, non pas, toutefois, sans qu'Alphonse eût reconnu la loyale confiance du préposé, en lui donnant une demi-douzaine de carlins.

Nous descendîmes le *Capaccino*, très-populeux, parce que c'était dimanche et que tout le monde était dehors, grâce au beau temps qu'il faisait. L'entrée de Naples, le soir, par le quartier des *Studj* et la rue de Tolède, est une chose délicieuse. Quel mouvement, quelle vivacité dans cette population ! quel tapage ! que de cris ! cris de joie des enfans et des femmes, cris inarticulés des marchands qui appellent les chalands, cris des hommes qui causent ensemble à de longues distances, cris des cochers qui guident leurs calèches au milieu de la foule dont ils dissipent les groupes sans blesser personne ! Et toutes les boutiques en plein vent qu'on entoure pour y acheter le souper ; et ces mille lumières qui brillent aux boutiques, lampes à deux ou trois becs, lanternes de verre et de papier de couleur, modestes chandelles dont la mouchette de fer ne renouvelle jamais l'éclat ; et les petits tonneaux suspendus comme la boussole dans son habitacle, et que les vendeurs de limonades agitent sans cesse en criant, pour rafraîchir leur eau acidulée ; et cette mul-

titude de cafés, de sorbeteries, où les bourgeois prennent des glaces servies sur un morceau de papier, et non dans un verre ou dans une coquille comme en France ; et ces petits bureaux, à la porte desquels est écrit le mot passionnant : *lotto*, et qui ne sont pas moins remplis que la *bottega di caffè*, ou que la charcuterie voisine.... Tout cela étonne, plaît, étourdit, amuse ; il semble qu'on soit au milieu d'une de ces fêtes tumultueuses de nos environs de Paris. Naples est la ville la plus bruyante de l'Europe, et Tolède la rue la plus bruyante de Naples ; le matin, à midi, le soir, et même dans la nuit, c'est un quartier auquel je ne pourrais guère comparer pour l'activité, les clameurs, la diversité des personnages, que le Marché-des-Innocens, au moment où tous les pourvoyeurs de nos ménages vont y prendre nos provisions, qu'ils se disputent, et dont ils marchandent les prix. Le spectacle de Naples, remuant, parlant, courant, criant, riant, ne me déplut point du tout ; je retrouvais la vie si tristement absente de Rome.

Nous allâmes nous loger dans une maison particulière, au *Grottone del Palazzo*, où nous eûmes un logement agréable, grâce aux attentions bienveillantes de MM. Bayard et Germain, deux compatriotes aux bons soins de qui nous fûmes très-redevables pendant tout notre séjour à Naples. Et puisque je cite les noms des personnes françaises qui eurent des bontés pour moi dans cette ville, la seule de l'Italie où je ne dusse rien attendre de l'ambassadeur — à Rome, j'avais eu à me louer des procédés pleins de politesse de M. de Latour-Maubourg — je dois tout de suite écrire celui de M. Chevalley de Rivas, médecin distingué. Il me traita avec beaucoup de zèle, me fit l'honneur de me présenter à l'Académie des Sciences, et me donna un manuscrit précieux sur l'histoire de Naples.

XVII

Gala à Naples. — Ma terrasse. — Garde napolitaine. — Le cardinal.
 — *Volture d'Annibal*. — Baise-main. — Illumination. — Eclairage
 de Saint-Charles. — Aspect de la salle. — Spectacle. — Revers de
 la médaille. — Sauté de Naples. — Peuple. — Lazzaroni. — Ma-
 caroni. — Restaurants. — Animaux dans les rues. — Chiaja. —
 Clair de lune. — Villa-Reale. — Purification d'une reine de Na-
 ples. — Saint Janvier. — Chartreuse de Saint-Martin. — Biblio-
 thèque. — Musée Bourbon. — Port Militaire. — Pompéi. — Im-
 pression. — Lenteur calculée des fouilles. — Maison de *la chasse*.
 — Mosaïque d'Alexandre. — Course au Vésuve. — Giuseppe
 Panzone. — L'Ermite de San-Salvatore. — Ascension au Cône. —
 — Femme portée. — Un gendarme. — Cratère. — Panorama. —
 — Déjeuner. — Tournée de Pouzzol à Misène. — Ruines qu'il
 faut voir; ruines qu'on peut négliger. — Une galère. — Bacoli. —
 Petite mendiante. — Le port de Misène. — Grotte du Pausilippe.
 — Grotte du Chien. — Fondo et San-Carlino. — L'arc d'Ara-
 goo. — Départ de Naples. — Civita-Vecchia. — Gasparoni. —
 Pise et ses monumens. — Gènes. — Nice. — Toulon. — Aigues-
 Mortes. — Une prétendue galère de Saint-Louis. — Paris et l'Italie.

C'était aujourd'hui (12 janvier) la fête du roi,
 c'est-à-dire le 22^e anniversaire de sa naissance.
 Le gala était annoncé, et nous avions pressé

notre départ de Rome pour assister à cette solennité, qui fait tant de bruit au foyer du Théâtre-Italien à Paris, où les gens qui n'ont jamais vu le théâtre Saint-Charles ne manquent pas de dire : « Il faut voir San-Carlo un jour de gala ! C'est merveilleux, c'est une féerie ! »

Les étrangers abondaient sur la route ; ils tâchaient de se primer de vitesse. Les chevaux de poste suffisaient à peine à toutes les exigences, et notre voiturin lui-même, notre modeste voiturin, trottaut aux descentes, et galopait en plaine ! Grâce à quatre braves haridelles romaines, plus remplies de cœur que d'avoine, nobles descendantes, en vérité, des coursiers généreux que poussaient les cochers du cirque pour faire gagner des paris à Néron, nous arrivâmes hier de bonne heure.

Avoir des billets pour le théâtre fut notre premier souci. Toutes les loges étaient louées, le parterre était retenu d'avance. L'obligeance de M. J. Bayard, le frère d'un de nos plus spirituels auteurs dramatiques, nous tira d'embarras. Nous eûmes une loge à la *quinta fila*,

justement au-dessus de celles de la cour. Ce fut cette dernière considération qui nous valut d'avoir des places. En face de la loge du roi, même à ce cinquième étage, nous n'aurions pu, à aucun prix, obtenir la faveur d'un siège. Nous nous trouvâmes trop heureux pour faire les difficiles : « Va pour le cinquième rang contre l'avant-scène ! »

Ce matin le canon nous a réveillés. Il faisait un temps superbe, de ces temps que les Napolitains n'aiment guère pourtant, parce qu'il y a sur la mer un léger brouillard, et que dans le ciel se groupent quelques nuages agités qui leur font craindre la pluie. La température était douce, le soleil promettait d'être fort chaud vers midi ; il a tenu parole.

A huit heures, tout ce qui tient de près ou de loin à la cour était sur pied. La terrasse de notre appartement donne sur la place du palais : — elle a une vue plus intéressante encore, car elle domine la mer, un peu du port, le rivage charmant de Portici, et son horizon est le Vésuve !... le Vésuve, calme aujourd'hui,

beaucoup trop calme, qui n'a pas même son petit panache de fumée, et qui a l'air d'une montagne vulgaire, dont j'enrage. — De ma terrasse donc, je voyais arriver les troupes, les carrosses, la foule des curieux. Je suis descendu badauder avec tout le monde.

On relevait la garde au palais. Les grenadiers napolitains, avec leurs habits rouges à brandebourgs blancs, sont beaux comme les Suisses de l'ancienne garde royale de France; il y a aussi des Suisses capitulés à Naples, mais ils ne font point partie des troupes qui montent la garde auprès du roi. La musique des grenadiers est bonne; elle a joué un air de *la Muette*, qui m'a fait là un plaisir indicible, bien que déjà je me fusse aperçu que le peuple poétisé pour l'Opéra diffère étrangement du peuple véritable de Naples, le plus déguenillé, le plus sale, le plus mendiant des peuples de l'Italie.

Au milieu des voitures qui arrivaient grand train, remplies de dignitaires et de femmes éclatantes de diamans, de toques d'or, de plumes,

de dentelles, marchait paisiblement, au pas, un carrosse entouré de valets de pied et de lazaroni; c'était celui du cardinal, — homme de quarante ans environ, nez aquilin à la vénitienne, c'est-à-dire très-proéminent, air grave et doux, qui répandait sur le chemin sa bénédiction, que tout le monde recevait, sinon religieusement, du moins avec une sorte de convenance chrétienne, le chapeau à la main. — Son Eminence rentrée au palais, je vis bientôt descendre de la rue de Tolède un grand coche aux formes anciennes, se balançant avec noblesse sur de longs ressorts, traîné par des haquenées vénérables, et conduit par des valets dont les costumes, comme le harnais des chevaux, semblent avoir servi à la pompe royale de Masaniello. Ce berlingot de cérémonie est ce que le peuple appelle *la voiture d'Annibal*; au fait, c'est peut-être un cabas à la Louis XIV, qui date seulement du voyage de Philippe V. Il sert au corps de ville les jours de fêtes solennelles; sa gloire est d'être entouré par la populace, qui a pour lui le respect que les Vé-

nitiens avaient pour leur *bucintoro* ; son privilège est d'être escorté par la gendarmerie.

Les vieilles traditions ont quelque chose de touchant et de respectable dont je n'aime pas à voir faire fi ! Tout le monde riait autour de moi quand la voiture de la ville a passé ; on la comparait sans doute , boiteuse et lourde , à ces rapides berlines dont les roues brûlaient la lave de toutes les rues voisines du palais. Pour moi , à qui ce débris rappelait une foule de circonstances intéressantes , je ne lui faisais pas l'injure de lui comparer ces équipages d'hier , dont tout le mérite est dans le beau vernis de leurs panneaux. Ce vieux char , contemporain de je ne sais combien de révolutions ; est un monument que je ne pourrais pas plus mépriser que tant d'autres ruines devant lesquelles personne ne s'avise de rire...—Le peuple a plus d'instinct que les gens qui se piquent d'avoir le juste sentiment des choses ; il raisonne moins ses adorations , mais il a une foi naïve , qui manque à la plupart de nous : il ne sait guère les rapports historiques entre Annibal et Na-

ples, mais il sait que la voiture de la ville est très-ancienne, qu'Annibal était un grand guerrier des temps anciens, et, pour honorer le gothique carrosse, il le décore du nom qui, de générations en générations, a le plus retenti dans la contrée. N'est-ce pas là une sorte de culte patriotique? et, quand il ne peut y en avoir d'autre, faut-il que l'on se moque de celui-là? —

Toute la matinée se passa en visites au palais. Ce devoir des personnes de la cour et des fonctionnaires envers le souverain a conservé le nom de *baise-main*, quoique le roi ne souffre plus qu'on baise sa main. On le salue, et tout finit là. En Italie, on ne baise plus guère la main qu'aux prêtres et aux moines, quelquefois aussi aux étrangers dont on veut obtenir quelque monnaie. Je ne sais si on la baise encore aux femmes, quand elles font l'aumône d'un peu de leur amour.

A la nuit tombée, le signal des illuminations fut donné par un coup de canon; alors, s'allumèrent toutes les lanternes de papier blanc qui

faisaient plusieurs cordons sur la coupole, les colonnades et le fronton de l'église de Saint-François de Paule. Une demi-heure après, à un autre coup de canon, on compléta cet éclairage : une multitude de torches sortant de tous les points supérieurs de l'édifice où elles avaient été cachées, furent apportées à des endroits donnés et symétriquement placées dans l'illumination. Ces feux brillans, dans des lignes de feux moins vives, sont d'un fort bon effet.

Le théâtre Saint-Charles avait, à l'extérieur, une modeste rangée de lampions ; mais ce n'était pas en dehors que devait être son illumination à lui, c'était dans la salle. Elle était en effet resplendissante de clarté. Chaque loge avait un candelabre à cinq bougies ou plutôt à cinq cierges ; car chacune des bougies est haute d'environ quatre pieds ; le nombre de loges étant de 162, sans compter celles de l'avant-scène, qui ne sont pas éclairées, celui des bougies était donc de 810. Ajoutez à cette somme de lumière celle d'un lustre suspendu à quelques pieds du centre du plafond, et jugez ! C'était vraiment

beau. Toutefois, l'éclairage de la salle du bal du cinquième acte de *Gustave* est bien autrement merveilleux.

L'aspect des loges était ce qu'il est à Paris, aux jours de représentations extraordinaires, au moins sous le rapport de la toilette des femmes. Quelques brillans uniformes napolitains et étrangers ajoutaient à l'éclat de cette décoration animée. Quant au parterre, rempli d'officiers de toutes armes, il offrait un coup-d'œil charmant, auquel la disposition méthodique était loin de nuire. Chaque corps d'officiers occupait un espace donné, de telle sorte que les couleurs des vêtemens étaient par groupes; le rouge des habits de la garde et des Suisses dominait cependant toutes les autres. La garde d'honneur, ou garde nationale à cheval, tenait la dernière banquette militaire dans toute la largeur de la salle. Il n'y avait point d'officiers de la garde nationale à pied, parce que cette garde n'est encore organisée que sur le papier; on attend de jour en jour le décret d'organisation définitive et l'ordonnance qui doit fixer

l'uniforme. La garde à cheval est presque toute composée de la jeune noblesse de Naples. On y a cependant admis des bourgeois, des marchands et quelques étrangers.

Le roi a une loge officielle, où il ne va jamais ; elle est placée au milieu du premier rang des loges, au-dessus de l'entrée du parterre, comme celle de *la Scala* à Milan, et celle de *Carlo-Felice* à Gênes. Elle coupe par sa hauteur trois files, et elle remplit la largeur de trois loges. C'est sur le côté gauche que la cour se place. Trois loges réunies en forment une seule pour le roi et sa nombreuse famille. Ferdinand II était en habit de lancier ; son beau-frère, don Sébastien d'Espagne, et leur oncle, le prince Léopold, ne portaient point le costume militaire, mais ils n'avaient pas non plus le frac bourgeois, trop triste pour une cour toute brodée.

Deux ouvrages nouveaux faisaient les frais de la représentation, un opéra en un acte, et un grand ballet en cinq actes. L'opéra intitulé *Ruggiero* est une espèce d'imbroglio dont il ne

m'a pas été possible de saisir le sens. Quant à la musique, qui est d'un élève du Conservatoire, elle est faible et pleine de réminiscences. Le ballet est fort joli ; le sujet est le candidat à la chevalerie (*Il Candidato cavaliere*). La féerie est introduite agréablement dans l'action, et y occupe une assez grande place. Le principal personnage mythologique est une sylphide ; mais cette sylphide n'a rien de Taglioni ! Des vols d'amours, de génies, de sylphes, ont produit beaucoup d'effet : les décorations ne sont pas mal ; les Napolitains les ont trouvées charmantes ; mais le souvenir des décorations de l'Opéra m'a rendu difficile ; elles sont criardes de ton, assez communes de style et de données ; ce qu'elles ont de mieux, c'est qu'elles sont l'ouvrage du vieux Nicolini ; et pour l'œuvre d'un octogénaire, elles sont merveilleuses.

Les costumes étaient très-bien ; on aurait dit que M. Duponchel avait passé par là. Ils sont d'un Français, M. Guillaume, homme fort intelligent. Au reste, sous tous les rapports,

San-Carlo vaut mieux , dit-on , qu'il ne valait sous l'empire du célèbre Barbaja.

Le spectacle a fini à dix heures et demie. A onze heures, tous les lampions étaient éteints ; et personne ne se souvient plus que c'était fête aujourd'hui. Pour moi , de tout ce que j'ai vu dans cette journée du 12 janvier , il est une chose que j'ai trouvée belle au-dessus de toutes les autres ; c'est le soleil , si chaud et si brillant , dans un ciel que juillet seul peut nous faire concevoir à Paris.

Je vous ai dit tout ce qui m'a ébloui dans le gala de la place du Palais et de Saint-Charles ; oserai-je vous dire ce que j'y ai vu de hideux ? Faut-il retourner la médaille ? faut-il vous montrer toutes ces femmes élégantes descendant les escaliers de leurs maisons pour monter dans les voitures qui vont les conduire au lever du roi ou à la loge du théâtre qu'on a parée pour les recevoir ? Faut-il vous arrêter à chaque marche , à chaque étage , dans la cour , sous la porte cochère , pour vous faire voir d'affreuses immondices entassées , amoncelées

partout dans ces grandes maisons, dans ces hôtels qu'on ne balaie jamais et où une liberté absolue est laissée aux plus sales habitudes ? Faut-il que je vous fasse assister à la sortie du théâtre, pour vous donner le spectacle étrange de ces mille femmes couvertes de soie et de velours se retroussant bien haut pour franchir les ruisseaux qui coulent dans les corridors ; heureuses encore si ces ruisseaux étaient les seuls obstacles ignobles qu'elles ont à éviter ? En vérité c'est à douter de ses yeux ! les couloirs, les escaliers du plus beau théâtre de l'Europe transformés — je puis hasarder le mot que M. de Chateaubriant prononça en pleine académie devant ce que Paris avait de personnes du goût le plus délicat — transformés en latrines ; n'est-ce pas quelque chose de hideux ? Et tout Naples est aussi immonde ; non pas seulement le vieux Naples, le quartier du Vieux-Marché, les petites rues où le soleil n'entre pas, où une population malheureuse fourmille et vit sur le pavé ; mais toutes les places, les rues larges, les quais, les palais, les plus beaux hô-

tels ! Partout des débris de légumes , des entrailles de poissons ou de volailles arrivées à l'état de corruption , des eaux infectes ; partout la vie animale hors de la maison , la vie industrielle , aussi bien que la vie gastrique ; partout les immenses cochons noirs qui se traînent à peine et sur lesquels on marche , à la fois hôtes malpropres de la voie publique , et agents de la police de propreté. Le cochon est à Naples comme le vautour dans certaines villes de la côte d'Afrique ; on le respecte moins cependant , car on le tue quand il est arrivé à cet excès d'embonpoint qui le rend incapable de mouvement et le livre au charcutier avec une panne épaisse de six ou huit pouces. Sa chair est un des mets favoris du peuple ; aussi ne vous étonnez pas si le Napolitain , vivant de salaison et soigneux de son corps comme vous savez , est dévoré de chancres. Un dixième de la population est en proie à cette contagion cancéreuse qui la rend fort laide à voir. Même sans cela elle ne serait pas belle : elle manque de caractère ; cependant il y a à Naples beaucoup de

très-beaux hommes et quelques femmes belles et jolies. Les troupes napolitaines sont le plus magnifique échantillon de la beauté particulière aux peuples du royaume de Naples, et si le reste de la nation ressemblait à cette élite armée, il n'y aurait pas au monde une plus belle race humaine. Le corps de la gendarmerie d'élite est surtout magnifique ; on le dirait choisi par une reine.

Les lazzaroni, — si lazzaroni y a, et je suis très-disposé à nier qu'il y en ait, quoiqu'on m'ait dit que j'en verrais par familles sous les portiques du Palais-Royal où je les ai cherchés en vain — les lazzaroni ont un type vulgaire, laid, qui diffère prodigieusement de celui des gens pauvres de Rome. Le berger romain, qui n'est assurément pas plus riche que l'homme de la dernière classe napolitaine, est beau, il a le regard, la démarche et la pose fiers ; drapé dans son manteau brun troué, déchiré, décoloré, il est noble et superbe ; il a bien quelque chose de féroce, mais il n'a rien de bas. Je disais que je suis disposé à nier l'existence du

lazzarone , et en effet le lazzarone n'existe plus comme espèce ; il y a encore des mendiants en guenilles , des paresseux sans chemises et sans culottes , mais ce n'est plus une classe entière qui affecte cette livrée de l'indolence et de la pauvreté. On n'est plus lazzarone par état comme on l'était jadis ; on travaille pour vivre ; on travaille peu à la vérité parce qu'on vit de peu , mais enfin on n'use pas son existence entière au soleil du port ou à l'ombre du porche d'une église ; on fait les commissions des étrangers , on monte en laquais derrière les carrosses. — Quels laquais ! et l'on ne peut les éviter ! Il faut subir leur obligeance qui se paie de quelques *grains* seulement , mais qui n'est pas sans inconvéniens à cause du voisinage de ces braves serviteurs toujours abondamment pourvus d'insectes dont je n'ose prononcer les noms réprouvés. — Un peu de pain , un peu de macaroni , une petite portion de viande de cochon et beaucoup de soleil , voilà le régime de l'homme du peuple , homme brutal mais vif et spirituel , toujours un peu grec , un peu romain ,

un peu espagnol, d'ailleurs très-ignorant, très-superstitieux et très-athétique. Un libéral napolitain me parlant de la populace me disait qu'il en espérait assez pour l'avenir d'une révolution, si elle avait lieu : je lui répondis : « Si vous voulez faire l'émeute à Naples, supprimez le soleil ; je ne crois pas qu'il y ait de meilleur et de plus sûr moyen. » Le populaire de Naples est tout aussi mobile aujourd'hui que du temps de ce pauvre Masaniello, abandonné par ses amis presque aussitôt qu'élevé au pouvoir. S'il y a un changement politique à Naples, c'est de la classe bourgeoise et de la noblesse qu'il viendra, je crois, et pas des derniers rangs du peuple ; la garde nationale le préparera lentement, comme il convient, même avec ses officiers nommés par le roi : de quelques élémens que soit composé une garde nationale, elle marchera toujours au progrès, et y entraînera le gouvernement.

Le macaroni que je croyais trouver à chaque pas dans les rues de Naples s'y fait chercher beaucoup ; on ne le trouve point dans Tolède

même, mais seulement dans les rues adjacentes et dans les quartiers anciens. Je n'ai vu personne le manger avec cette passion qu'on nous représente comme si forte. On ne mange pas tant de macaroni à Naples que de grillades de jambon à la halle des Innocens à Paris ! Pour un sou, le marchand donne à l'amateur quelques longs tubes de la pâte fabriquée à *Torre dell' Annunziata* ou à *Portici*, qui égouttaient sur un bâton ; il saupoudre cela de fromage râpé, et le macaroniphage s'en va content. Chez les restaurateurs le macaroni est très-médiocre ; on l'accommode beaucoup mieux en France. Si vous voulez en manger d'excellent, allez aux *Frères Provençaux*, ou faites le faire par votre cuisinière quand elle est passablement artiste. La cuisine de Naples est bonne, bien qu'un peu échauffante. Je ne conseille à personne d'aller dîner à *la Ville de Milan* ou à *la Couronne de Fer*, parce qu'il en est des abords de ces restaurants comme des escaliers du théâtre Saint-Charles. On nous servait chez nous, fort

bien , et cela nous revenait à moins d'un franc par tête et par repas.

Le 13, je fus réveillé par un bruit de clochettes sonnant dans tous les tons, et passablement criardes. Ce sont les annonces antiques des marchands de lait, qui courent les rues avec leurs vaches et leurs chèvres. Cette manière de porter le lait à domicile n'est pas sans charme ; c'est un élément de plus de tapage et de confusion dans la ville de la confusion et du tapage. Au reste, ce n'est pas seulement le matin qu'on trouve sur le pavé de Naples des animaux fonctionnant ; toute la journée, on rencontre des charrettes attelées de bœufs, ou, ce qui est assez ordinaire, attelées d'un bœuf et d'un âne côte à côte ou en arbalète. Ce qu'on voit aussi très-fréquemment, ce sont des paysans gouvernant par la queue leurs ânes ou leurs chevaux chargés de légumes, et criant *guarda! guarda!* à s'enfler le larynx.

Quand on a vu Tolède, on court à Chiaja. Chiaja est un admirable quartier, bordé par la mer et la *Villa-Reale*, composé de jolies mai-

sons, de beaux hôtels bien éclatans, bien gais, bien propres à l'extérieur, à qui l'on met chaque année une chemise blanche. Il n'y a rien, en Europe, de plus agréable que la situation de Chiaja l'aristocratique, comme il n'y a rien de plus magnifique que la position de Naples : Naples s'étendant du cap Misène à Sorrente, et formant ainsi autour du grand arc de la vaste baie une ville longue de sept ou huit lieues, que dominant le château Saint-Elme et le Vésuve, que des jardins et des vallées fleuries parent de leurs riches verdure, que le soleil illumine de feux magiques, que la lune poétise plus merveilleusement encore. La lune ! j'ai vu Chiaja au clair de la lune, la mer légèrement agitée par un vent du large, et chacune de ses petites lames dressant et noyant tour à tour sa crête de diamans ! Il faisait chaud, bien que nous fussions au 16 janvier et à dix heures du soir ; il faisait chaud, et quoique la Malibran chantât *Norma*, où elle est sublime, l'on se promenait en foule le long des grilles fermées de la Villa-Reale et sur la grève plate de la baie. Le con-

cours de piétons et de voitures ; ce bruit charmant de la vague qui vient battre le rivage de son écume blanche ; cette voix de la mer toujours la même et jamais monotone ; ce grave château de l'OEuf, grandissant à la nuit qui poétise sa figure assez triste ; cette côte de Portici, qui apparaît comme un grand sillon d'argent ; le Vésuve, qui jette à peine un peu de cette fumée que je guette pour avoir enfin l'idée du volcan ; Capri, qui sort de l'eau à l'horizon, et dessine vaguement le profil fantastique de ses sommets ; à droite la pointe du Pausilippe et la délicieuse côte de la *Mergellina* : tout cela inondé des chaudes clartés de la lune, de ces clartés que je ne saurais définir et qu'on ne peut comprendre sans les avoir admirées à Naples ou à la côte d'Afrique ; tout cela est d'une beauté idéale, poétique, grande et coquette, que je sentis à merveille, et pour l'expression de laquelle la couleur manque à ma palette trop prosaïque.

Villa-Reale est un jardin auquel le rivage de la mer prête la plus grande partie de son

charme. Il n'a pas la beauté sévère du cours d'Ajot à Brest, placé comme lui ; mais il est plus élégant. C'est la promenade de tous les jours, de toutes les heures, comme nos Tuileries de Paris, et les *Cascine* de Florence. La famille royale se promène là très-souvent, toujours sans gardes, et suivie, seulement de loin, par un domestique à la livrée tricolore que Naples tient de la France depuis Philippe V, avec ses fleurs-de-lis — livrée qu'on crut inventer, en 1790, pour nous faire une cocarde populaire et un étendard national, et qui, avant Henri III, était déjà celle de la maison royale ; réunion de nos trois bannières anciennes : la chape bleue de Saint-Martin, l'oriflamme rouge de Saint-Denis, la blanche cornette de Charles VII. — Un matin qu'une des reines se promenait à Chiaja, j'appris d'une dame l'anecdote suivante, assez singulière pour être rapportée. « Nous eûmes, me dit-elle, une reine fort célèbre par ses déportemens. Elle avait des amans, et de ces amans des enfans, et ces enfans déplaisaient au roi son mari. Le roi était

un homme pieux ; il ne voulait pas faire de scandale , mais il ne pouvait plus avoir de rapports avec la reine. Comme il était pieux, il lui répugnait d'avoir une maîtresse — le bonhomme qui oubliait Salomon le sage ! — il n'avait donc pas de maîtresse. Mais si dévot qu'on soit , à moins d'être un saint , quand on est jeune encore , on s'aperçoit qu'on est homme ; il s'en aperçut , et alla confier sa découverte et ses scrupules à son confesseur. Le moine était homme d'esprit ; il dit au roi : « Je comprends, Sire, et vos besoins et vos répugnances ; mais on peut purifier la femme impure ; je donnerai à Votre Majesté une eau lustrale qui saura combler vos souhaits. » Il lui apporta une petite fiole d'eau bénite : « Quoi ! si peu , dit le roi ; et vous croyez que cela suffira ? — Cela, Sire , suffirait à bépier et purifier toutes les femmes de vos royaumes et la baie de Naples, et la Méditerranée, et tous les Océans du monde. » Le roi crut son moine ; il prit la fiole et alla à l'appartement de la reine. C'était le matin de bonne heure ; un garde-du-corps en sortait ; le

roi eut un doute : « Il est impossible, se dit-il à part lui, que cette petite quantité d'eau bénite puisse laver un si grand crime. » Et il prit un seau bien rempli, et y vida sa fiole ; puis, armé de cette dose purificative, il entra dans la chambre, où la reine dormait comme l'épouse du roi Candaule. Il fit une prière, inonda sa femme, que cette étrange aspersion réveilla de fort mauvaise humeur, lui intima ses volontés, lui signifia un pardon de circonstance, et s'arrangea de façon qu'il put dire à son confesseur : « Mon père, j'ai accompli la parole de l'Écriture. »

— Je n'étais pas venu à Naples pour voir des églises, des palais, des fontaines et, je puis ajouter : une ville. Dans cette ville, il n'y avait que le Musée-Bourbon et la bibliothèque que je désirasse connaître ; de cette ville c'était surtout son extérieur que je voulais étudier, c'était sa côte virgilienne, c'étaient ses ports antiques et ses cités antiques à peine déterrées, et son Vésuve qui les renterrera peut-être encore un jour. Si je vis donc l'église de Saint-Janvier qui a de grandes curiosités — je ne

parle pas du sang coagulé du saint dont le secret de la liquéfaction est connu ; — si je vis la chartreuse de Saint-Martin petite et très riche, chapelle somptueuse et trop belle pour les invalides aveugles qui habitent les anciens logemens des moines, trésor où se conservent quelques belles peintures de ce Stanzioni que haïssait si indignement l'Espagnolet, quelques ouvrages de Lanfranc et de l'Espagnolet lui-même : je pourrais dire que c'est comme par hasard ou par-dessus le marché. Ce n'était pas mon but. Mon but, je le poursuivis tout de suite ; j'allai à la bibliothèque où M. le chanoine Rossi me fit donner tout ce qu'il avait de livres intéressans sur la marine ; le dirai-je ? des historiettes d'enfans, des dissertations vulgaires, rien de bon, enfin. Point de bons livres sur la marine à Naples, dans une ville maritime qui a eu sa gloire navale ! mais, il en est ainsi partout ; à Naples comme à Venise et à Gênes, l'histoire et l'art sont presque impossibles à trouver ; ils sont peut-être quelque part, sur quelque rayon ignoré que personne n'a encore

découvert, parce que personne n'a pris depuis long-temps intérêt à un art sur les développemens duquel il n'y a plus d'espérances fondées par la nation. Naples maritime n'est presque rien ; aussi n'a-t-elle plus qu'une marine militaire sans importance , et les savans dissertent beaucoup du temple de Sérapis, et point de l'art maritime ancien. Le port de guerre de Naples n'est pas plus considérable que celui de Gênes; M. Carracioli, capitaine de vaisseau, me fit la grâce de me le montrer en détail. Le joli casernement des matelots me plut beaucoup. La frégate *la Partenope* de 60 canons, construction neuve, sans courbes dans la batterie allégée par la grande quantité de bois blanc qu'on y a fait entrer, me sembla tout-à-fait belle. Les travaux du nouveau môle qui devra abriter la *darsena* des vents du S. E. nous retinrent quelques instans. Je causai avec plusieurs officiers qui me parurent s'ennuyer beaucoup du métier qu'ils font de marins d'un pays sans marine et sans navigation. Leur ardeur se consume ; ils se sentent vieillir inutiles

à l'Etat , et maudissent l'instant où ils sont entrés dans une arme qui ne leur offre ni espérance de gloire , ni avancement. Ils pensent que si le roi qui aime beaucoup les évolutions militaires , les uniformes brillans , les troupes organisées à la française , avait quelque affection pour la marine, elle se relèverait : erreur. Un pays n'a une marine militaire que lorsqu'il en a besoin , lorsque sa politique la lui recommande. On a cru en France que la marine n'a pas brillé sous l'empire parce que Napoléon ne l'aimait pas , ne la comprenait pas ; on s'est trompé : les événemens ne permettaient pas que la marine progressât. Le jour où la France a eu besoin d'une bonne marine, elle l'a eue, et l'on peut dire, sans exagération de vanité nationale, qu'aujourd'hui sous ce rapport elle est de tous les Etats européens le mieux partagé.

La réputation du Musée-Bourbon est trop grande , trop générale , pour que j'aie besoin de dire ses bronzes uniques et si curieux , ses belles statues de marbre (ses Balbus surtout , les plus étonnantes des statues équestres que

l'on connaisse), ses peintures antiques empruntées à Herculaneum et à Pompéi, peintures naïves et élégantes, pour la plupart d'un style remarquable, mais qu'on a certainement eu tort de regarder absolument comme l'expression de l'art chez les anciens; erreur analogue à celle où l'on tomberait si l'on prenait nos peintures de décorations de cafés, de foyers de théâtre et de salles à manger, comme une émanation fidèle de notre peinture historique. Parmi les sculptures, je trouvai les deux célèbres galères de Pompéi, sur lesquelles les érudits ont établi des hypothèses si doctes, si probables et si sérieusement impossibles quand on les examine avec l'œil de critique marin; parmi les peintures, je remarquai des navires, que je fis entrer dans ma collection, pour en dissenter plus tard. Oh! les belles et merveilleuses choses qu'on a réunies dans les collections des *Studj*! les beaux vases, les belles verreries, les belles poteries, les belles pierres gravées, les belles médailles! Quant aux *papi*, déroulés patiemment par l'art qui voudrait

les expliquer, je n'y ai rien vu qu'un peu de cendre et quelques caractères illisibles, pour moi du moins. Dans la salle où sont ces ruines de la pensée brûlée à Herculaneum, l'Académie des Sciences s'assemble toutes les semaines. M. le chevalier de Monticelli, homme du plus haut mérite, à qui m'avait présenté M. Chevalley de Rivas, mon obligé docteur, me conduisit à une de ses séances où j'entendis un abbé libéral faire un rapport sur l'état de la presse et exprimer des vœux qui furent partagés par l'Académie tout entière, excepté par un de ses membres, vieux moine goguenard, dont les gestes, les sourires et les paroles railleuses* étaient des protestations continuelles contre l'excellent rapport d'un partisan de la presse plus libre et appliquée à de meilleures publications.

Aussitôt que nous le pûmes, nous allâmes à Pompéi, après avoir vu le théâtre d'Herculaneum et la petite partie de la ville antique qui est maintenant à ciel ouvert. On travaillait à dégager le port le jour où nous étions à la cité

d'Hercule ; on commençait à fouiller la cendre ; puisse-t-on y trouver quelque navire qui nous donne à la fin une solution positive du problème posé par les textes et les monumens , au sujet des trirèmes ! Nous arrivâmes à Pompéi le 18 , par un bon temps , un peu froid et sans soleil , très-convenable par conséquent à une promenade au milieu des ruines mélancoliques d'une ville morte de mort subite , dans toute la force de son âge et de sa santé ; cadavre à qui il semble qu'on pourrait rendre tout de suite la vie , l'intelligence et la gaiété. De quelle impression on est saisi quand on entre dans ces rues désertes , on ne sait pourquoi ! On ne sait pourquoi en effet ; car , au premier coup-d'œil , on ne s'aperçoit pas que les maisons manquent de toits et de portes , que les chambres n'ont pas de meubles , que les temples n'ont plus de dieux , qu'il n'y a que des débris partout , que rien n'est entier : tant il y a de fascination dans ce singulier spectacle , tant ces rues sont bien les rues antiques , tant les ornières des chars ont l'air d'avoir été rayées tout à l'heure par

les roues qui criaient en tournant avec peine ! Dieu , que tout ce qui m'entoure est curieux ! J'ai vu bien des ruines savantes , j'ai lu bien des commentaires , j'ai étudié bien des restaurations de monumens proposées par des architectes ingénieux ; mais je ne savais rien encore de la vie des anciens , de leurs habitations , de leurs coutumes ! Pompéi dessiné , gravé , expliqué , est une bien intéressante chose ; mais c'est Pompéi en réalité , Pompéi blessé par le tremblement de terre de 63 , Pompéi tué par le Vésuve , qu'il faut voir ! On ne peut se le figurer ; on ne peut se donner par la vue d'un plan , d'un tableau , d'un dessin fidèle , l'émotion si douce et si triste qu'on éprouve au milieu de cette ville , où l'on sent bien qu'on est étranger et comme usurpateur , où l'on s'attend , à la sortie de chaque maison , à trouver un habitant venant pour rentrer sous son toit patrimonial , qui , pendant son absence , a été pillé , volé , dévasté ! Quel plaisir vaniteux on ressent à se faire Pompéien pour un moment ; à se présenter au pied du tribunal où l'on enten-

dra Cicéron plaidant pour un client illustre ; à s'asseoir au théâtre sur le siège de Pansa ; à s'inviter au tricladium de Scaurus , où malheureusement le dîner ne viendra pas , car à la cuisine où nous sommes entrés il y a quelques minutes tous les feux sont éteints !...

Si Pompéi était entièrement découvert, si on lui faisait la restitution d'un de ses quartiers , par des restaurations faciles , par la conservation en leur place de tous les ustensiles , de tous les meubles , ornemens et statues qu'on y aurait trouvés , ce serait un lieu enchanteur où l'on deviendrait fou de joie ; mais il n'en sera jamais ainsi : il n'y a encore de la ville qu'un cinquième environ de découvert, et par calcul autant que par économie, on va très-douce-ment dans le travail de l'exhumation. Pompéi est un des revenus de Naples ; il attire les étrangers ; et l'on sait des voyageurs riches qui l'ont déjà vu quatre ou cinq fois aux différens périodes de sa nouvelle existence. Ils le viendront voir encore sans doute , pour connaître les choses récemment découvertes, et voilà juste-

ment la raison pour laquelle on ne se hâte pas. Sous le règne de Murat, il y avait quinze cents travailleurs; il y en a aujourd'hui quarante à peine, et qui ne sont pas grand' chose, je vous assure. Au reste, l'intention du gouvernement à l'égard de Pompéï se manifeste par la libéralité faite à l'architecte directeur des fouilles : on lui a donné une ferme établie entre l'amphithéâtre et le temple d'Isis, et cette ferme a un fort bon produit en vin. L'architecte s'arrangera certainement pour ne pas arracher de sitôt ses vignes. Quant à la conservation en place des objets trouvés dans les maisons et dans les édifices publics, conservation demandée par tous les voyageurs, et qui n'appauvrirait pas le Musée-Bourbon qui regorge d'antiquités pompéiennes, le gouvernement s'y oppose, parce qu'il faudrait une armée de gardiens pour défendre cette propriété nationale contre les voleurs napolitains et étrangers. Je suis tout-à-fait de l'opinion de mon ami M. Brunton, qui me disait que la souscription des gouvernemens appliquée à la reconstruction de Saint-Paul hors

les murs de Rome, le serait beaucoup mieux à payer les cohortes de gardiens nécessaires à Pompéi. D'ailleurs, pourquoi ne ferait-on pas payer l'entrée de Pompéi aux visiteurs? Quel voyageur refuserait de donner à la porte deux piastres ou davantage? Jamais un impôt n'aurait été levé avec moins de résistance, j'en suis convaincu.

Une permission très-large, dont M. Germain nous avait pourvus, nous ouvrit les maisons qu'on ne faisait pas encore voir à tout le monde, parce qu'elles n'étaient pas tout-à-fait débarrassées; parmi les dernières qu'on a fait sortir de dessous terre, il en est une dont aucune inscription n'a dénoncé le propriétaire, et qu'on appelle la *maison de la chasse*. C'est la peinture principale d'un de ses grands murs qui lui a valu ce nom. Cette peinture est grande et représente la chasse qu'un lion et un tigre font à un bœuf courant; le tigre est déjà attaché aux flancs du bœuf, derrière lequel galope le lion. Derrière le lion, est un homme qui enfonce une lance dans le front d'un sanglier;

l'animal perd beaucoup de sang. Sur le plan supérieur, est un daim mort, avec d'autres animaux. Toutes ces figures sont de grandeur naturelle et d'un assez bon mouvement; le tableau est d'ailleurs gauchement composé, et d'une exécution grossière. Il n'y a guère plus de finesse dans les panneaux de la partie droite de ce tricladium; l'un représentant un pasteur ayant un agneau entre ses jambes, un bâton dans sa main, un chaudron près de lui; et, à sa gauche, au dernier plan, une maisonnette sur l'eau d'un petit lac. Devant ce berger, est une nymphe marine, assise sur des poissons. L'autre panneau montre le sacrifice d'une vestale. Une galerie couverte existait en face de ces deux derniers tableaux, c'est-à-dire à gauche de la *chasse*; des chambres avaient leurs sorties sous cette galerie. Petites et bien ornées, comme presque toutes les chambres des maisons de Pompéi, elles ont pour décorations ou des fleurs, ou des animaux, ou des sujets plus importants, exécutés sur des fonds de stuc d'une si belle couleur, d'un si merveilleux poli, qu'on

en est émerveillé. Dans une de ces très-petites chambres, est un médaillon bien conservé, où l'artiste a tracé, d'un pinceau vif et facile, la figure libidineuse d'un satyre embrassant avec ardeur une jeune nymphe; une des chambres à coucher, malheureusement fort endommagée, a une représentation du départ de guerriers pour l'armée. A côté, sont des médaillons de Mercure et d'autres dieux, puis des petits tableaux, un sur chacun des trois pans de muraille : à gauche, *Léda* qui tient le cygne amoureux dans ses bras; au fond, *Danaé* recevant dans les plis de sa robe l'or en rayon et en monnaie que Cupidon lui apporte du haut du ciel — cette figure est d'un fort mauvais dessin; — à droite, une femme assise pèchant à la ligne; je ne sais qui elle représente. Tout près de la maison de la chasse, est celle d'un particulier dont on n'avait pas encore découvert le nom; on y trouve une petite fontaine revêtue de mosaïques et de coquillages, tout-à-fait *rococote* et Louis XV, et du genre de celles qu'on voit dans les maisons dites des

fontaines en mosaïques, numérotées 2 et 3 par M. Bonucci, et décrites par cet architecte dans son excellent ouvrage sur Pompéi, copié par tout le monde. Ce qu'il y a de très-bien dans cette petite fontaine, c'est, à sa base, une petite frise en mosaïque, représentant deux Egyptiens dans une barque, sur le Nil, effrayés par un hippopotame. Près de la fontaine étaient un brasier, une petite table de marbre et une grande jarre, pleine de stuc. Cette jarre m'a fait penser que la maison était en réparation au moment de la destruction de la ville, ou qu'elle appartenait à un stucateur. M. Bonucci, dont l'ouvrage a eu sa dernière édition en 1830, ne parle ni de cette maison, ni de la maison de la chasse, ni de la maison grande, belle et fort intéressante où se trouve la mosaïque d'*Alexandre combattant Darius*. Je dis Alexandre et Darius, bien que je ne sois pas très-sûr que ces deux héros soient ceux qui figurent dans cette bataille. Rien de plus beau que les mouvemens, la finesse et le caractère des chevaux représentés par l'artiste grec dans des poses variées

et nobles. Le cheval tombé de Darius est magnifique ; celui d'un Perse qui va se remonter, animal vu par la croupe, ne l'est point inférieur. Un char à quatre chevaux occupe le centre ; il est monté par un homme vêtu comme un kalmouck, dont il a toute la physionomie. Les roues du char sont garnies d'un cercle à clous extérieurs, dont l'effet paraît devoir être de déchirer les corps que les roues écrasent. La figure d'Alexandre est d'une grande expression ; elle est de profil, ce qui n'a pas empêché le peintre mosaïste de mettre, à la manière égyptienne, l'œil presque de face. Cette incorrection systématique chez les artistes égyptiens ajoute beaucoup au caractère. Cette mosaïque d'Alexandre est, sans comparaison aucune, la plus parfaite qu'on ait trouvée à Pompéï ; c'est aussi la plus grande, la plus puissante de couleur et la plus forte de style. Je ne sais si je ne dois pas oser dire que c'est le plus beau témoignage de la perfection de l'art grec qui soit parvenu jusqu'à nous. On l'a gravée, lithographiée ; mais je n'ai vu aucune de ces copies qui m'ait

passablement rappelé l'original. Strabon parle, dit-on, de ce morceau prodigieux et de la dégradation bien malheureuse qu'il subit longtemps avant la mort de Pompéi; je n'ai pas eu le temps de rechercher le passage de Strabon. La dégradation existe toujours; le trou fut bouché par un travail de mosaïque blanche; aucun artiste n'ayant osé, sans doute, restaurer complètement ce tableau, dont les rares qualités avaient fait un chef-d'œuvre inimitable, et respectable à ce point que l'on devait s'interdire même les réparations qui pouvaient lui rendre à peu près son aspect primitif.

Après Pompéi et Herculaneum, le Vésuve est ce que je sais de plus curieux. Il faut aller au Vésuve quand on a vu Pompéi, il faut voir le meurtrier après avoir vu la victime. Le 21, pendant toute la nuit, de la neige était tombée sur la *montagna*, comme les Napolitains appellent leur volcan. Elle était élégante à voir ainsi; et puis elle fumait, et c'était un singulier spectacle que celui d'un grand cône de glace jetant une vapeur bouillante. Cette antithèse nous

plaisait assez, et quoique ce fût une difficulté de plus à vaincre que la neige pour l'ascension du pic cendré, nous résolûmes, ma femme et moi, d'aller le surlendemain déjeuner sur le Vésuve. M. et madame Brunton, moins pressés que nous de revenir en France, ajournèrent cette partie de plaisir.

Nous partîmes en effet le 23 ; mais le temps était couvert, la pluie tombait, et nous revînmes tristement de Resina, où les guides nous avaient averti qu'il y aurait danger à *monter* : à demain donc, si le ciel le permet. Vers six heures du matin, la tête blanche de la montagne se détache sur des masses de nuages qui annoncent une belle journée : voilà le soleil ; hâtons-nous. Une petite calèche nous emporte rapidement vers l'antique Retina, où nous prenons un guide et deux conducteurs pour nos montures. Le guide, c'est Giuseppe Panzone, un brave garçon qui parle français, et qui est tout aussi sûr que le fameux Salvatore. Il s'est présenté à moi comme frère de Salvatore ; mais, pendant le chemin, il m'avoue qu'il ne lui est point parent,

et que si tous les guides annoncent cette fraternité, c'est que les étrangers, ne connaissant que Salvatore, ne veulent pas de guides non avoués par lui. Salvatore ne peut monter tout le monde, et il est tout simple qu'il y ait d'autres pilotes pour les voyageurs. Je n'en voulus point du tout à Giuseppe Panzone, de cette petite supercherie ; il me conduisit fort bien , me fit voir tout ce qu'on peut examiner sans danger , et m'apprit beaucoup de choses bonnes à savoir , dans la longue conversation que nous fîmes ensemble en montant et en descendant.

Je montai à cheval à Resina. Ma femme se plaça commodément sur un âne. Outre nos conducteurs, nous avons un homme pour porter les provisions dont nous nous étions munis. A onze heures , nous arrivâmes à l'ermitage, après avoir traversé les fameux vignobles où deux riches Anglais fabriquent le Lacryma-Christi qu'ils vendent fort cher à toute l'Europe. L'ermite est une espèce de cabaretier qui compte , je crois , beaucoup plus souvent les grains qu'il gagne avec les voyageurs que

les grains de son chapelet ; il n'est prêtre , ni moine , ni religieux d'aucun degré inférieur ; il porte une robe brune de franciscain comme l'ermite de Tivoli , et c'est tout ce qu'il a des successeurs des Pères du désert . La vue qu'on a de la maison de San-Salvatore est délicieuse ; nous nous y arrêtâmes peu parce que le temps nous pressait ; nous repartîmes donc tout de suite , et au bout d'une demi-heure nous étions au pied du Cône . Nous avons marché dans une mer de lave durcie , fumante encore à sa surface et dont les vagues grossies par la dernière éruption ont pour base les flots qui engloutirent la ville malheureuse d'Hercule . Nous mîmes pied à terre ; on débrida nos montures et chacun de nos guides se fit de la bride qu'il avait ôtée une bretelle pour nous tirer pendant l'ascension du Cône . Cette escalade de la pointe du Vésuve est très-pénible ; le plan qu'il faut gravir est presque vertical , le terrain sur lequel on marche est une cendre mobile dans laquelle on enfonce à chaque pas de quelques pouces ; ajoutez à cela , pour le cas particulier

où nous étions , d'un demi-pied à deux pieds de neige, et vous concevrez qu'il y ait peu de femmes qui puissent entreprendre ce que la mienne eut le courage de mener à bonne fin. Elle monta pendant une heure et quart et arriva en haut, manquant d'haleine et la poitrine brisée par une horrible oppression. Pour moi, j'eus achevé ma course en moins d'une heure, sans fatigue, ce qui m'étonna fort, car les exercices violens ne sont point du tout mon fait. Une précaution que je pris et que je recommande, parce que l'épreuve m'en fut très-favorable, ce fut de sucer une orange tant que j'eus à monter ; par là je n'eus aucune suffocation ; ma bouche étant toujours humide, aucune désagréable impression de l'air ne fatigua ma respiration ; je montai à peu près comme si j'avais marché en plaine. Ma femme resta environ quatre-vingts minutes à cette ascension, que deux jeunes Anglais, légers comme des chamois, firent en moins de trois quarts d'heure. Quand ils passèrent à côté de moi, je leur dis qu'ils allaient trop vite, qu'ils seraient courba-

turés en arrivant au cratère ; ils me répondirent qu'ils avaient à faire à Naples et qu'il fallait qu'ils se dépêchassent. Ils se dépêchèrent en effet, et un quart d'heure après je les avais perdus de vue. Pendant que nous gravissions dans la neige et la cendre, une dame anglaise, frêle et délicate, qui serait certainement morte si elle avait monté le Cône à pied, se balançait avec assez d'effroi sur le fauteuil où la portaient six hommes, aidés par une dizaine d'autres, attelés au brancard qui encadrait le fauteuil. C'était un spectacle curieux à voir du sommet de la montagne que cette caravane de porteurs, de guides, de domestiques entourant la petite mylady blonde et pâle qui avait à peine la force de répondre aux questions de son jeune époux. Les femmes, en général, se font monter comme cette Anglaise ; les hommes qui sont malades ou faibles ont aussi recours aux porteurs, ce qui ajoute au prix de la course du Vésuve au moins trente francs.

Au pied du Cône, c'est-à-dire à l'ermitage, nous avions pris un gendarme qui devait nous

accompagner jusqu'à notre retour. Chaque compagnie reçoit une pareille escorte pour avoir un protecteur armé contre les voleurs qu'on a vus quelquefois se cacher dans quelques coins des roches qui dominant le cratère, assaillir les voyageurs, et les précipiter dans une des bouches du volcan si les assaillans craignaient d'en être dénoncés. Le vol sur le Vésuve, et le cratère complice du vol ! Qu'en dites-vous ? Nous fîmes le tour du cratère, dans lequel nous descendîmes pour voir de près quelques-unes des cheminées de ce fourneau diabolique où bout avec un bruit incessant la matière qui menace sans cesse tous les villages placés au pied de la montagne infernale. Tout autour, et surtout à deux endroits, les bords du cratère fumaient ; au fond, il était froid, et trois ou quatre pieds de neige témoignaient de l'épaisseur de la croûte qui bouchait l'entonnoir. Nous prîmes tout chauds quelques beaux morceaux d'une lave fluorescente et vivement colorée de tons jaunes, orangés, rouges et violets ; nous ramassâmes des échantillons

des laves verte et lilas, des cosses de fer que le peuple appelle les dragées de fra Diavolo et qui, dans le terrible feu d'artifice du volcan irrité, jouant le rôle des fusées volantes, sillonnent l'air d'une trace ardente, mais promptement effacée. Giuseppe nous expliqua ensuite le panorama immense qu'on découvre des points éminens du Vésuve. Oh ! admirable, sublime ! De Sorrente à Gaëte, au cap de Circé ! Castellamare, Pompéi, Nola, Bosco-Reale, *Torre del Greco*, *Resina*, Portici, Caserte, Naples, Pouzzol ; que sais-je ? Quelle mer, quel ciel, quel soleil, quelle magnifique et imposante décoration, quelle magie poétique ! Et nous sommes au milieu de l'hiver ! Qu'est-ce que tout cela doit être dans les jours chauds et serrens de l'été, au lever ou au coucher du soleil, au clair de lune, à la clarté effrayante d'une grande irruption. Oh ! le beau pays ! Je ne sais quel horizon le diable montra du haut de sa montagne au Christ, pour le tenter ; mais je doute qu'il lui ait rien fait voir d'aussi merveilleux ; Jésus aurait au moins hésité un moment

avant de repousser en Dieu fort les séductions de l'ange déchu.

Quand nous fûmes fatigués, nous nous plaçâmes auprès d'un soupirail de la voûte sur laquelle nous avions marché une heure, non sans émotion et sans quelques légers accidens, comme l'enfoncement d'une jambe dans un trou de la fournaise ou l'entrée d'un pied dans une fosse de cendre brûlante. Nous nous mîmes là pour déjeuner. On nous fit cuire dans la cendre des oeufs et des pommes; nous avions un poulet et du vin de Bordeaux : nous prîmes donc un repas de sybarites dont nous avions bien besoin au surplus et qui nous parut fort piquant. Notre gendarme et nos guides déjeunèrent avec nous. A deux heures et demie, nous redescendîmes. Je fis en courant, le corps penché en arrière, les talons entrant alternativement dans la cendre et la neige, cette trotte de cinq minutes, très-amusante, je crois, quand on ne se mouille pas avec la neige et qu'il ne fait pas froid au pied du Cône où l'on arrive en transpiration. Nous nous enveloppâmes dans

nos manteaux, et bientôt nos bêtes asine et chevaline nous eurent déposés chez l'ermite où nous séchèrent un bon feu et du vin blanc de Lacryma - Christi. Chez Salvatore où je payai nos guides, j'achetai quelques jolies poteries antiques de Nola qu'une belle femme vive et gaie, la fille de Salvatore, me laissa pour une piastre. A cinq heures et demie, nous étions rentrés à Naples. Cette journée me coûta un peu plus de sept piastres, c'est-à-dire à peu près trente-huit francs, donnés au cocher de la calèche, aux guides, au gendarme, à l'ermite, au fournisseur de nos provisions, à quelques enfans qui avaient porté nos manteaux pendant le trajet du Cône, enfin à la fille de Salvatore.

La tournée de Pouzzol et de Misène est moins chère; mais elle n'est pas moins charmante que le voyage du Vésuve. Nous la fîmes en compagnie de nos Bruntón et d'un autre Français, M. Boisset, qui est un fort bon cicérone de toute l'Italie et surtout de Naples. Avec lui, on pourrait presque se passer des excellens livres du savant chanoine Jorio qui

a suivi Énée à la trace sur le terrain classique où l'on voit encore l'autre de la Sibylle, l'Arverne et les Champs-Élysées. Je ne puis entrer dans les longs détails de cette promenade, où nous négligeâmes quelques-unes des curiosités qui semblent n'être conservées qu'au profit des *custodi*, car elles ne sont plus d'aucun intérêt réel, soit parce qu'il n'y a guère de survivant chez quelques-uns des monumens que le souvenir, soit parce que ce souvenir même est contestable chez d'autres. Je me souviens que nous nous donnâmes beaucoup de peine pour aller voir l'école de Virgile et la maison de Lucullus à la pointe du Pausilippe, et que jamais mystification plus grande ne nous fit regretter nos pas et le temps perdu. Nous luttâmes longtemps pour ne pas aller voir le Columbarium, qui n'est pas le tombeau de Virgile; mais nous finîmes par y aller, parce qu'il est de ces niaiseries auxquelles les voyageurs n'échappent point, dans la crainte où ils sont de perdre une vraie curiosité. Si, de bonne foi, l'on faisait le catalogue de toutes les admirables choses

que le voyageur en Italie peut très-bien ne pas rechercher, parce qu'elles ne sont que fort médiocrement curieuses, on rendrait un service réel à tous les véritables amis de l'archéologie et des arts. Et pour ne pas quitter cette côte de Baïe où je ne vous retiendrai qu'un moment, qu'est-ce que le tombeau d'Agrippine ? que sont les *cento camerelle* ? qu'est-ce que le temple de Diane à Pouzzol ? Les ruines des temples de Baïa, la *piscine* si justement nommée *admirable*, le môle de Pouzzol que Caligula prolongea, dans un jour de folie orgueilleuse, pour s'en faire un pont triomphal, le temple de Sérapis, l'amphithéâtre où fut enfermé saint Janvier, voilà ce qui mérite d'être vu, examiné, étudié ; voilà ce qui nous arrêta long-temps. Les étuves de Néron et son custode toujours suant, la grotte de la Sibylle et ses corridors noircis par les torches, et ses porteurs qui vous font traverser des chambres pleines d'eau où il n'y a rien d'intéressant, le temple de Neptune auprès de la villa de Cicéron, cette villa elle-même, le porto Giulo, ne nous fixèrent que

peu d'instans. Je restai aux tombeaux qu'on a trouvés en fouillant dans un podère près de la piscine de Pouzzol tout le temps qu'il me fallut pour dessiner une galère de mosaïque occupant la demi-voûte d'une niche assez large. Cette galère qui a vingt rames, des gouvernails latéraux, et qui paraît avoir un tillac de bout en bout au-dessus du rang des rameurs, est remplie par trois énormes figures hors de proportion avec le navire et dans une action violente que le chanoine Jorio a, je crois, expliquée. Nous nous arrêtâmes à Bacoli, dont la population toute mendicante nous suivit tant que nous fûmes sur le territoire du village. Il n'est sorte de moyens que ces malheureux n'emploient pour arracher quelques grains aux visiteurs de la piscine admirable; la flatterie est surtout celui dont ils usent quand ils ont affaire à des femmes. Ainsi une petite fille — un petit ange, jolie et pleine de grâce sous ses haillons désolans — avait renoncé à nous appeler : Seigneurs chevaliers et Excellences; elle en vint à nous dire : *Oh! che siete belle!* et

quand je lui répondis : C'est toi qui es charmante et belle, elle reprit tout de suite : *Non, Signor ; io sono brutta, ma voi siete belle*. Elle insista , pria , supplia , se disant toujours laide, *bruttissima*, et elle finit par obtenir un demicarlin , qu'elle emporta en riant et en se moquant de nous. La vue qu'on a de Bacoli m'intéressa vivement , car elle domine le port antique de Misène où Rome avait sa flotte , quand le Vésuve fit la terrible éruption qui ruina Stabia , Herculaneum , Pompéi et Retina , et tua Pline l'ancien qui la commandait. Pour ne plus oublier l'espect de ces lieux , j'en fis un croquis à ma manière. Le plus beau temps avait favorisé notre longue promenade. Nous revînmes, la nuit étant déjà tombée, et nous traversâmes à la clarté douteuse des réverbères , comme le matin nous l'avions traversée à la clarté encore incertaine du jour naissant , la grotte du Pausilippe , longue voûte pratiquée dans le roc et la terre que Virgile creusa, dit la tradition populaire, avec un art magique dont il avait le secret. Cette grotte est belle, et, si fréquentée

qu'elle soit , malgré l'obscurité qui y règne , il n'y arrive que de rares accidens, grâce à l'habileté des conducteurs de calèches et de ces rapides *curriculi*, espèces de cabriolets aux conducteurs placés debout comme les cochers des chars antiques , aux chevaux vifs et forts qui emportent quelquefois jusqu'à huit personnes. Les automédons de la grotte du Pausilippe s'avertissent par des cris convenus comme les gondoliers de Venise , aux détours de calles où ils ne se voient point.... Avant d'aller à Pouzzol, nous étions allés voir le lac d'Agnano auprès duquel le roi de Naples se fait bâtir un joli petit pavillon gothique; les *stufi di San-Germano* et la grotte léthifère où pour quelques pièces de monnaie des chiens s'évanouissent périodiquement et chacun à leur tour , afin de montrer aux voyageurs étonnés le danger que l'on court à respirer le gaz lourd et sulfureux que dégage la terre dans cette grotte.

Nous n'eûmes pas le temps d'aller visiter Capri , Ischia , Procida , Castellamare , ni Caserte ; mais nous pûmes aller, dans nos soirées.

inoccupées , à Saint - Charles , à Fondo , et à San-Carlino, où nous vîmes, à peu près sans le comprendre, le gai polichinelle napolitain, mêlé à une action burlesque , parodie musicale donnée sous le titre de : *l'Appassionata della Parisina*. Au théâtre Fondo , nous entendîmes *Il nuovo Figaro*, charmante musique de Ricci, assez médiocrement chantée.

Après avoir vu l'arc d'Aragon , fort et délicat , le seul monument de Naples peut-être qui soit digne de toute l'attention du connaisseur, nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur , où nous accompagnèrent nos amis, que nous laissions avec regret. Avant de lever l'ancre , nous reçûmes une heureuse lettre de Paris : il y avait plus d'un mois que nous n'en avions eu ! Quand on est à l'étranger , il faut s'attendre à manquer de nouvelles de son pays, et c'est un chagrin qui gâte bien des plaisirs. Nous partîmes par un beau temps, avec une bonne brise qui nous quitta à la nuit. *Le Sully* est un fort bon bâtiment, marchant bien , et commandé par un capitaine attentif et marin.

Le 28, à huit heures du matin, nous mouillâmes dans le petit port de Civita-Vecchia. J'allai pour voir notre spirituel consul M. Bayle (M. Stendhal). J'eus quelque peine à trouver la maison consulaire, parce que les armes de la révolution de juillet n'y ont pas encore été placées, oubli ou méticulosité assez étrange, dont les étrangers se moquent beaucoup. M. Bayle — par hasard — était à Rome, et je ne vis que M. Lysimaque Jaftan Youglou, vice-consul de France, fort aimable homme. Je lui demandai de nous faciliter le moyen de voir le fameux brigand Gasparoni; il nous dit que c'était impossible. Sa renommée a rendu Gasparoni si fier, si insolent, qu'on est obligé de le séquestrer tout-à-fait du monde; pour le voir, il ne faut pas être moins que roi ou ministre. Chez M. Donat - Cannuci, marchand d'antiquités, j'achetai quelques pièces de *terraglia*, provenant des fouilles de Tarquinie. A trois heures et demie nous appareillâmes, et le lendemain matin, à six heures, nous entrâmes dans la darse de Livourne. Aussitôt que nous eûmes

pris la pratique , nous partîmes pour Pise , et nous traversâmes une délicieuse plaine , coupée de canaux et semée d'habitations , dont les paysans ont un air de bien-être qui fait plaisir. Des voiles qu'on voit s'enfler et courir sur un terrain où l'on n'aperçoit point l'eau qui les porte , de belles plantations , de grands monumens qui te montrent au loin ; à l'horizon , les sommets striés et blanchis des montagnes de Lucques, forment un tableau ravissant auquel le soleil prête un effet de splendeur ardente, difficile à rendre. Les quatre monumens qui sont la gloire de Pise eurent seuls notre visite , qui devait être malheureusement trop courte. Nous jouîmes de leurs beautés d'autant mieux que , dans notre visite , nous étions assistés par deux artistes pleins de goût, M. Benoît , architecte , et M. Borget , jeune peintre français. Je dessinai les deux navires qui sont sculptés , au pied de la tour penchée ; placés très-horizontalement , ils me prouvent que le campanille n'a point penché par hasard , mais a été construit à dessein , avec cette obliquité

hardie. Ces navires sont très-curieux ; c'est le seul monument nautique du xii^e siècle que j'aie trouvé dans mon voyage. Le baptistère, antérieur de vingt ans au campanile, et le *Campo-Santo*, qui est postérieur à tous deux d'un demi-siècle, nous attirèrent après le dôme, trop célèbre pour que je lui consacre autre chose qu'une mention pure et simple, seul éloge qui lui convienne, comme aux grands hommes la mention de leurs noms. De ces quatre chefs-d'œuvre de l'art architectural, antérieurs à la renaissance qu'il préparaient, le Campo-Santo fut ce qui me toucha le plus. C'est là qu'on peut aller adorer les pères de cette peinture qui devait être si grande au xvi^e siècle. C'est là que brillent Buffalmacco, Laurati de Sienne, Simon Memmi, Antonio Veneziano, Giotto, Benozzo Gozzoli, le plus parfait de tous, et Orgagna, que Michel-Ange trouva digne d'être volé, Orgagna qui était apparemment le bien de l'auteur du *Jugement universel* de la chapelle Sixtine, comme Cyrano de Bergerac était le bien de Molière. Tous les arts de l'Italie sont

sortis , on pourrait le dire , du Campo-Santo , et ce n'est pas la moindre gloire de ce monument , à qui pourrait suffire celle d'avoir Jean de Pise pour auteur. Pise fut tout entier pour nous dans la vaste place où sont les quatre édifices qui attestent la richesse , la puissance et le goût des Pisans du moyen-âge. C'est à peine si nous vîmes en passant le quai de l'Arno , le palais du grand-duc , le palais *Alla Giornata* , et Sante-Marie-de-l'Épine , petite merveille gothique à laquelle voudrait bien ressembler le dôme plus coquet , plus géant , plus maniéré de Milan.... Le 30 janvier , à cinq heures du matin , nous étions à Gênes , où je restai trois jours , remplis par des recherches à la maison d'Oria , avec mon bon M. Morfino.

Le 3 février , je repris la Corniche pour gagner Nice ; elle me parut plus belle que la première fois , comme , à cette seconde visite , Gênes venait de me paraître plus charmante. A Nice , je vis M. de Canclaux , un des plus aimables représentans de la France à l'étranger , et sa femme , qu'à la seule vivacité de son esprit on

reconnaîtrait pour une fille de madame Sophie Gay... J'étais à Toulon le dimanche 8 février ! J'y restai sept jours pour me reposer. J'en avais bon besoin ! J'avais vu tant de choses et si vite, j'avais pris tant de notes et fait tant de dessins ; j'avais mené une vie si échauffante que, de corps et d'esprit, j'étais tombé dans un réel affaïssement. Je ne pensais plus ; j'étais indigéré de l'Italie, de ses monumens, de ses sites, de ses peintures, de ses mille détails piquans qui la rendent encore aujourd'hui, malgré sa dégradation, une des contrées les plus poétiques, les plus intéressantes, les plus curieuses qu'on puisse visiter. Pendant mon séjour à Toulon, je vis les bâtimens si beaux, si bien tenus, de l'escadre qui était à Hyères quatre mois auparavant. Ce fut là un digne complément de mon voyage. Pour qui aime l'art, pour qui a senti les beautés des monumens de tous les âges, qui décorent l'Italie, c'est une chose bien harmonieuse dans son ensemble, bien majestueuse dans sa forme, bien étonnante dans ses détails, qu'un vaisseau de ligne comme *le Suffren* ! Il

manque un sens à l'artiste qui ne comprend pas un vaisseau. Il est vrai peut-être que ce sens a un peu besoin d'être développé par une éducation spéciale.

De Toulon j'allai avec M. Kerris, ingénieur distingué de la marine, à Aiguesmortes pour voir un navire ancien qu'on avait déterré. Ce fut un voyage charmant et plein de détails que je ne puis malheureusement point raconter à la fin de ce Journal beaucoup trop long, mon éditeur m'en avertit. Quant au navire annoncé comme une galère de Saint-Louis, je ne sais pas encore ce que c'est; mais ce que ce n'est pas, je le sais bien : ce n'est point une *galère*.

— Nous arrivâmes à Paris le 29 février; je voulais être à l'ouverture du Salon de 1835 qui avait lieu le 1^{er} mars.— Que Paris me parut beau quand j'y rentrai ! Pour bien juger Paris, pour savoir tout ce qu'il y a de magnificence, de richesse, de grandeur réelle, de majesté poétique dans cette ville unique, il faut avoir vu toutes les villes si merveilleuses de l'Italie. Nous ne connaissons point Paris et nous le ju-

geons mal. Si j'avais un conseil à donner aux Parisiens qui s'ennuient, qui ont besoin d'émotions, qui vont chercher à l'étranger ce qu'ils ne croient pas pouvoir trouver dans notre grande cité, je leur dirais de faire dans Paris un de ces voyages de recherches minutieuses qu'ils vont faire à Rome ou à Florence; ils se prépareraient par là à bien juger tout ce qu'ils pourraient voir ensuite en Italie, car Paris a de tout. Il a le seul bon théâtre Italien : au Louvre il a d'excellens échantillons de toutes les écoles de peinture, un recueil immense de dessins des maîtres, des antiques d'une rare beauté, des vases étrusques superbes, une belle collection égyptienne, des bronzes estimés, et, ce qu'on ne trouve nulle part, un musée naval déjà fort riche. Il a la Seine qui vaut mieux que le Tibre, des quais plus beaux que ceux de l'Arno, les Tuileries et les Champs-Élysées qui sont préférables à Boboli et aux Cascine de Florence. Il n'a ni Albano, ni Tivoli, mais il a le délicieux côteau de Marly et Mortefontaine; il n'a pas la sévère campagne de Rome, mais il a la

plaine riant du Vésinet ; il n'a pas Capo di Monte, mais il a le château de Versailles et son parc qui sont autrement grands et beaux. Il lui manque le Colysée, l'arc de Titus, et, je l'avoue, rien ne peut les remplacer, pas même la Madeleine et la colonne Vendôme. Pour voir le Colysée, il faut aller à Rome. Allez donc à Rome, allez dans toute l'Italie ! Il n'y a pas un petit endroit de l'Italie qui ne mérite qu'on ne le voie. Toutes ses villes sont savantes, partout on trouve à apprendre quelque chose, partout on voit une nature solennelle et parsemée de beaux débris, des chefs - d'œuvre de l'art. — Allez en Italie ; mais avant, apprenez à connaître Paris, et en allant en Italie regardez un peu la France qui mérite bien que vous l'examiniez avec intérêt ! Oh ! elle est belle, notre France ! on sent cela quand on revient de cette Italie qui est si belle.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

960811



PUBLICATIONS NOUVELLES.

DEUX SOEURS

PAR

J. CHABOT DE BOUIN,

Auteur d'ÉLIE TOBIAS.

2 VOL. IN-8.

LE BARON D'HOLBACH

PAR CLAUDON.

2 FORTS VOL.

HISTOIRE DES FRANCS

PAR

LE COMTE DE PEYRONNET.

2 FORTS VOL. IN-8. — VIGNETTE.

1 Aug. 1807

